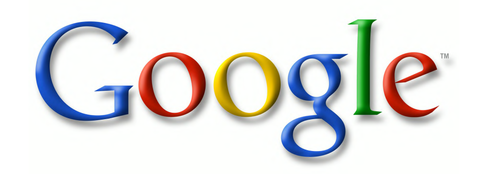
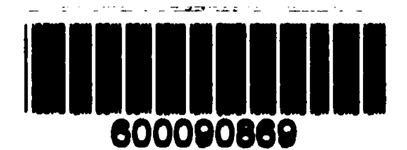





600090869



LES

SECTES PROTESTANTES

OU

HISTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES DIVISIONS SURVENUES DANS LA RÉFORME

DEPUIS LUTHER JUSQU'A NOS JOURS.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

LES

SECTES PROTESTANTES

OU

HISTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES DIVISIONS SURVENUES DANS LA RÉFORME

DEPUIS LUTHER JUSQU'A NOS JOURS

PAR

LE BARON GASTON DE FLOTTE

PARIS
ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE
Rue Dauphine, 16

NIMES
LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE
Boulevard Saint-Antoine

1856

INTRODUCTION.

I

La Vérité est une ; l'Erreur est multiple. Il n'y a pas dans toutes les mathématiques un axiome plus clair, plus net, plus incontestable, plus vigoureusement vrai. Or, le Catholicisme est *un;* le Protestantisme est *multiple.* Depuis le premier jour, le Catholicisme est *un*, suivant toujours la même ligne, écartant de cette même ligne ceux qui veulent l'entamer ou qui s'en écartent d'eux-mêmes ; l'Église catholique n'a pas changé depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, depuis les premiers hérétiques Simon le Magicien, les Docètes, les Gnostiques, les Ebionites, etc., jusqu'aux Mormons, aux Spiritualistes, aux Know-Nothings et aux Dominés. La discipline a parfois été modifiée selon les besoins des temps, des localités et des mœurs ; le dogme a toujours été le même, inébranlable, inflexible, dominant tout, sans faiblesse, sans concession aucune. Pas un pape, quelle que fût d'ailleurs sa vie privée, n'a failli en fait de dogme : le bullaire d'Alexandre VI est un chef-d'œuvre ; nul n'a mieux démontré, par le scandale même de sa vie, l'in-

faillibilité de l'Église. Souverain pontife, il est irréprochable ; sa science est profonde, de même que sa théologie est éminente et pure ; puis, au dire de Guichardin, ses institutions pour le soulagement des pauvres sont marquées de la plus haute sagesse, de la plus admirable charité. Il pouvait n'en être pas ainsi, et cela n'eût compromis en rien son infaillibilité en fait de dogme ; nous avons seulement à constater que les vices de l'homme n'ont jamais emporté le pape hors du droit chemin. Et cependant, Alexandre VI se dresse toujours devant nous avec ses crimes et sa figure sinistre ; il reste toujours pour nous, comme pour de Maistre, *un mauvais sujet;* il a imprimé au nom de sa famille un stigmate déplorable, et, nous le disons, injuste : les auteurs, depuis trois siècles, font de la famille des Borgia une famille de meurtriers, d'incestueux, d'empoisonneurs. Le drame n'y a pas manqué ; mais n'y a-t-il eu, parmi les Borgia, que des Alexandre VI, des duchesse de Ferrare, des duc de Valentinois ? Oubliez-vous Calixte III, l'un de nos plus savants et de nos plus vertueux pontifes ? Oubliez-vous le duc de Candie, vice-roi de Catalogne, ce saint François qui refusa le chapeau de cardinal, dont il était si digne ? Et Gaspard, vice-roi de Naples, archevêque de Séville, qui, dans l'hiver de 1642, distribuait aux pauvres cent mille écus d'or ? Oubliez-vous ces douze cardinaux du même nom, aussi vénérés pour leurs vertus qu'admirés pour leur savoir et la protection qu'ils accordaient aux lettres? Est-ce ainsi qu'on écrit l'histoire? Quoi qu'il en soit, comment Alexandre, ce malheureux pontife, n'a-t-il pas, dans sa toute-puissance, essayé de faire fléchir la règle qui condamnait sa conduite? Pourquoi d'autres papes, en très-petit nombre, à qui l'his-

toire peut adresser de justes reproches, ont-ils conservé intact entre leurs mains coupables le dépôt confié par Jésus-Christ à saint Pierre, remis par saint Pierre à ses successeurs? Une force inconnue, inexplicable, si elle ne vient d'en haut, s'oppose providentiellement à la plus légère altération du dogme et de la vérité. Le conte satirique de Boccace aurait-il eu, à certaines époques, sa raison d'être? L'UNITÉ! cette grande chose, ce rempart invincible, le Catholicisme seul l'a connue et seul il la possède!

Voyez : partout, sur toute la surface du globe, au même jour, à la même heure, le prêtre catholique monte en chaire, et, depuis deux mille ans, que dit-il? Toujours et partout la même chose, toujours et partout les mêmes vérités, sauf la différence avec laquelle les énonce un homme de génie ou un pauvre et obscur vicaire de village! Que dit-il? ce que répètent de bouche et de cœur le philosophe sublime, l'enfant et la femme du peuple! En est-il ainsi chez les ministres protestants?

Nous l'affirmons : le Catholicisme est UN. M. Charles de Rémusat n'est point de cet avis. Quel triomphe pour nous de voir un homme de tant d'esprit, un écrivain si distingué, tomber, pour prouver les *variations du Catholicisme* (mots qui hurlent d'être accouplés), dans de si graves erreurs, et soutenir si mal une thèse si fausse!

« Le temps n'est pas loin [1], dit-il, où l'on eût assuré-« ment noté plus de différence entre un catholique fran-« çais et un catholique espagnol qu'entre quelques-« unes des sectes qui divisent l'Angleterre. »

D'abord, pourquoi *quelques* sectes, et les sectes de

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1854.

l'Angleterre seule? Il y en a bien d'autres dans le monde auxquelles cela pouvait tout aussi justement s'appliquer. Puis, où est cette différence? Est-ce en matière de dogme? car enfin tout est là. M. de Rémusat est intelligent et loyal; il comprendra doublement qu'il ne peut s'agir ici de ces questions secondaires livrées à la dispute des hommes, et sur lesquelles l'autorité ne prononce pas. Est-ce dans l'interprétation des paroles de la Cène que différeront les deux catholiques français et espagnol? Mais alors il y en aurait un qui ne serait plus catholique. En 1527, Luther comptait déjà, avec désespoir, huit interprétations différentes du *Hoc est corpus meum*: « Misérables, s'écriait-il, misérables, qui ne « s'entendent pas parmi eux, que Dieu pour notre en- « seignement laisse se mordre, se déchirer, se manger « les uns les autres! Car nous savons que l'Esprit de « Dieu est un esprit d'union, et que son Verbe est un: « grande preuve que ces sectes de sacramentomagistes « ne procèdent pas de Dieu, mais du diable! »

Mais chacun expliquant à sa manière, de par le droit de la liberté d'examen, demeure protestant; on ne lui peut refuser ce titre, et les fureurs de Luther sont mal venues; qu'aurait-il dit s'il avait pu prévoir que, du temps de Bellarmin, on compterait deux cents interprétations diverses de ces mêmes paroles? Le catholique français et le catholique espagnol, sous peine de n'être plus catholiques, ont la même foi dans l'Eucharistie; ils la comprennent, la croient, l'acceptent de la même manière, comme l'Église l'enseigna de tout temps. Sans parler de Luther, de Calvin, des sacramentaires et de mille autres, le catholique français et le catholique espagnol disent-ils :

Avec les anabaptistes :

Hic meus est panis.

Avec la Bible de Genève :

Hoc est corpus meum, hic, sive in hoc loco est corpus meum.

Avec Brentius :

In, cum, sub pane est corpus meum, ut pilula in ovo.

Avec Bucer :

Hæc est protestatio et μνημη meorum beneficiorum.

Avec Bullinger :

Hoc est mysticum corpus meum, seu Ecclesia sanctorum redempta meo corpore.

Avec Campanus :

Hoc est corpus meum panis.

Avec Carlstadt :

Corpus meum est hoc quatenùs mensæ accumbit.

Avec les Énergiques :

C'est, non le corps, mais la vertu et l'énergie de Jésus-Christ.

Avec Mélanchthon :

Hoc est corpus meum si fides adsit, hypotheticè.

Avec Pierre Martyr :

Hoc est corpus meum quod do vobis animo edendum, sicut panem ore.

Avec Stancari :

Hæc Cæna est tessera et arrhabo corporis mei.

Avec Schwenckfeld :

Tantôt : *Corpus meum est hoc, nempè panis;* tantôt : *Circa panem est corpus meum, ut aër circumfusus;* tantôt encore : *Hoc est corpus meum in divinitatem transformatum.*

Avec les Ubiquitaires :

Le corps de Jésus-Christ est partout, excepté justement dans l'Eucharistie.

Avec Zwingle :

Hoc significat corpus meum; ou bien : *Hoc est mea natura;* ou bien : *Hæc est mors et passio mea.*

J'en passe, et des plus absurdes.

Or, l'Eucharistie est le fondement du Christianisme ; qu'il y ait deux manières de comprendre les paroles eucharistiques, le Christianisme n'a plus sa raison d'être; il est mort !

Le catholique français et le catholique espagnol ont donc toujours cru ce qu'ils croient encore ; ils s'approchent de la sainte Table avec la foi des premiers jours de l'Église et de l'Église de nos jours ; avec la foi des apôtres, des martyrs, de saint Polycarpe le disciple de saint Jean, de saint Justin le Philosophe, de saint Irénée, le divin Irénée comme l'appelle Photius, et avec la foi des catholiques du dix-neuvième siècle. Quelle différence peut-il donc y avoir entre un catholique français et un catholique espagnol, entre quelques catholiques que ce soit, du premier ou du dix-neuvième siècle, de Rome, de Paris, de Mexico, du plus obscur village ?

M. de Rémusat dit encore : « Quand M. de Maistre « déclare Bossuet protestant, s'il n'a pas abjuré la « doctrine exposée dans la défense du clergé français, « on ne peut prétendre qu'il y eût dans l'ancienne « France une rigoureuse unité en matière spirituelle. »

Eh ! qu'importent les dissentiments entre Bossuet et M. de Maistre? Bossuet est-il infaillible? De Maistre est-il l'Église ? Et ces dissentiments reposent-ils sur les croyances *absolues* du Catholicisme ? Ce que nous repro-

chons à de Maistre ce n'est pas d'avoir combattu Bossuet, c'est de ne l'avoir pas combattu avec tout le respect dû à cet immense génie, à ce majestueux caractère. Voyez jusqu'où l'entraîne la colère : « Bossuet aurait dû « mourir après le sermon de l'*Unité*, comme Scipion « l'Africain après la bataille de Zama. Depuis 1682, « l'évêque de Meaux déchoit du point où l'avaient placé « tant de merveilleux travaux[1]. »

Si, dans cette phrase amphibologique, de Maistre a voulu dire que Scipion est mort après la bataille de Zama, il s'est trompé ; s'il a voulu dire que, pour sa gloire, il aurait dû mourir, il s'est trompé : Scipion remporta depuis d'éclatantes victoires en Asie. De Maistre n'est pas plus heureux quand il désire que Bossuet eût terminé à cinquante-cinq ans sa splendide carrière ; il oublie que, depuis 1682, ce grand génie nous a donné les *Méditations sur l'Évangile*, les *Élévations sur les Mystères*, l'*Oraison funèbre de Condé*, l'*Histoire des Variations ;* est-ce là déchoir ? Il oublie ses luttes avec Leibnitz, contre le quiétisme, contre Basnage, contre Jurieu, contre le protestantisme ameuté ! Le livre de l'*Église gallicane* fut écrit, ainsi que le livre du *Pape*, en 1817, et dix ans auparavant (12 juillet 1807), l'auteur, dans une lettre à M. le comte d'Avaray, disait de Bossuet : « Cet homme est mon grand oracle ; je plie vo« lontiers sous cette trinité de talents qui fait entendre « à la fois dans chaque phrase un logicien, un orateur « et un prophète. » Il se redressa donc après avoir *plié !* Il alla jusqu'à écrire, parlant toujours de Bossuet : « Quelles toiles d'araignées ! quelles subtilités ! » Le

[1] *De l'Église gallicane*, livre II, chap. II.

logicien, l'orateur, le prophète avaient disparu. Qu'il aille jusqu'à l'accuser de mauvaise foi, peu nous importe : on ne raisonne pas avec la passion, avec la fièvre, avec le délire : *Citoyen, voyons votre pouls !* Ce ton tranchant et dédaigneux n'est pas à sa place : Bossuet est un de ces génies qui ont pu se tromper, mais dont on ne prononce pas ainsi le nom ; ce nom écrase. De Maistre n'en reste pas moins un homme étonnant, un des plus éminents écrivains du siècle où les Staël et les Chateaubriand régnaient dans la littérature ; une des plus fortes têtes du siècle où les Bonald, les Gérando, les Riambourg, les Stolberg, les Lamennais exerçaient la souveraineté de la philosophie chrétienne.

Mais encore une fois, les idées du grand comte Joseph de Maistre sont des idées personnelles ; de Maistre n'est point un pape décidant *ex cathedrâ ;* ses attaques contre Bossuet ne rompent en rien, *dans l'ancienne France, la rigoureuse unité en matière spirituelle ;* les livres de Bossuet et de de Maistre n'ont point été mis encore au nombre des livres canoniques, pour faire suite à l'Ancien et au Nouveau Testament. S'il s'agissait de déclarer qui eut raison de Bossuet ou de Fénelon, nous ne serions pas embarrassés : Rome a parlé, la cause est entendue ; mais nous n'avons point à choisir entre Bossuet et de Maistre ; l'Église n'est pas responsable de leurs idées personnelles. Les innombrables fondateurs de sectes protestantes sont chacun un juge, un concile, une Église interprétant l'Écriture à sa guise, traduisant, si cela lui convient, si le Saint-Esprit le lui inspire : *Tu es* PETRUS par *Tu es* JACQUES ; n'écoutant que sa raison individuelle et souveraine, attirant, séduisant des disciples qui se combattent les uns les autres et finis-

sent par combattre leurs maîtres ; qui vont fonder à leur tour des sectes nouvelles, et sans qu'un peu de poussière suffise pour terminer la lutte :

> Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
> Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.

M. de Rémusat se trompe, il confond tout : si la parole d'un catholique est une erreur, l'Église est là qui lui crie : arrête! L'Église qui avertit Nestorius, Eutichès, Sabellius, Arius, Photius, Luther! S'ils résistent, ils ne sont plus catholiques ; le protestant rénitent n'en est que mieux *protestant;* Fénelon se soumet, Lamennais se cabre ; Fénelon, *aussi docile que la dernière brebis de son troupeau,* reste, malgré son erreur, le plus fervent des catholiques, l'une des plus pures gloires du Catholicisme. Lamennais..... demandez à son lit de mort!...

Chez vous, il n'en peut être ainsi : vos conciliabules, vos assemblées, vos conférences, vos colloques, vos synodes nationaux ou provinciaux de Dordrecht, de Charenton, de Lyon, de Londres, de Berlin, de Bade ou de Genève, ne sont rien, ne peuvent rien, n'aboutissent à rien ; nul protestant n'a le droit (sauf celui de la force dont on a si largement usé), nul n'a le droit de juger, de condamner un protestant ; tout *protestant,* fidèle à son nom négatif, *protestera,* jettera à la face de ses adversaires ces éternelles et terribles questions : Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que voulez-vous? qu'étaient plus que moi Luther, Calvin, Zwingle, et mille autres? Singuliers juges! Luther et Calvin ont soutenu, dans leur lutte contre Rome, les droits de la pensée individuelle : vainqueurs, Luther et Calvin ont exercé le plus odieux despotisme sur la pensée individuelle ; Luther pousse

des cris de rage, fulmine, anathématise, excommunie, si l'on méconnaît son autorité; Calvin emprisonne, exile, brûle, assassine !

Vous avez semé du vent; ne vous étonnez pas de recueillir des tempêtes; acceptez logiquement les tristes corollaires de vos désastreuses doctrines.

Nous n'avons parlé, pour répondre à M. de Rémusat, que des interprétations des mots *Hoc est corpus meum;* chaque verset des Écritures a subi les mêmes profanations : le docteur Theiss[1] a compté quatre-vingt-cinq explications de la Parabole de l'injuste administrateur domestique, et cent cinquante sur un verset d'une épître de saint Paul.

II

Nous ne faisons pas l'histoire du Protestantisme, triste histoire qui touche à tout, qui, pétrie de boue, de sang et de larmes, nous apparaît comme une éternelle et terrible leçon donnée à l'orgueil de l'homme; obscur et dernier soldat du Catholicisme, nous défendons, selon nos forces, l'Église, notre Mère, et nous disons avec saint Jérôme[2] : « Tandis que d'autres offrent leur or et « leur argent pour le service du tabernacle, pourquoi « ne présenterai-je pas, comme une humble offrande, « quelques peaux et quelques tissus de crin ? » Notre pensée est simple : nous voulons seulement montrer, par ordre alphabétique (le seul ordre possible ici), dans

[1] *De l'Incompatibilité de la puissance spirituelle et profane*, page 17, note 14.

[2] *Prologus galeatus*, en tête de la Vulgate.

quelles aberrations, quelles ineptes et sanglantes folies tombe l'esprit humain livré à lui-même; quels furent les résultats obtenus par les novateurs du seizième siècle, quand ils voulurent briser violemment la longue chaîne qui, passant par le Christ, remonte aux prophètes et aux patriarches, et attache son premier anneau au troisième chapitre de la Genèse : Chute de l'homme, promesse de réhabilitation, réhabilitation ; tel est, en effet, tout le Catholicisme. Mais des abus s'étaient glissés, la discipline s'était affaiblie, les mœurs s'étaient relâchées : la réforme donc, la réforme ! c'est le cri de saint Bernard, de Gerson, de Pierre d'Ailly, du cardinal Julien, des conciles de Pise, de Constance, de Bâle ; c'est le cri des papes Alexandre III, Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, Jules II ; le cri des philosophes, des moralistes, des poëtes, des prédicateurs, des théologiens. Mais, dit-on, et M. de Rémusat le répète, on demandait la réforme, on ne faisait rien pour elle. En vérité ! Ne parlons que de l'époque où allait éclater le grand schisme ; reportons-nous aux premiers jours de Léon X. Dès 1513, dans le temps que Luther, ayant à peine reçu ses grades de docteur, prêchait encore le plus pur Catholicisme ; dès 1513, année de son élévation au souverain pontificat, Jean de Médicis reprenait l'œuvre de Jules II, brisée par la mort. Ses rêves sont beaux. Il oublie les injures ; il tend la main à ses ennemis, car son cœur est doux, *mitis ut agnus*, disait Luther lui-même, et il a besoin de la paix pour la gloire de la religion, pour que Rome devienne l'asile de la piété et des arts : ne faut-il pas qu'il achève le saint édifice commencé par son glorieux prédécesseur ? qu'il perce des rues nouvelles, qu'il agrandisse la bibliothèque

du Vatican? qu'il fouille l'ancien Forum et les campagnes voisines, pour y chercher des trésors de la statuaire grecque ou romaine? qu'il appelle à lui ces hommes de choix, dont le nom s'attache aux splendeurs de l'art religieux : Raphaël, Jules Romain, Léonard de Vinci, Bramante, Michel-Ange, Sangallo, Sansovino? Ne faut-il pas qu'il recueille les lettres chassées de Constantinople? Bibbiena sera son conclaviste, Bembo et Sadolet ses secrétaires; ses cardinaux seront Égydius de Viterbe, Adrien d'Utrecht, François des Ursins, Cajetan, Ponzetti, Émile de Cœsis, Nicolas Ridolfi, tous poëtes, historiens, philosophes, juristes, hébraïsants; tous illustres par la piété plus encore que par ces lumières qui feront à jamais la gloire de l'Église! Léon X, qui ne régnera que huit ans, donnera son nom à son siècle; mais avant de lutter de gloire artistique et littéraire avec Périclès et Auguste, il accomplira, pontife avant d'être roi, la sainte pensée de Jules II et de ses prédécesseurs; il réformera les abus, rétablira et fortifiera la discipline.

Le 9 mars 1513, Jean de Médicis était élu pape, et le 6 avril 1513, il ouvrait la sixième session du concile de Latran.

Lisez dans Audin [1] ces trois beaux chapitres : *Le concile de Latran;* lisez l'analyse de la session :

Point de discussions vaines : il ne s'agit point de la nature de l'âme; n'est-elle point immortelle? Fera-t-on, par des syllogismes et des rêveries néo-platoniciennes, refleurir d'inutiles questions? Non; mais tout prêtre devra connaître les Pères et les canons; il sera sobre, chaste et pieux, au-dessus même du soupçon; il sera

[1] *Histoire de Léon X.*

comme une lampe allumée devant les hommes ; il honorera Dieu par ses œuvres. La demeure du cardinal sera un port, un hospice ouvert aux doctes, aux indigents, à toute personne de bonne vie. Vient-on frapper à la porte d'un prêtre, il regarde le visiteur, et refuse s'il sollicite des places et des honneurs ; si cet homme demande justice, il intercédera pour lui. L'évêque doit avoir au moins vingt-sept ans. Il résidera dans son diocèse, le parcourra au moins une fois l'an, pour étudier les besoins de son peuple, de son Église et des mœurs de son clergé. La réforme atteint, comme le prêtre obscur, le prêtre en robe rouge ou violette. Le pape en vient aux plus petits détails : ce n'est pas tout pour l'écolier de lire Homère ou Virgile ; son âme a besoin d'une autre nourriture : ainsi donc on l'instruira surtout de la loi du Christ ; il psalmodiera à vêpres les sublimités du Roi-Prophète, et chantera nos saintes hymnes ; chaque soir, il lira les actions de ceux que l'Église a placés sur nos autels, la vie des saints, des docteurs, des martyrs, des anachorètes. L'enfant saura par cœur le Décalogue, le Symbole, le Catéchisme ; sous la conduite des maîtres, élèves, clercs et laïques entendront la messe, les vêpres et le sermon, etc....

Léon X n'est-il donc qu'un artiste tout occupé de vers, de peinture, de sculpture, de musique ? Écoutez le fougueux Hutten, ce soldat toujours en débauche, cet écrivain plus sale que Rabelais ; écoutez Hutten : La papauté refuse d'écouter les gémissements de la chrétienté ! Et peu d'années auparavant, Jean Trithême avait introduit, renouvelé dans les couvents la discipline, le travail, l'amour de l'étude et la piété. Partout s'opérait, mais sans exagération, sans révolte, la réforme catho-

lique. Pendant que Hutten sème ses calomnies, la Papauté, représentée par Jules ou par Léon, fait éclater dans le palais de Latran la gloire du Catholicisme ; elle formule toutes les plaintes arrivées jusqu'à elle ; elle propose toutes les améliorations ; elle déclare que nul n'entrera dans le saint ministère s'il n'a des mœurs pures, une théologie profonde. Et pendant que Hutten et Luther sèment leurs calomnies, la Papauté, représentée par Léon X, écoute la voix d'un pauvre moine récollet et celle de ses adversaires, pèse tout dans sa haute sagesse, et déclare que les Monts-de-Piété sont une institution charitable. Elle publie sur la presse, qui vient de naître, un décret admirable de prudente tolérance. « L'imprimerie, proscrite en France, dit Château- « briand, trouve une retraite en Italie. »

Vous voulez la réforme, dites-vous ! Mais l'Église en reconnaît la justice ; elle s'en occupe avec ardeur, mais avec sagesse ; vous, dans votre fiévreuse et coupable impatience, vous violez les lois de la justice et de la raison ; l'orgueil vous égare, vous attaquez la foi dans ses fondements ; d'une réforme salutaire vous faites une révolte impie ! « Il est certain, dit Voltaire[1], que l'Église « romaine avait besoin de réforme.... Il n'est pas moins « certain que, s'il n'y avait pas eu dans le monde chré- « tien une autorité qui fixât le sens de l'Écriture et les « dogmes de la religion, il y aurait autant de sectes que « d'hommes qui sauraient lire.... Presque chaque mot « peut susciter une querelle. » C'est là un bel hommage rendu à l'unité de l'Église par le plus ardent des ennemis de l'Église ; hommage que nous rapprocherons

[1] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. XXX.

de l'aveu de M. Voigt, protestant. « L'Église est la so-« ciété de Dieu, dont nul mortel ne peut s'attribuer les « biens et les priviléges, dont nul prince ne peut sans « crime usurper la juridiction : de même qu'il n'y a « qu'un Dieu et qu'un roi, de même il n'y a qu'une « ÉGLISE et qu'un CHEF [1]. » Et le baron de Senkerberg, professeur de droit dans les Universités de Gottingen et de Giessen, conseiller aulique sous François Ier : « Il « est juste qu'il y ait parmi les chrétiens un système « de gouvernement avec un chef qui y préside. Or, « personne ne peut mieux remplir cette dignité que le « vicaire de Jésus-Christ, celui qui représente saint « Pierre par une succession non interrompue. » Les aveux abondent. Sous prétexte de réforme, vous brisez l'unité ; vous méritez ce que disent de vous les vôtres mêmes : « La grande unité des protestants consiste non « pas à croire, mais à ne pas croire ; à savoir plutôt ce « à quoi ils sont opposés que ce qu'ils admettent ; à « connaître encore plus ce qu'ils ne veulent pas que ce « qu'ils veulent [2]. » Vous serez les seuls réformateurs, l'orgueil vous le dit, et sa voix parle haut ; soit, mais du moins ne calomniez pas ; n'allez pas crier sur les places publiques, dans les carrefours, dans les corps-de-garde avec Hutten ; dans les tavernes avec Luther, que l'Église et la Papauté sont sourdes aux réclamations. Rome est Babylone ; Léon X est l'antéchrist, mieux que cela ; un *Nebulo ;* d'accord. Représentez le pape assis sur son trône, dans toute la richesse de ses vêtements, avec deux oreilles d'âne, et la tête entourée d'une my-

[1] *Histoire de Grégoire VII*, tome II. Conclusion.

[2] *Conférence du marquis de Worcester avec Charles Ier*, à Rayland.

riade de démons, donnez-lui la figure d'une truie aux larges flancs, aux mamelles gonflées, et marchant au concile ; tout cela est beau, grand, magnifique ; pendant que Bramante pose les fondements de Saint-Pierre, que Raphaël peint la Transfiguration, que Michel-Ange trace sur les murs de la Sixtine la création de l'homme, vous, vous offrez de plus nobles tableaux qui feront progresser bien plus avant l'intelligence humaine ; c'est admirable, et vous méritez la reconnaissance de l'art comme celle de la liberté ; mais si vous persistez à nous dire : l'Église et la Papauté sont sourdes, elles ne veulent pas de réforme ; alors, ô chevalier Ulric de Hutten, chantre du bois de Gaïac, et si plein de votre sujet ; alors, ô Martin Luther, moine apostat, auteur des *Tisch-Reden*, nous ne pourrons vous répondre qu'à la manière de Pascal : MENTIRIS IMPUDENTISSIME !

III

En brisant ainsi le passé, le Protestantisme arrêta la civilisation et la liberté ; que les maîtres se nomment Luther, Henri VIII ou Calvin, ils coupent les ailes à l'intelligence ; ils disent l'affranchir, et ils l'enchaînent ; ils chassent des couvents les moines, travailleurs infatigables ; ils brûlent les *librairies*, comme on disait au seizième siècle ; ils foulent aux pieds les chefs-d'œuvre du Pérugin, de Raphaël, d'André del Sarto, de Cellini ; en politique, ils aboutissent au sanglant despotisme d'Angleterre et de Genève, et aux religions nationales. Le Protestantisme arrête la civilisation, parce que, con-

trairement au Catholicisme qui commence par le peuple, il commença par les grands ; l'un et l'autre ont gardé toujours leur empreinte native. Les établissements de charité sont catholiques ; tandis que le Protestantisme ne trouve que des machines et des manufactures, le Catholicisme donne au monde les hôpitaux, les écoles d'aveugles et de sourds-muets, les salles d'asile et de refuge, etc.... « Il y a trois siècles, dit Chateaubriand, que « le Protestantisme est né ; il est puissant en Angleterre, « en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué par des « millions d'hommes, qu'a-t-il élevé ? Il nous montrera « les ruines qu'il a faites ! » Le Protestantisme a fini par le comprendre ; il a voulu, comme Julien, copier le catholicisme, s'emparer de ses conquêtes ; Julien se proposait de fonder des monastères et des hôpitaux, car, disait-il, « ne devons-nous pas rougir que les Galiléens, « ces impies, après avoir nourri leurs pauvres, nour« rissent encore les nôtres ? » Ainsi l'Angleterre vint un jour s'emparer de nos salles d'asile, et en revendiquer l'invention ; elle ouvrit des *asylums*, des *infants-schools*, des *dames-schools*, et s'en déclara hautement la créatrice. Nous lirons un jour dans son histoire que Christophe Colomb et saint Vincent de Paul étaient Anglais ! MM. de Villeneuve, de la Farelle, protestant, Roselly de Lorgues, et celui qui écrit ces lignes, ont, dans le temps, fait justice de cette étrange prétention ; ils ont nommé la catholique inspirée qui, la première, eut la pensée des salles d'asile, qui, la première, l'exécuta. Diriger les esprits par le cœur et par l'intelligence, comme l'Angleterre les mène par les machines, fut toujours le magnifique privilége du royaume très-chrétien ; aussi est-ce une catholique, une Française, madame la marquise de Pastoret,

qui, dans son cœur de chrétienne, trouva cette inspiration. En vain le Protestantisme se traine à la suite, en vain il copie : il lui manque quelque chose pour avoir ses sœurs de la charité, ses jeunes gens des conférences de Saint-Vincent-de-Paul !

« Le Protestantisme, dit Chateaubriand avec la ma-
« gnificence accoutumée de son langage, vêtit celui
« qui est nu, mais ne le réchauffe pas dans son sein;
« il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et
« ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus ab-
« jects ; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas.
« Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre;
« les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur
« inspirent ni dégoûts ni répugnance : la charité a par-
« fumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique
« est le successeur des douze apôtres qui prêchèrent
« Jésus-Christ ressuscité. Il bénit le corps du mendiant
« expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de
« Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur pro-
« testant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort;
« pour lui, les tombeaux ne sont pas une religion, car
« il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières
« d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce
« monde, il ne se précipite point au milieu du feu, de
« la peste; il garde pour sa famille ces soins affectueux
« que le prêtre de Rome prodigue à la famille humaine[1]. »

Un des derniers ministres de la Restauration, M. le baron d'Haussez, a bien étudié l'Angleterre. « Je suis
« loin de blâmer tout ce qui se fait dans les hôpitaux an-
« glais, et de refuser des éloges à ce que j'y ai observé

[1] *Études historiques.*

« de bien. Les soins donnés aux malades y sont régu-
« liers ; la propreté y est grande, le régime y est bon.
« Mais il y a dans tout cela quelque chose de froid, de sec,
« de méthodique, un manque de consolation qui fait
« peine : on voit que la religion n'a pas passé par là [1]. »

Ce dernier mot explique tout : *La religion n'a pas passé par là !* Lorsque le Protestantisme voudra nous dérober nos gloires catholiques, nous répondrons : Ce que vous réclamez n'est point à vous. L'histoire donne mille fois raison à Chateaubriand, au baron d'Haussez, à Voltaire, qui a dit : « Les peuples séparés de la com-
« munion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une
« charité si généreuse [2]. » En 1543, lorsque la peste désolait Genève, les ministres refusaient d'aller à l'hôpital, disant qu'*ils iraient plutôt au diable, confessant que Dieu encore ne leur a donné la grâce d'avoir la force et constance, priant de les avoir pour excusés ;* Calvin se cacha. En 1510, la peste sévissait à Wittemberg ; Luther, zélé catholique et qui venait de prononcer ses vœux, écrivait à son ami Lange : « Fuir, me dis-tu ;
« mon Dieu non ! Pour un moine l'abbaye n'est pas
« perdue... Je suis à mon poste, j'y resterai... Non pas
« que je n'aie pas peur de la peste, car je ne suis pas
« l'apôtre saint Paul, mais un lecteur du disciple de
« Jésus qui me délivrera de la crainte. » Cela est noble et beau, catholique surtout ! En 1527, la peste encore ; la Table sainte est entourée de communiants ; on consulte Luther, alors protestant : « Renvoyez-les ; c'est
« bien assez que ces âmes reçoivent publiquement
« quatre fois par an le corps de Jésus-Christ. L'Église

[1] *De la Grande-Bretagne en* 1833.
[2] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. CXXXIX.

« n'est point une esclave; donner le sacrement à qui-
« conque s'approcherait de la Table sainte, surtout en
« temps de peste, serait un poids trop lourd pour les
« ministres. »

Quand le choléra ravageait New-York, le conseil municipal votait un hommage de gratitude à d'humbles religieuses catholiques ; ni les anglicans, ni les ministres du Saint-Évangile ne recevaient un tel honneur. Quand le Protestantisme pourra-t-il s'écrier, en nous montrant ses martyrs du dévouement :

Ange des hôpitaux ! figure douce et chaste
Que nous offre partout leur enceinte néfaste,
Qui des plus tristes morts adoucis le linceul
De tout agonisant qui sans toi mourrait seul ;
O sœur de charité, sois à jamais bénie !
De l'héroïque amour n'es-tu pas le génie[1] ?

De nos jours, au mois d'août 1854, le *Daily-News* contenait la lettre d'un officier anglais qui campait à Varna, près d'un aumônier militaire ; il faisait remarquer que pas un chapelain anglican n'avait mis les pieds à l'hôpital des cholériques ; il ajoutait : « Combien les
« choses se passent différemment parmi les catholiques !
« Il n'est pas mort un seul d'entre eux sans avoir reçu
« la visite de l'aumônier, dont le temps est constam-
« ment employé à visiter les malades ; il est toujours à
« la recherche de quelque malade nouveau à consoler. »
L'officier anglais explique cette différence : « Il est in-
« contestable que nos ministres sont par trop bien
« élevés, accoutumés à un genre de vie trop élégant
« et confortable ; ils sont trop habitués aux raffine-

[1] Joseph Autran. — *Laboureurs et Soldats.*

« ments de la délicatesse, fruits de l'éducation soignée « et du bien-être, pour être susceptibles des sentiments « de sympathie du prêtre catholique en faveur du pauvre « soldat. Ceci est regrettable, car l'influence de notre « Église ne peut moins faire que d'être amoindrie parmi « les hommes témoins de ce contraste. Durant tout le « cours de mon existence et dans tous les pays, j'ai « été à même de faire cette observation, et aujourd'hui « la vie des camps m'en offre un exemple des plus frap- « pants. »

L'officier anglais oublie, dans les motifs qu'il donne de l'inactivité des ministres, que le ministre *garde pour sa famille ces soins affectueux que le prêtre de Rome*, comme vient de nous le dire Chateaubriand, *prodigue à la famille humaine*. Ce n'est point un reproche, mais une explication.

Tout cela n'empêchera pas un ministre du Saint-Évangile d'écrire cette phrase, la plus étonnante qui soit jamais tombée d'une plume protestante : « La nature « même du Catholicisme explique l'éloignement qu'il « inspire à tant de gens. Rien pour le cœur, rien pour « la conscience, rien même pour l'esprit [1].»

Nous avons dû tout citer, et les deux titres du livre, et le nom de l'auteur, et le nom de l'éditeur, et l'adresse, et l'année; qui eût pu croire, sans cette précaution, que nous n'inventions pas ? RIEN POUR LE COEUR ! Ah ! ce n'est pas l'opinion de madame de Staël, de Necker, de Benjamin Constant, de M. Guizot ! On nous avait re-

[1] *Conférence de l'Alliance évangélique à Londres*. 1851.— *Coup d'œil sur l'état religieux du monde chrétien*, par Jean Monod, pasteur adjoint de l'Église réformée de Marseille. A Paris, chez Marc Ducloux, éditeur, rue Tronchet, n° 2. 1852.

proché jusqu'à présent de ne parler qu'au cœur, de séduire le cœur, de faire du sentiment à propos du Purgatoire, cette touchante relation entre les vivants et les morts ! Est-ce faute de cœur que nous avons fondé tous les établissements charitables, que la charité catholique *parfume l'indigence et le malheur!* Jean de Matha, Félix de Valois, Pierre de Nolasque, Jean-de-Dieu, Jean-l'Aumônier, Paulin de Nôle, Jérôme Émilien, Joseph de Calasance, Camille de Lellis, Claver, Jean de la Salle, Bernard de Menthon, Las-Casas, Louis de France, Vincent de Paul, de l'Epée, Sicard, Caron, Legris-Duval, de Magallon, Valentin Haüy, Charles de Borromée, frères Béthléémites, frères Hospitaliers, aumôniers de Saint-Benoît, frères de la Merci, religieux de Saint-Basile, prêtres des prisons, prêtres des échafauds; frères Lamennaisiens de Ploërmel, enfants de Saint-François-Régis, pères de l'Assomption, Maristes, OEuvre de la Sainte-Enfance, mesdames de Miramion, Legros, l'Huilier, de Pastoret, Javouhey; jeunes gens des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qui catéchisez le pauvre, lui parlez de Dieu, légitimez les unions coupables, encouragez le repentir, mêlez vos larmes aux larmes de celui qui souffre, appuyez son cœur sur votre cœur; qui, au chevet des malades, faites, pour les soulager, le sacrifice des plaisirs de votre âge, et souvent de votre vie; vous, qui avez laissé tant des vôtres sur les champs de bataille de la charité; et vous, nobles femmes catholiques, filles du grand saint Vincent de Paul, sœurs Grises, sœurs de l'Espérance, petites sœurs des pauvres, vous toutes, fondatrices de tant de pieux et charitables établissements; vous, qui donnez aux malheureux vos richesses, votre jeunesse, votre beauté,

votre éclatante position dans le monde, toutes les heures de votre existence ; et vous, mères, filles, épouses affligées dont la prière seule peut alléger la douleur, qui savez que vous retrouverez un jour, pour ne vous en séparer jamais, un fils, un père, un époux tendrement aimé ; dites, le Catholicisme n'a-t-il *rien pour le cœur, rien pour la conscience, rien même pour l'esprit!* Que répondre à cela? Comment relever cette phrase étrange? Que le Protestantisme nomme ses saints, et ensuite ses hommes de génie dans toutes les sphères de l'intelligence; nous nommerons les nôtres!

Rien pour l'intelligence! Écoutez le sceptique Henri Heine, ni catholique ni dévot; il n'est pas fanatique, celui-là! écoutez-le : « Une inimitié fanatique contre « l'Église de Rome ne pouvait exister en moi, parce « que je manque de cet *esprit borné* qui est *nécessaire* « pour une telle animosité... Nommez toujours l'Église « de Saint-Pierre la bastille de l'esprit; soutenez tou- « jours que cette forteresse n'est plus défendue aujour- « d'hui que par des invalides : il n'en est pas moins « vrai que cette bastille ne serait pas facile à enlever, « et certes plus d'un jeune assaillant ira encore se « rompre le cou contre ses créneaux. Comme penseur, « je n'ai jamais pu refuser mon admiration à l'enchaî- « nement ingénieux et conséquent de tout ce système « religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, « apostolique et romaine; aussi puis-je me vanter de « n'avoir jamais, par la raillerie et le persiflage, attaqué « ni son dogme, ni son culte... Je fus toujours poëte, « poëte véritable, et c'est pourquoi la poésie, qui fleurit « et brille dans les symboles du dogme et du culte « catholiques, a dû se révéler à moi bien plus profon-

« dément qu'à d'autres. Moi aussi j'étais souvent, dans « ma jeunesse, enivré par la douceur intime et infinie « de cette poésie spiritualiste, et la délirante joie sépul- « crale qui y domine me faisait souvent frissonner de « délice. Moi aussi je m'exaltais alors pour la Reine « des cieux ; je mettais en vers coquets les légendes de « sa grâce divine et de sa miséricorde sans bornes : « mon premier recueil de poésies contient, de cette « belle époque d'enthousiasme pour la Madone, maintes « traces que j'ai effacées toujours avec une préoccupa- « tion mesquine dans les recueils suivants [1]. »

Le poëte, le penseur allemand établit, dans le même article, une comparaison entre l'éducation catholique et l'éducation protestante : cette dernière est vigoureusement bafouée aux dépens de l'autre ; et, dans ce même article encore, Henri Heine se déclare protestant à tout jamais.

IV

Quel est notre but en disant ces choses ? Ce n'est pas, nous le répétons, de faire l'histoire de la réforme, de suivre, pendant trois cents ans, ses traces sanglantes dans le monde, ni de prouver que les persécutions dont elle se plaint ont toujours été une déplorable réaction contre sa tyrannie, ses massacres, ses échafauds, ses guerres civiles, ses assassinats, ses lois iniques et monstrueuses. Ne récriminons pas : *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos ;* gémissons sur les passions humaines,

[1] *Les aveux d'un poëte.* — *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1854.

maudissons le mal sous quelque manteau qu'il s'abrite, et que le passé nous serve de leçons. Nous avons voulu montrer seulement ce que devient la raison humaine, lorsque, abandonnée à elle-même, ne reconnaissant aucune autorité, elle flotte à tous vents de doctrine; nous n'avons pu mieux faire que d'écrire, dans cette pensée, quelques pages des folies et des aberrations de la réforme; le sujet est loin d'être épuisé: lorsque, selon Voltaire, il peut y avoir autant de sectes que d'hommes qui savent lire, la matière est infinie; il n'y a pas de patience capable de noter, de classer, d'analyser tant de richesses; on s'avoue vaincu par le nombre. M. Charles de Rémusat se plaint de ce que quelques personnes se refusent à voir dans le Protestantisme une *religion*. Nous avouons franchement n'y pas même trouver une *philosophie*, car celle-ci est bien obligée de reconnaître une autorité. Descartes fait de la liberté d'examen une *philosophie*, mais il ne la laisse pas aller au hasard, sans guide, sans frein; il ne l'abandonne pas à tous les caprices de l'intelligence; il lui crie aussi: Tu n'iras pas plus loin! Luther, de cette même liberté, veut faire une *religion;* en quoi il se trompe: la liberté d'examen qui *divise* ne peut *lier, relier;* ne peut donc être une *religion*.

V

Nous avons entrepris, dans cet ouvrage, de démontrer, par le fait, la vérité de ces paroles de M. l'abbé Gerbet:
« Toute hérésie a deux noms, parce qu'elle a deux ori-
« gines. Elle a son origine de fait dans les hommes qui

« l'ont fait apparaître dans le monde; elle a son origine « métaphysique dans certaines doctrines antérieures « qui le contenaient en quelque sorte dans leur sein. De « là, deux noms : d'abord, le nom historique, populaire, « connu de tous, qui est, suivant la remarque de Bos-« suet, comme un signe imprimé au front de chaque « hérésie pour marquer sa nouveauté; en second lieu, « un autre nom que les hérésies peuvent recevoir dans « l'examen philosophique des doctrines, un nom aristo-« cratique', qui a pour but d'exprimer leurs relations « avec d'autres erreurs, et leur filiation rationnelle[1]. »

« La doctrine chrétienne, dit M. l'abbé C. Clerc dans « sa belle *Symbolique,* fut surnommée *apostolique,* puis-« que le Christ lui-même donna le nom d'*apôtres* aux « disciples qu'il choisit pour la porter à l'univers. Si, « au lieu de confier cette mission à des pêcheurs igno-« rants, il en eût chargé des gens spirituels et lettrés tels « que Luther, Voltaire ou Saint-Simon, l'Église fondée « par eux serait à bon droit nommée luthérienne, voltai-« rienne ou saint-simonienne. » Voltaire est du même avis : « Je suis fâché, écrit-il à Clairaut (19 auguste « 1759), que vous désigniez par le nom de *newtoniens* « ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de « Newton; c'est comme si on appelait les géomètres « *euclidiens.* La vérité n'a point de nom de parti; l'er-« reur peut admettre des mots de ralliement. On dit « molinistes, jansénistes, quiétistes, anabaptistes, pour « désigner différentes sortes d'aveugles : les sectes ont « des noms, et la vérité est vérité. »

[1] L'abbé Gerbet. — *Vues sur le dogme catholique de la pénitence,* chap. v.

Des sectes protestantes ont voulu prendre le nom d'*apostoliques*, de *catholiques*, d'*orthodoxes*; il n'y a que le titre de *romaines* qu'elles aient constamment repoussé; mais, comme le remarque de Maistre, le grand point est de forcer les autres à nous donner tel ou tel nom, ce qui n'est pas tout à fait aussi aisé que de nous en parer de notre propre autorité : l'Église véritable de Jésus-Christ sera toujours l'Église catholique, apostolique et romaine; jamais les sectes de la réforme, quand elles réussiraient (chose impossible) à se réunir sous un commun symbole, ne pourraient s'enorgueillir d'un de ces noms; le monde n'accepterait point leur plagiat : « Il n'y a de vrai nom, dit encore de Maistre, que le « nom reconnu; » et nous ajoutons, il ne peut y avoir de nom reconnu que le nom vrai.

VI

Non : nous n'accepterons jamais comme une RELIGION un système purement humain qui consiste absolument à chercher la foi dans un livre ouvert à toutes les incertitudes de notre raison; dont il faut lire, étudier, commenter, comprendre, avec l'interprétation personnelle, les trente-quatre mille versets, tout en tenant compte des fautes des copistes, de l'altération des textes, des difficultés philologiques, de l'insuffisance des traductions, de la ponctuation erronée et de la massore; l'homme du plus puissant génie succomberait à la peine. Admettre que chacun, l'homme intelligent et l'homme d'un esprit médiocre, le savant et l'ignorant, le grand

seigneur et l'enfant du peuple, l'homme égaré par ses passions ou peu soucieux de rechercher à si grands frais la vérité ; admettre, dis-je, que chacun passe sa vie à méditer ces histoires, ces lois, ces traités de morale, ces prophéties, ces enseignements, ces prières, ces aspirations, ces poëmes, ces allégories, ces paraboles, ces hymnes sacrés, ces chants sublimes, etc., et en retire la lumière, c'est ce qui nous est impossible ; à moins, comme le recommandait naïvement Episcopius, de faire apprendre l'hébreu et le grec aux paysans, aux soldats, aux matelots, aux femmes, etc., et encore que de défectueuses traductions de la Bible pourraient induire en erreur ! Mais, nous dit le Protestantisme, vous vous en rapportez à la parole des hommes, nous écoutons la parole de Dieu ! Nous nous en rapportons à la parole de l'Église qui vaut bien notre vacillante raison ; vous écoutez, vous, la parole de votre esprit, et comme il y a autant de diversités d'esprits que de têtes, *tot capita, tot sensus*, vous vous contredisez, vous vous combattez, vous vous réfutez les uns les autres et sans la moindre tolérance ; en écoutant votre esprit, votre esprit seul, vous écoutez la parole d'un homme bien plus exposé à se tromper, puisque cet homme, c'est vous avec vos passions qui aveuglent, vos intérêts qui interposent un voile, votre raison qui faiblit et s'égare, votre intelligence élevée qui s'enorgueillit, ou votre simplicité qui ne voit pas.

Nous n'acceptons pas comme une RELIGION un système fondé sur l'*incertitude*, et qui DIVISE ; un système qui nous dit tour à tour ou à la fois : Dieu est l'auteur du péché ; Dieu jette l'homme dans le péché pour l'en punir ensuite éternellement ; Dieu a prédestiné la ma-

jeure partie des âmes à la damnation, sans la prévision d'aucun démérite de leur part ; l'homme qui a la foi ne peut, quels que soient ses crimes, cesser de plaire à Dieu ; une fois qu'on est baptisé, la vertu est inutile pour le salut ; le péché originel a rendu l'homme une machine et lui a enlevé le libre arbitre ; l'homme fait également le bien et le mal sous l'empire de la nécessité...., etc. Assertions monstrueuses soutenues par vos maîtres et par vos disciples, Luther, Calvin, Agricola, Zinzendorf, Withfield, par les Infra-Lapsaires, les Supra-Lapsaires, les Hommes-Divinisés, les Méthodistes, les Prédéterminants, les Quintinistes, les Recordites, les Terministes, les Wesleyens, etc., etc.... Nous n'acceptons pas comme RELIGION un système qui, selon J.-J. Rousseau, consiste à attaquer la religion des autres ; qui décapite le christianisme, et ne se soutient que par les emprunts qu'il a daigné faire au Catholicisme. Que le Protestantisme disparaisse, le Catholicisme n'en sera pas moins ce qu'il fut dès le premier jour ; il aura un ennemi de moins, voilà tout. Tombe le Catholicisme, et le Protestantisme n'est plus ; il ne lui restera qu'à *invoquer le tout-puissant néant qu'adore la jeune Allemagne,* comme parle Feuerbach !

En résultat, quel bien a-t-il fait au monde ? Il l'a remué jusqu'au fond des entrailles ; il l'a rempli de clameurs, de larmes et de sang ; il a aiguisé les poignards, allumé les torches ; il a décapité la gloire, l'art, l'intelligence ; il a voulu s'imposer par la violence, par l'incendie, par le meurtre, par l'échafaud ; il a semé à pleines mains l'injure, l'outrage, le mensonge, la calomnie, et il est arrivé à l'éclectisme, cette anarchie de la pensée, — au matérialisme, ce néant ! — Chose

étrange, pourtant ! réunissez les aveux des maîtres, depuis Luther jusqu'au ministre de nos jours ; extrayez-les de leurs livres, de leurs conférences, de leurs discours, de leurs lettres, et vous retrouverez tout le Catholicisme ; partout s'élèvent les témoignages disséminés des protestants en faveur de nos dogmes, du purgatoire, de la pénitence, de la confession, de la tradition, de l'invocation des saints, de la suprématie de saint Pierre, de la présence réelle, etc.... Chacun rejette un ou plusieurs articles, chacun retient quelques articles enseignés par Rome : de ce cliquetis d'opinions, de ces clartés vacillantes, de ces nuages parfois dorés d'un rayon, de ces ténébreuses étoiles, de cette nuit entrecoupée de quelques éclairs, de cet océan de mensonges et d'inepties où surnagent de rares vérités, de rares débris du bon sens ; — de tout ce long amas de rêveries, vous reconstruiriez le Catholicisme tel qu'il apparut il y a 1856 ans, tel qu'il est encore. C'était bien la peine de porter à ses fondements la hache et la flamme ! de le méconnaître et de le maudire ! — A quoi bon le Protestantisme ?

VII

Aussi, comme il chancelle ! Il y a trois siècles, quelques hommes d'intelligence, mais sans morale, l'appelèrent en aide à leurs passions mauvaises; le Catholicisme a triomphé d'une hérésie plus puissante : l'arianisme a vécu quatre cents ans; il s'est répandu aussi chez un grand nombre de peuples ; il a envahi le palais des rois ; les Vandales en Afrique, les Goths en Asie, en Italie,

dans l'Espagne et dans les Gaules, ont cru en lui ; il a trompé un moment le grand Constantin, siégé plus tard en maître à Rome et à Constantinople, et pénétré, comme la Réforme, dans la demeure d'une multitude de petits princes; puis, il a disparu de la face de la terre. En vain Servet et Socin au seizième siècle, Sandius et Grotius au dix-septième, ont-ils voulu ranimer de leur souffle les cendres du colosse anéanti ; déjà Érasme lui-même, Érasme semi-arien, avait été obligé d'écrire pour se justifier : *Nulla hæresis magis extincta quàm arianorum*. Des protestants en disent chaque jour autant du Protestantisme ; ils jettent des cris de détresse ; ils signalent les progrès effrayants du *papisme ;* les hautes intelligences leur échappent. La *Gazette universelle allemande de Leipsick*, l'organe le plus violent et le plus estimé du Protestantisme en Allemagne, laisse tomber ces mots, à propos de la collecte faite au synode général de Bade pour les missions de la Réforme : « L'Église pro-« testante (*s'il en existe une*), car, à dire vrai, il n'y a que « des sectes protestantes dans l'Église chrétienne, etc...» C'est un concert unanime de gémissements, de reproches, d'injures les uns contre les autres ; c'est, moins la mélodie, le chant qu'attribuent les poëtes au cygne mourant. En effet, les protestants se flatteraient-ils d'un triomphe éternel? Auraient-ils oublié, dans leur aveuglement, que Bossuet leur a porté les mêmes coups que le grand Athanase porta jadis aux ariens? Le moine renégat de Wittemberg n'a pas le droit d'espérer une existence plus longue que celle du prêtre apostat de Libye. Dans Genève, cette métropole de Calvin, on en est au dégoût. Quel est le simple manouvrier qui, fort de sa raison superbe dont on lui a fait un Dieu, veuille, au

retour de son travail, écouter les sèches leçons du pasteur ? Ne voit-il pas chaque ministre combattu par un autre ministre ? Aussi a-t-on renoncé à prêcher le dogme pour se réduire aux questions de morale, et on abandonne ainsi toutes ces controverses qui furent le champ de bataille des premiers réformateurs ; — on s'avoue vaincu sur ce point, et du moins c'est logique.

On remplirait un énorme volume des noms des personnes distinguées par l'intelligence, la position sociale et la piété que l'Église a vus rentrer dans son sein maternel ; historiens, poëtes, philosophes vous échappent tous les jours ; lord Byron, le chantre du désespoir, faisait élever sa fille dans le Catholicisme. Qu'a pu obtenir le roi de Prusse, malgré tous ses efforts ? En vain il offre une récompense à qui réfutera la *Symbolique* de Mœhler ; la récompense est encore à donner. Il a fallu que des ordonnances de police décrétassent l'assiduité au prêche. Les Bibles, les commis-voyageurs de Bibles n'y peuvent rien. Écoutez une parole qui ne doit point vous être suspecte, celle d'un des plus fervents et des plus habiles défenseurs de votre système : « Il ne faut « pas, dit M. Vinet [1], il ne faut pas que trois siècles de « vie extérieure fassent illusion au Protestantisme. Il « vit encore de la première et vigoureuse impulsion « qu'il a reçue au seizième siècle. Il vit de ses antécé- « dents politiques. Il vit de l'élément de la nationalité. « Mais cette impulsion s'épuise. Les poutres de la char- « pente se déjoignent. L'édifice craque de toute part. « Les forces accessoires et auxiliaires se retirent... Il y « a des protestants, il n'y a plus de Protestantisme. »

[1] *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, page 495.

Partout, nous le répétons, les communions protestantes signalent avec désespoir *les progrès effrayants du papisme;* la réforme éprouve le sort réservé à tout ce qui est fabriqué de main d'homme, et pour qui, tôt ou tard, *venit summa dies et ineluctabile tempus.* De nouvelles sectes, fussent-elles plus nombreuses que les étoiles du ciel et que les grains de sable de la mer, ne retarderont pas sa chute; chaque matin en voit éclore, qui sont mortes avant le soir, qui s'écroulent avec la même facilité que ces châteaux de cartes laborieusement élevés par un architecte de quatre ans. Si quelques-unes offrent plus de résistance, c'est qu'elles se rapprochent davantage de la Mère universelle, c'est qu'en Elle seule elles peuvent trouver quelque appui.

Notre livre ne sera, ne pourra jamais être complété; nous le savons, aussi n'avons-nous prétendu donner qu'un spécimen; nous avons oublié, ignoré, omis bien des sectes; et, d'ailleurs, pendant que nous écrivons, qui sait combien d'autres se préparent, combien il en sort de quelques cerveaux malades, comme Minerve de la tête endolorie de Jupiter? De suppléments en suppléments, nous remplirions des in-folio; ce serait fort insipide, et d'ailleurs les in-folio ne sont plus de nôtre temps.

Saint-Jean-du-Désert, près Marseille.

LES

SECTES PROTESTANTES

OU

HISTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES DIVISIONS SURVENUES DANS LA RÉFORME

DEPUIS LUTHER JUSQU'A NOS JOURS.

ABÉCÉDAIRES.

Variété d'Anabaptistes. Pour être sauvé, il ne faut savoir ni lire ni écrire; un homme qui connaît l'ABC est perdu. Les Abécédaires ne faisaient que copier les Gnosimaques du septième siècle, les Cornificiens du douzième. Nous avons vu en 1848, en plein dix-neuvième siècle, un ministre de l'instruction publique adopter à peu près ce système en politique, et le recommander à ses subordonnés : ministre de l'instruction publique, Cornificiens, Gnosimaques, Abécédaires ont, à leur point de vue, mille fois raison : Démagogie et Protestantisme ne peuvent tenir contre la *Connaissance*.

Luther avait décidé que chacun est juge souverain du sens de l'Écriture : Nicolas Stork, qui avait changé son nom, un peu dur et vulgaire, en celui de Pelargus (*Stork*, en allemand, signifie *cigogne*), exagéra la doctrine du maître; il alla prêchant que l'étude nous empêche d'être attentifs à la voix de Dieu, qu'afin de prévenir ces distractions il faut ne pas apprendre à lire. Carlostadt y fut pris; il échangea son métier de docteur contre

[illegible]

« … ouvrage pour l'expliquer. »

ADESSENAIRES.

Ils ont quatre opinions différentes sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : 1° Le corps est au pain; 2° le corps est à l'entour du pain; 3° le corps est avec le pain, 4° le corps est sous le pain. Le Saint-Esprit est également l'inspirateur de ces différences-là. On peut les confondre avec les *Impanateurs* (voyez ce mot), car il paraît qu'on leur a donné le nom d'Adessenaires sans qu'ils l'aient pris eux-mêmes; il a été employé pour la

première fois par Gabriel Prateolus (du Préau), dans son *Elenchus hæreticorum*, volume in-4°, imprimé à Cologne en 1605; peut-être est-il lui-même l'auteur de ce mot, qui vient de ADESSE, *être présent*. Jovet et d'autres auteurs s'en sont servis.

ADIAPHORISTES.

Ἀδιάφορος, *Indifférent*. Luthériens mitigés, disciples de Mélanchthon; plus tard, souscripteurs à l'*Intérim* de Charles-Quint. Ils reçoivent, selon le temps, selon la mode, selon le cours du monde, tantôt une cérémonie, tantôt une autre; rien de fixe, rien de stable, rien de positif: *Indifférence*. Formey [1] les appelle *Adiaphonistiques* et *Adiaphonistes*; c'est une faute d'étymologie.

ADRIANISTES.

Ne les confondons pas avec les Adrianistes sectateurs de Simon-le-Magicien, et qui, selon la loi imposée forcément à l'hérésie, se divisèrent en plusieurs branches, Dosithéens, Cléobaniens, Géorthéniens, Marabothéens, Eutychistes, Canistes, noms profondément oubliés, et qu'il n'était pas la peine de prendre pour si peu de temps. Les Adrianistes modernes étaient disciples d'un certain Adrien Hamstedius qui, au seizième siècle, adopta la doctrine des Anabaptistes, en y joignant quelques erreurs particulières sur Jésus-Christ. C'est tout ce que nous en savons, et c'est bien assez.

[1] *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, siècle XVIe, art. XII.

AÉRIENS.

Au quatrième siècle, Aerius, disciple d'Arius, ajouta aux erreurs de son maître: attaquant son ami Eustathe, qui lui avait été préféré pour le siége de Constantinople, le moine apostat passa de la haine contre son compétiteur à la négation des principes. Il soutint que l'évêque n'était pas supérieur au prêtre, que la Pâque, les fêtes, les jeûnes, étaient des institutions purement judaïques; qu'il ne fallait pas prier pour les morts, etc... Eustathe le combla de bienfaits, mais Aerius ne lui put pardonner ces bienfaits ni son élection ; il continua ses prédications insensées, séduisit un grand nombre d'hommes et de femmes, les rassembla dans les bois et dans les cavernes ; sa secte existait encore au temps de saint Augustin.

Les Protestants n'ont rien inventé ; plusieurs d'entre eux en sont encore à l'ennemi intéressé d'Eustathe ; les Presbytériens, les Quakers, quelques Anabaptistes marchent à sa suite ; l'ouvrage de Brueys, *Défense du culte extérieur*, prouve qu'il y avait encore de son temps des Aériens; il y en a encore, qui peut-être ne prennent pas ce titre.

AGAPÉMONE.

Secte des États-Unis, qui complète en quelque sorte la secte des Mormons. Les Mormons excitent chez le pauvre l'amour des richesses; les partisans de l'Agapémone excitent chez le riche la soif des jouissances ; ces deux sentiments sont devenus une religion.

AGRICOLAITES.

Disciples de Jean Agricola, né à Esleiben en 1492, mort en 1566. Agricola, compatriote de Luther, fut aussi son ami, et le défendit avec enthousiasme; cela ne pouvait durer: « Les théologiens de l'Église luthé-« rienne, dit naïvement le protestant Formey, n'eurent « pas seulement des disputes à soutenir avec plusieurs « adversaires externes, mais la division se mit aussi « parmi eux, et y causa d'assez grands ravages. » Après mille variations, mille rétractations et rechutes, Agricola renouvela une erreur abandonnée par son maître, et devint chef des *Antinomiens* (voyez ce mot).

Selon Luther, nous sommes justifiés par la foi, les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires pour le salut, il s'arrêtait là; le disciple fut plus logique : lorsqu'un homme a la foi, la loi lui est inutile; si l'homme n'est pas juste, il le devient en faisant un acte de foi. Luther se mit en colère : pourquoi? Qu'avait-il à dire? Les conséquences d'Agricola étaient fort bien liées aux prémisses de Luther.

On croit que, sur la fin de sa vie, Agricola pencha vers le Catholicisme; il est de fait qu'il voulut ramener l'usage des saintes-huiles pour les malades; Bayle a cru devoir réfuter le bruit *qu'il rentra dans la Papauté*. Formey l'accuse d'un *caractère opiniâtre et présomptueux;* Bayle l'appelle un *esprit dangereux, et un grand brouillon*, qui *faisait l'empressé pour pacifier les choses*. Tout cela est justice.

AMBROISIENS.

Disciples d'un nommé Ambroise, qui avait des révélations; on les appelle aussi *Pneumatiques*. Voyez ce mot. C'est une des nombreuses variétés d'Anabaptistes.

AMIS.

Ce sont les Quakers dont nous nous occuperons quand leur tour sera venu.

AMIS DES LUMIÈRES.

C'est le nom que prennent quelques partisans de Ronge, et qui se réunissent en *phalange*. Voyez *Rongistes*.

AMSDORFIENS.

Disciples de Nicolas Amsdorf, né en Misnie, mort à Magdebourg en 1546, selon d'autres en 1541, selon la *Biographie universelle* en 1565; ce qui est fort indifférent, ce dont ne s'occuperont jamais les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*.

Amsdorf fut le disciple de Luther, qui le sacra évêque de Naümbourg. De quel droit? à quel titre? « Luther « fut à cette ville, dit Bossuet, où, par une nouvelle con- « sécration, il ordonna évêque Nicolas Amsdorf, qu'il « avait déjà ordonné ministre et pasteur de Magde- « bourg. Il ne le fit donc pas évêque au sens qu'il ap- « pelle quelquefois de ce nom tous les pasteurs; car « Amsdorf était déjà établi pasteur; il le fit évêque avec « toute la prérogative attachée à ce nom sacré, et lui

« donna le caractère supérieur que lui-même n'avait « pas. Mais c'est que tout était compris dans sa voca- « tion extraordinaire, et qu'enfin un évangéliste, en- « voyé immédiatement de Dieu, comme un nouveau « Paul, peut tout dans l'Église. » C'était, en effet, la première fois qu'on voyait un simple prêtre faire, sacrer, consacrer un évêque.

Amsdorf assista son maître dans la dispute de Leipzig : il prétendait que c'était pour les Leipsiens une lutte de poumons et de gosier, plutôt que de science et de raison. Il aida Luther à s'échapper après la diète de Worms, et lui rendit mille autres services. « Amsdorf, « dit le savant et si regrettable Audin, Amsdorf était un « des meilleurs amis de Luther, obligeant, serviable, la « bourse toujours ouverte, et le docteur ne se faisait « pas faute d'y puiser. N'y a-t-il plus rien dans le mé- « nage, et tout à coup une femme enceinte et pauvre « vient-elle y faire ses couches, alors Luther écrit à son « ami : — Gersa va bientôt accoucher chez moi : si « cela arrive au moment même de la délivrance de « Kétha, te voilà plus pauvre encore ; il faudra que tu « ceignes non pas le fer ou le glaive, mais l'or, l'argent « et un bon sac d'écus, en cas d'événement, car nous « ne le lâcherons pas sans l'avoir mis à contribution. « Amsdorf arrivait à l'heure, la besace sur le dos et les « poches pleines. Luther descendait à la cave, tirait au « tonneau plusieurs bouteilles de vin du Rhin, et les « convives passaient quelques douces heures à table. « Le soir, ils allaient deviser à l'auberge près de l'église « de Tous-les-Saints. » Tout cela méritait fort un évêché luthérien ; tout cela n'empêcha pas Amsdorf de se séparer en quelques points de la doctrine de son maître

et ami ; de créer une bonne petite secte à lui ; de fonder la secte des *Amsdorfiens*, qui croient béatement que les bonnes œuvres sont pernicieuses au salut quand on les regarde comme moyen de salut. On assure que ses disciples, en partie du moins, l'abandonnèrent sur cette question, et que chacun alla prêcher et travailler à établir d'autres principes, jaloux de donner aussi son nom à quelque chose. Les Amsdorfiens étaient encore Confessionnistes rigides : ils furent peu nombreux.

ANABAPTISTES.

Vous rappelez-vous (je m'adresse aux personnes pour qui la peur n'est peut-être pas un sentiment complétement étranger), vous rappelez-vous vos terreurs quand, au mois de décembre 1851, ce cri retentit dans les campagnes : Voici les Socialistes ! Quelque chose de semblable s'était vu au quatorzième siècle et se revit au seizième. En 1358, une masse de bandits déborda de tous côtés, roulant dans le sang à la lueur des incendies : c'était la *Jacquerie !* En 1523, des brigands commencèrent à parcourir l'Allemagne, la torche au poing, répandant la terreur, tournant, comme Attila, les regards contre le monde civilisé : c'était l'*Anabaptisme !* Mais les barbares de nos jours n'avaient pas à leur tête des hommes comme Jean Marcel ou Thomas Münzer ; il n'y avait pas de quoi tant s'effrayer.

D'abord disciple de Luther, puis de Carlostadt, de Sorck et de Balthazar Pacimontanus, Münzer, ancien curé d'Alstaedt, allait criant aux multitudes ignorantes et grossières : « Malheur à qui se dit notre maître ! Nous « n'avons de maître que le Seigneur qui règne dans les

« cieux ! » Et les multitudes baisaient ses vêtements noirs et en désordre, et rugissaient à ses paroles d'énergumène; elles se soulevèrent, et naquit la guerre des paysans. A sa voix, ils promenèrent partout la dévastation et la mort; ils allaient courant d'églises en églises, renversant les images, pillant les couvents, abattant les forêts, faisant paître leurs chevaux dans les prairies des moines, buvant dans la coupe d'or des abbés, cousant à leurs habits les pierreries des évêques, ensanglantant tout ce qu'ils touchaient. Alors les princes s'adressèrent à Luther. Luther, qui avait soulevé la Thuringe et la Souabe, sûr d'attacher désormais à ses doctrines les princes effrayés, en leur livrant les biens pillés du clergé, répondit sans hésitation : « Au paysan, comme à son « âne, il suffit d'un peu de paille et de foin; s'il secoue « la tête, employez le bâton, et, s'il rue, la balle. — « Docteur, peut-on mettre à mort les Anabaptistes? « — C'est selon; il y en a de séditieux : le prince peut « les envoyer au supplice; il y en a de fanatiques : il « faut se contenter de les bannir. » Et cent mille paysans furent écrasés; et Münzer monta sur l'échafaud ! « Au « jour du jugement dernier, disait Jean Cochlée, Münzer « et ses paysans crieront devant Dieu et ses anges : Ven- « geance contre Luther ! »

Ils sont ainsi ces prêcheurs de liberté, ces apôtres de l'humanité, ces amis du peuple, ces dispensateurs des lumières : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux « ignorants, écrivait Voltaire à Damilaville, le 1er avril « 1766; si vous faisiez valoir comme moi une terre, si « vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon « avis... Quand la populace se mêle de raisonner, tout « est perdu. » Et à Helvétius, le 13 auguste : « Nous ne

« nous soucions pas que nos laboureurs et nos manœu-
« vres soient éclairés. » De nos jours M. Thiers répondait par des coups de fusil à ceux qui tentaient de mettre en pratique les principes de son *Histoire de la Révolution*. Le *Voyage en Icarie* est, abstraction faite de sa stupidité et de son style détestable, le formidable arsenal du plus ignoble despotisme.

Les Anabaptistes, Münzer à leur tête, ravagent, brûlent, violent, pillent et tuent; nouveaux Circoncellions, fils aussi des nouveaux Donatistes, ils nagent dans le sang, apportent aux pieds de leur chef les richesses volées; Münzer grandit, mais (il en est ainsi dans toutes les phases révolutionnaires), il est bientôt dépassé par Phiffer, et force lui est de céder au torrent. « Je recevrai
« tous les boulets dans ma manche, s'écrie-t-il sous les
« murs de Frankenhausen; ma robe vous servira de
« rempart! » Et le boulet fait de larges trouées dans les rangs de ses dupes; il tombe dans les mains des vainqueurs; Phiffer partage son sort; Storkc s'enfuit en Silésie, et termine bientôt sa vie dans la misère.

L'Anabaptiste défait n'en appelle plus aux armes, mais à la parole et à la persuasion : la Bacchante, enivrée de sang, cherche à imiter la voix de la Syrène; Munster est un moment le siége de son empire. Brisant complétement avec le luthéranisme, les Anabaptistes se divisent entre eux. Luther bondit de rage et les anathématise; Mélanchthon leur demande : « Qui vous a donné
« l'ordre de prêcher? » Ils répondent : « Le Seigneur! » Luther et Mélanchthon avaient tort : qui leur avait donné, à eux, l'ordre de prêcher? D'ailleurs, tout homme n'est-il pas prêtre?

Puis vinrent les extases, les dansos frénétiques, les

convulsions, les hallucinations, les inspirations, les prophéties; ils singent Abraham : un frère, inspiré de Dieu, immole son frère; Dieu, cette fois, laissa consommer le sacrifice. Ils parcourent les bois avec d'affreux hurlements; couverts de blancs linceuls, ils attendent, sur les montagnes, le jour du dernier jugement; enfants dégénérés! la férocité se tourne en folie!

Ils ont pourtant de beaux jours encore : un de leurs chefs, Mathias, fait brûler sur la place publique les statues et les tableaux des églises; les admirables vitraux coloriés sont brisés; les cloches sont fondues en canons, le plomb des fenêtres fournit des balles. Noble prélude de 93.

Les Bleus ont demandé du plomb aux catacombes,
Aux vitraux de l'église, aux entrailles des tombes;
Ils ont tout dépouillé, temple, autel, souterrain;
Ils ont pétri le fer, ils ont fondu l'airain.....

Comme en 93, les églises sont changées en écuries ou en magasins; le calife Omar reparaît sous le nom de Mathias; les bibliothèques deviennent la proie des flammes. A Lavoisier qui demande, avant l'échafaud, un sursis de quelques jours pour terminer une expérience utile à l'humanité, Coffinhal répond : « La république « n'a pas besoin de savants! » La haine des révolutionnaires contre l'intelligence est immortelle et se perpétue de race en race. Luther, savant et poëte, eut alors de beaux élans d'indignation; mais que pouvaient contre une pensée, corollaire mathématique de la sienne, ses colères et les tempêtes de sa voix?

Munster accepte le divorce et la polygamie; Knipper-Dolling fait tomber la tête de ceux qui s'opposent à cette prostitution; Jean de Leyde les tue à coups d'ar-

quebuse, ou fend le ventre aux prisonniers. Puis, tout s'éteint dans le sang; les Anabaptistes, après avoir prêché, soutenu à grands massacres la réhabilitation de la chair, la destruction de la famille, l'abolition de la propriété, la communauté des biens, l'égalité absolue, la suppression de toute autorité, *l'an-archie*, la proscription des sciences, des lettres et des arts...; les Anabaptistes vivent beaucoup plus paisiblement en Moravie, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre; de là, ils se sont réfugiés dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, renonçant à tout rôle politique. En 1849, ils ont essayé d'ouvrir à Paris, rue d'Enghien, une Église particulière.

La doctrine première et fondamentale des Anabaptistes est de rebaptiser les enfants parvenus à l'âge de raison; de là leur nom : *ἀνα, de nouveau, βαπτίζω, je baptise :* c'est une vieille erreur; Novatiens, Donatistes, Cataphryges, plus tard Pétrobusiens, Albigeois et Vaudois en avaient dit autant. En 1525, ils rédigèrent la profession de foi dite de Zolicone : communautés des biens; magistrats inutiles; il n'est pas permis à un chrétien de devenir magistrat; excommunication, seul châtiment qui doive être employé dans le Christianisme; défense de soutenir un procès; de prêter serment en justice, de participer au service militaire; régénéré par le nouveau baptême, on devient impeccable suivant l'esprit. Ce dogme de l'impeccabilité a fait répandre des torrents de sang. Ajoutons à cela que l'Écriture sainte est la seule règle de foi, que Jésus-Christ n'a pas tiré sa substance de la sainte Vierge; doctrine gnostique.

Telle est leur principale exomologèse, mais que de contradictions, de luttes, de divisions parmi eux! Ils

ont enfanté Adamites, Ambroisiens, Apostoliques, Augustiniens, Baculaires, Bucériens, Bucoldiens, Catharistes, Clanculaires, Démoniaques, Denchiens, Déorélitiens, Enthousiastes, Georgiens, Huttites, Indépendants, Libertins, Manifestaires, Melchioristes, Mennonites, Monastériens, Münzériens, Nudipédales, Pacificateurs, Pastoricides, Rothmaniens, Sanguinaires, Semperorantes, Sépurathistes, Silentes, etc.... *E tutti quanti;* j'en passe, et des pires. Nous trouverons chacun de ces noms à son ordre alphabétique ; seul ordre que nous puissions maintenir. Linné fut plus heureux : d'abord il s'occupait de fleurs, et non de sectes ; les fleurs ont des noms moins barbares ; puis, sa patience et son génie ont pu trouver une méthode, une classification, impossibles à appliquer au Protestantisme ; le Protestantisme, en dépit de ses innombrables variétés, est loin d'être une flore ; génie et patience échoueraient dans ce travail tout aussi varié, mais beaucoup plus insipide.

Écoutons, en terminant, M. Audin : « L'anabaptisme « est fils de la réforme protestante : c'est à Wittemberg « que repose son berceau, et non dans les montagnes « de la Savoie où le marchand de Lyon, Pierre de Vaud, « était allé chercher un refuge. La réforme, comme « l'anabaptisme, procède de cette idée fondamentale : « que l'Écriture sainte est la seule règle de la foi. Lu- « ther s'était contenté de séparer l'Écriture de l'Église ; « Münzer rejeta l'opération humaine pour comprendre « l'Écriture. Rigoureux logicien, il croyait que la pa- « role divine pouvait revêtir une autre forme que la « forme sensible, et il en appelait pour la traduire fidè- « lement à l'illumination intérieure, que Luther avait

« enseignée positivement. Dès lors, pourquoi la Bible ?
« c'est de cette conséquence désespérée d'un principe
« posé par le chef de l'École saxonne que Münzer, chef
« lui aussi, mais d'une légion fulminante, fut poussé
« de chute en chute et d'abîme en abîme . . . . .

. . . .

« Jamais l'anabaptisme n'aurait ensanglanté l'Alle-
« magne si Luther l'avait pris sous sa protection et
« eût laissé à ses disciples la liberté d'enseigner leurs
« visions. Au point de vue catholique, la question est
« tout autre : l'anabaptiste, au tribunal de l'autorité,
« est un enfant révolté que les lois peuvent punir ;
« mais aux yeux des luthériens, qu'est-ce qu'un ana-
« baptiste ? tout au plus un chrétien qui se trompe, et
« non point un hérétique, puisque sa foi découle de sa
« raison, et que la lumière de son intelligence éclaire
« chacune des interprétations des textes controversés.
« Rothmann à Augsbourg, c'est Luther à Worms. »

« A Worms, Luther a pu se faire entendre devant
« un tribunal catholique ; à Augsbourg, Luther impose
« silence à Rothmann [1]. »

Mezorius a fait, en sept livres, l'histoire des anabaptistes [2].

ANGLICANS.

Parmi les plus sinistres figures que nous présente l'histoire moderne, s'élève, comme un sombre épouvantail, la figure de Henri VIII, roi d'Angleterre, de FRANCE et d'Irlande, *défenseur de la Foi*, et chef suprême sur la

[1] Audin. — *Histoire de Martin Luther*, tome II, chap. XIV ; tome III, chap. XIX.

[2] *Historia Anabaptistæ*. Coloniæ, 1667.

terre de l'Église d'Angleterre et d'Irlande. Musicien comme Néron; politique habile, mais perfide, comme Tibère; stupidement vorace comme Vitellius; débauché comme Héliogabale; cruel comme Caligula, Commode et Domitien; persécuteur comme Galérius, il a résumé en lui seul toutes les infamies des empereurs romains. Père dénaturé, il décrète la bâtardise de ses enfants, puis, selon ses caprices, rétablit l'honneur et la légitimité de leur naissance; espèce de Barbe-Bleue couronné, mari de six femmes, la hache les punit de n'avoir pas su plaire toujours; théologastre vaniteux, il appelle, ainsi que Calvin, le bûcher et l'échafaud en aide à la faiblesse de ses syllogismes; cynique gangrené au moral comme au physique, il brise, pour satisfaire ses brutales passions, l'unité religieuse; violente les consciences; remplace le Catholicisme par une foi aveugle dans le souverain; couvre l'*Ile des Anges* d'échafauds, la noie dans le sang, et lui lègue cette longue suite de maux dont elle est encore victime. Roi corrupteur, qui asservit son Parlement au despotisme de ses plus féroces, de ses plus ineptes fantaisies, et qui, si le bois manque enfin aux bûchers, publie des Indulgences pour ceux de ses sujets fidèles qui apporteront des fagots. Catholiques, Sacramentaires sont traînés sur la même claie à Tyburn; il n'y a plus qu'une loi : le caprice du prince. Malheur à Fisher, malheur à Thomas More, malheur à Lambert, à Gouthon, à Reynolds, aux moines, aux chartreux, aux religieuses! Malheur à l'ombre même de Thomas Becket, assassiné il y a quatre cents ans aux pieds des autels! Elle sera tenue de comparaître dans le délai de trente jours, et, à défaut, le saint contumace sera convaincu de lèse-majesté, de perfidie; son nom disparaîtra des

livres, calendriers ou litanies; ses os, arrachés du sépulcre, seront brûlés publiquement; l'or, l'argent, les pierreries, apportés à son tombeau par une piété trompée jusqu'alors, seront (« châtiment politique, » comme dit maître Jacques, dans l'*Avare*), seront confisqués au profit de la couronne. Ainsi donc, malheur au passé, au présent, à l'avenir! Au passé, si ses souvenirs sont la satire du moment; au présent, s'il ne s'agenouille pas devant l'obèse et monstrueuse Majesté; à l'avenir, car Henri l'a fait sombre, et il tremble lui-même s'il ose l'envisager; à l'avenir, car un acte du Parlement punit de mort quiconque aura la témérité de prévoir que le roi peut mourir un jour! Malheur à qui parle, et malheur à qui se tait! Malheur enfin à qui ne courbe pas son noble front sous la suprématie spirituelle et tibérienne de Henri VIII! Puis, le Sardanapale, le Néron moderne meurt paisiblement dans son lit, et si cela vous étonne, Bossuet vous répondra : « Ceux qui veulent « toujours trouver dans les pécheurs scandaleux, et « surtout dans les rois, de ces vifs remords qu'on a vus « dans Antiochus, ne connaissent pas toutes les voies « de Dieu, et ne font pas assez de réflexion sur le mortel assoupissement et la fausse paix qu'il laisse quel« quefois à ses plus grands ennemis[1]. »

Henri VIII n'eut pas même les dons du génie, du génie qui n'excuse pas le crime, mais qui, comme un éclatant manteau, en dérobe trop souvent l'horreur aux yeux du vulgaire; prince ignoble, c'est à Wolsey qu'il dut sa puissance; elle était faite quand il asservit l'Angleterre. Ici nous vient une pensée : pourquoi, de nos

[1]. *Histoire des Variations*, livre VII.

jours, n'a-t-on pas encore avisé à réhabiliter la mémoire de Henri VIII? C'est un tour de force à tenter, tour de force facile à ceux qui ont magnifiquement relevé de la boue sanglante qui les couvraient Danton, Robespierre, Marat et même ce bon Philippe-Égalité. Comment le roi d'Angleterre a-t-il échappé aux éloges de nos faiseurs? Est-ce parce qu'il est roi? Ce n'est pas une raison : il a bien conquis son rang parmi les terroristes, et devant la terreur toutes les scélératesses sont égales. Il ne mérite pas un tel oubli, un pareil privilége; cela seul lui manque, et nous ne désespérons pas de voir surgir le grand jour de son apothéose, le grand jour où il sera placé dans le panthéon de l'histoire, le front ceint des mêmes lauriers dont on a couronné le front de ses glorieux égaux!

L'œuvre de Luther prouve que, hors de l'unité catholique, il n'y a plus qu'anarchie dans les doctrines, fausseté dans les prémisses, malheur et désordres dans les conséquences, désespoir et stérilité dans l'âme. L'œuvre de Calvin nous montre la réforme obligée, pour vivre, de tomber dans le plus odieux despotisme, d'écrire ses lois avec un fer rouge, selon l'expression d'un Protestant; de faire la guerre à l'art, à la liberté, au progrès, à tout ce qui constitue la civilisation. L'œuvre de Henri VIII complète la trilogie; elle nous apprend ce que c'est qu'une religion nationale, une religion soumise aux caprices d'un despote stupide ou cruel, aux légèretés d'une jeune femme, aux fantaisies d'une papesse; à quel degré de bassesse et d'ignominie peuvent tomber des hommes qui, riches parfois des dons de l'intelligence, se prostituent aux instincts sauvages d'un prince dégouttant de sang et de débauches. Infail-

lible et impeccable, Henri VIII est Dieu; la loi devient une œuvre d'iniquité, la servitude s'élève à la hauteur d'un dogme. « Si vous aviez le courage de rire, dit « Shakespeare dans son prologue de la tragédie de « Henri VIII, si vous aviez le courage de rire, je dirais « qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces; car, « ajoute-t-il, il y a de quoi faire pleurer les anges. »

C'est à cet homme que la réforme doit l'une de ses trois branches-mères; David Hume avoue franchement que le but de la réforme fut de voler l'argenterie, les vêtements et les riches ornements des autels : *A pretence for making spoil of the plate, vestures and rich ornaments belonging to the altars.* Ici quelque chose vint s'ajouter à l'avarice et au vol : la débauche et l'adultère : Henri VIII est pieux et lettré; chevalier du camp du Drap-d'Or, il a rompu des lances avec François Ier; catholique et théologien, il veut se mesurer avec Luther, car Luther a traité saint Thomas de cuistre de collége, saint Thomas, une des grandes admirations de Henri; et Henri, à son tour, traite le moine apostat de *doctorculus, eruditulus, sanctulus.* Ne dirait-on pas M. Proudhon au créateur de la *Triade?* Il envoie au pape le manuscrit de son *Assertio;* il l'envoie imprimé avec un frontispice encadré d'arabesques; au bas est une petite vignette en couleur, où deux anges tirent un rideau pour montrer aux regards le pape assis sur son trône, et tenant dans ses mains l'*Assertio* que le roi lui présente à genoux; le tout est précédé d'une dédicace au pape, et on lit à la dernière page ce distique, écrit de la main du monarque :

Anglorum rex Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus et fidei testem et amicitiæ.

Le roi de France est le *roi très-chrétien*; le roi d'Espagne signe *le roi catholique*; aussi quand un cardinal propose au pape de décerner au roi d'Angleterre le titre d'*orthodoxe*, un autre d'*apostolique*, un troisième d'*angélique*, Léon X en choisit un plus flatteur encore : *defensor fidei*; et le peuple, jetant au feu la *Captivité de Babylone* et les autres pamphlets de Luther, s'écrie : Vive le Pape! vive le Roi!

Ce beau zèle dura peu. Depuis dix-huit ans, Henri avait épousé Catherine d'Aragon; il venait de réfuter puissamment les folies de Luther lorsque, revenant de France, parut à la cour d'Angleterre une jeune fille nommée Anne de Boleyn; et le divorce avec Catherine fut décidé. Le théologien amoureux déchira la bulle de Léon X qui le déclarait *défenseur de la foi*, et l'Unité religieuse fut brisée, et les plus nobles têtes roulèrent sur le billot. L'Angleterre devint une mare de sang, et tout en chantant : « De la tyrannie de Rome délivrez-nous, « Seigneur! » elle courba le front sous l'implacable infaillibilité d'un odieux satrape, roi, pape et Dieu à la fois! Ce fut donc après dix-huit années d'union avec une sainte que Henri sentit des scrupules, des syndérèses, et désespéra de son salut s'il la gardait plus longtemps; la vue d'Anne de Boleyn fut un éclair, une illumination soudaine. Catherine fut chassée comme incestueuse, sa fille Marie flétrie comme fruit d'un sacrilége.

Catherine, épouse, mère, reine et catholique, en appelle à Rome; et le 28 mars 1534, le pape déclare le mariage valide, le procès injuste; mais cinq jours auparavant, ce même mariage était déclaré, par le parlement effrayé, nul et illégitime, l'union avec Anne bonne et

légale. Marie était déchue de son droit au trône; les enfants de la nouvelle épouse, nés ou à naître, devenaient seuls habiles à régner après Henri VIII. Ce n'est pas tout: une allusion contre ce mariage, par impression ou par écrit, est crime de hauté trahison; une parole contre le roi, la reine ou leurs enfants, est rangée parmi les crimes de non-révélation, *misprision of treason*. Puis, couronnement de l'œuvre : voici l'ancien *défenseur de la foi* chef de la religion, souverain pontife, infaillible et impeccable. Que Anne de Boleyn reste en France, qu'elle ne paraisse pas aux regards lubriques du monstre, et l'Angleterre conserve à jamais sa vieille foi! Noble origine de la religion anglicane! Nous savons la suite.

Séparé de Rome, qui seule eût pu le retenir dans ses déportements, chef suprême au spirituel comme au temporel, écrasant son parlement ignoble et lâche sous un talon de fer, débarrassé de ces hautes vertus, More et Fisher, protestations héroïques contre ses vices, Henri VIII, plus cruel que Néron, semble perdre la raison comme Nabuchodonosor : on le croirait atteint aussi de lycanthropie. Au supplice du grand chancelier et de l'évêque de Rochester, succèdent les supplices de Lambert, le pauvre maître d'école qui a osé accepter contre le roi un cartel théologique; des trois Chartreux qui ont hoché la tête quand on leur a dit que le Christ avait institué le roi chef de l'Église; de la vieille mère du cardinal Polus; de Mountague, de Nevil, de Courtney, de Carew, de Kindall, de Quintrell; puis les supplices de Surrey, accusé d'avoir vu Polus en Italie; de Cromwell, qui, lui, avait déjà donné tant de travail au bourreau. Catherine d'Aragon, la pieuse femme, meurt de douleur; Anne de Boleyn incline sur le billot cette tête charmante qu'elle a posée,

à sa malheure, sur le chevet de Henri ; Jeanne Seymour, après seize mois de mariage, évite la hache par une mort prématurée ; Anne de Clèves est répudiée au bout de six mois, parce que Hans Holbein a flatté son portrait ; Catherine Howard est décapitée ; Catherine Parr, condamnée par un *warrant*, ne meurt pas du dernier supplice, parce que l'Angleterre et le monde sont enfin délivrés du Minotaure ! Ajoutons à cela les vols, les rapines, les spoliations qui le font plus riche que le roi d'Espagne recueillant les trésors du Nouveau Monde, et nous verrons ce que peut devenir un prince né avec quelques qualités, mais à qui une pensée adultère fait abandonner la foi.

Le legs fait par Henri VIII à son pays fut un legs sinistre : il décréta dans ses *statuts*, plus connus sous le nom de *Loi des six articles*, la peine du feu ou du gibet contre ceux :

1° Qui, de bouche ou d'écrit, nieraient la transsubstantiation ;

2° Qui soutiendraient la nécessité de la communion sous les deux espèces ;

3° Qui prétendraient qu'il est permis aux prêtres de se marier ;

4° Qui prétendraient qu'on peut violer le vœu de chasteté ;

5° Qui diraient que les mesures prises sont inutiles ;

6° Qui nieraient la nécessité de la confession auriculaire.

Tout cela est du Catholicisme ; le Schismatique couronné voulait faire croire qu'en abolissant l'autorité du pape et pillant les monastères, il n'avait pas changé de religion, et ce fut profitable à sa tyrannie. Luther, Cal-

vin, Bucer, Mélanchthon tonnèrent contre ce code draconien, soutenu par la confiscation, par l'emprisonnement, par la corde et le feu ; ils étaient mal venus dans leurs protestations. Luther s'écriait en s'adressant aux rois de la terre : « Pape, cardinaux, racaille romaine, pendez-les-moi, et arrachez-leur la langue comme à des « blasphémateurs ! » Bucer enseignait que le pouvoir civil a le droit de punir du dernier supplice l'hérétique, et encore de frapper de mort son enfant, sa femme et son troupeau. Et Calvin ! que d'assassinats !

L'Angleterre recueillit le legs ! Sous Édouard VI, Seimer, oncle et tuteur du jeune roi, mêla à toutes ces idées des idées luthériennes et zwingliennes ; Élisabeth, Jacques Ier, Charles Ier, firent aussi divers règlements, et le sang ruissela. On renouvelait les professions de foi, on changeait les liturgies de règne en règne.... et dans l'espace de trente ans, les mêmes personnages, dociles à l'ordre du souverain, changeaient quatre fois de religion. Henri VIII avait maintenu l'Eucharistie ; on croit à l'Eucharistie; Élisabeth décrète que l'Eucharistie n'est pas un sacrifice ; on nie qu'elle soit un sacrifice. Puis, l'Anglicanisme se divise comme toutes les sectes protestantes : Presbytériens, Non-Conformistes , Épiscopaux, Conformistes , Quakers , Basse-Église , Haute-Église , Large-Église, Recordites, Tractariens, Théoriques, Anti-Théoriques, Inertes, etc.... Au fond , la religion anglicane, la religion nationale et officielle, peut, jusqu'à une nouvelle fantaisie de ses souverains, se résumer ainsi : Point de Pape ; le souverain, homme, femme ou enfant, est chef de l'Église ; ce qui lui a donné déjà quelques Papesses ; conservation de la hiérarchie et des différents ordres des ministres ; conservation de la liturgie et du

culte extérieur, point de purgatoire, et dès lors point de prières pour les morts; point de culte des saints; point de présence réelle.

Mais, nous le répétons, il s'opère bien des changements; nous pourrions ajouter bien des noms de sectes à ceux que nous venons de citer; l'Église anglicane n'a pas été plus *une* que l'Église luthérienne, que l'Église calviniste. Il existe une brochure de M. Edw. Cheshire[1], qui donne le nombre des sectes religieuses pullulant en Angleterre et dans le pays de Galles; un précis de leur histoire, de leurs dogmes ou doctrines; le chiffre de recensement de chacune d'elles; l'appréciation de leurs ressources et de leurs progrès fondée sur le nombre de leurs chapelles, le nombre de leurs chaises ou bancs, leurs prêtres, leurs membres laïques, leurs revenus.

La *Revue britannique* de mars 1854 dénomme quelques-unes de ces sectes :

L'Église anglicane.
Les Presbytériens.
Les Indépendants.
Les Anabaptistes.
La Société des Amis (Quakers).
Les Unitaires.
Les Moraves.
Les Méthodistes Wesléyiens.
Les Méthodistes de la Connexion primitive;
— de la Connexion nouvelle;
— primitifs;
— chrétiens de la Bible;

[1] *Religions worship in England and Wales* (1854).

Les Méthodistes de l'Association méthodiste wesléyienne;
— Wesléyiens réformateurs.
Les Calvinistes méthodistes.
— de la Connexion de la comtesse Huntingdon;
— méthodistes Gallois Wesléyiens.
Les Sandemaniens.
La Nouvelle Église.
Les Frères.
Les Catholiques romains.
L'Église apostolique et catholique.
Les Mormons, ou Saints du dernier jour.
Enfin, les Congrégations isolées, ou les Églises étrangères.

L'Angleterre doit toutes ces richesses à « l'un des « plus grands fléaux qu'ait éprouvés la terre; despotique « avec brutalité, furieux dans sa colère, barbare dans « ses amours, meurtrier de ses femmes, tyran capri- « cieux dans l'État et dans la religion [1].» Henri VIII, c'est Tibère qui apostasie. Les Anglais ont raison d'être heureux et fiers de devoir la lumière à un tel homme, d'avoir abandonné, pour les caprices adultères d'Héliogabale, la foi de saint Augustin, de saint Dunstan et de saint Édouard!

Joseph de Maistre ne désespère pas : « Tout semble « démontrer que les Anglais sont destinés à donner le « branle au grand mouvement religieux qui se prépare, « et qui sera une époque sacrée dans les fastes du genre « humain. » De Maistre n'est ici que l'écho de Bossuet :

[1] Voltaire. — *Annales de l'Empire*, an 1520.

« Une nation si savante ne demeurera pas longtemps « dans cet éblouissement..... Enfin les temps de ven-« geance et d'illusion passeront, et Dieu écoutera les « gémissements de ses saints [1]. »

Hâtons de nos vœux et de nos prières ce beau jour annoncé par deux hommes de génie, dont les prévisions se sont si rarement trompées.

ANMÉTISTES.

Variété de Luthériens. Ils viennent de Luther; mais où vont-ils? que pensent-ils? que veulent-ils? Nous l'ignorons, et sans doute eux-mêmes n'en savent pas davantage.

ANTIBURGÉRIENS.

Ils sont naturellement opposés aux *Burgériens;* c'est tout ce que nous en savons.

ANTIDIAPHORISTES.

Luthériens rigides opposés aux Adiaphoristes, Luthériens mitigés. C'est par euphonie qu'on ne dit pas *Antiadiaphoristes*. Où l'euphonie va-t-elle se nicher? Quoi qu'il en soit, ils repoussent toute juridiction épiscopale, toutes les cérémonies de l'Église qu'acceptent sans choix, *indifféremment,* leurs adversaires.

ANTIMARIENS.

Variété d'Anabaptistes. Ressuscitant les Antidicomarianites, sectateurs de Nestorius, de Paul de Samosate,

[1] *Variations*, livre VIII.

ils refusent tout culte, tout honneur, toute estime même à la Sainte Vierge. Nous avons vu des Protestants, plus respectueux, reconnaître que la Mère du Sauveur avait droit à leurs sympathies. C'est toujours quelque chose.

ANTINOMIENS.

Ἀντί, *contre*, νόμος, *loi*. Disciples de Jean Agricola, ancêtres de P.-J. Proudhon. Il n'y a dans le monde ni précepte ni loi; la loi de Dieu n'est nécessaire ni avant ni après la justification. Rien n'oblige aux bonnes œuvres; dans leur pratique, il ne faut pas avoir égard aux motifs naturels. Agricola fut, à la conférence de Leipsik (1519), secrétaire de Luther, puis devint son ennemi déclaré. Luther ne pouvait admettre que, dès qu'un homme a la foi, il n'y a plus de loi pour lui, loi devenue inutile pour le corriger ou le guider; ce n'était pourtant qu'une exagération de sa propre doctrine. Nous avons parlé d'Agricola au mot *Agricolaïtes*; ses disciples eurent encore le nom d'*Anoméens*, *Antinomistes*, *Nomomaches*, d'après la même étymologie, et *Eslébiens*, d'Eslèbe, lieu de naissance de leur chef.

ANTIPÉDOBAPTISTES.

Les Pédobaptistes voulaient à toute force, autrement point de baptême valable, qu'on plongeât le baptisé dans l'eau en le tenant par les pieds, comme fit Thétis pour Achille; les Antipédobaptistes n'étaient pas de cet avis. Grande division : fallait-il tenir les deux pieds ou un seul pied? *Adhuc sub judice lis est.* Le Protestantisme n'en est pas moins très-vulnérable.

ANTISCRIPTUAIRES.

Ne reconnaissent pas l'authenticité des Saintes Écritures. En 1690, Mayer proposa un formulaire d'union contre les Antiscriptuaires; Horbius et plusieurs autres refusèrent d'y souscrire parce qu'on le présentait à l'insu des magistrats; ce qui n'empêcha pas Horbius de se faire chasser de Hambourg, où il était ministre, pour avoir donné dans les folies du mystique Poiret, et soutenu, malgré la défense des magistrats, le livre du même Poiret sur l'éducation des enfants, la *Prudence des Justes*. La conduite des Protestants est aussi *une*, aussi logique que leurs doctrines. Du reste, les Antiscriptuaires sont dans leur droit : qui leur pourrait donner la foi à l'authenticité des Écritures?

ANTISTANCARIENS.

Opposés aux disciples de Stancarius. On donne le nom d'Antistancariens aux Luthériens qui s'efforcèrent de régler, de concilier les différends dans la *Formule de Concorde*. Peine inutile ! Quand le Saint-Esprit vous illumine, on n'abandonne pas aisément ses inspirations, et chacun tient à prouver qu'il fut seul inspiré. (Voyez *Stancariens*).

ANTISCHWENCKFELDIENS.

Il est plus aisé d'écrire ce mot que de le prononcer. Adversaires de Gaspard Schwenckfeld et de ses disciples, et restés fidèles à quelques-unes des doctrines de Luther, entre autres à son *impanation*, vigoureusement attaquée

par Gaspard et par Krautwald. Ce qui les obligea de quitter la Saxe; — tolérance de Luther.

ANTITHÉORIQUES.

Fraction, très-distincte, du parti de la Large-Église en Angleterre. Les Antithéoriques s'éloignent avec effroi de la masse de ce parti, car ils ne se permettent aucune dérogation aux préceptes actuellement observés par l'Église anglicane. Ils n'admettent ni le soupçon ni la jalousie à l'égard de toute secte qui se déclare chrétienne; ce sont d'honnêtes et braves gens.

ANTITRINITAIRES.

Renouvelant l'erreur de Sabellius, de Praxée, des Ariens, des Macédoniens, des Photiniens, marchant sur les pas de Servet et de Socin, ils nient le mystère de la Trinité. On les confond à tort avec les Trithéites et les Unitaires. Les premiers supposent que les trois personnes divines sont trois substances; les seconds que les trois personnes ne sont que trois dénominations données à la même substance. Ils s'appuient cependant sur des principes communs, et nous le verrons au mot *Unitaires* et au mot *Servétiens*. Sandius, Socinien lui-même, a écrit en latin la *Bibliothèque des Antitrinitaires;* ouvrage curieux en ce que, suivant l'ordre des temps, il donne la liste des Antitrinitaires modernes, un abrégé de leur vie, et un catalogue de leurs ouvrages. Sa *Bibliothèque* parut en 1684, quatre ans après sa mort. Il fut réfuté par Samuel Gardiner, par Jean Schertzer, le Moine, Bull et le Père Pétau qu'il avait osé citer comme Socinien. Voltaire faisait de Bossuet et de Fénelon des incré-

dules; Lalande fourrait dans son *Dictionnaire des Athées* Descartes, Pascal, Fléchier, Salomon, Euler, le cardinal de Boisgelin et bien d'autres.

ANTOSANDRINS.

Ils sont cités parmi les variétés de Luthériens; peut-être est-ce une épithète plutôt qu'un nom de secte.

APLANISSEURS.

C'est la traduction littérale du mot anglais *levellers;* les Levellers ou Aplanisseurs jouèrent un rôle fatal et considérable dans l'armée de Cromwell. Nous renvoyons à *Levellers*.

I. — APOSTOLIQUES.

Il y a deux sectes de ce nom : la première, imitant les anciens Apotactiques, regardaient comme réprouvés ceux qui possédaient des biens, et prenaient à la lettre l'ordre de Jésus-Christ de prêcher sur les toits; ils montaient sur les toits des maisons, et de là faisaient entendre leur voix aux passants, qui ne s'arrêtaient guère. Dulcin, disciple de Ségarel, se mit à leur tête. Ils étaient un peu Manichéens.

II. — APOSTOLIQUES.

Deuxièmes du nom. Disciples de Samuel Apostool, docteur en médecine, pasteur des Mennonites à Amsterdam, qui opéra une scission parmi ceux de cette secte; tandis que les uns restaient *Frisons*, que les autres suivaient Abraham Galien, il se fit des adhérents. A part la négation du baptême des enfants et ses idées sur

l'inutilité des magistrats, Apostool était moins absurde, moins hétérodoxe que les autres réformateurs. En 1664, ses disciples se répandirent dans le Waterland, d'où vient qu'on les nomme parfois *Waterlandiens*. On chercha vainement à rapprocher les trois sectes de Mennonites ; chacune tint bon. Au dix-huitième siècle, Formey disait encore : « Quoiqu'elles diffèrent entre elles « par rapport à quelques vérités fondamentales, ceux « d'entre les Mennonites qui aiment la paix et l'union « spirituelle se flattent de voir un jour cesser entière- « ment ces divisions. » C'est toujours bien fait de se flatter dans une pensée de paix et de concorde, mais les sectes de la Réforme ne s'uniront jamais que dans l'oubli où elles tomberont tour à tour.

APOTACTIQUES.

Αποτάσσω, *je renonce*. Quelques sectaires de la Réforme ont repris ou reçu ce vieux nom. Variété des Anabaptistes, ils rénonçaient, comme les Apôtres, aux biens de la terre ; mais, non plus à l'exemple des Apôtres, ils rejetaient le baptême des enfants, le purgatoire et l'invocation des saints.

ARCHONTIQUES.

Ἄρχοντες, mot dont on se sert pour exprimer la hiérarchie des anges. C'est encore une vieille histoire renouvelée des Grecs ; comme leurs anciens, les Archontiques attribuent aux anges la création du monde, nient les sacrements, mais se séparent d'eux en admettant la résurrection des morts, et en n'appelant pas la débauche en aide à leur doctrine.

ARRHABONAIRES.

Nom barbare, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'on le donne à une espèce de Luthériens; de *arrhabo, arrhes, gage*. Stancari disait : *Hæc cœna est tessera et arrhabo corporis mei.*

ARMINIENS.

Disciples de Jacques Arminius, né en Hollande en 1556 ou 1560, mort en 1609. Jacques Arminius fit retentir le monde théologique de ses disputes avec les Calvinistes, les Gomaristes, les Contre-Remontrants, et fut le chef d'une des sectes les plus vivaces; elle a encore des temples en Hollande.

Arminius ne pouvait croire, avec Calvin, que Dieu prédestine également l'homme au péché ou à la vertu; mais, en le combattant, il tomba dans une autre erreur, affaiblit les droits de la grâce, exalta trop les droits de la liberté. — Le dogme de la Trinité n'est pas nécessaire au salut : il n'y a dans l'Écriture aucun précepte qui ordonne d'adorer le Saint-Esprit ; — Jésus-Christ n'est pas égal au Père; — la foi en Lui n'a point été commandée et n'a pas eu lieu sous la vieille alliance ; — voilà ce que les Arminiens soutiennent d'après Arminius, ou du moins depuis Arminius ; — la plupart évitent le mot de *satisfaction* de Jésus-Christ.

Le plus ardent adversaire d'Arminius fut François Gomar, qui soutenait la prédestination absolue, uniquement fondée sur le bon plaisir de Dieu, et, en vertu de cette doctrine, Arminius mourut de fatigue et de chagrin; ce qui ne calma point les deux partis. — En

1618, le synode de Dordrecht condamna les Arminiens comme « novateurs, perturbateurs de l'Église, cor-« rupteurs de la religion, fauteurs de schisme, obsti-« nés et indociles, atteints et convaincus d'avoir ré-« pandu des erreurs dangereuses; » — en conséquence de quoi, ils furent privés de toutes les charges ecclésiastiques et académiques.

Ne dirait-on pas une décision de notre Sorbonne, un mandement de nos évêques? — Ce serait grand pitié, si ce n'était si grand dommage! dirait de Harlay. — Quoi! une assemblée de réformés qui posent en maxime fondamentale que l'Écriture sainte est seule règle de la foi, lance ses foudres, et juge ses adversaires, non par le texte seul de l'Écriture sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications, les interprétations de son sens individuel! Quoi! *novateurs*, dit-elle, *perturbateurs de l'Église, corrupteurs de la religion, fauteurs de schisme, obstinés, indociles, atteints et convaincus d'avoir répandu des erreurs dangereuses!* C'est à ne pas y croire. Absurdité! inconséquence! injustice! Qu'était donc Calvin? qu'était François Gomar? que furent les Contre-Remontrants?

O vanas hominum mentes! O pectora cæca!

Papistes! Jésuites! disait Gomar. — Fataliste, répondaient les Arminiens. — Et Gomar fut le plus fort: chassés, bannis, emprisonnés, ses adversaires ne purent obtenir un peu de tolérance qu'en 1630. Barnevelt décapité; Rumbold Hogerbeets emprisonné pour le reste de ses jours; l'illustre Grotius, condamné à la même peine, et, grâce au dévouement de sa femme, s'échappant enfermé

dans un coffre de livres; les assemblées des Arminiens défendues, leurs temples livrés aux Contre-Remontrants, telle fut l'œuvre de Gomar et des Gomaristes, de ces hommes qui accusent d'intolérance l'Église catholique! Les Arminiens, du moins, étaient logiques, non dans leurs doctrines, mais dans leur conduite : chaque particulier, enseignaient-ils, est juge naturel du sens de l'Écriture, et, d'accord avec ce faux principe, ils n'obligeaient personne à penser, à parler comme eux; ils admirent toutes les sectes chrétiennes et ne persécutèrent jamais. Cette secte, dit un historien, absorbera vraisemblablement toutes les sectes réformées.

Parmi les Arminiens, il y a eu des hommes d'une grande érudition : Simon Episcopius, Philippe de Limborch, son biographe; Grotius, qu'il suffit de nommer; Etienne de Courcelles, grand helléniste. Les Sociniens revendiquent ce dernier ; ils peuvent avoir raison : Brandt, qui a donné la profession de foi des Arminiens, déclare qu'elle est conçue de manière que le Catholique et le Socinien y trouvent également leur dogme[1]; et Brandt est un zélé Remontrant. — Que chacun réclame Courcelles.

Non nostrûm inter vos tantas componere lites.

AUGUSTINIENS.

Variété d'Anabaptistes qu'il ne faut pas confondre avec les Jansénistes; les Augustiniens, Protestants complets, tandis que les Jansénistes ne le sont qu'à demi, reconnaissaient pour chef un certain Augustin, Sacra-

[1] *Histoire de la Réforme*, t. III.

mentaire ; il en est parlé dans les livres de Damase-Lindanus, évêque de Ruremonde, puis de Gand en 1588. Les Augustiniens enseignaient, entre autres choses, que les âmes des saints n'entreront pas dans le paradis avant le jour du Jugement.

BACULAIRES.

Anabaptistes ainsi nommés de *bacillum*, parce qu'il est criminel de porter d'autres armes défensives qu'un bâton, de repousser la force par la force; point de divisions, point de procès; on ne doit jamais citer qui que ce soit en justice. C'est une généreuse utopie, qui donne beau jeu aux voleurs et aux assassins. Tandis que Dieu ordonnait à des Anabaptistes de piller, de violer, de massacrer, de s'épandre dans l'Allemagne la torche à la main, aux cris de : « Ruine, mort à tous ceux qui ne pensent pas comme nous ! » tandis que ces nouveaux Barbares, accrédités de Dieu, entassaient dans leur propre pays plus d'horreurs, de ruines et de deuil que n'en entassèrent jamais Attila, Genséric, ces fauves conquérants, aux pieds des sept collines; d'autres Anabaptistes, toujours d'après l'ordre de Dieu, se laissaient dépouiller et tuer sans le moindre murmure : c'est plus fraternel, mais c'est absurde. L'Esprit-Saint, inspirant aux uns et aux autres l'interprétation des Écritures, rendait les premiers des scélérats, les seconds des imbéciles.

BAGÉMIENS.

Disciples de Bagémius, né à Leipsick, et qui vivait vers le milieu du dix-septième siècle. L'abbé Pluquet et

son continuateur V. de Perrodil disent que Bagémius ne paraît pas avoir fait secte; ils le mentionnent cependant dans leur *Dictionnaire des hérésies*. Si Bagémius n'a pas eu de disciples proprement dits, il a eu beaucoup d'adhérents parmi les réformés. Ses idées d'outre-Rhin sont assez difficiles à comprendre; c'est un mélange de platonisme et de l'hérésie de Valentin.

BAPTISTES.

Il est impossible de se reconnaître au milieu de tant de Baptistes; ils abondent. Nous avons, entre mille autres, les

Baptistes de la libre communion;
Baptistes de Dieu;
Baptistes du libre arbitre;
Baptistes des six principes;
Baptistes réguliers;
Baptistes du septième jour;
Etc., etc., etc.

Chacun de ces noms étranges s'explique à peu près par le sens, par l'étymologie; nous dirons quelques mots du *septième jour*.

Comme les Juifs, ces singuliers sectaires célèbrent le sabbat; fidèles à la coutume mosaïque, ils feignent d'ignorer que, dès les premiers jours du Christianisme, le dimanche fut, en mémoire de la Résurrection et de la Pentecôte, substitué au sabbat; que le texte des *Actes des Apôtres* constate qu'il était déjà célébré à Antioche; que si, à Jérusalem, le sabbat était encore observé par

les nouveaux convertis du judaïsme, ces nouveaux convertis y ajoutaient le repos et la prière du dimanche, et que bientôt ils substituèrent l'un à l'autre. C'est ce jour que, dès le deuxième siècle, saint Justin appelait le *jour du soleil, solis qui dicitur die,* n'employant ainsi que l'expression des Païens. Laplace avoue qu'en remontant par delà les nuages de la plus haute antiquité, il n'a pu arriver à l'origine de cette universelle institution; Newton est allé jusqu'à dire que ce jour de repos, ce jour de la fête du Créateur, est celui où les vapeurs de l'atmosphère nous dérobent le moins l'éclat du soleil. Nous en sommes encore à comprendre la préférence des mauvais sujets pour le lundi, des révolutionnaires pour le dixième jour; l'échafaud même ne put rien en faveur de la décade. Quoi qu'il en soit, au jour nommé par les Païens *le jour du soleil,* les premiers Chrétiens s'assemblaient au même lieu, lisaient les écrits des Prophètes et des Apôtres, priaient, offraient le pain et le vin qui, sanctifiés, se distribuaient aux présents, étaient portés aux absents par les diacres. Et tout cela, bien avant le 6 mars 321, époque à laquelle Constantin fit une loi de la célébration du dimanche, loi consacrée en 372 ou 374 par le concile de Laodicée.

Les Baptistes du septième jour observent donc judaïquement le sabbat, tandis que d'autres Baptistes observent le dimanche, *e sempre bene.* Ils sont, aux États-Unis, au nombre de trente mille qui *s'endimanchent* le samedi, ferment boutiques et vont au temple.

On s'occupe beaucoup de nos jours de l'observation du dimanche; comment parvenir à faire suivre cette loi? Adressons-nous aux Protestants; sans doute, ils seront d'accord entre eux; en voici une preuve tirée

d'une brochure publiée par M. J. Monod, pasteur[1].

L'auteur cite l'opinion de M. le pasteur Grand-Pierre[2] : « La vraie célébration du dimanche ne naîtra « que du développement de la piété. M. de Montalembert « a dernièrement défendu devant l'Assemblée législative « une proposition qui avait pour auteur M. Olivier, et « qui tendait à empêcher la profanation publique du « dimanche ; mais il échoua complétement, comme on « devait s'y attendre ; il en sera de même chaque fois « que l'autorité civile interviendra dans une affaire de « cette nature. » Tournons quelques feuillets. Voici l'opinion de M. le pasteur Jourdan[3] : « Contre cette pro-« fanation du dimanche, il serait à désirer qu'on pût « recourir à l'autorité de la loi. » Il est vrai qu'il s'agit là de la France, ici de l'Angleterre ; mais il n'y a pas deux poids et deux mesures. M. Grand-Pierre n'a-t-il pas déclaré que « la célébration du dimanche ne peut « être que le fruit spontané de la piété chrétienne? » M. Monod, le consciencieux rapporteur, ne conclut pas ; nous voudrions pourtant connaître son avis, à lui si conciliant qu'il appelle les innombrables sectes du Protestantisme en Angleterre : « Les dénominations reli-« gieuses du Protestantisme anglais. » Habile et doux euphémisme que rien ne l'empêcherait d'appliquer à toutes les sectes protestantes de la terre.

[1] *Conférence de l'Alliance évangélique à Londres*, 1851. — *Coup d'œil sur l'état religieux du monde chrétien*, par Jean Monod, pasteur adjoint de l'Église réformée de Marseille. — A Paris, chez Marc Ducloux, éditeur, rue Tronchet, 2. 1852.

[2] III, § v, page 69.

[3] IV, § v, page 102.

BASSE-ÉGLISE.

L'un des trois grands partis qui divisent l'Église d'Angleterre. William Wilberforce, enterré à Westminster, fut, vers la fin du dix-huitième siècle, le représentant de la Basse-Église. Voici trois de ses maximes fondamentales : Universelle nécessité de la conversion ; — Justification par la Foi ; — Unique autorité de l'Écriture comme règle de la Foi chrétienne. — Mais cette Église a perdu son zèle primitif; elle s'est ralentie dans ses œuvres. Luther croyait à la présence réelle, et le pasteur Schmuckler, l'oracle des Luthériens de la Basse-Église, nous dit : « Actuellement, l'opinion la plus généralement « répandue dans les Églises luthériennes est qu'il n'y a « pas, dans le pain et le vin, de présence substantielle « de la nature humaine du Sauveur ; qu'il n'y a rien de « mystérieux ni de surnaturel dans l'Eucharistie ; que « les espèces sont seulement des représentations sym- « boliques du corps du Sauveur absent, par lesquelles « ses souffrances nous sont rappelées. » La Haute-Église combat ces tendances calvinistes : la discorde est dans le camp.

BATTEMBURGISTES.

Quelques hérétiques attachés à l'Anabaptisme formèrent diverses fractions sous le nom de leurs chefs, tels que Battemburg, Mennon, etc.

BAXTÉRIENS.

Disciples de Richard Baxter, théologien anglais, né en 1615, mort en 1691. Sa secte tient le milieu entre les

systèmes qui dominaient alors dans son pays. Non conformiste, il fut bon prédicateur, écrivain distingué ; on estime son livre de *la Famille des Pauvres*, sa *Paraphrase du Nouveau-Testament* et sa *Sainte République*. Il se déclara pour le Parlement, se réservant de ne pas combattre Charles Ier. Trompé par les événements, il prêcha contre le *Covenant* et contre Cromwell ; et, plus tard, refusa de Charles II l'évêché de Hereford pour retourner à sa cure. Il est oncle de Guillaume Baxter, beaucoup plus savant que lui, auteur d'un glossaire d'antiquités romaines et d'un glossaire d'antiquités britanniques. Richard fut un homme doux, modéré, n'ayant, hors de ses livres et de ses doctrines, rien du sectaire ; aussi ses disciples furent peu nombreux.

BÉGUARDS.

Les Béguards s'étaient élevés en Allemagne vers la fin du treizième siècle ; ils soutenaient, avec leur chef Dulcinus, que l'homme pouvait être impeccable et parvenir à un tel degré de perfection qu'il ne croirait plus ; que toute créature intellectuelle est heureuse de soi ; que les imparfaits seuls s'exerçaient aux actes de vertu ; — point de supérieurs ; point de jeûnes ; point d'adoration de Jésus-Christ dans l'élévation de l'hostie ; — moines sans célibat, ils se nommaient en Allemagne, en France, en Italie, *Béguards*, *Béguins*, *Frérots*, *Fraticelles*, *Dulcinistes*, *Bisoches*, *Apostoliques*, etc., et furent condamnés au concile de Vienne en 1311. Ce qu'il y a de plus logique chez eux, c'est qu'un simple baiser est un péché énorme, et la fornication un acte louable, surtout lorsqu'on est tenté.

Quand il y a dans le monde quelque erreur, quelque sottise, il se trouve toujours des Protestants pour la ramasser. Les Béguards revécurent sous le nom d'Apostoliques, guidés par Berthold, qui les rétablit à Spire, dans diverses contrées de l'Allemagne, et sous l'inspiration de Ségarel.

BEKKÉRIENS.

Disciples de Balthazar Bekker, né en 1634, mort en 1698. Pasteur d'Amsterdam, puis de différentes églises, son *Monde enchanté* lui fit perdre sa place. Homme d'une science fort étendue, mais folle et mal digérée, il s'en tint à Descartes pour les matières philosophiques. Il enseignait en outre qu'il n'y a jamais eu de possédés, que les démons ne peuvent rien sur nous, car ils n'existent pas, ou du moins qu'ils sont liés aux enfers par des chaînes éternelles; que toutes les opérations à eux attribuées par la Bible doivent être prises dans le sens allégorique. Bekker fut rejeté par plusieurs synodes; presque tous les théologiens s'élevèrent contre sa doctrine antidémoniaque; il fut refuté par Leydeker, par Van der Wayen, Van der Marck, Van der Hooght, Pierre Poiret, Benjamin Binet, etc. Il n'en eut pas moins, peut-être à cause de cela, un grand nombre de disciples. Bekker joua donc un rôle; il fut célèbre par sa science, son désintéressement, la pureté de ses mœurs, par sa laideur devenue proverbiale, et par le nombre des gens qui adoptèrent ses idées.

BÉRÉENS.

Nous ne savons ce que c'est.

BIBLISTES.

Que doivent penser des Biblistes les Juifs qui regardaient les Caraïtes comme des hérétiques? Les Caraïtes reconnaissaient l'autorité de l'Église et du grand-prêtre, ne rejetaient que la tradition simple; les Biblistes ne reconnaissent ni juges des controverses, ni interprètes des Écritures, ni traditions divines et apostoliques. Puis, ils ont une singulière prétention : seuls, ils lisent, ils aiment, ils traduisent la Bible : « Il y a trente ans, s'écrie « Luther, la Bible était inconnue; les Prophètes étaient « incompris; on les tenait comme impossibles à traduire. « A vingt ans, je n'avais encore rien lu des Écritures; « je croyais qu'il n'y avait d'autre Évangile et d'autres « Épîtres que ceux qui sont contenus dans les Pos« tilles. Enfin je trouvai, dans la petite ville d'Erfurt, « une Bible que je lus avec un merveilleux étonnement « au docteur Staupitz. Les Papistes n'en savent pas un « mot. »

Et au quatrième siècle, Uphilas, évêque des Goths et de la Mæsie, avait traduit les saintes Écritures en langue teutonique; c'est un de nos plus précieux monuments de philologie. En 855, Raban Maur et Walfrid Strabo traduisaient la Bible en allemand; vers 1400, Wenceslas la faisait traduire encore; six traductions allemandes avaient paru avant celles de Luther : à Mayence en 1462, à Nuremberg en 1477, en 1483, en 1494, en 1518; à Halberstadt en 1522; à Worms en 1529. Et encore, en français (1170), par Pierre de Vaux, et (1380), sous Charles V, par Raoul de Presles; en anglais (1357), par Jean de Trevisa; en langue italienne, par Nicol. di Mal-

lermi (1471); à Valence (Espagne), en 1478; à Augsbourg (1477); à Prague, en langue bohémienne (1488); une autre, dans la même langue, à Kuttenberg (1489); en langue hollandaise, à Delft (1477); en espagnol (1500), et bien d'autres. Luther fut malheureux de ne pas trouver de Bibles, de traductions de la Bible.

Les sociétés bibliques croient sans doute que lorsque Notre-Seigneur a dit : « Allez, instruisez les nations, les « baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » il a entendu : « Allez, et distribuez simplement des « Bibles et des traités. » Leurs missionnaires, peu semblables aux missionnaires *papistes*, reçoivent 6,112 fr. par individu, plus 1,015 fr. pour leurs femmes, plus 508 fr. pour chaque enfant issu du couple convertisseur. A la bonne heure ! Mais pourquoi faire subir aux livres saints d'effrontées altérations ? A Montpellier, on présentait aux souscripteurs des listes où figuraient les noms de l'évêque et des grands-vicaires, et les ouvrages remis ensuite contenaient le texte falsifié. En 1824[1], l'illustre orientaliste Sylvestre de Sacy s'écriait : « On ne peut « presque pas dire toutes les monstruosités, toutes les « horreurs qui entrent dans les versions protestantes « de l'Écriture.... Ces versions mettent obstacle à la pré- « dication de l'Évangile. *In quibus versionibus vix dici « potest quot monstra, quot portenta in lucem eduntur.... « Obstruitur vis Evangelicæ prœdicationis.* »

Les prélats de France, notamment les archevêques de Lyon et de Tours, les évêques de Grenoble, d'Arras, de Perpignan, ont porté des plaintes, mais jamais aussi durement que ne se sont plaints des Protestants eux-

[1] Mémoire inséré dans le *Journal des Savants*.

mêmes. En 1837, le docteur Perceval, alors chapelain du roi d'Angleterre, publia un écrit intitulé : *Motifs pour lesquels je ne suis point membre de la Société biblique.* L'auteur y dénonce ce qu'il appelle les *altérations énormes* faites au texte sacré, dans ces traductions *qui révoltent tous les gens de bien;* il termine par une accusation tellement grave, qu'une plume protestante peut seule être admise à la formuler : « Les bonnes gens, dit-il, qui « sont victimes de cette détestable supercherie devraient « bien, une fois pour toutes, apprendre l'emploi qu'on « fait de leur argent et de leurs contributions hebdoma- « daires. Cela glace à un chrétien le sang dans les veines « de penser qu'il existe au dix-neuvième siècle une so- « ciété qui, se jouant insolemment des oracles du Tout- « Puissant, ose présenter aux peuples idolâtres comme « la parole divine les travaux de misérables écoliers, et « FILOUTE si indignement les hommes simples et trop « crédules qui soutiennent de leur argent cette société.»

On lit dans un journal protestant du canton de Vaud[1] qu'en 1836 la Société Biblique britannique déclarait que la nouvelle Bible de Genève *présentait des falsifications évidentes.*

Mais ces *falsifications* sont-elles évidentes, en effet? ces *monstruosités*, ces *altérations énormes* sont-elles constatées? Les Biblistes, les sociétés bibliques se récrient. En vain leurs coreligionnaires ont-ils avoué ces mensonges et ces spéculations; il faut prouver : il faut faire comme celui qui marcha devant le philosophe négateur du mouvement. Soit : choisissons (afin de ne pas tomber dans d'infinies discussions de langues étrangères), choi-

[1] *Le Narrateur religieux*, 18 juillet 1839.

sissons une Bible française, et la plus répandue, la plus populaire, celle que l'on colporte par terre et par mer, qu'on place sur les cheminées, sur les tables de nuit des auberges, dans les chambres des paquebots, dans la giberne des soldats; enfin la sainte Bible, publiée par la *Société Biblique protestante de Paris*[1], d'après la version revue par J.-F. Ostervald. Comparons cette traduction à celle de Sacy, laquelle, sans être de foi, est la plus accréditée parmi les catholiques. Nos précautions sont bien prises; on ne nous accusera pas de nous servir d'une Bible inconnue, datant de trois siècles, de l'aurore de la Réforme, quand la langue française faisait tant d'efforts pour sortir de ses langes; non, la Bible que nous examinons est aujourd'hui la plus répandue, nous l'avons dit, et vient après Bossuet, Fénelon, Pascal, Bourdaloue, Massillon, à l'époque de Voltaire, de Buffon et de Montesquieu, après les maîtres de la langue.

Ouvrons maintenant, ouvrons à l'une des pages les plus connues, les plus souvent répétées; prenons un texte qui est sur toutes les lèvres chrétiennes : le Psaume CIX, marqué CX dans Ostervald.

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
I. Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis. Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.	I. Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.	I. L'Éternel a dit à mon Seigneur : Sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds.

Point d'altération ni de contre-sens. La version de Sacy est élégante; celle d'Ostervald d'une ébouriffante

[1] Paris, 1844, chez E. Duverger, rue de Verneuil, n° 4.

stupidité, d'un français inconnu : le tutoiement d'abord; puis, *que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds; — mettre pour le marchepied, mettre les ennemis pour ce marchepied*. Ce n'est pas encore Voltaire qui ment, c'est Scarron qui parodie.

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
II. Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.	II. Le Seigneur fera sortir de Sion votre puissance : régnez au milieu de vos ennemis.	II. L'Éternel fera sortir de Sion le sceptre de ta force, *disant :* Domine au milieu de tes ennemis.

Pourquoi ce *disant* souligné, et qui donne à la phrase une si grande platitude?

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
III. Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus sanctorum ; ex utero antè luciferum genui te	III. Vous posséderez la principauté et l'empire au jour de votre puissance, et au milieu de l'éclat *qui environnera* vos saints ; je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour.	III. Ton peuple *sera un peuple plein* de franche volonté, au jour *que tu assembleras* ton armée avec une sainte pompe ; ta postérité sera comme la rosée qui est produite du sein de l'aurore.

Les soulignements sont du texte, et non pas de nous. Quel abominable amphigouri ! comment retrouver le sens primitif? Pourquoi en italique : *sera un peuple plein, — que tu assembleras?* Est-ce pour avertir que ces mots ne sont pas dans l'original? Mais les autres n'y sont pas davantage : nous ne voyons nulle part la *franche volonté*, ni *l'armée assemblée avec une sainte pompe*. Nous lisons, dans le texte, la promesse faite au Messie que l'empire lui sera donné au jour de sa puissance dans la splendeur des saints ; nous lisons qu'il a

été engendré de Dieu avant l'étoile du jour; on en verra le premier principe dans sa génération éternelle; mais *le peuple plein de franche volonté;* mais *l'armée assemblée avec une sainte pompe;* mais *la postérité semblable à la rosée produite du sein de l'aurore;* mais toute cette emphase si éloignée de la majestueuse simplicité du texte, cette stupide et fausse amplification, ces contre-sens en style romanesque et prétentieux, cette détestable version enfin, tout cela ferait mettre au pain sec un élève de sixième. Poursuivons.

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
IV. Juravit Dominus, et non pænitebit eum : Tu es sacerdos in æternùm secundum ordinem Melchisedech.	IV. Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable : Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech.	IV. L'Éternel l'a juré, et il ne s'en repentira point, *que* tu *es* sacrificateur à toujours, selon l'ordre de Melchisedech.

Nous n'avons à remarquer ici que l'inélégance et l'irrégularité de la phrase.

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
V. Dominus à dextris tuis, confregit in die iræ suæ reges.	V. Le Seigneur est à votre droite; il a brisé et mis en poudre les rois au jour de sa colère.	V. Le Seigneur *est* à la droite; il transpercera les rois au jour de sa colère.

Passons. Nous arrivons au plus beau.

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
VI. Judicabit in nationibus, implebit ruinas; conquassabit capita in terrâ multorum.	VI. Il exercera son jugement au milieu des nations ; il remplira tout de la ruine de ses *ennemis ;* il écrasera sur la terre les têtes d'un grand nombre de personnes.	VI. Il exercera ses jugements sur les nations; il remplira *tout* de corps morts; il écrasera le chef *qui domine* sur un grand pays

Ceci est magnifique, et dépasse tout ce que peut rêver l'imagination d'un traducteur. Il ne s'agit pas de la beauté de la phrase : *Il remplira tout de corps morts*, bien que nous ne trouvions pas au texte ces *corps morts*. Ce qui est beau, grand, merveilleux, splendide, c'est ce *chef qui domine sur un grand pays!* Où le traducteur, où le réviseur Osterwald ont-ils trouvé cela? Sacy n'est pas très-élégant, mais il est juste et fidèle; il ne dit que ce qu'il y a, une menace contre les ennemis de Dieu. Bossuet, dans ses savants commentaires sur les Psaumes, l'explique ainsi : « Christus judicium exercebit; seu po« tiùs Dominus qui dixit Domino : *Sede*, etc.... Variis in « regionibus impios et christiani nominis persecutores « ulciscetur. » Mais voir dans le *conquassabit capita in terrâ multorum*, le *chef qui domine sur un grand pays*, est un tour de force qui rappelle ceux de Voltaire lorsqu'il tronquait, altérait, mutilait, parodiait la Bible au profit de ses honteuses passions. Osterwald est plus ingénieux encore ; il traduit : *conquassabit*, il écrasèra, *capita*, le chef, *in terrâ*, qui domine, *multorum*, sur un grand pays !!! A la bonne heure ! ces messieurs, ne relevant d'aucune autorité, ont le droit de dire hautement toutes les sottises qui leur passent par la tête; ils ont le droit de rendre, si cela leur convient, *Tu es* PETRUS par *Tu es* JACQUES ; et personne n'a le droit de leur crier : Vous vous trompez, ou vous trompez sciemment vos lecteurs, qui d'eux-mêmes n'y entendent rien.

Ainsi donc, le peuple, les soldats, les matelots, les laboureurs, les enfants, les femmes, les hommes qui se soucient peu des recherches et de la vérité, croiront béatement, sur votre traduction, que Dieu *écrasera le chef qui domine sur un grand pays*, chef mystérieux dont

il n'est nullement question dans la prophétie. Mais ce chef (vous avez souligné *qui domine*), ce chef inconnu dont votre libre examen vous a révélé l'existence ne serait-ce point par hasard la *bête de l'Apocalypse, le valet de Satan, ce monstre,* comme l'appelle Luther, *l'antechrist,* le PAPE enfin, le pape qui, il est vrai, *domine,* mais *dominera* toujours *sur un grand pays?* Quant à nous, nous n'en doutons pas, et jusqu'à ce qu'on nous dise quel est ce *chef,* nous persisterons à croire que c'est le PAPE, c'est-à-dire la papauté depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX.

Et voilà comme on instruit le peuple! et voilà ce qu'on met entre ses mains! voilà comme on traduit, on interprète les saintes Écritures! voilà comme on substitue la raison individuelle à l'autorité, le mensonge à la vérité, la calomnie à la justice, la stupidité au sublime! Et, défendus que vous êtes par l'omnipotence, par les droits imprescriptibles de la raison humaine, nous ne pourrons crier à l'imposture! Le génie des Pères de l'Église, la chaîne des traditions, la sagesse et la majesté des conciles, la science, la philosophie, la dialectique, la bonne foi, la vérité, tout le catholicisme enfin disparaîtront devant les passions, les haines, les caprices, les mensonges, les perfidies si froidement calculées! Vous ferez intervenir le pape pour *l'écraser,* dans un verset du CIX^e^ ou CX^e^ psaume du saint Roi, et vous continuerez à faire des dupes! Non, le Protestantisme, si délicat dans le choix de ses moyens, éprouvera le sort commun à tout ce qui est l'œuvre de la main des hommes, et pour qui, tôt ou tard, *venit summa dies et ineluctabile tempus.* L'œuvre divine seule n'a pas besoin de mensonge; à elle seule est attachée l'immortalité. Ou vous redeviendrez catho-

liques, apostoliques et romains, ou fatalement, logiquement, invinciblement, vous irez vous perdre dans l'abîme de Strauss, dans la négation universelle !

VULGATE.	SACY.	OSTERVALD.
VII. De torrente in vià bibet : proptereà exaltabit caput.	VII. Il boira de l'eau du torrent dans le chemin; et c'est pour cela qu'il élèvera sa tête.	VII. Il boira du torrent dans le chemin; c'est pourquoi il lèvera la tête en haut.

Il lèvera la tête en haut! Nous sommes heureux, après ce que nous venons de voir, de ne rencontrer ici qu'une platitude.

Voilà un faible essai de l'épreuve qu'on pourrait faire subir aux Bibles sorties de l'officine protestante. On nous dit d'abord que nous cachons la Bible, que nous en interdisons absolument la lecture (ce qui n'est pas vrai); puis, pour faire mieux que nous, on donne au peuple illettré la *Sainte Bible,* revue par J.-F. Ostervald ! Telle est l'œuvre si richement rémunérée des sociétés bibliques. On a la prétention d'avoir traduit de l'hébreu, mais l'hébreu n'est pas si plat, et surtout ne parle point du *chef qui domine sur un grand pays.*

BIDELLIENS.

Disciples de Jean Bidell, ou Biddle, né à Wotton en 1615, mort en 1662. Bidell attaquait le dogme de la Trinité, faisait profession d'Arianisme, enseignait que le Saint-Esprit n'est que le premier des anges. Pendant les guerres civiles, pendant le règne de Cromwell, il fut jeté plusieurs fois en prison; Cromwell voulait lui appliquer une loi de 1648 qui punissait de mort les Antitrinitaires. Il ne recouvra la liberté que sous Charles II, et

mourut bientôt après. Les Unitaires d'Angleterre ont presque tous adopté ses principes, tout en s'écartant parfois de ceux de Socin. Guillaume Wiston et Thomas Emlyn (voyez ces noms) furent les plus célèbres, mais non les plus exacts disciples de Jean Bidell.

BISACRAMENTELS.

Luthériens qui n'admettent que deux sacrements, le Baptême et l'Eucharistie. C'est Pratéole (du Préau) qui, le premier, leur a donné ce nom dans son *Elenchus hæreticorum* (1605), ouvrage posthume.

BLANDRATIENS.

Disciples d'un médecin nommé Georges Blandrate, que Jean Sigismond appela, en 1563, dans la principauté de Transylvanie. Blandrate professait les dogmes des Unitaires, et ses adhérents tinrent, en 1568, un colloque à Weissemburg avec les Trinitaires. Il fit venir de Bâle Fauste Socin pour qu'il l'aidât à combattre ses contradicteurs. La faveur dont il jouissait auprès du prince fut cause que Davidis passa dans son parti; Sigismond se fit aussi Antitrinitaire; c'était assez pour en faire surgir beaucoup d'autres.

BOECKELISTES.

Disciples de Bœckel, qui a réformé, non sans opposition, la profession de foi de l'Église évangélique.

BOEHMISTES.

Disciples de Jacob Boehm, cordonnier de Gorlitz, né

en 1575, mort en 1644, ou, selon d'autres, en 1624. Mystique très-obscur, toujours enveloppé de ténèbres, sa doctrine est difficile à saisir; son livre de l'*Aurore naissante* est peu lumineux; aussi un grand nombre de personnes s'attachèrent à lui, et travaillèrent à propager ses principes; ses extases lui procurèrent beaucoup d'enthousiastes, parmi lesquels on cite Balthasar Walther, Louis Gifthris, Abraham de Franckenberg, Théodore de Ischeseh, gentilshommes silésiens; Ange de Werdenhagen, Christian Noburg, Paul Felyenhauer; et surtout Quirinus Kulhmann, qui rejeta quelques-unes des opinions de Boehm, en forgea de nouvelles, et fut brûlé vif à Moscou. (Voyez *Kulhmanniens.*)

BONS-PROTESTANTS.

Les disciples de Ronge prennent quelquefois ce titre; nous nous occuperons de Ronge à son tour alphabétique.

BORBORITES.

Du mot grec qui signifie *boue, ordure*, βόρβορος. Ils datent des premiers siècles de l'Église; alors, ils se barbouillaient le visage d'ordures, sans doute par esprit de pénitence. Ils diffèrent des Borborites du dix-septième siècle, secte hollandaise à qui on donna ce nom propre, parce qu'elle croyait que le corps eucharistique est soumis, comme les autres aliments, à la digestion et à ses suites. On les appelle aussi *stercorarii* ou *stercoranistes*. (Voyez ce mot; nous nous étendons davantage sur cette étrange idée.)

BORRÉLISTES.

Disciples de Adam Borrel, Zélandais, fondateur, vers 1670, d'une nouvelle secte de Mennonistes. Les Borrélistes ne vont pas dans les assemblées des autres Mennonistes ; ils reçoivent avec empressement tous ceux qui lisent la Bible sans commentaire. En outre, point de culte extérieur, point de réunions dans les temples, ni de sacrements, ni de prières publiques. Depuis la mort des apôtres, il n'y a pas eu de véritable Église. Du reste, ils mènent une vie rigide, et sont grands aumôniers.

BOURIGNONISTES.

On appelle ainsi dans les Pays-Bas protestants les disciples d'Antoinette Bourignon, née à Lille en 1616, morte à Franeker en 1680. Antoinette, fuyant le mariage, se retira dans une solitude du diocèse de Cambrai, habillée en ermite, et forma une petite communauté dont tous les vœux étaient compris, ainsi que les règles, dans l'amour de Dieu et de l'Évangile. Puis, elle vécut seule, pendant quatre ans, dans une chambre à Lille; de là, elle partit pour Gand, Malines, Amsterdam, Franeker, distribuant partout les lumières nouvelles de la perfection chrétienne, et publiant vingt-un volumes de révélations, de folles rêveries, de dogmes les plus singuliers; « elle se pourvut d'une imprimerie, dit Bayle, « car sa plume allait comme la langue des autres, je « veux dire comme un torrent. » Ce n'est pas sans raison qu'un écrivain la traite d'*apostate ;* son système est difficile à saisir; mais ce qu'il y a de clair, c'est que la

vraie Église est éteinte, qu'il faut renoncer aux exercices liturgiques. Les Quakers, avec qui elle a tant de rapports, et les Labadistes ont écrit contre elle. « On a vu, « dit encore Bayle, la main de toutes les sectes contre « cette fille, et la main de cette fille contre toutes les « sectes. » Quoi qu'il en soit, elle a eu l'immense honneur de donner son nom à une secte protestante, honneur digne d'admiration, mais qu'elle partage avec bien d'autres.

BRENTIENS.

Disciples de Jean Brentius, né à Weil en 1499, mort à Tubengen en 1570. Chanoine de Wirtemberg, Brentius ou Brentzen apostasia pour plaire à Luther, mais sans adopter toute sa doctrine. Il soutenait que, dans l'Eucharistie, le corps de Jésus-Christ est non-seulement avec le pain, mais partout, comme sa divinité, depuis l'ascension : *In, cum, sub pane;* c'est ce qui fit donner à ses disciples le nom d'*Ubiquitaires* (voyez ce mot). Or, ajoutait-il, si le corps du Christ est partout, il est présent dans un verre de bière, dans un sac de blé, dans la corde qui sert à exécuter le criminel. Ce fut lui qui rédigea la confession de Wirtemberg; il lutta contre Zwingle, fit imprimer à cet effet le *Syngramma* avec une préface de Luther : Zwingle répondit en appelant les collaborateurs de Brentius *tenebriones, triviales episcopulos,* et Brentius lui-même *ingratum animal.* Marié deux fois, le chanoine Brentius laissa douze enfants de sa seconde femme.

BROUNISTES.

Disciples de Robert Broun ou Brown, mort à Nor-

thampthonshire, en 1630. Broun se sépara de l'Église anglicane et de toutes les autres Églises réformées, corrompues dans la forme du gouvernement ; il serait venu à nous, mais on n'est point assez certain de la conversion et de la probité des membres de l'Église romaine. Singulière raison ! Brown condamne la bénédiction des mariages ; le mariage n'est qu'un contrat civil, le magistrat suffit ; point de baptême pour les enfants qui ne font pas partie de l'Église ; point de formulaires de prières ; le *Pater noster* même, enseigné par le Sauveur, ne nous a été donné que comme modèle de toutes les autres prières ; chacun a le droit de prêcher, sans vocation aucune, etc.... Brown fut obligé de quitter le royaume avec ses sectateurs ; ils se retirèrent en Zélande, et purent bâtir une église à Midelbourg. La discorde survint bientôt ; Jean Robinson fut le chef des mécontents. Brown rentra dans sa patrie, et abjura quelques-unes de ses erreurs. On donne aussi à ses disciples, également adversaires des Épiscopaux et des Presbytériens, le nom de *Séparatistes;* les Séparatistes se divisèrent en plusieurs partis. (Voyez ce mot.)

BUCÉRIENS.

Disciples de Martin Bucer, né à Strasbourg, peut-être à Schelestadt, en 1491, mort en 1551. Bucer, dominicain apostat, prêtre et religieux, se maria trois fois : « c'était « une recommandation dans le parti, » dit Bossuet. Il enleva et épousa une religieuse nommée Labenfels ; aussi mit-il son nom au bas de la consultation qui permettait au landgrave de Hesse de prendre deux femmes, et rédigea-t-il en style de corps de garde la demande

même du prince. La fameuse consultation est signée Luther, Mélanchthon, Bucer, Corvin, Adam, Lenügen, Vinthert, Mélander, « toutes les gloires de la réforme « wittembergeoise et hessoise,» fait remarquer Audin.

Bucer fut le rédacteur de la confession de Strasbourg ou des quatre villes, ce qui ne l'empêcha pas de souscrire à une confession de Calvin, pleine des idées sacramentaires ; il a été fécond en confessions de foi, revenant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, les marquant toutes au sceau du mensonge et de l'hérésie, ne parvenant jamais à rien compléter. Il s'oppose aux articles de la transsubstantiation et de la présence réelle dressés en Angleterre par Pierre Martyr et Ochin, puis il rétablit la présence réelle : « Il expliquait tout, dit Bossuet ; « il avait sur toutes sortes de difficultés des dénoû-« ments merveilleux. » Tour à tour s'éloignant ou se rapprochant de Luther, frayant les voies à Calvin, chef d'une secte qui peut à peine se comprendre dans ses virevoltes, il finit par enseigner la théologie en Angleterre, appelé qu'il était par l'infâme Crammer. On a cru qu'il était mort juif ; son caractère donné, c'est possible, mais ce n'est nullement prouvé. Des trois portraits que nous allons citer, celui écrit par Bossuet est encore le plus indulgent.

« C'étoit un homme assez docte, d'un esprit pliant, « et plus fertile en distinctions que les scolastiques les « plus raffinés ; agréable prédicateur ; un peu pesant « dans son style : mais il imposoit par sa taille et par « le son de sa voix. Il avoit été jacobin, et s'étoit marié « comme les autres, et pour ainsi parler plus que les « autres, puisque, sa femme étant morte, il passa à un « second et à un troisième mariage. Les Saints Pères

« ne recevoient point au sacerdoce ceux qui avoient « été mariés deux fois étant laïques. Celui-ci, prêtre et « religieux, se marie trois fois sans scrupule durant « son nouveau ministère [1]. »

« Apostat de l'ordre de saint Dominique et de la ré- « forme de Luther, aujourd'hui zwinglien et demain « sacramentaire, tantôt luthérien et zwinglien tout en- « semble, tantôt d'un raffinement de croyance qui fai- « sait passer sa foi pour un problème dans tous les « partis ; toujours complaisant néanmoins, pourvu que « son amour infâme pour une vierge consacrée à Dieu « fût transformé en amour conjugal, et que les saints « vœux qu'il n'avait pas le courage d'observer fussent « mis au nombre des abus [2]. »

« C'était un théologien de savoir, à la parole fleurie « et au ton mielleux, un véritable serpent qui chan- « geait de croyance comme l'animal de peau, à chaque « printemps. Bucer avait trahi le couvent où il avait « sucé ce qu'il savait de théologie ; trahi les pauvres « prêtres qui l'avaient nourri et habillé à leurs frais « dans son enfance ; trahi le Catholicisme qui l'avait « fait prêtre ; trahi Luther qui l'avait recueilli, vanté « et produit dans le monde ; trahi Carlstadt dont il « avait embrassé la foi ; trahi les sacramentaires dont « il avait colporté les doctrines. Revenu à Luther, il « venait récemment de le renier pour passer aux Stras- « bourgeois. Cette bouche, souillée de tant de parjures, « prononcera le vœu le plus épouvantable qui soit sorti « des lèvres d'un prêtre : de voir déchirer et disperser

[1] Bossuet. — *Histoire des Variations*, livre III.
[2] L'abbé Bérault.

« les entrailles de Servet, qui ne pensait pas comme lui « sur la Trinité [1]. »

Bucer refusa de signer l'*Interim*, soutint plus longtemps que ses autres opinions que l'Eucharistie est la protestation et la mémoire des bienfaits de Jésus-Christ: *hæc est protestatio meorum beneficiorum*. Il fut le chef des *Luthériens-Zwingliens*, mais il est difficile aux uns et aux autres de trouver parmi tant de tergiversations une idée positive, stable et qui, à la fois, ne les approuve et ne les condamne.

BUCOLDIENS.

Disciples de Jean de Leyde, dont le vrai nom est Bucold, mort en 1536.

Encore les anabaptistes ! cri sinistre qui glace d'effroi les populations ! Mathias meurt : Jean de Leyde s'empare de l'autorité ; jusque-là, habile politique, il s'était soustrait aux regards des multitudes et ne rendait que de rares oracles ; il sort de sa solitude la haine au cœur, la vengeance à la main, et nomme douze disciples, douze *apôtres*, pour établir la nouvelle Jérusalem, sous son inspiration à lui, Envoyé du Père Éternel ! Munster reconnaît roi l'ancien tailleur : deux jeunes gens, de race noble, portent, l'un sa couronne, l'autre son épée nue ; un trône, recouvert de drap d'or, s'élève sur la place publique. Le souverain parle au nom du Christ et de l'Évangile : à sa voix les églises tombent ; les orgues, les chaires, les tableaux, les statues, les livres, les reliques, les os des martyrs sont jetés aux flammes ; l'or et l'ar-

[1] Audin. — *Histoire de Luther*, tome III, chap. XXI. — Bigamie du landgrave de Hesse.

gent sont portés aux pieds du monarque, et les têtes des opposants tombent sous la hache du bourreau. La mort, à qui n'admet point la polygamie ! La mort, à qui refuse au maître et à ses séides sa femme ou sa fille ! Et au besoin le Maître exécutera lui-même la sentence. La souveraineté politique ne suffit pas : voici Jean Bucold ministre du culte, chef suprême de la religion ; de la main dont il vient d'assassiner, il administre la cène à ses pieux sujets. Alors il est saisi du vertige de la toute-puissance : « Semblable à Néron par la jeunesse, la « beauté et le don de la poésie, dit M. Sudre, il tomba « comme lui dans la frénésie de la débauche et de la « cruauté. »

La mesure était comble : le comte de Waldeck, évêque de Munster, assiége la ville en proie à la famine ; une des femmes du *roi de Jérusalem et d'Israël* murmure ; le roi lui tranche la tête, et entonne un chant d'actions de grâces ; il fait tuer les malades incapables de porter les armes ; il nourrit son peuple de la chair des enfants. Munster est pris : Jean de Leyde, Knipperdolling et Krechtingk expient leurs forfaits sur l'échafaud ; les cendres des deux complices sont jetées au vent ; le corps de Jean, enfermé dans une cage de fer, sert, du haut de la tour de Saint-Lambert, d'épouvantail aux Anabaptistes. Et les Anabaptistes se dispersent, et portent ailleurs leurs ruses, leurs crimes et leurs variations. Insensés qui veulent établir leurs doctrines par la violence, la mort, la guerre civile : 1536 et 93 ! Ils ont dit, ceux de 93 : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas !* Et ils ont ignoré le vers de Corneille :

Une tête coupée en fait renaître mille !

Et tous, Anabaptistes, Terroristes, révolutionnaires ignorent que ce n'est point par le pillage, le viol, le massacre que l'on fait triompher une idée, qu'on fait avancer le progrès. Obstacles à la civilisation, à la marche de l'humanité, despotes odieux, ennemis des arts, des lettres, des sciences, de l'intelligence, souteneurs de la communauté des femmes, de la débauche et de la promiscuité, ils poussent les peuples effrayés à se jeter dans les bras de la tyrannie ; hommes de malheur, qui font douter de la liberté !

BUGENHAGENIENS.

Disciples de Jean Bugenhagen, né à Wollin (Poméranie), en 1485, mort, ministre de Wittemberg, en 1558. Prêtre, il se maria; d'abord adversaire de Luther, il devint un de ses plus ardents missionnaires ; tandis que Luther répondait à Carlstadt sur les paroles de la Cène, Bugenhagen se chargeait de réfuter Zwingle ; les théologiens de la Souabe combattaient OEcolampade ; de là, *la guerre sacramentaire.* Bugenhagen soutenait qu'en fait de confession une chose est bien préférable à *l'Absolvo te* : la prédication de l'Évangile ; LIER et DÉLIER n'a qu'un sens : répandre l'Évangile. Auteur de diffus commentaires sur l'Écriture sainte, et d'une *Histoire de la Poméranie,* il les empreignit des principales erreurs de son dernier maître, Luther, mais les soutint avec beaucoup moins d'emportement.

BULLINGÉRIENS.

Disciples de Henri Bullinger, né à Bremgarten (Suisse) en 1504, mort en 1575. Il allait se faire chartreux,

quand la lecture d'un livre ou d'une lettre de Mélanchthon le fit changer d'avis; il devint Zwinglien et combattit Luther, mais ne fut pas plus tolérant. A Erasme, qui demandait qu'on n'employât, dans les conversions, que le secours de la parole, il répondait : « Distinguons; il y « aurait oppression si l'on usait de violence pour entraî- « ner un homme dans l'erreur; il n'y a pas d'oppression « quand, pour le ramener à la vérité, on se servirait « même du gibet : lorsqu'il s'agit de sauver une âme, « l'intolérance est un devoir. » Mais la question reste entière : l'erreur, est-ce le Catholicisme? la vérité, est-ce le Protestantisme? Et encore, dans laquelle des innombrables sectes du Protestantisme se trouve-t-elle? Dans tous les cas, le gibet est de trop : l'intolérance ne fut jamais un devoir, et n'a jamais sauvé une âme.

Bullinger, successeur de Zwingle dans l'église de Zurich, se passionna pour l'universalisme, se vit enlever par Calvin beaucoup de ses disciples, était persuadé qu'il n'y a d'autre Antéchrist que le Pape, traduisait le *hoc est corpus meum* par : ceci est mon corps mystique, l'Église rachetée par mon corps; laissa quatre-vingts traités théologiques, sans compter les manuscrits; plus onze enfants de sa femme Anne Adlischuiler, morte de la peste en 1564.

BURGÉRIENS.

Si nous avions pu découvrir ce que sont les *Antiburgériens*, nous saurions, par analogie, ce que c'est que les *Burgériens;* nous voyons seulement que, dès que paraît une secte protestante, elle est suivie de près d'un *anti*, qui n'est pas plus raisonnable ni plus logique.

CAGOULS.

Ceci n'est qu'un terme injurieux, pris d'une espèce de froc appelé *cagoule;* or, les injures ne comptent pas. Les Protestants devraient bien renoncer à nous traiter de *Papistes,* mot qui, dans leur intention, est une injure.

CALIXTINS.

Disciples de Georges Calixte, né à Médelby (Holstein), en 1586, mort en 1656. Il ne faut pas les confondre avec la secte hussite du même nom qui, au quinzième siècle, soutenait que l'usage du *calice* était absolument nécessaire dans la communion.

Georges Calixte commença les controverses du *Piétisme* et du *Syncrétisme* (voyez ces mots), d'où elles prirent le nom de *Calixtines;* elles sont aussi connues sous le nom *Helmstaedtiennes,* de la ville de Helmstaedt. Semi-Pélagien, Calixte combattait saint Augustin sur la prédestination, la grâce et le libre arbitre; contrairement aux Luthériens, « il met, dit Bossuet, dans la communion de l'Église universelle toutes les sectes qui ont conservé le fondement, sans en excepter l'Église romaine; » ce qui est fort généreux de sa part; aussi a-t-il formé, parmi les Luthériens, une secte distincte; on appela *Calixtins* les Luthériens qui reçoivent les Calvinistes à leur communion. Calixte, et son collègue Conrad Hornejus, travaillèrent à réunir les Églises romaine et réformées; noble pensée reprise plus tard par Bossuet et Molanus, par Bossuet et Leibnitz. Calixte et Hornejus s'adressèrent à cet effet au colloque de Thorn (1645); mais comme, à leur proposition, ils mêlaient beaucoup

d'erreurs qu'ils ne voulaient point abandonner. l'Église romaine ne put l'attaquer ; ils furent en butte aux attaques des Calvinistes, d'autant qu'ils n'admettaient pas toutes leurs doctrines. Gerhard Titius, Joachim Hildebrand, et surtout Frédéric-Ulric Calixte, fils de Georges, furent ses plus ardents défenseurs.

Médiocre écrivain, Georges Calixte a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un traité latin contre le célibat des clercs. Pas un Protestant n'a manqué à cette thèse ; heureux encore quand ils n'autorisent pas, ne conseillent pas la polygamie ; quand ils n'en font pas une loi !

CALVINISTES.

Disciples de Jean Calvin, né à Noyon en 1509, mort à Genève en 1564. Quand vint Luther, le terrain était merveilleusement préparé pour son œuvre fatale ; d'ailleurs une éloquence désordonnée, parfaitement appropriée aux peuples qui l'écoutaient ; une vaste érudition à la Rabelais, des cris, de l'enthousiasme, des pleurs, des injures, en firent tour à tour le tribun du temple, du carrefour et du cabaret. Qu'il ait réussi dans sa gigantesque entreprise, ce n'est point le sujet de notre étonnement : le terrain, nous l'avons dit, n'était que trop bien préparé, et l'homme était à la hauteur de l'œuvre. Ce qui confond nos pensées, c'est Calvin : Calvin, homme de science, mais d'une science sans vigueur et sans séve ; Calvin, monstre froid et sans entrailles, assassin perfide de Gruet, de Berthelier, de Claude, des deux Comparets, de Perrin, de Servet ; persécuteur de Bolsec, de Gentilis, de Castalion ; Calvin, qui ne fut qu'un lourd et insipide théologien, égoïste, haineux, sans

âme, sans cœur, sans enthousiasme, sans poésie; qui, au lieu des tonnerres de Luther, comme parle Bossuet, au lieu des éclairs et des feux de l'éloquence, appelle à son aide l'anathème, les verges, l'exil, le bûcher, la potence, la couronne de soufre; Calvin, dis-je, l'ennemi des arts, des lumières et de la liberté; Calvin, l'homme du froid syllogisme, et rien de plus! Il crée une secte pourtant, il a ses prosélytes, ses sujets, ses adorateurs! Les Luthériens et les Zwingliens s'excommuniaient tour à tour, lorsque Jean de Noyon monte sur la scène, décide que les deux partis ont tort, qu'à lui seul appartient la connaissance de la vérité et le droit de l'enseigner; marqué d'infamie, il fuit, s'établit à Genève, et bouleverse le monde chrétien. Chassé de la ville qu'il a choisie pour arsenal, il se réfugie à Strasbourg, y fonde une Église dont il est le premier ministre, et professe la théologie. Après trois ans d'absence, il est rappelé à Genève. Soutenu par l'iconoclaste Farel et par l'anacréontique Théodore de Bèze, comme le fut Luther par ce Mélanchthon pour qui Bossuet même a des paroles de regret, Calvin voit dès lors son parti s'étendre avec rapidité. Il règne vingt-quatre ans en despote violent et cruel, et, lorsqu'il meurt, ses amis repoussent ses disciples de son lit; mais un jeune étudiant, Harennius, s'est glissé dans la chambre mortuaire, a soulevé le linceul, et s'est écrié : « Calvin est mort frappé de la « main d'un Dieu vengeur, et en proie à une maladie « honteuse dont le désespoir a été le terme! *Turpissimo « et fœdissimo morbo. Meis oculis præsens aspexi.* »

Qu'une pareille existence ait pu compter dans l'histoire du monde, qu'un tel homme ait réussi, c'est ce qui nous paraîtrait inexplicable si nous ne savions que

Dieu se sert de tous les instruments pour châtier les peuples.

Jean Calvin, ou plutôt Caulvin, naquit à Noyon le 10 juillet 1509; son père Gérard le destinait à la théologie, alors reine du monde; mais il était trop pauvre pour payer ses études. La noble maison de Mommor vint à leur secours; elle donnait à la famille de Calvin le pain matériel, elle donna le pain de la science au jeune théologien, qui depuis damna cette maison comme un nid affreux de Papistes. A douze ans, Calvin part pour Paris, tout retentissant alors du bruit de Luther dans le monde; il se lie avec Guillaume Farel, *âme menteuse, virulente et séditieuse,* selon Érasme. A dix-neuf ans, il est pourvu de la cure de Marteville, qu'il échange ensuite contre celle de Pont-l'Évêque, faveur qu'il dut aux Mommor. « Calvin, dit Florimond de « Rœmond, après avoir vécu aux dépens du crucifix, « oublia qui l'avait nourri et élevé. » Il part pour Orléans, étudie le droit sous Pierre de l'Estoile, se fait exécrer par ses condisciples, qui le surnommaient *accusativus,* à cause de son assiduité à les calomnier. A Bourges, il fait la connaissance de Théodore de Bèze, nouvel Anacréon chantant de honteuses amours, « le « seul homme artiste de la réforme génevoise, » dit Audin si justement. En 1532, il retourne à Paris, travaille à l'œuvre de la réforme, et publie son *Traité de la clémence,* œuvre d'amplification rhétoricienne, dans laquelle il confond les deux Sénèque; salmigondis où se trouvent mêlés, à propos de rien, tous les noms connus dans l'histoire, bavardage d'un écolier qui fait montre de ce qu'il sait; ses ruses pour le faire vendre, pour que sa bourse n'y perde rien, ses *réclames* honoreraient

un écrivain de nos jours. Il écrit à Orléans sa *Psychopanychie;* rencontre à Bâle Érasme, qui dit à Bucer : « Je vois dans le nouveau venu une grande peste qui « va naître dans l'Église contre l'Église elle-même. » C'est à Bâle que fut publiée l'*Institution chrétienne*, le plus remarquable des ouvrages sortis de la plume de Calvin ; on y trouve de précieuses qualités de style, mais d'un style sans entraînement.

Calvin, oubliant que Luther n'avait pas changé de nom quand il partait pour Worms, arrive à Ferrare sous le pseudonyme de Charles d'Espeville : que de fois il a recours à cette lâche ruse ! *Alcuinus, Lucanius, Deperçay, Charles de Happedeville, Despevilleus, Passelius, Joh. Calphurnius, J. de Bonneville!* Ainsi Voltaire fut depuis, selon les besoins de ses lâchetés, *Akakia, de Mouhi, Obern, du Resnel, Bazin, Montmalin, Hautin, Belleguier, la Visclède, l'aumônier du R. de P., Vadé, Saint-Hyacinthe, Saint-Didier, Damilaville, Formey, Hume, Bolingbroke, Chaulieu, Thomson,* et mille autres. C'est beau, c'est grand, c'est honorable !

A Ferrare, Calvin trouve la Duchesse, fille de Louis XII, et ce Marot qui translatait si singulièrement en vers français les psaumes sublimes qu'il ne comprenait pas. Son séjour fut de courte durée. Il retourne à Noyon, met ordre à ses affaires, et repart pour Bâle. En 1536, il passe à Genève ; Viret et Farel l'y retiennent. Au bout de deux ans, une dispute sur la manière de célébrer la Cène le fait chasser : « A la bonne heure, dit-il, il vaut « mieux obéir à Dieu qu'aux hommes... » « Le mot est « vieux, remarque Audin, l'éminent biographe ; le mot « est vieux : prononcé par Luther à la diète de Worms, « en face de l'empereur, des archevêques, des ordres

« de l'empire, il nous émeut; mais ici, en présence de « ce sénat de marchands qui a dans ses attributions le « gouvernement de l'Église et des tavernes, nous res- « tons froids : drame, acteur et tribunal, tout est à la « hauteur de l'homme. »

Calvin se réfugie à Strasbourg; il épouse Idelette de Bures, veuve d'un aubergiste qu'il a gagné à ses doctrines. Érasme se moquait sans cesse de cette fureur matrimoniale qui tourmentait les réformés. « La ré- « forme, disait-il, ressemble à la comédie, qui finit tou- « jours par le mariage. » Hélas! tragédie bien souvent! En Saxe, on définissait le prédicant : un homme à qui une femme est plus nécessaire que le pain quotidien.

Pendant les trois années passées à Strasbourg Calvin eut à soutenir bien des luttes, bien des combats. D'après le droit d'examen reconnu, il y avait autant de sectes que d'hommes sachant lire; il fallait tenir tête à tout, et le fils du pauvre Gérard de Noyon n'avait pas encore la puissance de brûler Servet, de décapiter Gruet, d'emprisonner ou d'exiler ses adversaires. Lorsque, rappelé par les syndics, il revint à Genève, il avait le cœur ulcéré de vengeances; et la haine est terrible quand elle s'amasse lentement dans une âme froide, voilée, sans expansion.

Lisez le code draconien du docteur Picard, code plus sanglant que celui du Pape d'Angleterre; écoutez Audin et sa chaleureuse indignation : « L'histoire de Genève « pendant vingt ans, à partir du rappel de Calvin, est « un drame bourgeois, où la pitié, le rire, la terreur, les « larmes viennent tour à tour saisir l'âme. A chaque pas « on heurte une chaîne, des courroies, un poteau, des « tenailles, de la poix fondue, du feu ou du soufre. Du

« sang, il y en a partout. On se croit dans cette cité « dolente de Dante où l'on n'entend résonner que des « soupirs, des gémissements et des pleurs :

« Quivi sospiri, pianti e alti guai
« Risonavano per l'aer senza stelle.

« Ses lois ne sont pas écrites avec du sang comme « celles de Dracon, dit un ministre de Berlin, Paul « Henry, mais avec un fer rouge.... Un jour la ville, à « son réveil, fut tout étonnée de voir plusieurs potences « élevées sur les places publiques et surmontées d'un « écriteau où on lisait : POUR QUI DIRA DU MAL DE « M. CALVIN ! » Lois aidées par l'échafaud, le bûcher, les lanières, la prison, l'exil, la calomnie, la délation. Malheur à ceux qui toucheront à son infaillibilité ! Malheur à Gruet, le poëte ! à Servet, le médecin espagnol ! à Perrin, le fier capitaine ! Malheur à Bolsec, à Gentilis, à Castalion ! Ils ont combattu MONSIEUR CALVIN ! Ils ont osé rire du Prédicant, et ses espions étaient là !

Gruet monte sur l'échafaud : il a écrit des chansons contre Calvin et les Réfugiés ; on a saisi chez lui quelques feuilles éparses sur lesquelles se lisaient à grand'-peine des hémistiches, des lignes de prose, de capricieuses inspirations d'écolier : « Mais il DOIT avoir des « adhérents et des complices qu'il DOIT nommer. » Fouquier-Tainville a été calomnié !

Castalion est aussi un pauvre diable de poëte, gagnant sa vie à vendre du Virgile et de l'Homère ; Calvin l'appelle à Genève ; mais de poëte il s'est fait théologien, l'insensé ! Il discute avec son Maître, et prend la fuite. De Bâle, il continue le duel ; Calvin l'accuse de vol :

« Et qui t'a dit cela? répond Castalion les larmes aux « yeux. Tes espions t'ont trompé. Réduit à la plus af« freuse misère et ne voulant pas abandonner ma tra« duction des livres saints (car j'aurais préféré mendier « de porte en porte), je prenais un croc, et j'allais guet« ter le bois qui flottait sur le Rhin et qui n'était à « personne ; je le pêchais, et le brûlais ensuite au logis « pour me chauffer. Est-ce là ce qui s'appelle voler? » Et Calvin répond par d'atroces railleries : « Quand « maistre Castalion boit, il a coutume de dire devant « que gouster le vin : *Tu qui es?* Si le vin est passable, « il respond : *Ego sum qui sum;* s'il est excellent : *Hic* « *est Filius Dei vivi.* » Castalion, le poëte, l'orateur, le théologien, poursuivi, chassé, calomnié par Jean de Noyon, mourut de faim parce qu'il avait compris différemment que son Maître le *Descendit ad Inferos* du symbole d'Athanase. Et pendant ce temps-là, la table de son persécuteur était servie en vins de Sauvagin, en confitures molles et sèches d'Espagne; son boulanger lui fournissait un pain de fine fleur de froment pétri avec de l'eau de rose, du sucre, de la cannelle et de l'anis, et qu'on appelait LE PAIN DE MONSIEUR CALVIN !

Michel Servet, dégoûté de la médecine et des études géographiques, Michel Servet, l'Aragonnais, s'était jeté à corps perdu dans la théologie. Il avait connu Calvin à Paris ; ils disputèrent ensemble, et depuis entretinrent longtemps une correspondance d'injures : « Si jamais il « vient à Genève, écrivait Calvin à Viret, il n'en sortira « pas vivant ; c'est pour moi un parti pris. » Servet, lui, se contentait de rire de Jean ; il raillait son système de *prédestination*, son *institution chrétienne*, sa *nécessité libre*. Calvin se procure par trahison un livre

que l'Espagnol fait imprimer secrètement à Venise, et le dénonce ; Servet, chassé de cette ville, ignorant la conduite et la cruauté de son adversaire, se réfugie à Genève. Son procès ne fut pas long : jeté en prison, il écrit aux magnifiques Seigneurs : « Les poulx me man-« gent tout vif ; mes chausses sont déchirées, et je n'ai « de quoi changer ni pourpoint, ni chemise qu'une « méchante. Je vous supplie très-humblement que vous « plaise abréger ces grandes *dilatations*, ou me mettre « hors de la criminalité.... » Le Conseil voulait envoyer une chemise et des habits ; Calvin s'y opposa et fut obéi.

Servet est traîné au supplice : frappé d'un coup de bâton par le valet du bourreau, il tombe sur les genoux, et s'écrie : « Le glaive et non le feu ! Ou je pourrais « perdre mon âme dans le désespoir ! » « Confesse ton « crime, dit Farel en l'étreignant. » Calvin était à la fenêtre, et regardait brûler lentement, à petit feu, l'homme qui s'était rendu coupable de quelques pamphlets contre son infaillibilité !

Non content de traquer et de punir la pensée dont il a déclaré et soutenu les franchises, Calvin s'attaque aux choses matérielles : les fêtes sont abolies, mais il daigne ouvrir la maison de Dieu une fois la semaine ; il fait passer la truelle sur l'église de Saint-Pierre, et dans ces murs dévastés, il établit sa chaire : il renverse, mutile, brise, foule aux pieds, jette aux flammes les chefs-d'œuvre de l'art ; il ne respecte ni les statues de Michel-Ange, ni les madones de Raphaël, ni les religieuses peintures d'André del Sarto ou du Pérugin, ni les crucifix ciselés par Cellini ; continuateur de son ami Farel, il fait la guerre à tout ce qui est du ressort de l'intelligence, à toutes les merveilles du génie de l'homme.

Le 27 mai 1564, le réfugié de Noyon, le Tibère de Genève, fatigué, accablé de combats, d'infirmités et sans nulle apparence de remords, rendit compte là haut de ses crimes, de ses perfidies, de ses trahisons, du sang dont il s'était gorgé. « Et sans m'informer davantage de « la vie et de la mort de Calvin, c'en est assez d'avoir « allumé dans sa patrie une flamme que tant de sang « répandu n'a pu éteindre, et d'être allé comparaître « devant le jugement de Dieu sans aucun remords d'un « si grand crime [1]. »

Au sein même du Protestantisme on a beaucoup écrit pour et contre Calvin; il a eu dans le Protestantisme des défenseurs ardents, des ennemis acharnés; nous n'essayerons pas d'établir entre eux une conciliation, une espèce de syncrétisme impossibles : du reste, c'est une affaire de famille, cela ne nous regarde pas; nous voudrions seulement connaître la véritable pensée du philosophe de Genève sur l'odieux despote qui fit de Genève sa patrie adoptive: « Ceux qui ne considèrent Calvin « que comme théologien, dit-il, connaissent mal l'étendue « de son génie. La rédaction de nos sages édits, à la- « quelle il eut beaucoup de part, lui fait autant d'honneur « que son institution. Quelque révolution que le temps « puisse amener dans notre culte, tant que l'amour de « la patrie et de la liberté ne sera pas éteint parmi « nous, jamais la mémoire de ce grand homme ne ces- « sera d'y être en bénédiction [2]. »

Sages édits, honneur de l'institution, bénédiction, et surtout *amour de la liberté,* tous ces mots prononcés à

[1] Bossuet.

[2] J.-J. Rousseau. — *Contrat social,* livre II, chap. VII.

propos de Calvin par l'un des plus éloquents défenseurs de la *liberté*, c'est assez étrange ; mais voici la réponse et la réfutation : « Quel homme fut jamais plus tranchant, « plus impérieux, plus décisif, plus divinement infail- « lible, à son gré, que Calvin, pour qui la moindre op- « position, la moindre objection qu'on osait lui faire, « était toujours une œuvre de Satan, un crime digne « du feu ! Ce n'est pas au seul Servet qu'il en a coûté « la vie pour avoir osé penser autrement que lui [1]. » Parlez après cela de *bénédiction* et de *liberté !* Il n'y a que les philosophes pour être ainsi d'accord avec eux-mêmes.

La doctrine de Calvin, altérée par ses disciples, est cependant plus claire que celle des autres chefs du Protestantisme. Dans l'Eucharistie, le corps de Notre-Seigneur n'est réellement et substantiellement que dans le ciel. Les vœux, excepté ceux du baptême, sont une tyrannie. Deux sacrements, *le Baptême et la Cène*. Point de culte extérieur, ni d'invocation des saints, ni d'évêques, de prêtres, de fêtes, de croix, de bénédictions, d'indulgences, de messes, de purgatoire. Point de jeûne ni d'abstinence, l'usage de la viande est chose indifférente. Le libre arbitre a été complétement annulé par le péché ; Dieu a créé les hommes pour le démon, non à cause de leurs crimes, mais parce que tel est son plaisir. La prédestination et la réprobation sont antérieures à la prévision de quelque œuvre que ce soit, bonne ou mauvaise. Les justes ne sauraient faire aucune bonne œuvre, à cause du péché originel ; ils n'y sont pas obligés, exempts qu'ils sont de l'obligation d'en observer la loi. Les œuvres de justice ne méritent que l'enfer.....

[1] J.-J. Rousseau. — *Lettres écrites de la Montagne*, partie I, lettre II.

Système noble et consolant, qui fait de Dieu le plus abominable des tyrans ! Calvin fait Dieu à son image. Les Luthériens regardent ses sentiments sur la prédestination et la réparation comme des opinions mahométanes ; c'est faire injure à Mahomet. « Il ne faut pas asbahir, dit « Jacques André, ministre et chancelier de l'Université « de Tubingen, il ne faut pas asbahir si beaucoup de Cal- « vinistes, en Pologne, Transylvanie et Hongrie sont deve- « nus Ariens et autres Mahométistes, en suivant le che- « min que leur ouvre la doctrine de leur maître Calvin. »

Voilà ce que soutenait Calvin à grand renfort d'injures sordides et immondes ; voilà malheureusement aussi ce qu'il soutenait par le fer et le feu, par les tenailles, les tortures, le plomb fondu et la mort. Figure sombre et sinistre, l'une des plus odieuses que nous ait laissées l'histoire ; théologastre cruel qui, cherchant à bâtir, à s'élever sur des ruines déjà faites avant lui, n'a réussi qu'à léguer à ses disciples la haine de l'intelligence, la négation du progrès, et le fatalisme !

CAMÉRONIENS.

Disciples d'Archibald Caméron, que l'on a confondu à tort avec Jean Caméron, aussi né à Glascow, et qui, professeur en France, enseignait une vocation et une grâce universelles, et mourut de chagrin pour avoir été bâtonné par un protestant furieux de le voir s'opposer à la révolte contre Louis XIII. Le véritable chef des Caméroniens fut Archibald. Calvinistes rigides, ils se rapprochaient des Remontrants ou Arminiens de Hollande, et comme eux essayaient en vain de concilier la fatalité qu'implique la doctrine de Calvin avec la bonté de Dieu.

Ils déclarèrent Charles II déchu de la couronne ; en 1690, ils se réunirent aux autres Presbytériens ; mais, en 1706, ils excitèrent de nouveaux troubles en Écosse, et furent bientôt complétement défaits.

CAMISARDS.

Les Camisards, ainsi nommés de *chemise* ou d'une espèce de blouse dont ils se revêtaient, ou bien encore de *camisade*, attaque brusque et imprévue, témoin la camisade de Boulogne en 1544. Les Camisards sont nés de la révocation de l'édit de Nantes. Nous n'avons heureusement pas à juger ce triste épisode du grand règne, et nous serions, dans tous les cas, plus sévère que l'époque et surtout que les philosophes du dix-huitième siècle. Bayle, qui n'est pas suspect, soutient que les Calvinistes ont forcé Louis XIV à la révocation, que toutes les lois des États protestants ont été bien plus rigoureuses contre le Catholicisme, et il se moque de tant de lamentations. Toutes les villes de France adressèrent des remercîments au roi. Il n'est pas rare de trouver chez les philosophes l'approbation de cette grande injustice : « Nos gens de lettres, écrit Bernardin de Saint-« Pierre, qui n'ont pas voyagé ou qui réfléchissent peu, « crient de temps en temps contre la révocation de l'édit « de Nantes. Il faut dire la vérité ; ils ont écrit plus par « haine pour les prêtres que pour la vérité. L'esprit de « tolérance qu'ils veulent établir est un vain prétexte « dont ils se couvrent, car les Protestants qu'ils veulent « rappeler sont tout aussi intolérants qu'ils accusent les « Catholiques de l'être[1]. »

[1] *Etudes de la Nature*. Étude XIII.

Saint-Lambert avoue[1] que « l'esprit républicain et « même démocratique, qui a toujours dominé chez les « Calvinistes, était aussi contraire à la monarchie, que « la religion catholique lui est favorable. » Il ajoute que « Louis XIV fut trompé par ses ministres, *et céda trop au « vœu général de la nation.* » Voltaire, en lançant le sarcasme sur les auteurs et les défenseurs, en les poursuivant même d'une éloquence qui ne lui est pas habituelle, a toute sa vie cherché les moyens d'excuser le roi. Les sceptiques du dernier siècle qui, j'ignore pourquoi, ont érigé Fénelon en apôtre de la tolérance, sans tenir compte de Fléchier, de Mascaron, tout aussi tolérants que le noble archevêque, ont beaucoup loué ce dernier d'avoir prié Louis XIV d'éloigner des missions qu'il lui confiait tout appareil militaire. Ne dirait-on pas que les autres missionnaires ont tous imploré le secours des dragons? Ne dirait-on pas que l'évêque de Tulles, que l'évêque de Nîmes ont fait sabrer, torturer, traquer dans les bois, les récalcitrants jusqu'à ce qu'ils eussent prononcé le mot sacramentel : *Je me réunirai?* Nous ne savons pourquoi, en adoptant Fénelon qui demandait à son royal élève « s'il s'était servi de toute son autorité « pour rendre l'irréligion muette, » reproche très-antiphilosophique, ce me semble, messieurs les philosophes, désireux de l'enclaver dans leurs rangs, en ont repoussé Mascaron, Fléchier et Bossuet, qui certes n'appelaient point de soldats à leur aide.

Il n'y eut dans le diocèse de Meaux aucune exécution militaire; Bossuet fit, par son crédit, éloigner les troupes. Payen, témoin oculaire, rapporte « qu'après la

[1] *Analyse historique de la Société.*

« révocation de l'édit de Nantes, Bossuet informé des « différents lieux où se réunissaient les Protestants ré« pandus dans son diocèse, allait, au moment où l'on « s'y attendait le moins, les surprendre charitablement, « faisait arrêter son carrosse loin du lieu où ils étaient « réunis, s'y rendait à pied, frappait à la porte, et entrait « tout à coup. Un étonnement mêlé de crainte se peignait « sur tous les visages; mais Bossuet s'empressait de les « rassurer en leur disant avec douceur : « Mes enfants, « là où sont les brebis, le pasteur doit y être. Mon « devoir est de chercher les brebis égarées et de les rame« ner au bercail; de quoi est-il question aujourd'hui? » « Après avoir écouté leurs raisons, il entrait en matière, « et les instruisait. »

Les Protestants, au nombre de sept à huit cents, firent à Lisy une émeute à main armée; les chefs furent arrêtés, et quatre condamnés à mort. Bossuet écrivit sur-le-champ à la cour, et obtint leur grâce.

Le ministre du Bourdieu écrivait à un ami aussi protestant, M. de Saussan, conseiller à la cour des aides de Montpellier : « Ce prélat *n'emploie que des voies « évangéliques pour nous persuader sa religion*. Il prê« che, il compose des livres, et travaille à nous faire « quitter notre créance *par des moyens convenables à « son caractère et à l'esprit du Christianisme*. Nous « devons avoir de la reconnaissance pour *les soins cha« ritables* de ce grand prélat, et examiner ses ouvrages « sans préoccupations, *comme venant d'un cœur qui « nous aime* et souhaite notre salut... Il sait que *la per« suasion et l'évidence sont les seules clefs qui ouvrent les « cœurs;* il sait qu'autrement on peut faire des hypo« crites, mais que l'on ne fera jamais de bons chré-

« tiens. Il sait que les conversions que l'on fait par une « autre voie sont des invasions et non pas de légitimes « conquêtes. Ainsi *les intentions droites et pures de ce « grand homme*, jointes au ressentiment de vos fa- « veurs, m'ont déterminé à vous envoyer les réflexions « que j'ai faites sur la lettre que vous m'avez donnée. »

Ces paroles d'un adversaire sont bien remarquables, d'autant que Bossuet malmenait terriblement le Protestantisme dans ses écrits polémiques.

Et d'Alembert, devant une académie de philosophes : « Les Protestants, et surtout le fanatique Jurieu, dont « les calomnies auraient déshonoré la meilleure cause, « ont aussi taxé Bossuet de barbarie à leur égard, et « d'avoir autorisé par ses conseils la persécution vio- « lente, si contraire au Christianisme, à l'humanité, à « la politique même, que Louis XIV eut le malheur « d'ordonner ou de permettre contre les réformés. Per- « sonne n'ignore que des hommes alors très-accrédités, « et plus ennemis encore de Bossuet vivant que de Cal- « vin qui n'était plus, furent les détestables auteurs de « cette persécution, dont ils voulaient faire retomber la « haine sur l'évêque de Meaux ; mais il se défendit hau- « tement d'être leur complice. Il ne craignit pas de « prendre les nouveaux convertis à témoins de ses « réclamations contre ces expéditions militaires et « cruelles, si connues sous le nom de *mission dragonne*. « Accoutumé à ne soumettre que par les armes de la « persuasion ses frères égarés, *il ne pouvait*, disait-il, « *se résoudre à regarder les baïonnettes comme des instru- « ments de persuasion*[1]. »

[1] D'Alembert. *Eloge de Bossuet*, lu à l'Académie le 25 mai 1775.

Bossuet lui-même aurait-il osé dire dans sa belle *Lettre pastorale aux nouveaux convertis de son diocèse* : « Aucun de vous n'a souffert de violence ni dans sa « personne ni dans ses biens... Loin d'avoir souffert « des tourments, vous n'en avez seulement pas entendu « parler. J'entends dire la même chose aux autres évê- « ques ; mais pour vous, mes frères, je ne dis rien que « vous ne disiez tout aussi bien que moi. Vous êtes « revenus paisiblement à nous, vous le savez. Quand « j'ai prêché la sainte parole, le Saint-Esprit vous a fait « ressentir que j'étais votre pasteur. Je vous ai vus « autour de la chaire avec le même empressement que « le reste du troupeau... »

Certes, c'était là une arme terrible qu'auraient tournée contre lui Jurieu et ses coreligionnaires ; personne ne s'est levé et n'a dit : Vous en avez menti, Monseigneur ! Tout cela n'empêchera pas qu'on écrive encore de nos jours : « Ces missions armées dont Bos- « suet sera éternellement comptable... » Phrase étonnante qui se trouve textuellement dans un article de la *Presse* sur l'abbé Fleury, en date du 23 janvier 1838 !

Comparez cette conduite avec celle de Luther et de Calvin : comptez les condamnés à mort catholiques dont les prétendus réformés ont demandé et obtenu la grâce.

Bossuet n'eut aucune part au triste plan de Louvois ; il n'eut point part au conseil et ne fut pas même consulté, car le fier ministre le craignait ; c'est à lui que Fénelon, dont les philosophes ont fait grimacer la tolérance, sans songer que, fils soumis de l'Église, il se déclarait lui-même *aussi docile que la dernière brebis du troupeau*, et qu'il n'a jamais transigé avec les faux sages,

dont il a, comme Bossuet, combattu toute sa vie les erreurs sans détour, sans merci, sans concession aucune; c'est, dis-je, à Bossuet que Fénelon dut les missions de la Saintonge et du Poitou. L'évêque de Meaux savait choisir ses hommes, et ne les choisissait point parmi ceux qui se faisaient suivre de dragons. Il convertit beaucoup de Protestants par sa seule douceur; il en sauva de la mort; il en fit rentrer dans leurs biens; il obtenait qu'ils fussent soulagés d'une partie de leurs impositions; il a flétri les violences de Louvois, inspiré de la modération à Louis XIV, mérité les bénédictions de Rome et de Genève, et, plus heureux que Fénelon, qui fut tout aussi coupable que lui, il a échappé aux éloges du dix-huitième siècle et au bonnet rouge de Marie-Joseph Chénier!

L'irrésistible envie de faire justice d'une longue calomnie nous a peut-être trop entraîné. Revenons aux Camisards.

Les Camisards sont nés, nous l'avons dit, de la révocation de l'Édit de Nantes. L'histoire du Protestantisme prouve qu'en les combattant le gouvernement français était en état de légitime défense, droit des monarchies comme des républiques, de Louis XIV en 1704 comme du général Cavaignac en 1848. Les Camisards étaient des insurgés. Le dernier article de la *Révocation* est remarquable. Il était permis aux Calvinistes de demeurer chez eux, de jouir de leurs biens, de faire leur commerce sans être tourmentés pour cause de religion, pourvu qu'ils ne l'exerçassent pas publiquement, qu'ils ne tinssent point d'assemblées. Tout était paisible; mais les ministres réfugiés à Genève fomentaient la rébellion chez leurs coreligionnaires restés en France : comité

révolutionnaire en rapport, ainsi que tous les comités de ce genre, avec l'étranger. L'initiation est curieuse; elle est décrite avec détails par l'abbé Grégoire, cet implacable ennemi du pape et de Louis XIV : « Quand un « élève avait fait des progrès, dit-il, et se trouvait suffi- « samment prévenu contre les *abominations* des Pa- « pistes, un fanatique nommé du Serre — celui-ci avait « reçu mission des Protestants — lui soufflait dans la « bouche pour lui communiquer le don de prophétie, « en l'exhortant à le communiquer à tous ceux qu'il en « jugerait véritablement dignes. Les autres élèves, stu- « péfaits, attendaient avec impatience le moment d'ob- « tenir la même faveur. De là sortit un essaim d'enthou- « siastes. Bientôt des prophètes pullulèrent de toutes « parts; on les comptait par centaines; c'étaient quel- « quefois des enfants de sept à huit ans... Les fanatiques « s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, les « lieux déserts, sur les cimes des montagnes, au nombre « de quatre à cinq cents, quelquefois même de trois à « quatre mille. Là, ils attendaient l'Esprit d'en haut..... « Puis, le prophète soufflait dans la bouche des aspirants « le don de prophétie, en leur disant : « Recevez le « Saint-Esprit. » Alors ils prophétisaient à leur tour, « tremblaient, se roulaient, écumaient..... Ce fanatisme, « réduit à un système, comptait trois grades : *l'avertis- « sement, le souffle, la prophétie et le don*. Chaque troupe « avait un prophète. On pillait, on brûlait les églises, on « massacrait les curés; ENVIRON QUATRE MILLE CATHO- « LIQUES ET QUATRE-VINGTS PRÊTRES FURENT ÉGORGÉS « EN 1704. Celui de Saint-André de Lancise fut précipité « du haut de son clocher. Fléchier, l'illustre et pieux « évêque de Nîmes, décrit, dans une lettre pastorale,

« tous leurs ravages et leurs massacres, que Villars, Ber-
« wick et divers généraux parvinrent enfin à calmer[1]. »

Cela est fort mal rédigé; on ne *calme* pas des *ravages* et des *massacres*. Fléchier n'écrivait pas ainsi, mais c'est historique, — et la *remarque subsiste*.

Jurieu, retiré à Rotterdam,

Prenant un peu de courage
Pour les gens qui se battaient,

en appelait aux armes, annonçait l'extinction de la religion romaine et le règne glorieux du Calvinisme, sans effusion de sang, ou *avec peu de sang répandu*. Il avait lu cela dans le XVIe chapitre de l'Apocalypse. Et les prophéties suivaient leur cours; les femmes s'en mêlaient, entre autres la belle Isabeau, bergère de Crest. On tombait, on s'endormait, on avait des mouvements convulsifs; on avait des extases, on prophétisait en patois ou en français détestable; on ne pouvait réussir à réveiller à coups d'épingle les enfants-prophètes, les petites prophétesses, etc., etc.... Du fanatisme on en vint à l'insurrection : les Camisards se levèrent enfin, dociles à la voix lointaine de Jurieu. Ils commencèrent par l'assassinat. — Rossi à Rome. — Ils tuèrent l'abbé de l'Anglade du Chayla, en mission à Pont-de-Montvert; Esprit Séguier, cardeur, anciennement condamné à mort pour viol sur une petite fille, était un des meurtriers.

Cavalier, le héros de M. Eugène Sue, fut nommé par le Consistoire secret de Nîmes, commandant général des troupes insurgées; homme brave, d'un caractère doux, mais fanatisé. « C'était un petit homme blond, d'une physionomie douce et agréable, » dit Voltaire, qui l'avait

[1] Grégoire. — *Histoire des Sectes religieuses*, tome II.

vu en Hollande et en Angleterre. Le garçon boulanger fut d'abord heureux dans ses attaques : il incendia l'église et quatorze maisons du village de Pouls, fit massacrer les habitants. Le 27 septembre 1703, à Aubais, les bandits sous ses ordres coupèrent en morceaux une jeune fille de trois ans ; à Saturargues, ils éventrèrent des femmes enceintes, jetèrent un homme, sa femme et leurs trois enfants sur un même lit, les percèrent de coups de poignard et versèrent de l'huile bouillante sur leurs blessures. A Vernède, ils écorchèrent vif le commandeur de Castellane, âgé de quatre-vingt-dix ans. Enfin, *les cadets de la Croix,* troupe catholique, se réunirent pour venger leur pays, l'humanité, la religion. Les représailles furent sanglantes : ils répondirent aux massacres par les massacres, à l'incendie par l'incendie. Et, pendant ce temps, le doux Fléchier faisait un appel à la concorde, et n'était pas écouté. Les Camisards furent intimidés : Montrevel les enveloppa de son infanterie, les força de se retirer sur les hauteurs de Nages, et les tailla en pièces, malgré leur résistance désespérée. Cavalier se sauva, déguisé en paysan. Les chefs se sauvent toujours. En mai 1704, Cavalier fit sa soumission. Trois de ses lieutenants, Catinat, Ravanel et Rolland, poursuivirent son œuvre ; mais Villars mit fin à l'insurrection, à ce plus saint des devoirs, pendant que le héros de M. Eugène Sue recevait du gouvernement français le grade de colonel, une pension de douze cents livres et un brevet de capitaine pour son frère. Vrai type des héros de révolutions ! Cavalier avait pourtant laissé huit cents de ses adeptes sur le champ de bataille de Nages. Il passa ensuite au service de l'Angleterre, à la bataille d'Almanza montra toute sa bravoure naturelle, et, gouverneur de

« autant de femmes que nous pourrons ! » Il n'en prit qu'une pourtant, Anna Moscha, mais avec grande fanfare. A son mariage, ses disciples célébrèrent une messe où l'on dit des oraisons composées par eux et pour la circonstance. Une de ces oraisons commençait ainsi : « O Dieu, qui avez daigné, malgré l'extrême « aveuglement de vos prêtres, faire la grâce au bien- « heureux Carlstadt d'être le premier qui ait osé pren- « dre femme, sans avoir égard aux lois du Papisme, « nous vous prions, etc... »

Traqué, chassé de partout à l'instigation de Luther, Carlstadt mendiait de ville en ville, payant en erreurs empoisonnées le pain qu'on lui jetait miséricordieusement ; il écrivait à Schwenckfeld, qui, lui aussi, riait de l'impanation de Luther : « Je serai bientôt forcé de tout « vendre pour vivre, ma défroque, ma robe, ma pote- « rie, tout mon ménage. Personne n'a pitié de moi ; je « crois qu'on me verra mourir de faim, moi et mon « enfant. » Luther étouffa ces plaintes ; Carlstadt, chassé de la Saxe, vint à Bâle, et, comme il l'avait prédit, mourut de misère.

Ce malheureux avait parié, un jour, en buvant, qu'il renouvellerait les opinions de Bérenger contre la présence réelle ; pour commencer, il soutint que Jésus-Christ disant : *Ceci est mon corps*, n'entendait pas signifier ce qu'il donnait, mais qu'il voulait seulement se montrer assis à table, montrer son corps qui allait être livré pour le rachat de l'homme. Il eut des disciples qui accueillirent et soutinrent cette absurdité. Suivant lui, l'homme depuis sa chute ne possède pas même l'ombre de la liberté ; l'œuvre, bonne ou mauvaise, est toujours une offense à Dieu. Point d'images, de messes basses,

d'élévation du Saint-Sacrement; communion sous les deux espèces; point de confession auriculaire, de vœux, de jeûne ni d'abstinence, etc....

Bossuet raconte[1] l'origine de ses disputes avec son ancien élève : « Au sortir du sermon de Luther, Carlo-« stadt le vint trouver à l'Ourse-Noire, où il logeait; « lieu remarquable dans cette histoire, pour avoir « donné le commencement à la guerre sacramentaire « parmi les réformés. Là, parmi d'autres discours, et « après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition, « Carlostadt déclare à Luther qu'il ne pouvait souffrir son « opinion de la présence réelle. Luther avec un air dé-« daigneux le défia d'écrire contre lui, et lui promit un « florin d'or s'il l'entreprenait. Il tire le florin de sa « poche. Carlostadt le met dans la sienne. Ils touchèrent « en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuelle-« ment de se faire bonne guerre. Luther but à la santé « de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il allait mettre au « jour; Carlostadt fit raison, et avala le verre plein. Ainsi « la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 août, « en 1524. L'adieu des combattants fut mémorable. « *Puissé-je te voir sur la roue!* dit Carlostadt à Luther. « *Puisses-tu te rompre le cou avant que de sortir de la* « *ville!* L'entrée n'avait pas été moins agréable. Par les « soins de Carlostadt, Luther, entrant dans Orlamonde, « *fut reçu à grands coups de pierre, et presque accablé de* « *boue*. Voilà le nouvel Évangile; voilà les actes des « nouveaux apôtres. » Bossuet annonçait qu'il raconterait cette *mémorable histoire comme elle se trouve parmi les œuvres de Luther, comme elle est avouée par*

[1] *Histoire des Variations*, livre II.

les Luthériens, et comme les historiens protestants l'ont rapportée. Tenant parole, il cite ses autorités : *Luther*, t. II, *Jen.* 447 ; *Calix. Judic.* n° 49 ; *Hospin.* 2e part. *ad an.* 1524 ; F. 32 ; *Epist. Luth. ad argent.* t. VII, f. 302.

CATHARES ou CATHARISTES.

De καθαρὸς, *pur*. Ce nom est ancien : au troisième siècle, l'antipape Novatien et Novat, prêtre de Carthage, furent leurs chefs ; les Montanistes, les Manichéens, les Albigeois s'appelèrent tour à tour ainsi. Les Calvinistes de la Grande-Bretagne et surtout ceux de l'Écosse, ont pris indifféremment le nom de *Cathares* ou de *Puritains*, qui n'en est que la traduction.

CÉCÉDÉRIENS.

Nos recherches ont été vaines, comme pour les *Relief-Cécédériens*.

CHEMNITZIENS.

Disciples de Martin Chemnitzius, né à Britzen (Brandebourg), en 1522, mort en 1586. En 1556, s'émut, entre les Réformés, une querelle sur le dogme de l'Ubiquité ; Jean Timann, Westphal, Brentius, Andrea y jouèrent un rôle ; Chemnitzius réduisit les articles de la Toute-présence et de la communication des idiomes, à peu près à la teneur que l'Église luthérienne a conservée ; mais il s'en éloigna en quelques points, et eut ses disciples tout comme un autre. Du reste, homme de science.

CHERCHEURS.

Ils attendent et *cherchent* une révélation plus complète et plus satisfaisante ; cette révélation a eu lieu, mais elle ne se trouve dans aucune religion établie et connue. Ils lisent avec soin l'Écriture, et prient Dieu de les éclairer. Ils ont été connus sous ce nom en Angleterre, et sont très-répandus maintenant aux États-Unis.

CHILIASTES.

C'est le nom grec des *Millenaires*. Voyez ce mot.

CHRÉTIENS.

Une secte protestante d'Amérique prend ce beau titre ; elle nie la Trinité, retient la doctrine du Christ, a, d'après une récente statistique, 1,500 églises, autant de Pasteurs, et 150,000 membres.

CLANCULAIRES.

De *clancularius*, qui se cache. Variété d'Anabaptistes opposés aux *Manifestaires*, Anabaptistes aussi. Il faut, en religion, parler en public comme le commun des hommes, et ne dire qu'en secret sa véritable pensée ; on n'est jamais obligé de faire profession de sa foi et de la confesser ; il suffit d'y rester attaché au fond de sa conscience. Système aussi commode et prudent que lâche ; système en honneur de nos jours, surtout en politique.

COCCÉIENS.

Disciples de Jean Coccéius, né à Brême en 1603, mort à Leyde en 1669.

Jamais fou, égaré par une science bizarre et mal digérée, n'attira plus de Disciples. Compilateur universel, il a écrit dix volumes in-folio de rêveries étranges et que, seul, un Coccéien peut avoir le courage de lire. Il enseignait un règne visible de Jésus-Christ qui abolirait avant la fin des siècles le règne de l'Antéchrist ; que l'Ancien Testament est entièrement typique; que les actions et les discours de Notre-Seigneur sur la terre sont des figures de ce qui doit arriver un jour dans l'Église chrétienne; que les fidèles de l'Ancien Testament ont été justifiés d'une manière différente de celle qui procura la justification aux fidèles sous l'Évangile, etc.... Les Coccéiens sont en grande partie Cartésiens, aussi leur chef fut-il violemment attaqué par Gisbert Voët, grand ennemi de Descartes; leur querelle eut, à l'époque, du retentissement ; Voët fut soutenu par Desmarets, Hulsius, Hoornbeek, Leydecker, Spanheim, Van-Mastricht; dans l'autre camp, s'alignaient, intrépides défenseurs de Coccéius, Allinga, Heidamus, Braunius, Alting, Wittichius, Momma Gurtler, Gulichius, Burmann, Van-der-Wayen, etc.... Dénombrement homérique de noms profondément oubliés ; interminable démêlé qui n'avança rien, qui prouva pourtant une chose; c'est que, pour conquérir plus de disciples, plus d'adeptes que les autres rêveurs, il faut rêver plus étrangement et dire plus de sottises.

COLLÉGIENS.

Ainsi nommés parce qu'ils s'assemblaient en particulier les premiers dimanches de chaque mois, avec la liberté pour tous de parler, de chanter, d'expliquer l'Écriture. C'est une combinaison d'Anabaptistes et d'Arminiens, chacun sacrifiant quelque chose de son système : Anabaptistes, ils ne baptisent qu'en plongeant tout le corps dans l'eau ; Arminiens, ils sont Unitaires, c'est-à-dire Ariens ou Sociniens. Ils ne communiaient jamais dans leur collége; mais, deux fois l'an, ils venaient de tous les points de la Hollande se réunir à Riusbourg, village près de Leyde ; là, non point un ministre, mais le premier arrivé à la table, distribuait aux autres la communion, et sans en exclure personne, même ceux d'une secte différente.

COMMUNICANTS.

Anabaptistes ainsi nommés parce que, à l'imitation des anciens Nicolaïtes, chez eux tout était en commun, femmes et enfants.

CONFESSIONISTES.

Nous ne pouvons même mentionner la multitude de *confessions* dressées par la multitude des sectes ; seulement, depuis Zwingle jusqu'à la mort de Calvin, on compte cinq confessions de foi helvétiques ! Encore moins pouvons-nous caractériser chacune d'elles. Quelques-unes diffèrent peu des autres ; quelques-unes s'en séparent complétement ; toutes prouvent la folie de la

raison humaine abandonnée à elle-même, sans frein, sans guide, sans boussole, sans autorité.

CONFESSIONISTES D'AUGSBOURG.

Ceux des Luthériens d'Allemagne qui, le [illegible] avril 1530, présentèrent à Charles-Quint les articles de leur croyance. La Diète s'ouvrit le 20 juin, en présence de l'empereur, du roi Ferdinand de Hongrie, des électeurs, des princes de l'Empire, des députés des villes impériales. Les docteurs catholiques furent Eckius, Cochlée, [illegible] et Faber; les docteurs réformés, Jonas, Spalatin, Agricola et Mélanchthon, rédacteur de la Confession. Ils voulaient que les Catholiques formulassent aussi la leur : « Pourquoi ? répondit Faber. Nous « croyons aujourd'hui ce que nous croyions hier, ce que « nous croirons demain ! » Il n'en fut pas ainsi des Protestants : cette pauvre Confession fut faite, défaite, corrigée, augmentée, diminuée, retournée dans tous les sens, et par Mélanchthon lui-même ; puis, reprise encore, encore remaniée cinq fois en cinquante ans. Au colloque de Hertzberg, Andreas Musculus se plaignait de ce qu'elle avait changé douze fois de figure. De variantes en variantes, qu'est-elle devenue ?

I. — CONFESSIONISTES DE BALE.

Il y a eu deux confessions de Bâle ; dans la première la présence sacramentelle n'est pas réelle ; Jésus-Christ n'est présent dans la Cène qu'au figuré, comme l'eau demeure dans le baptême où la rémission des péchés nous est offerte. Confession rédigée par Bucer.

II. — CONFESSIONISTES DE BALE.

La seconde, toujours rédigée par Bucer, adoucit la première : « Le corps et le sang ne sont pas naturelle-
« ment unis au pain et au vin ; mais le pain et le vin
« sont des symboles par lesquels Jésus-Christ lui-même
« a voulu nous donner une véritable communication de
« son corps et de son sang, non pour nous servir au
« ventre d'une nourriture périssable, mais pour être un
« aliment de vie éternelle. »

CONFESSIONISTES DE BELGIQUE.
CONFESSIONISTES DE BOHÊME.

Ils prirent ouvertement ce titre en 1533, et engendrèrent une foule d'églises.

CONFESSIONISTES DE FRANCFORT.

Ils répétèrent la confession d'Augsbourg, en y ajoutant que Jésus-Christ est donné dans l'usage de l'Eucharistie vraiment et substantiellement, et d'une manière vivifiante ; mais ce sacrement contient deux choses, c'est-à-dire, le pain et le corps. C'est une invention des moines, ignorée par toute l'antiquité, de dire que le corps nous soit donné dans l'espèce du pain. — Bien trouvé ! Vrai surtout !

CONFESSIONISTES OPINIATRES.

Variété de Luthériens ; on les nomme aussi *récalcitrants*. Jovet disait que c'est une des trente-neuf sectes sorties du Luthéranisme ; il y en a eu bien davantage depuis.

CONFESSIONISTES POLONAIS.

Quelques Polonais séparés défendaient le sens figuré, mais trois ans après, en 1570, ils s'expliquèrent, au synode de Czenger, d'une façon particulière. Ils condamnèrent la *réalité* des Catholiques et la *folie* des Luthériens qui mettent le corps avec le pain. Ils reconnurent que la transsubstantiation est nécessaire, même selon les principes des Luthériens. Ils les appellent *mangeurs de chair humaine*, leur attribuant une manière de communier *charnelle et sanglante*. Ils condamnèrent aussi les Sacramentaires, rejetant « la rêverie de ceux qui croient « que la Cène est un signe vide du Seigneur absent. » Leur doctrine, à la fois luthérienne, zwinglienne, ubiquitaire et vaudoise est assez difficile à saisir.

CONFESSIONISTES RIGIDES.

Ils suivaient, sur la Cène, la doctrine d'Amsdorf. (Voyez ce mot.)

CONFESSIONISTES SAXONIQUES.

Confession dressée par Mélanchthon sur l'ordre de l'électeur Maurice. Mélanchthon l'appelait une répétition de celle d'Augsbourg, mais évitait cependant de dire comme dans cette dernière « que le corps et le sang sont vrai« ment donnés avec le pain. »

CONFESSIONISTES DE STRASBOURG.

Confession dressée par Bucer; il n'exclut formellement que la transsubstantiation, et laisse la présence

réelle et substantielle. Bucer souscrivait en même temps à la confession d'Augsbourg, retenait celle de Strasbourg, et autorisait ainsi, dit Bossuet, deux actes faits pour se détruire l'un l'autre. Il reçut, ainsi que les réformés de Strasbourg, trois ou quatre confessions de foi contradictoires.

CONFESSION TÉTRAPOLITAINE.

Les Luthériens refusant de faire cause commune avec les Zwingliens, ceux-ci dressèrent une confession particulière qui, sous le nom de *Tétrapolitaine*, fut présentée à l'Empereur et à la Diète. Elle diffère peu de celle d'Augsbourg. Ainsi nommée des *quatre* villes Strasbourg, Constance, Memmingen et Lindau.

CONFESSIONISTES DE WIRTEMBERG.

Confession dressée dans cette ville par Luther, Mélanchthon, Jonas, Menius, Bugenhagen; signée par Bucer, Musculus, Capiton, qui se réservaient de prêcher ailleurs et plus tard d'autres sentiments.

CONFESSIONISTES DE ZURICH.

Confession adoptée par les Protestants qui, en 1521, suivirent la doctrine de Zwingle. On compte cinq Confessions helvétiques depuis celle-là jusqu'à la mort de Calvin. Une nouvelle de Zwingle en 1530; une de Bâle en 1532; une autre de Bâle encore en 1536; une en 1554; ce qui n'empêcha pas celle de 1566. Toutes passent alternativement de Calvin à Zwingle, de Zwingle à Calvin. En 1536, ce dernier, de concert avec Farel, publiait le formulaire sous ce titre : « La confession de Foy, la-

» [illegible] et habitants de Genève et » [illegible] et tenir. » Les subjects, habitants et [illegible] il n'en fut ni plus ni moins. De [illegible] monsieur Calvin commettait-il cet attentat à la liberté de conscience ?

Nous [illegible] le loi abondent : les [illegible] ne se peuvent [illegible] avisez aux [illegible] vos frères pour [illegible] vos lecteurs par- [illegible] ne comprennent pas [illegible] Ils en auront des [illegible] le monde s'aperçoive [illegible] parfaitement rempli une partie du grand précepte de l'art. *Variété dans l'u-* [illegible] seule vous a manqué, vous manque, vous manquera.

CONFORMISTES.

On appelle ainsi ceux qui, en Angleterre, adoptent la religion reconnue par la loi : les Luthériens, Quakers, Presbytériens, Sociniens, sont non-Conformistes. Les Conformistes sont les [illegible] de l'endroit.

CONGRÉGATIONALISTES.

Disciples de Morton et du comte d'Argyle, vers la fin du *seizième siècle*. Leur doctrine ressemble à celle des Brownistes et des Indépendants d'Écosse : ils ont des synodes qui ne donnent point de préceptes, mais seulement des conseils et des avis : on les trouve en grand nombre aux États-Unis : leur culte est le culte officiel

du Massachusets. *Congrégationaires, Congrégationistes, Congrégationalistes de Jésus,* c'est la même chose.

CONQUÉRANTS.

Disciples de Munzer, Anabaptistes furieux qui rêvaient, par la conquête, la destruction de toute autorité, et ensuite la fondation d'une monarchie universelle à leur profit. Ils combattirent avec un fanatisme cruel, mais ils surent mourir avec courage ; battus et dispersés, ceux qui survécurent renoncèrent aux armes, et se réunirent aux Anabaptistes purs et pacifiques ; ils auraient dû commencer par là.

CONSCIENCIEUX.

On donnait anciennement, comme aujourd'hui, ce nom à des hérétiques qui ne reconnaissaient que leur conscience pour règle de conduite ; un Allemand nommé Matthias Knutzen renouvela au dix-septième siècle ce système, qui le conduisit lui-même à l'athéisme.

CONTRE-REMONTRANTS.

En 1611, les Arminiens furent en Hollande appelés *Remontrants*, à cause d'une *remontrance* qu'ils présentèrent aux États ; les Calvinistes députèrent à la Haye six de leurs ministres porteurs d'une *contraremonstrantia*, comme ils disaient dans leur beau latin ; de là le nom de *Contre-remontrants* donné aux Gomaristes. (Voir ce mot.)

CORNHERISTES.

Disciples d'un Théodore Cornhert, secrétaire des États de Hollande, et qui, vers la fin du seizième siècle, joua

le rôle d'un enthousiaste. Il attendait que Dieu envoyât quelqu'un pour opérer la réunion. — Mort en 1590.

CORPORARII.

Subdivision des trois grandes fractions luthérienne, calviniste et zwinglienne; il s'agit de l'Eucharistie. Bellarmin nous dit que, de son temps (né en 1542, il est mort en 1621,) on comptait, parmi les Protestants, deux cents interprétations différentes de ces mots : « *Ceci est mon corps.* »

CRYPTO-CALVINISTES.

Calvinistes CACHÉS. Disciples du timide et variable Mélanchthon, qui professaient la doctrine de Calvin sans l'avouer, par crainte des colères de Luther; ils redoutaient aussi l'électeur de Saxe, Auguste, qui emprisonnait et déposait les partisans du Calvinisme : ils s'arrêtèrent à un moyen sage et prudent : ils furent Luthériens à l'extérieur, et Calvinistes dans leur pensée. Aujourd'hui même, que de *Crypto !*

DARBISTES.

Disciples de M. Darby, chef principal du Plymouthisme en France; mais les Plymouthistes ne veulent point accepter ce nom de Darbistes. Il y a de ces derniers dans les départements du Gard, de l'Hérault et à Marseille. Entre autres choses, abolition de tout ministère sacré; substitution du sacerdoce universel.

DAVIDIQUES.

Disciples de David-Georges, né à Gand, mort à Bâle

en 1556. Fils d'un batelier, David s'imagina, vers 1525, être le vrai Messie. Déjà, en 932, avait paru, sous le nom de David-el-David, un faux Messie révolté contre le roi de Perse. David Georges copia son homonyme; il était aussi le troisième David né, non de la chair, mais de l'esprit. Il avait promis à ses disciples qu'il ressusciterait trois jours après sa mort; aussi ce même troisième jour, le sénat de Bâle fit déterrer et brûler publiquement son corps.

David prêchait une doctrine plus parfaite que celle de la Bible, et consistant en ceci : Point de vie éternelle, de résurrection des morts, de jugement dernier; point de mariage; le corps peut être souillé, l'âme ne l'est jamais. Tout cela plus parfait que la Bible. Ses disciples, répandus dans le Holstein, ont fini par se mêler avec les Arminiens.

DEMI-OSIANDRIENS.

Ils tiennent pour vraie l'opinion de Luther quant à cette vie, et celle d'Osiander quant à l'autre vie. (Voyez *Osiandriens*.) On les appelle aussi *Médiosiandriens*.

DÉMONIAQUES.

Variété d'Anabaptistes, qui enseignaient que les démons seront sauvés à la fin du monde.

DÉORÉLITIENS.

Encore une variété d'Anabaptistes. La flore des Anabaptistes est très-féconde.

DENCHIENS.

Idem.

DÉRACINEURS.

Espèce de niveleurs qui, sous Cromwell, s'emparaient violemment des terres en friche.

DIAPHORISTES.

Luthériens mitigés, opposés aux *Antidiaphoristes*. (Voir ce mot.)

DISSIDENTS.

Nom convenable à tous, que nous donnons à tous, et que les Protestants se renvoient les uns aux autres.

On appelle spécialement de ce nom, *Dissenters*, ceux qui diffèrent de l'Église anglicane, soit sur des détails de discipline, soit sur des points de doctrine. Ce sont les *non-conformistes*. Ils ont beaucoup souffert sous les règnes d'Élisabeth et de Charles II. En Amérique, outre les Églises d'origine anglaise, il y a des Eglises continentales, savoir : suédoises, galloises, norwégiennes, allemandes surtout, et polonaises, lesquelles refusent de se ranger sous la discipline, nous pouvons dire sous le joug de l'Église anglicane. Cela fait un étrange tohu-bohu ; mais aussi les religions nationales ! Qui n'a pas le droit de leur dire : Non !

DOMINÉS.

Nouvelle secte en Hollande. En 1855, ils ont envoyé au synode une adresse pour lui signifier qu'ils ne reconnaissaient plus son autorité; cent vingt-trois Dominés ont adhéré, puis douze à treize cents. Les Dominés veulent faire revivre l'ancienne doctrine réformée et

briser le joug du synode qui la rejette. Un Dominé influent disait du haut de la chaire : « La transfiguration « de Notre Seigneur n'est qu'une illusion des sens cau- « sée par la neige et les nuages du matin. » Le synode s'en préoccupe peu, il se borne à des conseils : « Com- « battons, dit-il, l'Église catholique; plus de ces luttes « qui font le bonheur de nos ennemis. » Le synode en parle à son aise : comment faire cette alliance entre eux?

DUCHABORZES.

Secte de l'Église russe que l'on peut, ainsi que les Malakanes, considérer comme les Protestants grecs; on reconnaît dans ses doctrines un reflet très-prononcé de la doctrine de Luther; son système théologique est bien ordonné. Il est probable que ces deux sectes (*Duchaborzes* et *Malakanes*) ne tarderont pas, dit M. le baron Auguste Harthausen, conseiller d'État en Prusse, à entraîner le clergé russe, surtout si les prêtres et les moines de cette Église ne s'efforcent pas d'acquérir la science qui leur manque.

DUMPLERS.

Tout Dumpler, ainsi que les Quakers et les Méthodistes, a le droit de prêcher dès que l'Esprit-Saint souffle sur lui. Les Dumplers nient l'éternité des peines et le péché originel; ils croient le baptême indispensable, mais ne baptisent que les adultes. Élie n'est pas dans le ciel, mais il habite un séjour au-dessus de la terre, etc....

DUNKERS OU DUNCERS.

Ce sont des Quakers. Nous ignorons l'étymologie de

ce mot; seulement, en anglais, *Dunce*, *Duncery*, signifient *sot, sottise*.

EDWARIENS.

Leur nom vient sans doute de quelque Edward; nous confessons notre ignorance.

EFFRONTÉS.

Ils sortirent vers 1534 des Anti-Trinitaires et des Osiandriens. Leur baptême consistait à se racler le front avec un fer rouge jusqu'au sang et à y appliquer de l'huile; d'où leur nom *Effrontés*. C'est absurde, dites-vous : nous avons vu, nous verrons encore bien d'autres absurdités; mais quoi? Le Saint-Esprit a parlé : qu'avons-nous à dire? Cependant, ces braves Effrontés soutenaient que c'est une idolâtrie d'adorer le Saint-Esprit; ils le reconnaissaient seulement comme une inspiration sentie dans l'âme. Ils sentaient une singulière inspiration!

ÉGLISES.

Nous éprouvons ici le même embarras que pour les confessions de foi; nous ne pouvons compter le nombre d'Églises créées par la réforme, même en nous en tenant au titre littéral, au titre d'*Églises*. Les sectes s'agitent dans l'infini de l'erreur, et l'infini n'est pas appréciable. Chaque secte définit l'Église à sa manière. Les Montanistes, les Novatiens disaient : C'est la société des justes qui n'ont pas péché grièvement contre la foi. Les Donatistes disaient : C'est l'assemblée vertueuse des personnes qui n'ont pas commis de grands crimes. Pélage disait : C'est la société des hommes parfaits qu

ne se sont souillés d'aucun péché. Wiclef et Jean Huss, copiés par Luther et par Calvin, disaient : C'est l'assemblée des saints et des prédestinés. Pour nous, Catholiques, la définition est plus simple, plus claire, et surtout est *une*. Voici quelques-unes des Églises protestantes.

ÉGLISE BAPTISTE.

Chassés du Massachusets, ses adhérents ont fondé la colonie de Rhode-Island, et se sont divisés en six ou sept branches.

ÉGLISE CONGRÉGATIONALISTE INDÉPENDANTE.

Elle fleurit en Amérique; fondée en 1620, elle avait en 1851 1,971 églises, 1,627 pasteurs, 177,196 membres communiants.

ÉGLISE ÉPISCOPALE.

Branche aînée des Églises protestantes de l'Amérique; elle date de 1607; elle possède aujourd'hui 1,504 pasteurs, 1,550 églises, 73,000 membres. Parcourez l'Amérique, les États-Unis surtout : d'heure en heure, de lieue en lieue, vous rencontrez une église; dans cette église vous voyez un pasteur, un ministre, un missionnaire. Écoutez ce révérend, entouré de sa femme et de ses enfants, il vous dira : N'écoutez pas mon voisin, il ment; seul, je crois, je dis, j'enseigne la vérité. Et, à la même heure, dans tout l'univers, le prêtre catholique monte en chaire, croit, dit, enseigne une seule et même chose : qu'il soit le plus simple vicaire de village ou qu'il se nomme Bossuet, l'instruction, le sermon, le

prône sont absolument les mêmes, sauf la différence du génie et de l'éloquence.

EMLYNIENS.

Disciples de Thomas Emlyn, qui, sous Guillaume III, enseignait un milieu entre Socin et Bidell. Espèce d'Unitaires.

ÉNERGIQUES.

Calvinistes, qui soutiennent que l'Eucharistie est, non le corps, mais la vertu et l'énergie de Jésus-Christ.

ENJEDIMISTES.

Disciples de Georges Enjedim, qui succéda à François Davidi dans la surintendance des Églises réformées de la Transylvanie. Davidi fut un grand blasphémateur unitaire. Tour à tour Luthérien, Sacramentaire, Arien, Trithéite, Samosatien, il recula les bornes connues de l'apostasie; son successeur Enjedim fut plus doux, corrigea quelques données de la doctrine unitaire, et se fit remarquer surtout par ses subtilités. — Mort en 1587.

ENTHOUSIASTES.

Les Euchites et les Massaliens avaient porté ce nom. Les modernes Enthousiastes sont une société de Quakers et d'Anabaptistes. Ils sont touchés de l'inspiration divine qu'il faut attendre pour expliquer l'Écriture sainte; et ils l'attendent assis, sans mouvement, sans parler, ne se permettant que de sourds gémissements : tout à coup quelqu'un se lève et dit ce que l'Esprit lui commande (ceci ressemble beaucoup au bon Père Enfantin devant le tribunal). Ils ne parlent que d'extases,

de révélations, de ravissements. Les femmes sentent aussi ces beaux mouvements de l'esprit, et ont le même droit que les hommes à la parole (c'est encore du Saint-Simonisme). Gaspard Swenkeffeld, Suédois comme Schewendemborg, fut leur chef vers 1527; ils le regardent comme un nouvel Énoch. Le nom et les écrits de ces insensés sont profondément oubliés; c'est à peine si les histoires spéciales rappellent en passant Christophe Kotterus, Silésien; Christiana Poniatowski, Bohémienne; Nicolas Drabicius, Morave. Bayle a bien voulu s'occuper de Drabicius et de Kotterus, corroyeur visionnaire.

ÉPISCOPAUX.

Protestants d'Angleterre qui ont conservé la hiérarchie romaine; ils ont évêques, chanoines, curés, liturgie appelée *liturgie anglicane*; ils ont presque tout le droit canon tel qu'il se trouve dans les décrétales des papes, et sont en cela plus *Papistes* que certains Catholiques qui ne les suivent pas aussi littéralement. Les Épiscopaux ne sont guère séparés de nous que par le pape. Élisabeth demandait un jour à un ambassadeur espagnol ce qu'il pensait de la religion anglicane : « Madame, « répondit-il, le cheval est sellé et bridé; il ne reste plus « qu'à faire monter le pape sur la bête. » En effet, tout est là pour eux. Ce sont les adversaires des Presbytériens.

ÉPISCOPIENS.

Disciples de Simon Épiscopius, né à Amsterdam, en 1583, mort en 1643. Il prit le parti des Arminiens contre les Gomaristes, et fut, en 1626, ministre des Remontrants; il reconnaissait toutes les sectes qui croient

à l'Écriture, de quelque manière qu'elles l'expliquent; il regardait les prophéties comme des allégories; ses commentaires sur le Nouveau-Testament prouvent qu'il croyait peu à la divinité de Jésus-Christ. Bossuet constate [1] qu'Épiscopius, qu'il nomme le grand docteur des Sociniens, est un interprète très-infidèle du Nouveau-Testament. Il avait été, pour ses opinions, chassé du synode de Dordrecht; puis déposé de son ministère et banni des terres de la république. Contradiction fréquente et qui nous paraît toujours nouvelle! Ceux qui le jugeaient n'admettaient point de juges en matière de doctrines. Épiscopius eut un assez grand nombre de disciples : Courcelles et Limborch ont écrit sa vie.

ERSKINE.

Disciples de Thomas Erskine, Écossais, auteur de la doctrine du *Réveil des pouvoirs miraculeux et des langues inconnues*. A Pont-Glascow, siége de la religion nouvelle, un homme se leva, prêcha dans une langue incompréhensible; quand il se tut, sa servante parla aussi dans une langue inconnue, et les disciples naturellement s'accrurent. Puis, vint le docteur Irwing, qui supplanta Erskine, et fit sa petite religion à part. (Voyez *Irwingiens*.)

ÉVANGÉLIQUES.

Les Protestants prennent en général ce nom, parce qu'ils prétendent s'attacher à l'Évangile seul, qu'ils interprètent à leur guise et qui les condamne.

[1] *Première Instruction sur le Livre des Réflexions morales.*

EXTRAVAGANTS.

Ainsi nommés parce qu'ils avaient des sentiments opposés à la confession d'Augsbourg. Ils se divisèrent eux-mêmes en six sectes.

FAMILLISTES.

Disciples de Nicolas de Munster, dont le tour viendra (voyez *Nicolaïtes*). Il donna à la secte le nom de *Famille*, ou *Maison d'Amour*. Les Famillistes se regardaient comme frères, ne discutaient jamais, n'insultaient jamais personne. Jusque-là c'est admirable, mais ils adoptaient toutes les folies de leur chef, plus grand que Jésus-Christ, *qui n'avait que son type;* lequel chef les déifiait, mais à qui l'*Esprit ordonnait de se taire* quand on le pressait de raisonnements. Les Famillistes, ou Famille, Maison d'Amour, reparurent en Angleterre en 1604. Nous les retrouverons à l'article de Nicolas de Munster.

FANATIQUES.

Il ne s'agit point ici des fanatiques tels qu'il s'en trouve dans toutes les religions, dans le Catholicisme comme ailleurs, mais d'une véritable secte à part, répandue en Angleterre, en Hollande, en Allemagne; Wigélius et Jacques Bohum en furent les chefs en Allemagne. Bohum, savetier, devint prophète et publia plusieurs livres en langue, non de prophète, mais de savetier; on appelait, en France, sa doctrine la *Philosophie du savetier;* il eut, de son vivant et après sa mort, un grand nombre de disciples, connus sous le nom de *Fanatiques*.

FAMILISTES

Disciples de Henri Nicolas, ou Henri-Nicolaï, disciple lui-même de David George, dont il exagéra les extravagances. Il établit, entre autres folles choses, et fit accepter aux Quakers de ne parler aux hommes, fussent-ils rois, et à Dieu même qu'en les tutoyant. L'usage contraire est une flatterie indigne des hommes de lumière.

FLAMANDS

Après la mort de Mennon, les Anabaptistes se divisèrent et se subdivisèrent en une foule de sectes, entre autres les Waterlandiens, les Frisons, les *Allemands*, les *[illegible]* ou *[illegible]*, en [illegible] les Flamands et les Allemands passèrent à Harlem un traité de concorde dont les actes furent publiés en [illegible], à Flessingue. Ces diverses sectes différaient sur certains usages, tels que l'excommunication, le lavement des pieds, mais aussi sur le dogme de l'Incarnation.

FLACCIENS-ILLYRICIENS

Disciples de Mathias Flach Francowitz, né à Albona Illyrie, vers 1520, mort à Francfort, en 1575, et qui fut surnommé Flaccius Illyricus. Luther fut son maître; il s'éleva contre l'*intérim* et contre tous les projets de paix. La Papauté est une invention du Diable; le Pape est le Diable lui-même. Le pêché originel est la substance propre de l'homme, etc... Comprenne qui pourra; comprenne qui pourra les livres de ce furieux : *Missa latina antiqua*; son *Catalogue des témoins de la vérité*; ses *Centuries* mêlées aux *Centuries de Magdebourg*. Flac-

cius Illyricus eut un grand nombre de disciples, Luthériens rigides, et quelques-uns encore plus fanatiques que lui.

FOUILLEURS.

Sous Cromwell (voyez *Déracineurs*), c'est presque la même chose.

FRANCKIENS.

Disciples de Franck, l'un des héros de l'Anabaptisme, divisé déjà en quarante-quatre branches; Franck en augmenta le nombre en fondant une secte nouvelle. Les sacrements et les cérémonies, chose inutile. C'est dans l'homme intérieur qu'il faut puiser toutes les règles de croyance et de conduite. Disciple lui-même de Hoffmann (voyez ce mot), Franck fut un grand blasphémateur des livres saints.

FRÈRES POLONAIS.

Il y a eu beaucoup de *frères* parmi les réformés, comme parmi les révolutionnaires de tous les temps. Les Sociniens, entre autres, prirent le sobriquet de *Frères Polonais* pour faire montre de leur charité, pour que l'on sût que leur fraternité était inviolable.

FRIBOURS.

Ce nom vient d'une fausse monnaie de cuivre; en Poitou, on appela ainsi les Calvinistes, c'est-à-dire monnaie de mauvais aloi.

FRISONS.

Nous avons vu, à l'article *Flamands*, que les Frisons

étaient une des nombreuses subdivisions de l'Anabaptisme, opérées à la mort de Mennon.

GABRIÉLISTES.

Disciples de Gabriel Scherding. Ils parurent en Poméranie vers 1530. Disciples eux-mêmes de Stork, Gabriel et Hutter fondèrent la communauté des Moraves. Gabriel était chargé de la propagande, Hutter de la confection des lois. Les fidèles vendaient leur patrimoine et s'acheminaient vers cette autre Icarie, qui eut la même fin que celle de nos jours. La personnalité reprit ses droits et en revint au sentiment de la propriété. Dès 1531, il y eut scission entre Hutter et Gabriel. Hutter fut le plus faible, alla prêcher ses doctrines en Autriche (voyez *Huttéristes*). Gabriel réunit sous son autorité soixante-dix mille rebaptisés; ils ne purent vivre en paix, s'adonnèrent à l'ivrognerie, à toutes sortes de débauches, brisèrent leur unité de doctrine, chassèrent Gabriel Scherding, qui s'en alla mourir de misère en Pologne (voir *Moraves*).

GALÉNISTES.

Disciples d'Abraham Galen, médecin d'Amsterdam, ministre des Mennonites de cette ville. Ceux qui s'attachèrent à la doctrine de Galen, et qui formèrent la secte, diffèrent des autres Mennonites en ce qu'ils nient la divinité éternelle du Fils de Dieu, la justification et la sanctification par le sang de Jésus-Christ, et l'existence d'une Église chrétienne visible sur la terre. Les Apostoliques (disciples d'Apostool) admettent les articles de foi rejetés par les Galénistes, ou Galéniques. Les Églises mennonites sont variées et nombreuses.

GAUSSINISTES.

Ils se sont séparés des Évangéliques purs. Notre science s'arrête là.

GÉNÉRATIONISTES.

Qui sait ce qu'ils veulent, ce qu'ils prétendent ? Qui connaît leur génération ? Eux-mêmes seraient peut-être fort embarrassés de répondre.

GICHTÉLIENS.

Disciples de Georges Gichtel, disciple lui-même de Jacques Boehm. Gichtel, ou Giftel, fonda sa secte à Ratisbonne, pendant le dix-septième siècle. Il préférait à la Bible les écrits de son maître le cordonnier, entre autres son livre lumineux de l'*Aurore*. Il ordonnait le célibat; il exigeait une perpétuelle contemplation.

GLAPINIENS.

Leur symbole, leur exomologèse, leur foi nous échappent.

GLASSISTES.

Secte fondée en 1695 dans le comté de Fife, en Écosse, par John Glass. Glass attaquait l'Église presbytérienne, disait que tout établissement civil en faveur d'une religion est contraire à l'Écriture. Les Glassistes vivent sous le régime conventuel et ont quelques rapports avec les anciens Esséniens.

GOMARIENS.

Disciples de François Gomar, né à Bruges en 1563,

mort à Groningue en 1641. Nous avons vu déjà ce nom plusieurs fois; nous le rencontrerons encore. François Gomar a joué un rôle important, a conquis un grand nombre de disciples; sa dispute avec Arminius est célèbre. Calvin avait enseigné, nous le savons, la prédestination fatale. Arminius combattit cette odieuse doctrine. Gomar, son collègue, combattit Arminius; il eut pour lui les ministres, les prédicateurs et le peuple, car il criait au jésuitisme et au papisme. Ces disputes coûtèrent la vie à Barneveldt. Les Arminiens, condamnés au synode de Dordrecht, furent bannis ou emprisonnés, et Gomar triompha; mais ce ne fut pas sans abandonner quelques points de la doctrine calviniste. Le synode revint sur la pensée que Dieu a destiné de toute éternité la plus grande partie des hommes aux flammes éternelles; il se rapprocha de la doctrine luthérienne, et les docteurs calvinistes adoucirent les dogmes de l'inamissibilité de la justice et de la certitude du salut. Que leur importe, en effet, d'ajouter, de retrancher à leur symbole? quel intérêt peut y trouver la vérité? Le synode de Dordrecht, François Gomar en tête, fit un appel à l'autorité civile, chercha à soumettre les Arminiens par la force, les persécuta, tout en s'écriant qu'il n'y a point d'autorité en matière de foi, qu'il n'y a point de tribunal en fait de dogme; tout en admettant le droit de libre examen! Inconséquence! injustice! absurdité! Gomar fut un grand persécuteur, sombre et froid comme son maître; les Arminiens durent succomber, parce qu'ils n'avaient pas le souverain pour eux, et surtout parce que leur système était moins odieux, moins illogique, moins éloigné du vrai (voyez *Arminiens*).

GROANNERS.

Nous ne connaissons que leur nom, cité par les auteurs qui s'occupent de ces choses-là.

GRUBENHAIRES.

Ils admettent la communauté des femmes, sous prétexte de *mariage spirituel;* dans leurs assemblées, on éteint les lumières.

GUERRIERS.

Ils soulevaient et débauchaient les soldats; puis, devenaient voleurs de grand chemin, et exerçaient leur industrie du temps de Cromwell.

HALDANITES.

Nom donné à une secte dissidente d'Écosse, fondée vers la fin du dernier siècle par les deux frères Robert et James Haldane.

HAUSSMANNIENS.

Disciples de Haussmann, qui avait imaginé une *ordination* par insufflation, sans aucune autre cérémonie.

HAUTE-ÉGLISE.

La Haute-Église, *High Church,* se rapproche des croyances catholiques, tandis que la Basse-Église, *Low Church*, en reste aux tendances calvinistes; aussi la Haute-Église est-elle violemment combattue par les Pro-

testants arriérés, qui n'ont rien appris ni rien oublié. M. Nevin, professeur de théologie à Mercersburgh (États-Unis), est le représentant de ce nouveau système : il rend justice à l'antiquité, à l'uniformité de ses dogmes; il va plus loin même que les Puséystes, et, personnellement, est presque catholique.

Les maximes caractéristiques de la Haute-Église sont : le supplément, ou plutôt la modification des anciennes maximes protestantes; le jugement par les œuvres; la régénération baptismale ; la succession des apôtres, [illegible] l'autorité de l'Église anglicane. Tous les membres de l'Église visible sont les élus de Dieu. Nous voilà loin de Calvin, et de Gomar, et du synode de Dordrecht. Toutes les personnes baptisées sont douées, [illegible] de toutes les grâces nécessaires au salut.

HELMSTAEDTIENS.

Calixte (voyez *Calixtins*) éleva des discussions sur le syncrétisme (voyez *Syncrétistes*) dans l'Université de Helmstaedt. On donna à ses disciples le nom de *Helmstaedtiens*, à ses disputes le nom de *Controverses helmstaedtiennes*.

HERMANNIENS.

Disciples de Hermann, qui se donnait pour le Messie, et prouvait sa mission en courant sus aux prêtres et aux magistrats.

HERMÉSIENS.

...ciples de Georges Hermès, né en 1775 dans la ...ce de Munster, mort en 1831.

...e faut pas le confondre avec deux théologiens

allemands et protestants du même nom, Jean-Auguste, mort en 1821, et son parent Jean-Timothée, mort aussi en 1821.

Georges Hermès, chargé en 1807 d'un cours de théogie dogmatique, fut nommé depuis professeur de théologie catholique; il émit des doctrines hétérodoxes, et fut condamné par l'archevêque de Cologne, M[gr] Droste, le même qui montra un si noble courage dans l'affaire des mariages mixtes. M[gr] Droste défendit aux membres de son clergé de suivre le cours d'un professeur qui, pour opérer une conciliation entre le Catholicisme et le Protestantisme, enlevait au premier son caractère divin, et détruisait ainsi le principe de son autorité. Hermès, aussi condamné par Rome, continua ses dangereuses théories et se fit un certain nombre de disciples. Soutenus par le gouvernement prussien, ils s'accrurent et prirent le nom de *Hermésiens*. Paul de Droste-Hulsoff fut son plus habile défenseur; aussi fut-il nommé professeur de droit. Mais, à la mort de son maître, il perdit beaucoup de son talent, ne soutint plus ses doctrines avec le même éclat, vit s'éloigner un grand nombre de ses disciples, et mourut peu de temps après, le 13 août 1832. Un des adhérents d'Hermès a publié à Goettingue la première partie d'un livre intitulé : *Acta Hermesiana quæ compluribus G. Hermesii libris à Gregorio XVI S. P. per litteras apostolicas damnatis ad doctrinam Hermesii hujusque in Germania adversariorum accuratius explicandam et ad pacem inter contrarias partes restituendam scripsit*, etc.... (1836). Titre fort embrouillé, qui prouve qu'en Allemagne on n'écrit pas un latin plus élégant qu'en France; à Rome seulement on a conservé les traditions de la langue antique et universelle, de la

langue d'Auguste, de Léon X, de Bembo et de Sadolet.

Hermès a laissé des *Recherches sur la vérité intérieure du Christianisme*, et une *Introduction à la théologie chrétienne catholique*. Avec une science solide, il a, sans le vouloir, sans en avoir peut-être la facile et ridicule ambition, il a enrichi le Protestantisme d'une secte de plus.

HERNUTES.

Anabaptistes et Mennonistes réunis, avec réforme, par le comte de Zinzendorf (Voyez *Zinzendorfiens*), au commencement du dix-septième siècle. Le comte s'associa quelques personnes, entre autres un charpentier de Moravie, nommé Christian David, et en 1732 ils comptaient déjà plus de six cents disciples suivant la même discipline, assujettis aux mêmes pratiques de dévotion.

Les membres de chaque classe sont divisés en *morts*, *réveillés*, *ignorants*, *disciples de bonne volonté*, *disciples avancés*. On a grand soin de ceux qui sont dans la mort spirituelle, et les instructions sont graduées selon les besoins et l'intelligence de chaque classe. La partie essentielle de leur culte est le chant, et ce qu'on doit chanter, c'est la répétition exacte de ce qu'on vient de prêcher, chose, dit Zinzendorf, qui est fort difficile, et ne peut être qu'un don particulier de Dieu. La volonté de Dieu se fait parfois connaître par la voie du sort. Il y a les chœurs séparés d'hommes et de femmes mariés, de jeunes hommes, de jeunes filles, de veufs et de veuves. Les divers membres de la famille appartiennent à des communautés pareilles, et ne se réunissent qu'à l'heure fixée par la règle ; aussi toute individualité est absorbée, et la famille n'existe plus que de nom.

Les Hernutes reconnaissent la propriété; chacun conserve ses biens particuliers, recueille le fruit de son travail, mais doit verser dans la caisse commune une partie de ses bénéfices. En 1748, le fondateur fit recevoir à ses disciples la confession d'Augsbourg, déclarant en outre qu'il n'y a pas besoin de changer de religion pour se faire Hernute. Zinzendorf appuyait ses lois sur le sentiment religieux; il voulait rétablir le Christianisme dans sa pureté primitive, mais il a eu du malheur : ses plus ardents apologistes sont les hommes qui, au dix-huitième siècle, travaillaient avec fureur à la destruction du Christianisme.

On a traité les Hernutes d'Adamites, de Gnostiques, de Hussites; ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils sont.

Leur nom vient de *Hernut*, village de la haute Alsace, où leur chef fit bâtir leur première maison.

HESHUSIENS.

Disciples de Tilemann Heshusius, né à Wesel en 1526, mort en 1588. Plus connu sous le nom de Tilemannus, il enseigna la théologie, publia des commentaires sur les psaumes, sur Isaïe, sur les épîtres de saint Paul, un *Traité de la Cène et de la Justification*, tous in-folio; puis *Errores quos romana Ecclesia furenter defendit.* Il eut des disciples qui, prenant son nom, mêlèrent ses erreurs à quelques erreurs de l'Arianisme. Heshusius a écrit ceci : « Les Calvinistes non-seulement transforment Dieu en démon, ce dont la pensée seule fait « horreur, mais ils anéantissent les mérites de Jésus-« Christ, à tel point qu'ils sont dignes pour cela d'être « relégués au fond des enfers. »

HICKSISTES.

Disciples d'Elias Hicks, prédicateur déiste. Ils ont fait scission avec les Quakers; ils sont, dit-on, au nombre de 200 congrégations; il y en a 500 de Quakers; restent 300 congrégations de Quakers ORTHODOXES.

HIÉRARCHISTES.

Qui acceptent une hiérarchie dans le clergé. Mélanchthoniens, ils étaient représentés au congrès de Nuremberg avec les Luthériens, les Anabaptistes, les Sacramentaires, les Zwingliens, les Carlstadtiens, les Indifférents.

HILLISTES.

Disciples de Richard Hill. Ils enseignent que l'homicide, l'adultère, l'inceste rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le ciel; la liberté que le Rédempteur nous acquit par sa mort consiste à transgresser sans crainte les commandements de Dieu. Prédicant aux États-Unis, Hill disait : « Es-tu plongée, mon âme, « dans l'adultère, dans l'inceste? es-tu rougie de sang « humain? n'importe, tu es toute belle, mon amante, « ma fidèle épouse; tu es sans tache. Je ne suis pas de « ceux qui disent : Péchons, afin que la grâce sur- « abonde; mais il n'est pas moins certain que l'adul- « tère, l'inceste et le meurtre me rendront plus saint « sur la terre et plus joyeux dans le ciel. » Ce Richard Hill a des disciples! Voyez la *Symbolique* de Moëlher, livre II, chapitre III.

I. — HOFFMANIENS.

Disciples de Daniel Hoffmann, né en 1539, mort en 1611. Grand prédicateur d'Anabaptisme, mais qui avait des opinions particulières; il fut le maître de Franck. Pourvu que l'on rejetât le baptême des enfants on était reçu parmi les Anabaptistes : « De là, dit l'abbé Racine, « le grand nombre de sectes entées sur l'Anabaptisme, « et qui le répandirent en tant de lieux, et avec un mé- « lange si monstrueux de dogmes différents. » Dès 1598, Daniel Hoffmann avait publié quelques thèses dans lesquelles il enseignait que la philosophie est au nombre des œuvres de la chair, la lumière de la raison étant naturellement en opposition avec Dieu ; et qu'à l'égard des choses divines, elle est une inimitié contre Dieu ; qu'elle est la source féconde de toutes sortes d'hérésies; le duc de Brunswick l'obligea à se rétracter publiquement : selon les Hoffmaniens, ou Hoffmanistes, Dieu s'était lui-même revêtu de la chair sans s'incarner dans le sein d'une femme; ils refusaient l'absolution à ceux qui retombaient dans le péché.

II. — HOFFMANIENS.

Disciples de Melchior Hoffmann, mort en prison à Strasbourg.

Les Anabaptistes, chassés de diverses parties de l'Allemagne, s'établirent à Munster, sous la conduite de Melchior, prophète de la Souabe et grand mystique, soumis aux extases ; Jean de Leyde le choisit pour son orateur et son secrétaire; les convulsions, les épilepsies reprirent de plus belle; à la voix des fanatiques le Christ

descendait, annonçait qu'il était temps de faire pénitence; et la pénitence consistait à démolir les églises, raser les monastères, fondre les vases sacrés, piller les riches. Melchior, qui prenait le titre de prophète Élie, fit un grand nombre de prosélytes, entre autres le féroce boulanger Jean Mathias.

HORTULAIRES.

Anabaptistes ainsi nommés parce qu'ils ne s'assemblaient ni dans les églises, ni dans les lieux publics, mais dans des jardins isolés. Comme les Clanculaires, ils prétendaient qu'on peut, sans péché, déguiser sa croyance. Ils ont eu, en tous temps, en tous lieux, même parmi les Catholiques, de nombreux imitateurs!

HUBÉRIENS.

Disciples de Samuel Huber. Né à Berne (Suisse), Huber combattait Luther sur la prédestination; il avançait que Dieu a, de toute éternité, élu tous les hommes en Jésus-Christ pour la vie éternelle, ce qui s'éloignait plus encore de la doctrine de Calvin; il y eut, sur ce point, scission dans l'Église luthérienne; en dernier résultat, Samuel fut chassé de son Université en 1595, et mourut bientôt après dans l'exil.

HUGUENOTS.

Ce n'est point une secte particulière, mais un nom donné, vers 1560, aux Calvinistes de France. On a beaucoup écrit sur l'origine de ce sobriquet :

D'après Verdier, il vient de Jean Huss, ou *guenons de Huss*, parce que les réformés suivaient sa doctrine.

D'après Gui Coquille, de Hugues Capet, parce qu'ils défendaient les droits de sa lignée.

D'autres le font venir d'un certain Hugues qui, du temps de Charles VI, avait enseigné les erreurs adoptées depuis par les Protestants.

D'autres du mot suisse-allemand HEUSQUENAUX, ou *séditieux;* ou bien encore de EIDGNOSSEN, *alliés en foi,* EID, *foi* et GNOSSEN, *associés;* opinion suivie par le Père Maimbourg et par Voltaire[1].

D'autres, d'un Allemand qui, pris et interrogé lors de la conjuration d'Amboise, resta court au premier mot qu'il prononça : HUGNOS, *nous sommes venus.*

Pasquier dit qu'à Tours on croyait qu'un lutin, nommé le roi *Hugon,* courait la nuit, et comme les Calvinistes ne sortaient que la nuit pour faire leurs prières, on les nomma *disciples de Hugon.* C'est en effet à Tours qu'on leur a donné la première fois le nom de *Huguenots.*

Le P. Daniel, sans rejeter l'étymologie venue de *Eidgnossen,* paraît adopter celle du lutin *Hugon*[2].

Nous croyons, nous, à EIDGNOSSEN, *alliés en la foi.*

On appelle *huguenote* une marmite propre à faire cuire sans bruit les aliments; cela vient de ce que les Huguenots s'en servaient pour cuire de la viande les jours défendus. Encore un peu de temps, et il ne restera de toute la Réforme que l'invention des huguenotes, comme de mademoiselle de Fontanges il n'est resté que le nom d'un nœud de ruban.

[1] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* chap. CXXXIII.

[2] *Histoire de France.* Règne de François II. An 1560.

HUTTONISIENS.

Nous savons qu'ils ont la prétention d'être ; voilà tout.

HUTTÉRIENS.

Disciples de Hutter : Anabaptistes chassés de la Moravie par Ferdinand d'Autriche, puis autorisés à rentrer dans leurs colonies sous la condition qu'ils n'attaqueraient ni les bonnes mœurs, ni la religion chrétienne, ni la tranquillité publique. Mais Hutter oublia bientôt ses promesses : il se brouilla avec Gabriel (voir Gabriélites), et se remit à prêcher l'égalité absolue et la non obéissance aux magistrats. Il alla porter ses rêves et ses folies en Autriche ; Ferdinand qui lui avait pardonné une fois et qu'il avait trompé, le fit périr dans les supplices. Les Huttérites passèrent en 1772, en Russie, où un général leur concéda des terres ; vers 1842, ils s'établirent près d'une colonie de Mennonites, et fraternisèrent après trois siècles de dissensions.

HUTTITES.

Disciples de Jean Huttus ; Antiluthériens qui, enfants d'Israël venus pour exterminer les Chananéens, annonçaient que le jour du jugement était proche, et qu'il fallait l'attendre en faisant tranquillement bonne chère.

ICONOCLASTES.

Puisque les prétendus réformés copiaient toutes les vieilles erreurs, les plus anciennes stupidités, et les ressuscitaient à leur manière, il fallait bien qu'ils ne lais-

sassent point tomber dans l'oubli l'hérésie de 485, de 726, l'hérésie des Albigeois, des Vaudois, des Hussites et des disciples de Wiclef; il est si beau, si vrai d'accuser les Catholiques d'*adorer* les *images!* D'ailleurs leur haine de l'intelligence eût suffi, sans ces exemples antérieurs. Nous *adorons* les *images!* c'est la plus grande bêtise qui ait jamais été appelée en aide à un mensonge! Nous *adorons* les *images!* Nous *adorons* les *saints!* Nous *adorons le Pape!* Depuis longtemps on a vigoureusement repoussé cette étrange calomnie; on ne lui a laissé aucun refuge, aucun prétexte, et ils s'écrient : Vous *adorez* les *images!* Dans un livre de haute portée [1], M. l'abbé Constant Clerc, aujourd'hui premier aumônier du collége de Saint-Louis, nous dit avoir remarqué à Strasbourg, dans un temple luthérien d'où l'on a chassé toute image et toute statue chrétienne, le buste de plusieurs médecins et naturalistes, et un bas-relief représentant le maréchal de Saxe, dont la moralité rappelle celle de don Juan! Et ceux qui jettent aux flammes les statues de Michel-Ange, les Madones de Raphaël, les peintures d'André del Sarto et du Pérugin, les crucifix ciselés par Benvenuto Cellini, les tableaux du Titien, les sculptures de Sansovino, parce que tous ces chefs-d'œuvre représentent une chose ou une personne sacrée ; ceux-là même, ces implacables ennemis des souvenirs, allaient saluer à Eslebein le lit de Luther et sa table de travail, et emportaient, pour la guérison des maux de dents et de tête, quelques parcelles de ces précieuses reliques! Arnold vit, au dix-septième siècle, les parois de la chambre du moine apostat grattées en mille endroits, chaque grain

[1] *Symbolique, ou examen apologétique du Symbole des Apôtres.*

de cette poussière renfermant d'extraordinaires vertus. Juncker rapporte qu'à Ober-Rossla, un portrait de Luther se couvrit de sueur au moment où le ministre s'apitoyait sur le triste sort des études en Allemagne. L'écritoire de l'ex-Augustin, cette écritoire d'où sortirent tant d'ordures et de formidables blasphèmes, son anneau de noces, son gobelet en cristal, sa cuillère, ses souliers et son bâton, sont exposés avec amour à la vénération de ses béats disciples. Nous préférons les *images*, les *souvenirs*, les *reliques* des martyrs et des saints. Puis les sceptiques, fils du Protestantisme, vont s'agenouiller au tombeau d'Ermenonville ou devant le fauteuil de Ferney !

ILLUMINÉS.

Ne les confondons pas avec ceux qui parurent en Espagne vers 1573, sous la conduite de Jean de Villalpando et de la Carmélite Catherine de Jésus. Les Illuminés de la réforme parurent en France en 1634. Ils disparurent bientôt, et revinrent, mais avec bien des modifications, à la voix des Zinzendorf et des Schwendemborg. Ceux dont nous parlons maintenant prétendaient : que chacun peut parvenir à la perfection de la Sainte Vierge; que, lorsqu'on est arrivé à cet état sublime, on n'a plus besoin de produire aucun acte, Dieu seul agissant en nous; que les docteurs de l'Église ont ignoré ce que c'est que la dévotion; que saint Pierre et saint Paul n'ont pas connu la spiritualité; que toute l'Église se trompe sur la vraie pratique du *Credo*; que dans dix années la doctrine angélique serait universellement reçue; qu'alors la religion changerait de face, que les cérémonies religieuses seraient abolies, et qu'on n'aurait plus besoin de prêtres, de religieux, de supérieurs ecclésiatiques, etc...

IMPANATEURS.

Luthériens qui enseignent que, dans l'Eucharistie, après la consécration, la substance du pain et du vin reste avec le corps de Jésus-Christ, sans qu'il y ait transsubstantiation. (Voyez *Adessénaires*).

IMPECCABLES.

Anabaptistes qui croyaient qu'après la régénération nouvelle, on se préservait facilement de tout péché, et qu'en effet, eux, n'en commettaient plus ; aussi retranchaient-ils de l'Oraison dominicale ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses*. Ils n'engageaient personne à prier pour eux ; quel besoin avaient-ils de prières ? Les Gnostiques, les Massaliens, les Priscilianistes ont été *impeccables*. Nous l'avons répété bien souvent : la Réforme n'a pas inventé une absurdité.

IMPÉRIAUX.

Luthériens qui reconnurent l'*intérim* de Charles-Quint, disant qu'il ne contenait rien que d'indifférent ; que la doctrine de Luther était à couvert.

IMPOSEURS DE MAINS.

Une des nombreuses sectes sorties du Luthéranisme ; son nom explique un des points de sa doctrine.

I. — INDÉPENDANTS.

Nom donné aux Dissidents d'Écosse et de Hollande qui rejettent l'autorité des synodes, et prétendent que

chaque congrégation particulière possède assez de puissance pour se gouverner elle-même. Ceux de Hollande attendaient un nouveau règne du Christ qui anéantirait toute royauté.

II. — INDÉPENDANTS.

Sectaires d'Angleterre. Issus du Presbytérianisme, ils attaquaient la royauté et tout gouvernement spirituel ; ils voulaient qu'il n'y eût aucune distinction d'ordres ni de rangs. Ils établirent la commission qui condamna Charles Ier. On les nommait aussi *Niveleurs*; Cromwell fut leur chef. Ils faisaient profession de porter la liberté évangélique plus loin même que les Puritains. Au seizième siècle, un Calviniste, nommé Morel, voulut établir l'Indépendantisme ; Théodore de Bèze le fit condamner au synode de la Rochelle ; condamnation renouvelée en 1644 au synode de Charenton. Ces Indépendants enseignaient que, pour prêcher, on n'avait besoin ni d'impositions de mains, ni de mission aucune ; le Saint-Esprit inspire toujours assez ; les dons de Dieu sont l'apanage de tout le monde. Il devait y avoir un terrible tohu-bohu dans leurs assemblées !

Il y avait les *Indépendants civils*, implacables ennemis de la monarchie, et les *Indépendants ecclésiastiques* qui ne voulaient la Réforme que dans le spirituel. Les premiers demandèrent à Guillaume III de se ranger à la communion des seconds, « ce qui leur fut accordé, » dit naïvement Formey. Mais c'était bien tard : ils avaient tué Charles Ier !

INDIFFÉRENTISTES.

Ce nom leur a été donné comme injure par les Luthé-

riens d'Allemagne qui en ont horreur. Ils reçoivent tous les symboles, toutes les confessions de foi; on se sauve dans toutes les religions; ils prennent pour devise le troisième verset du psaume II : « *Dirumpamus vincula « eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum.* »

INERTES.

La plus mince fraction de la Basse-Église et de la Haute-Église. On comptait en 1854, dans la Basse-Église :

Évangéliques.	3,300
Recordites.	2,500
Inertes.	700

Dans la Haute-Église :

Anglicans..	3,500
Tractariens	1,000
Inertes.	2,200

Ces pauvres Inertes sont 3,200 contre 10,000! Mais aussi pourquoi sont-ils *inertes ?*

INFÉRAINS.

On donne ce nom à l'une des sectes du Luthéranisme; c'est tout ce que nous en savons, et nous en ignorons bien d'autres. Que de noms même n'ont pu être découverts par nous! et surtout aux États-Unis!

INFÉRIEURS.

Variété de Luthériens fort peu connue.

INFERNAUX.

Au quinzième siècle, Nicolas Gallus et Jacques Sim-

delin créèrent une secte, s'attirèrent des disciples en enseignant que Jésus-Christ, lors de sa descente aux enfers, souffrit les tourments des damnés. Il n'y a pas une sottise, pas une folie qui n'ait passé par la tête de ces gens-là. Les Infernaux ont formé une des branches du Luthéranisme.

INFRA-LAPSAIRES, POST-LAPSAIRES, SUBLA-LAPSAIRES.

Dieu a créé un certain nombre d'hommes pour les damner, sans leur donner le moyen d'éviter la damnation; mais il n'a pris cette résolution qu'après la chute d'Adam, *infrà, post lapsum*, et en prévision de cette chute. Les *Infrà-Lapsaires* s'appuient sur ces mots : *Homo creatus et lapsus.* Ils ont été imités en quelques points par les Jansénistes. Opposés aux *Suprà-Lapsaires* (Voyez ce mot).

INTÉRIMISTES.

Luthériens qui obéissent à l'*Interim* de Charles-Quint. Ils se divisent en trois sectes. La première croyait que l'*Interim* ne contenait rien que d'indifférent et ne blessait en rien la doctrine de Luther. La seconde fit un nouvel *Interim;* son chef fut le docteur *Pacius* (Voyez ce mot). La troisième fut celle des théologiens de Franconie, auteurs d'un troisième *Interim.* Tous ces Intérimistes furent flétris par leurs frères, les Luthériens rigides, du nom de *Luthériens relâchés.* L'*Interim* de Charles-Quint (1548) était un essai de pacification qui mécontenta tout le monde, Catholiques et Protestants, ces derniers surtout, car il confirmait presque sur tous

les points la doctrine de l'Église romaine; ses rites, ses dogmes étaient reconnus et acceptés; seulement il était permis aux ecclésiastiques déjà mariés de continuer leurs fonctions, et l'on accordait les deux espèces aux personnes habituées à communier ainsi; tout cela pour un temps seulement et par égard aux préjugés. Deux Catholiques, Phlug, évêque de Naumbourg, Helding, évêque titulaire de Sidon, et un Protestant, Agricola d'Esleiben (Voir *Agricolaïtes*), dressèrent l'*Interim* de 1548. Des faiseurs d'anagrammes trouvèrent dans *interim* le mot *mentiri*.

INTOLÉRANTS.

Opposés aux *Tolérants*, qui les traitent de gens de mauvaise foi, et par qui est venu ce mot, qui a fait fortune ailleurs que dans le Protestantisme. *Intolérants* est un titre que devrait prendre le Protestantisme entier.

INVISIBLES.

Disciples d'Osiander, de Flaccus Illyricus, de Swenfeld, ainsi nommés parce qu'ils n'admettaient point d'Église *visible*.

IRWINGIENS.

Disciples d'Irwing. Ils pratiquent avec plus ou moins de succès l'extase, la convulsion et le miracle, mais ne vont pas jusqu'au martyre comme les partisans du diacre Pâris; il leur faut, pour opérer, la prédication, le chant et la foule; alors ils reçoivent, comme jadis les apôtres, le don des langues les plus inconnues, les plus barbares, communiquent avec le ciel, et font sortir de leur poitrine des bruits étranges et confus. Les Irwingiens sont la dernière expression du Méthodisme, qui

proclame le pouvoir invincible de la foi, la communion intime et directe de l'âme avec Dieu, la régénération immédiate et spontanée. Voici une curieuse anecdote racontée par l'*Univers* du 18 mai 1837 :

« Le dimanche 16 octobre 1831, le révérend Irwing prêcha deux fois ; le matin, Mlle Hall se sentit saisie du don des langues, mais cette jeune sainte, timide encore, lutta longtemps contre l'esprit ; enfin, ne pouvant plus retenir sa langue, elle se leva brusquement, alla s'enfermer dans la sacristie, et là, en secret, elle donna cours à l'inspiration qui l'animait. Ce fait annonçait de plus grandes choses. Le révérend Irwing s'étant mis à expliquer le chapitre onzième de l'épître aux Corinthiens, un assistant, M. Taplin, maître de pension dans *Caste-street Holborn,* se leva, et entama une violente harangue en langue inconnue. Il s'ensuivit un désordre extrême : l'assemblée entière se mit debout en tumulte, les dames poussèrent des cris déchirants, quelques-unes se précipitèrent vers les portes. Bon nombre s'imaginèrent, dans cet épouvantable fracas, que la voûte de la chapelle s'écroulait, que quelque assassinat s'était commis ; des voix crièrent : Arrêtez ! arrêtez ! saisissez-le ! Et cependant au-dessus de ce tumulte retentissait la voix surhumaine et sépulcrale du régénéré, tandis que, du haut de la chaire, le révérend Irwing, tenant étendus ses bras décharnés, semblait tour à tour suivre et seconder les mouvements de l'inspiré et calmer par des gestes expressifs l'épouvante générale. Le désordre s'apaisa enfin, et l'assemblée apprit avec édification qu'elle venait d'être témoin d'un miracle. M. Taplin avait parlé une langue inconnue. »

Vous verrez que les Irwingiens diront, comme tous

les Protestants, comme Necker en particulier, *qu'il est enfin temps de demander à l'Église romaine pourquoi elle s'obstine à se servir d'une langue inconnue!*

ISCARIOTISTES.

Judas a été fatalement obligé de vendre Dieu, parce que, sans sa trahison, la rédemption n'avait pas lieu.

ISLÉBIENS.

Disciples de Jean Agricola, né à Islèbe l'an 1490 ou 1492, mort en novembre 1566 (Voir *Agricolaïtes*). Nous ajouterons à l'article *Agricolaïtes* que leur chef a laissé des commentaires sur saint Luc, une histoire de la Passion de Jésus-Christ, une traduction allemande de l'*Andrienne,* de Térence, et un recueil de sept cent cinquante proverbes allemands. Agricola fut le chef des *Antinomiens* (Voir ce mot). Bayle, à l'article *Islébiens*, cite un curieux passage de Garasse, qui finit ainsi : « Mais au « bout de l'affaire il se veoid que les Manichéens sont « des bélistres. Il est vray que tout bélistres qu'ils « étoient, ils n'avoient pas tant de poux que les Antimo- « niens. »

JANJACOBSIENS.

Recherches infructueuses.

JARDINAIRES.

Anabaptistes aussi nommés *Horticulaires,* parce que, n'entrant jamais dans les églises, ils se promenaient et enseignaient dans les jardins, à la manière des Péripatéticiens.

JOSUÉ DE LA PLACE.

(Disciples de...) Josué de la Place mit le trouble dans l'Académie de Saumur en enseignant une doctrine qui tenait le milieu entre le synode de Dordrecht et l'Arminianisme; en 1640, il soutint une thèse sur l'*état de l'homme tombé avant la grâce*, fut condamné par le synode de Charenton, et répondit par une nouvelle thèse sur l'*imputation du premier péché d'Adam*. Il fut attaqué, mais eut des défenseurs, des apologistes, des disciples.

JUMPERS.

Quelque jour, peut-être saurons-nous ce que sont les Jumpers; nous les avons vus cités parmi la multitude des sectes; *in multitudine Insanorum.*

KILHAMITES.

Ignorés de nous, mais désignés par quelques livres de théologiens comme formant une des mille sectes du Protestantisme.

KNOXIENS.

Disciples de Jean Knox, né en 1505, mort en 1572. Disciple lui-même de Calvin, Knox fut le chef de la réformation en Écosse, et fit la propagande par le fer et par le feu; c'était un grand prédicateur de carnage et de régicide; moine apostat, brûlé en effigie pour ses crimes, il démolit les églises, pilla les monastères, souilla les vases et les ornements sacrés; aussi le parlement d'Écosse adopta sa confession de foi qui abolissait l'exercice de la religion catholique, et établissait le Presbyté-

rianisme. Knox regardait l'Épiscopat comme contraire à l'Évangile, refusa d'Édouard VI un évêché, ce dont le loue avec raison Théodore de Bèze; tous les révolutionnaires n'ont pas eu une conduite ainsi d'accord avec leurs paroles. Il souleva les sectateurs contre Marie Stuart, et fut l'un des plus puissants instigateurs de sa mort. Dans son *Histoire de la Réformation de l'Église d'Écosse*, il appelle *joyeuse narration* le récit de l'assassinat de Beatoun, archevêque de Saint-André. Homme de sang, il s'attribuait le don de prophétie. Bayle, Burnet font de lui le plus grand éloge; le Calviniste Sponde et les Épiscopaux le dépeignent comme un odieux fanatique. Il n'est pas prouvé, car il faut être juste aussi envers les scélérats, il n'est pas prouvé qu'il ait eu un commerce infâme avec sa belle-mère, qu'il ait abusé de ses dévotes au moyen de la magie; mais ce qui est vrai, c'est qu'il fut un fanatique enragé, pillant, brûlant, massacrant avec une joie mystique. Dans le livre de M. Monod [1], on lit l'*intrépide et pieux Knox!*

KNOW-NOTHINGS.

C'est, nous le croyons du moins, la secte la plus récente au moment où nous écrivons; avant que notre livre ait paru, elle aura sans doute été distancée [2]. D'abord société secrète recrutée dans les bas-fonds de la démagogie et du libre examen, elle vient de paraître sous son jour véritable. Politique, elle exclut du gouvernement américain tout ce qui n'est pas né sur le territoire fédéral; théorie du *Nativisme* qui doit engendrer la guerre civile.

[1] *Conférence de l'Alliance évangélique de Londres*, 1851.
[2] Depuis, ont paru les *Dominés* (voir ce mot).

Système religieux, elle ne reconnaît aux Catholiques le titre ni le droit de citoyens; la liberté de conscience, la première, la plus inviolable de toutes, est impitoyablement proscrite; négation absolue de toute révélation; la nature est la seule révélation divine; la Bible n'est pas la parole de Dieu; saint Paul a menti quand il nous a dit que, par le Christ, Dieu nous est révélé dans la chair; saint Paul n'est qu'un fanatique et un visionnaire. Protestants aussi intolérants que leurs prédécesseurs, ils chassent le *Papisme*, se fondant sur ce que la Bible seule sera la base de tout l'enseignement. Les Know-Nothings, arborant et soutenant avec violence le drapeau de l'exclusivisme, ont conquis déjà par la peur un grand nombre d'adhérents; s'ils triomphent, la république américaine, si fière de sa liberté, tombera au dernier rang des sociétés esclaves; mais déjà il y a schisme parmi eux, et du *Know-Nothingisme* est né le *Know-Somethingisme*.

KNOW-SOMETHINGISTES.

Ils réclament, eux, l'abolition de l'esclavage, déclarent la guerre aux *Éleveurs* du sud que ménagent les Know-Nothings; ils protestent contre l'excluvisme, admettent les citoyens nés ailleurs que sur le territoire fédéral, et gardent pour les Catholiques seuls les foudres de leur intolérance. Espérons que de ces luttes intestines viendra l'anéantissement de ces systèmes d'oppression, d'injustice et de mort.

KUHLMANISTES.

Disciples de Quirinus Kuhlmann, né à Breslau en 1651, mort en 1689. C'était un fou dont une maladie

avait, à dix-huit ans, dérangé les organes; Bayle rapporte les visions qu'il eut alors : inspiré d'en haut, il vivait dans un rond de lumière, ne recevait aucune leçon parce que le Saint-Esprit était son maître, se prodiguait à lui-même les plus sublimes louanges, car tout ce qu'il savait venait de la Sagesse incarnée; Dieu environné de ses saints et de Jésus-Christ, puis tous les diables de l'enfer, lui apparaissaient en plein midi, et sans qu'il dormît. Il n'en fallait pas tant pour attirer des disciples; il en eut beaucoup, ramassés dans ses courses en Angleterre, en France, en Allemagne, en Orient. Il préparait un livre intitulé : *La clef de l'éternité et du temps*, pour faire suite à son *Prodromus quinquinii mirabilis*, lorsqu'il fut brûlé à Moscou : on eut tort : il ne faut brûler personne, encore moins un pauvre fou que quelques douches auraient sans doute guéri. Bayle termine ainsi l'article qu'il lui consacre : « Si l'on trouve que je parle de lui trop sé-« rieusement, et trop au long, je souhaite que l'on sache « qu'il y a un sérieux qui sur ces sortes de choses est « pire que la raillerie, et qu'il est bon que le monde « soit instruit de la variété prodigieuse du fanatisme. » Bayle, nous l'avons vu, est beaucoup plus indulgent pour Knox, fanatique aussi, mais fanatique cruel, pillard et massacreur. Kuhlmann eut de fervents sectateurs; sur une de ses effigies on lisait ces lignes, qui avaient la prétention d'être des vers :

Alter Scaligerum, Taubmannus, Grotius, Opitz,
Barthius, Iscanus, Gryphius, Muretus, Erasmus!
Henoch, Josephus, Davides, Josua, Moses,
Elias, Daniel, Salomon, Elisa, Johannes!
Cyrus, Alexander, Constantin, Karl, Fridericus!
Liligerus, Juvenis, Frigerans, Artista, Sophata.
O Pater, hæc tua sunt! Hæc ad te cuncta reflexit!

LABADISTES.

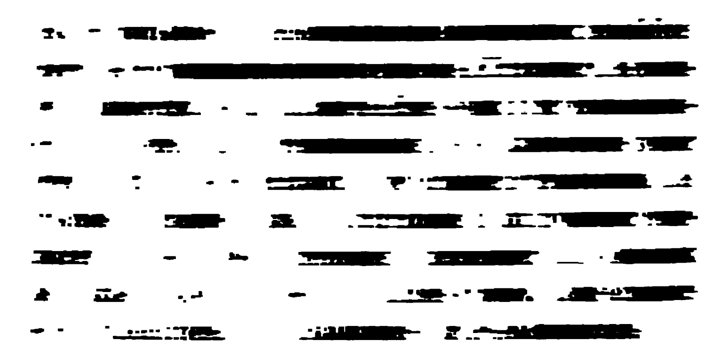
Disciples de Jean Labadie, né dans la Guienne en 1610, mort à Altona en 1674. Labadie fut d'abord Jésuite pendant quinze ans, mais il fut renvoyé à cause de ses rêveries et de ses prétentions à imiter la vie de saint Jean-Baptiste. Employé dans le diocèse d'Amiens, il allait être arrêté par les ordres de l'Évêque, M. de Caumartin, et cette fois pour ses débauches, lorsqu'il prit la fuite. Directeur d'un couvent de religieuses à Toulouse, il y introduisit les plus honteux déréglements ; l'archevêque dispersa les religieuses, et poursuivit le corrupteur qui se réfugia chez les Carmes, près de Bazas ; là, il se fit appeler Jésus-Christ et enseigna ses horribles doctrines ; contraint de fuir encore, il se fit Calviniste, et fut pendant huit ans ministre à Montauban ; encore chassé, il passa à Genève, et de là, toujours fuyant, à Middelbourg où il épousa Anne Marie de Schurman, célèbre par son adresse à découper, crayonner, broder des fleurs, par ses talents pour la musique, la sculpture, la peinture, par sa connaissance du français, de l'italien, de l'anglais, du grec, du latin et de l'hébreu ; célèbre aussi par ses rêveries, son quiétisme et par son goût pour les araignées qu'elle avalait avec délices, comme depuis l'astronome Lalande. Pauvre fille égarée par Labadie, et qui mourut repentante en 1678 ! On a nié ce mariage ; elle avait fait vœu de chasteté, dit-on ; soit, mais ce n'est pas une preuve : Luther, Labadie et tant d'autres avaient fait le même vœu ; ce qui est certain, c'est qu'elle adopta les rêveries de Labadie, sans que les Protestants pussent l'attirer à eux, persuadée qu'elle était née pour créer une religion nouvelle, à elle seule.

Labadie eut beaucoup de disciples; des livres écrits en 1776 et 1777 nous apprennent qu'à cette époque il y en avait encore dans le pays de Clèves. En *résumant* le *résumé* de l'auteur du supplément de Moréri, nous voyons que les Labadistes enseignent que Dieu trompe quelquefois les hommes; que l'Écriture-Sainte n'est pas absolument nécessaire pour conduire les âmes dans la voie du salut; qu'ils en permettaient la lecture, mais à condition qu'on n'écoutât que l'inspiration du Saint-Esprit; que le baptême ne devait être conféré qu'à un âge avancé; que Dieu n'ayant pas pu préférer un jour à l'autre, il était indifférent d'observer le jour du repos; qu'il y a deux Églises, l'une dégénérée, l'autre régénérée; qu'il fallait admettre le règne de Jésus-Christ pendant mille ans; qu'il n'y a point dans l'Eucharistie de présence réelle, que ce sacrement n'est qu'une commémoration... Puis toutes les folies, le jargon du Quiétisme, du Molinisme, etc., etc.

Voltaire dit : « Labadie, Jésuite, puis Janséniste, puis « Protestant, voulut faire enfin une secte... On a de lui « trente et un volumes de fanatisme. On n'en parle ici « que pour montrer l'aveuglement de l'esprit humain. Il « ne laissa pas d'avoir des disciples. » Nous le croyons bien, avec tant de folies, de sottises, d'absurdités!

LARGE-ÉGLISE.

Nous avons vu la Haute et la Basse-Église. Les adhérents de la Large-Église sont les Catholiques modérés; leurs adversaires les appellent injurieusement *Indifférents* ou *Latitudinaires*. Les Tractariens leur reprochent une doctrine ambiguë, une criminelle indulgence pour les



Cudworth, Jean Wilkins, depuis évêque de Chester, Henri Morus, Jean Wortinghton; puis encore de Jean Tillotson, Édouard Stillingfleet, Simon Patrik, Guillaume Lloyd, Édouard Fowler, Gilbert Burnet, Thomas Tennison, « célèbres théologiens, dit le Protestant Formey, « qui ont été les principaux ornements et les plus « grandes lumières de l'Angleterre. » Sauf Patrik, Tillotson et Burnet, ces *célèbres théologiens*, ces *ornements*, ces *lumières* ne sont guère connus aujourd'hui : c'était bien la peine de créer les Latitudinaires! *Sic transit gloria mundi!* La secte se répandit en Allemagne et en Hollande. Il parut à Londres, en 1697, un in-12 intitulé *Latitudinarius orthodoxus*, qui est un dithyrambe à la gloire de ces braves gens. Jurieu publia (Rotterdam, 1686) la *Religion du Latitudinaire*. Bossuet le combattit, comme il combattait, dans *son sixième Avertissement sur les lettres de M. Jurieu.*

LECTEURS.

Nom donné en Suède, dans le dix-huitième siècle, aux membres de plusieurs sociétés protestantes, dont le but était spécialement la lecture et l'interprétation de l'Évangile.

LEVELLERS.

En français *Aplanisseurs;* secte furieuse, parti républicain dans l'armée de Cromwell, et qui demandait avec violence l'égalité dans l'administration du gouvernement.

LEVEURS.

Secte peu nombreuse fondée en Écosse, au siècle der-

nier, par Smytel. Ils regardent comme obligatoire l'élevation du pain de la Cène. Il y a des Anti-Leveurs.

LIBERTINS

Disciples de Chopin et de Quentin. Ce nom se donne généralement à tous les Protestants, mais il est aussi celui d'une secte particulière dont nous venons de nommer les auteurs. A cette époque, on appelait *Libertins* les *Libres-Penseurs* d'aujourd'hui. Ce mot n'impliquait pas alors le reproche d'immoralité. Dieu est répandu partout, vit dans toutes les créatures; l'âme meurt; le péché n'est pas; ni bons ni mauvais anges; enfer et paradis, illusions; il ne faut ni punir, ni corriger, ni même blâmer; la régénération spirituelle consiste à étouffer les remords; Jésus-Christ est un composé confus de l'esprit de Dieu et de l'opinion des hommes, etc..

LIBRES.

Ils adoptent une partie de la doctrine anabaptiste, et la partie la plus monstrueuse : nulle autorité, ni séculière ni ecclésiastique; communauté des femmes; sainteté du mariage entre frères et sœurs; défense aux femmes d'obéir à leurs maris, s'ils ne sont pas de la secte; on ne peut plus pécher après le baptême, parce qu'alors il n'y a plus que la chair qui pèche; aussi s'appellent-ils eux-mêmes *hommes divinisés*.

LIBRES-PAROISSIENS.

C'est une association de *Rongistes* (voir ce mot).

LOLLARDS.

Lollard enseignait, au quinzième siècle, plusieurs maximes adoptées depuis par la Réforme ; entre autres que, si le baptême est un sacrement, tout bain est aussi un sacrement, tout baigneur est un Dieu; que l'hostie consacrée est un Dieu imaginaire; ni messe, ni prêtres, ni évêques; le mariage est une prostitution jurée (madame Sand est une Lollarde). Douze hommes, ses disciples, parcouraient tous les ans l'Allemagne; deux d'entre eux, les plus âgés, entraient chaque année dans le paradis, et là recevaient d'Énoch et d'Élie le pouvoir de remettre les péchés à ceux de la secte. Gauthier Lollard fut brûlé vif à Cologne, en 1322. Les sectateurs passèrent en Flandre et en Angleterre. Tandis que les uns répandaient en Bohême les erreurs de Jean Huss, les autres préparaient en Angleterre la ruine du clergé et le schisme de Henri VIII. Quelques écrivains ont donné aux Lollards de ce dernier pays le nom de *Non-Conformistes*, et on a discuté l'étymologie du mot. On a dit : *lolium*, ivraie, parce qu'ils sèment l'ivraie dans le champ du Seigneur. On a dit : *loben*, louer, et *Herr*, Seigneur, *Louant-Dieu*, de l'allemand. Tout cela est inutile : les Lollards viennent de Walter Lollard, hérésiarque du quinzième siècle, dont des sectes protestantes d'Allemagne et d'Angleterre ont revendiqué les doctrines, la gloire et le nom. Nous pouvons répéter sans cesse que les Réformés ont été peu inventifs; leurs sottises, leurs rêveries ou leurs impiétés ont toujours des antécédents, tout comme les socialistes, les communistes, les révolutionnaires de nos jours ne sont que des plagiaires.

Proudhon a *volé* son fameux mot dont il est si fier : « La « propriété, c'est le vol ! »

LUTHÉRIENS.

Disciples de Luther, né à Eisleben le 10 novembre 1484, mort le 18 février 1546.

Voici le chef, le maître, le souverain ! celui qui a fatalement fécondé tout le Protestantisme ; celui qui, debout au milieu du chaos politique et moral évoqué par sa parole, n'a pu, comme il arrive à tout destructeur du bien, réédifier un monument nouveau à l'aide des décombres entassés autour de lui ! Père d'une triste race, et qui plus d'une fois a maudit ses propres enfants ! Son succès s'explique : depuis longtemps, poëtes, sermonnaires, religieux, philosophes réclamaient une réforme ; elle était demandée par saint Bernard, par Gerson, Pierre d'Ailly, le cardinal Julien, par ces hommes de haute science et de profonde piété qui seront à jamais la gloire et l'ornement de l'Église ; les conciles de Pise, de Constance, de Bâle sanctionnaient ces plaintes de leur autorité, plaintes devenues plus fortes, plus éclatantes au commencement du siècle. Le général des Carmes, Spagnoli, les prédicateurs Menot, Raullin, Maillard, une foule de théologiens gémissaient sur l'affaiblissement de la discipline, déploraient les abus, et voulaient qu'on y portât remède. Pierre Gringore disait, en 1511, dans sa trilogie du *Jeu du prince des sots,* jouée sous les piliers des halles :

Vous voyez les saints sacrements
Être vendus par gens d'église ;
Ils prennent leurs ébattements
D'apprécier enterrements,

Baptêmes; c'est erreur commise :
Vicaires-fermiers, l'entreprise
Déplaît à Dieu; notez-le tous.

Vers qui rappellent ceux de Spagnoli, dit le Mantuan, mort en 1516 :

Venalia nobis
Templa, sacerdotes, altaria, sacra, coronæ,
Ignis, thura, preces : cœlum est venale, Deusque.

Toutes ces plaintes éclataient à la veille de la Réforme; elles étaient justes; mais la Réforme aurait dû respecter la foi : elle en attaqua les fondements : « Nous déplorons « tous les jours les abus, dit Bossuet, mais nous détes- « tons les mauvais desseins de ceux qui les ont voulu « réformer par le sacrilége du schisme..... Jésus-Christ « n'a pas permis que chacun jugeât en particulier des « articles de la Foi catholique, ni des Écritures divines; « mais afin de nous faire chérir davantage la commu- « nion de la paix, il lui a plu que l'unité catholique fût « la mamelle qui donnât le lait à tous les particuliers de « l'Église, et que les fidèles ne pussent venir à la doc- « trine de vérité que par le moyen de la charité et de la « société fraternelle[1]. » Chose remarquable, Voltaire, ce grand défenseur des libertés de la raison humaine, Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chef-d'œuvre de style et de clarté, impérissable monument de sa haine et de sa mauvaise foi, Voltaire tient le même langage que Bossuet : « Il est certain que « l'Église romaine avait besoin de réforme; le pape « Adrien, successeur de Léon X, l'avouait lui-même. Il « n'est pas moins certain que, s'il n'y avait pas eu dans

[1] *Réfutation du Catéchisme de Ferri.*

« Le monde manquant une autorité qui fixât le sens de « l'Écriture et les dogmes de la religion, il y aurait au- « tant de sectes que d'hommes qui sauraient lire..... « Presque chaque mot peut susciter une querelle. »
CHAP. [illegible]

Il fallait donc une réforme des mœurs et de la discipline, réforme avouée, sollicitée par tous. Martin Luther se leva. Né avec un caractère ardent, une âme de feu, un esprit exalté, impatient de tout frein, il dut à ces dangereux attributs son immense célébrité, la réussite de ses projets. Orateur et tribun, il parle, il crie, il tonne, il rit, il raille, il pleure, il maudit, et son esprit audacieux ne recule jamais. Une bulle du souverain pontife lance l'anathème sur lui; il la fait brûler publiquement à Wittemberg. Les menaces de l'empereur lui font craindre pour sa liberté : il répond en soulevant par ses prédications la Thuringe et la Souabe ; il dit aux paysans : « Vous souffrez, et vos maîtres ont des étangs et des « forêts, les moines ont de riches prairies, les abbés des « coupes d'or, les évêques des vêtements splendides ! » Les paysans et Munzer l'entendirent, et il trahit lâchement Munzer et les paysans !

Vous savez tous comment Luther a commencé, quelle fut sa pensée première, comment l'étincelle de 1517 était déjà un incendie en 1518; cela est partout, nous n'avons pas à le redire; nous constatons seulement qu'il est difficile de s'arrêter sur la pente du mal. Luther, parfois, jetait sur le passé un regard plein d'amers regrets, sur l'avenir un regard plein de désespoir : mais une voix, celle de l'orgueil, lui criait sans cesse, comme la voix dont parle Bossuet : Marche! marche! Juif errant de l'intelligence, ton œuvre n'est pas accomplie : marche!

marche ! L'enfer n'est pas satisfait encore : marche ! marche toujours ! marche, jusqu'à ce qu'il te soit impossible de retourner en arrière, jusqu'à ce que, effrayé de ton œuvre, tu laisses échapper ce cri de douleur : « Si « j'ai si souvent obéi à Satan, j'espère que le Seigneur « me pardonnera : *Etiamsi multa feci et facio quæ Satanæ « sunt, ipse enim misericors est et ignoscit.* » Et cet autre cri de désespoir : « Moi, qui ai donné le salut à tant « d'autres, je ne puis me le donner à moi-même ! *Ego « alios salvos feci, me ipsum non possum salvum facere !* » En trois mots, il s'est admirablement peint : « J'ai trois « mauvais chiens attachés à ma suite : l'Ingratitude, « l'Orgueil et l'Envie ; celui qu'ils mordent est bien « mordu ! »

Et son œuvre, quelle est-elle ? « Le comprendrons-« nous enfin ? dit le citoyen Proudhon. Depuis le jour « où Luther brûla publiquement à Wittemberg la bulle « du pape, il n'y a plus de confession de foi, plus de « catéchisme possible. La légende chrétienne n'est « plus que la vision de l'humanité, ainsi que l'ont « exposé tour à tour, après Kant et Lessing, Hégel, « Strauss, et en dernier lieu, Feuerbach..... Laissons « la manie des substitutions : ni l'Église d'Augsbourg, « ni celle de Genève, ni aucune confrérie de Quakers, « Moraves, Mômiers, Francs-Maçons, etc., NE REM-« PLACERA JAMAIS L'ÉGLISE ROMAINE. Tout ce que l'on « entreprendrait à cet égard serait contradictoire et « rétrograde ; il n'y a pas, au fond de la pensée humaine, « de nouvel édifice religieux : *la négation est éternelle*[1]. » Et ailleurs : « Qu'est-ce qu'un Catholicisme sans tradi-

[1] *La Révolution sociale dévoilée.*

« tion qui s'impose, sans pape qui commande, sans « Église qui ordonne? De Luther à Strauss, il n'y a pas « plus loin que du principe à la conséquence[1]. » L'abîme de Strauss, c'est là que doit tomber fatalement, logiquement, invinciblement tout Protestant instruit et de bonne foi.

L'histoire de Luther est pleine d'émotions : « Il a jeté « sur la route, dit Audin, son éminent biographe, assez « de bruit, de style, de poésie, de colères, de ruines et « de sang pour donner de l'intérêt au drame où il a « joué. » Cette histoire, nous n'avons pas à la refaire : nous n'avons pas à rappeler ses luttes, ses combats, ses mensonges, ses ruses, ses perfidies, ses inconséquences, ses contradictions, ses injures de la halle, ses cris d'énergumène, ses malédictions, ses anathèmes contre les siens même; pas plus que son éloquence désordonnée parfois, admirable souvent; pas plus que ses tonnerres, comme dit Bossuet; que ses trois cents écrits pleins de saletés, d'emphase, de trivialités, mais aussi pleins d'élans, de poésie, de grandes images, de saillies, de néologismes, d'archaïsmes, de tournures neuves et frappantes, etc., toutes choses qui font de Luther le grand prédicateur, le grand écrivain de la Réforme. Sa vie fut coupable, quelques-uns de ses livres sont infâmes : il trompe tour à tour les princes, le peuple, ses disciples; il ment, et il trahit. Il donne à Philippe de Hesse l'autorisation d'épouser deux femmes, et il soulève les peuples contre leurs souverains; puis, il dit aux souverains: « Au peuple suffit un peu de foin et de paille, comme à « l'âne; s'il secoue l'oreille, le bâton; s'il rue, la balle ! »

[1] Proudhon. — *Le Peuple*, journal. 3 mai 1849.

— « Je crois que tous les paysans doivent périr plutôt « que les princes et les magistrats, parce que les paysans « prennent l'épée sans autorité divine..... Nulle miséri- « corde, nulle tolérance n'est due aux paysans, mais « l'indignation de Dieu et des hommes. » (30 mai 1535.) Et ailleurs : « Les paysans sont dans le ban de Dieu et « de l'Empereur. On peut les traiter comme des chiens « enragés. » Sa devise est : PLUTOT TURC QUE PAPISTE ! Il attaque la Papauté par la parole, par la plume, par la caricature, par l'insulte et la calomnie ; il flatte le Pape : « Ma crainte s'est changée en amour. Vous auriez pu « employer la force, vous n'avez eu recours qu'à la cha- « rité..... Je l'avoue ; j'ai été violent, hostile, insolent « envers le nom du Pape..... Je suis repentant, et je vous « demande pardon ; je dirai mon repentir à qui voudra « l'entendre. » Et de la même plume, et au même Pape, il écrit : « Quel que soit le polisson (*Nebulo*) qui, sous le « nom de Léon X, essaie ainsi de me faire peur, qu'il « sache bien que je comprends la plaisanterie..... »

Luther, tel que nous le présente l'histoire, tel qu'il nous apparaît quand nous étudions sa vie, ses livres et son œuvre, Luther, en résultat, est-il un grand homme ? Ne nous paraît-il grand que parce qu'il est monté sur des ruines ? Frédéric de Prusse l'appelait un *pauvre homme*; mais dans cette question Frédéric ne compte pas.

Des historiens et des philosophes émettent une opinion fort honorable sans doute, mais que nous croyons erronée : Un homme ne peut être grand, disent-ils, s'il n'a la grandeur morale. Certes, nous désirerions qu'il en fût ainsi ; des gens médiocres ne chercheraient pas à se hisser jusqu'à la grandeur à force de crimes, comme cela s'est vu dans la révolution française ; nous savons

que le dernier des citoyens vertueux, que le plus obscur des chrétiens, véritablement chrétien, est plus grand aux yeux de Dieu et pour toute âme saine, que tous les sages, les héros, les demi-dieux de l'antiquité, que les génies les plus élevés de tous les siècles, à qui ont fait défaut l'amour et la pratique du vrai, du bon et du juste. Mais il y a malheureusement une grandeur trop réelle, bien qu'elle ne soit pas relevée, sanctifiée, consacrée par la sagesse et la conscience ; refusera-t-on le titre de grand homme à César ou à Mahomet, pour ne pas en citer d'autres ? Certes, la grandeur morale leur a manqué pourtant, et ils n'en ont pas moins remué les peuples et changé la face du monde ? Si donc nous refusons le titre de *Grand* à Luther, ce n'est point parce qu'il fut apostat, prêtre marié, menteur, envieux, bas, jaloux, calomniateur, poussé par l'orgueil, la plus détestable des passions, par la vengeance, le plus vil, le plus odieux des sentiments ; mais c'est parce que, de l'aveu des plus habiles Protestants, il ne fit rien d'après un plan arrêté ; les prodigieux résultats de ses fougueuses attaques, il ne les avait pas prévus ; la puissance de volonté, dirigée par une raison ferme, prévoyante, décidée, n'y fut pour rien ; cela est décisif. Luther fut magnifiquement doué par la nature : orateur d'une inconcevable puissance, traducteur dont l'œuvre est une suite de créations, exégète savant et subtil, controversiste formidable, écrivain parfois admirable, plein d'élan, de force, de suavité même, maître de sa langue et du style qu'il ploie souverainement à tous ses caprices ; sectaire qui appelle en aide à son œuvre néfaste l'éloquence, l'image, la poésie, la dialectique, la science, la philologie, l'herméneutique, l'anagogie, qui jette des flammes et des éclairs, qui

répand des torrents de laves et de scories; génie du mal entouré des feux qu'il alluma, des fleuves de sang qui ont coulé à sa voix, debout sur les ruines qu'il a faites, qu'on avait faites avant lui et qu'il a amoncelées, Luther n'est pas un grand homme, car, nous le répétons, il n'a pas eu la conscience de son œuvre. Loin d'être grand de la grandeur du Satan de Milton, il s'apetisse à la taille de son démon personnel qu'il nous a si singulièrement dépeint.

Nous ne comprenons pas comment, nier la grandeur de ses ennemis, serait servir la vérité : Bossuet, dans sa haute et sereine impartialité, dit de Luther : « Il est vrai « qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence « dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse, « qui entraînait les peuples et qui les ravissait; une « hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et « applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler « devant lui ses disciples. » Cela est juste, mais ne suffit point à conquérir le titre de grand homme.

Nous l'avons dit : nous n'avons pas à faire l'histoire de Luther; celle de son œuvre est tout entière dans cet ouvrage; elle part de l'heure de sa révolte, passe par Calvin, tombe de Calvin, après mille transformations, à Eichorn, à Hégel, à Scheleiermacher, etc..... et va se perdre dans la sphère de Strauss et de Ronge : quels cris de rage eût poussés le Maître s'il avait pu prévoir le logique résultat de ses défis jetés à la vérité! Avant de mourir, il vit déjà, en gémissant, sa doctrine altérée, mutilée, tronquée, amplifiée : en 1527, il comptait avec désespoir huit interprétations différentes du *hoc est corpus meum*; trente ans plus tard, il y en avait quatre-vingt-cinq! « Misérables qui ne s'entendent pas entre eux, s'écriait-

« t-il ! Misérables, que Dieu, pour notre enseignement, « laisse se mordre, se déchirer, se manger les uns les « autres ! car nous savons que l'Esprit de Dieu est un « esprit d'union, et que son Verbe est un : grande « preuve que ces sectes de Sacramentomagistes ne pro- « cèdent pas de Dieu, mais du diable ! » Luther lui-même a beaucoup varié : la négation n'est jamais stable. Parmi les sectes qui ont conservé le titre de *Luthériennes*, (nous ne parlons pas des autres sectes de la Réforme issues de la même origine), nous pouvons citer : les Adiaphoristes, les Anmétistes, les Antinomiens, Anti-stancariens, Antischvenfeldiens, Anticalvinistes, Anto-sandriens, Arrhabonaires, Bissacramentels, Carlostad-tiens, Davidiques, Imposeurs de mains, Inférieurs, Luthéro-Calvinistes, Maionistes, Miricains, Mous-Philo-sophes, Médiosiandriens, Mennonistes, Onandrins, Qua-drisacramentels, Récalcitrants, Servétiens, Succefeldiens spirituels, Stanoariens, Samosatenses, Trissacramen-tels, Tropistes-Evargiques, Zwingliens-simples, Zwin-gliens-significatifs, etc..... etc..... et une foule de Con-fessionistes.

Et Luther s'écriait : « Vous voulez fonder une Église « nouvelle ; voyons : qui vous envoie ? de qui tenez-vous « votre ministère ?... Quand on vient pour changer la « loi, il faut des miracles ; où sont vos miracles ? Ce que « les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons : « Maître, nous voulons un signe... » Mais qui l'avait envoyé, lui, Luther ? Où étaient ses miracles ? Lui-même a reconnu n'avoir fait aucun miracle, si ce n'est, dit-il, d'avoir frappé Satan à la face et la Papauté au cœur. Étrange mission que la sienne !

Développer ou résumer l'exomologèse de Luther, c'est

impossible : il dit, et il se rétracte; il avance, et il s'arrête; il ordonne, et il revient sur ses ordres; véritable Protée insaisissable : voici ce qu'il a enseigné plus positivement que d'autres de ses doctrines; voici sur quoi il a le moins varié : Luther admet le *Baptême* et l'*Eucharistie;* mais, dans l'Eucharistie, la matière du pain et du vin restant avec le corps de Jésus-Christ, ne doit pas être adorée; elle n'y est que comme *le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal,* et comme *le vin est dans et sous le tonneau.* La messe n'est point un sacrifice; point de confession, de pénitence, d'œuvres satisfactoires, d'indulgences, de culte d'images; point de libre arbitre, car nous sommes *nécessités* en nos œuvres. Un fidèle ne peut être damné, quoi qu'il fasse; l'infidélité seule est un péché. Les commandements de Dieu sont impossibles à suivre; il n'y a que des exhortations dans le Nouveau Testament, et pas un seul précepte. Point de jeûne, de vœux monastiques, de célibat pour les prêtres, etc...

Le 15 novembre 1837, les *Petites Affiches* d'Altona contenaient l'annonce suivante : « LES ORPHELINS DE « LUTHER. Ce sont les enfants de Joseph-Charles Luther, « né à Erfurth le 11 novembre 1792, et rentré au giron « du Catholicisme. Il était mort en Bohême. Le 6 mai « 1830, l'aîné, Antoine, né en 1821, arriva à l'ancien « couvent des Augustins. Instruit dans les principes de « la Réforme, il fit sa première communion aux fêtes « de Pâques. On l'a mis en apprentissage chez un ébé- « niste; Marie et Anne, ses sœurs, sont domestiques « d'auberge; Thérèse, la plus jeune, fréquente l'école. » On fit une souscription pour les descendants de Luther; elle rapporta en tout 50 thalers!

LUTHÉRIENS-CALIXTINS.

Ce sont des disciples de Calixte (Voyez *Calixtins*), qui recevaient les Calvinistes à leur communion.

LUTHÉRIENS-CALVINISTES.

Ils font un agréable mélange des erreurs de Luther et de celles de Calvin.

LUTHÉRIENS-MITIGÉS.

Ils ont adouci la doctrine du Maître, du Maître frémissant au seul mot d'obéissance, implacable quand il commandait, despote de la liberté.

LUTHÉRIENS-OSIANDRIENS.

Erreurs de Luther mêlées à celles d'Osiander (Voyez *Osiandriens*).

LUTHÉRIENS-PAPISTES.

Ils ne sont pas nommés ainsi parce qu'ils reconnaîtraient le pape, mais parce que, à l'imitation du souverain pontife, ils se servent de l'excommunication, surtout contre les Sacramentaires.

LUTHÉRIENS-RELACHÉS.

Luthériens qui adoptèrent l'*Interim*.

LUTHÉRIENS-RIGIDES.

Ils soutiennent l'ancien Luthéranisme. Leur chef fut Flaccius-Illyricus.

LUTHÉRIENS-ZWINGLIENS.

Leur chef est Bucer (Voyez *Bucériens*). On ne peut dire à la rigueur qu'ils aient fait un mélange des deux doctrines luthérienne et zwinglienne, mais ils promettaient de se tolérer mutuellement, eux et leurs dogmes; mesure de prudence, non profession de foi.

Nous aurions bien d'autres Luthériens à signaler, mais les nuances qui les divisent sont difficiles à saisir, souvent trop peu marquées.

MAIONISTES.

Secte de Luthériens.

MAJORISTES.

Disciples de Georges Major, né à Nuremberg en 1502, mort en 1574. Major, élevé à la cour de Frédéric III, duc de Saxe, élève enthousiaste de Luther, se sépara pourtant de son maître sur un point fondamental. Il enseignait que personne, pas même les enfants, ne pouvait être sauvé sans les bonnes œuvres.

MALAKANES (Voir *Duchaborzes*).

MAMILLAIRES.

Secte mennonite, ainsi nommée parce qu'un jeune Mennonite de Harlem porta la main sur le sein d'une jeune fille. Le consistoire des Anabaptistes instruisit la cause, mais il y eut divergence d'opinions; les uns voulaient absoudre le coupable, les autres l'excommunier ; de là

un schisme, et les plus sévères flétrirent les plus indulgents du nom de *Mamillaires*. C'est Bayle qui donne cette origine.

MANIFESTAIRES.

Nous avons vu les *Clanculaires*, Anabaptistes qui se faisaient un devoir de cacher leur croyance. Voici les *Manifestaires*, Anabaptistes qui se croyaient dans l'obligation absolue de confesser leur foi, de manifester leurs doctrines, d'avouer leurs impiétés : du moins ils n'étaient point hypocrites.

MARÉCHALIENS.

Ne nous sont connus que de nom.

MARIONITES.

Dans la *Revue britannique religieuse*, ou choix d'articles extraits des meilleurs journaux religieux de la Grande-Bretagne et des États-Unis (Genève, 1829), M. Burnier dit qu'aux États-Unis, en 1823, il y avait 20,000 Marionites, dont 200 pasteurs. Nous n'en savons pas davantage. C'est aux États-Unis surtout qu'il est impossible à la plus rigoureuse statistique de pénétrer : chaque missionnaire nouveau qui arrive, la Bible sous le bras, y enfante une secte nouvelle.

MATHIAS.

Disciples de Jean Mathias. Disciple lui-même de Melchior Hoffmann, il se fit Anabaptiste parce que le nouveau baptême dissolvait un mariage antérieur et que, dégoûté de sa femme, il s'était épris de la fille d'un

brasseur. C'était un Henri VIII au petit pied. « C'est « ainsi, dit M. Sudre, qu'aux deux extrémités de l'é« chelle sociale, les mêmes passions produisirent les « mêmes effets. De grands événements devaient être la « conséquence des amours d'un artisan et d'un mo« narque (1531-1532). » Jean Mathias prit le titre d'Énoch, comme Hoffmann avait pris celui d'Élie, et envoya douze apôtres répandre la doctrine. Un livre, à la publication duquel il prit part, le *Rétablissement,* reproduisait la vieille opinion des Millénaires, et soutenait l'innocence de la pluralité des femmes. Mathias, qui avait choisi Munster pour centre et siége de l'Anabaptisme, y vint avec Bucold (Jean de Leyde), et prêcha le peuple qui répondit par le cri : *Le nouveau baptême ou la mort!* La guerre civile commença. Maître de la ville, Mathias jeta aux flammes les livres, les manuscrits, les statues, les tableaux, tous les trésors de l'intelligence, chassa les magistrats de leur siége et devint maître absolu; il usa de sa puissance en tyran farouche et cruel, tuant de sa propre main quiconque osait proférer la moindre plainte. Un jour enfin, il fut surpris hors de la ville par un bataillon qu'avait armé le grand et intrépide évêque de Munster, et il tomba percé de coups au milieu des siens. Jean de Leyde, qui devait périr plus misérablement encore, fit son oraison funèbre, et parvint à surexciter ainsi la vengeance des Munstériens.

MAYÉRISTES.

Disciples de Frédéric Mayer, né à Leipsick en 1650, mort à Stettin en 1712; homme savant, écrivain sec et lourd, Luthérien zélé, il proposa contre les Anti-Scrip-

tuaires et les théologiens relâchés une espèce de formulaire qui lui attira quelques disciples.

MÉDIOSIANDRIENS (voir *Demi-Osiandriens*).

MÉLANCHTHONIENS.

Disciples de Philippe Mélanchthon, né à Bretten, en 1497, mort à Wittemberg, en 1560.

Mélanchthon est la seule figure intéressante de la réforme, Bossuet même a eu pour lui des paroles de douce compassion,

Le nom véritable de Mélanchthon est SCHWARTZ-ERDE, *Terre-Noire;* amoureux de la belle antiquité, de l'euphémisme des mots, il trouva celui-ci trop dur, et le traduisit en grec; du reste, c'était la mode au seizième siècle, mode continuée, mais plus modérément jusqu'à nos jours. Cino Ambrogini, ou de Bassis, prenait le nom de *Politien;* Pierre Vermigli, celui de *Pierre Martyr;* Benoît Barden, celui de *Scaliger;* Hausschien, celui d'OEcolampade; Matthieu de Moya, celui d'Amadeus Guimenius; Kœpflin, celui de Capito; Calvin, ceux d'Alcuin, Deperçay, Chervin, Passelius, Calphurnus, Happedeville, Despeville, Bonneville, etc..... Depuis, Arouet se fit appeler M. de Voltaire; Le Bouvier, se fit appeler Fontenelle (*Le Bouvier* allait bien pourtant à un rimeur d'églogues); Antoine ***, se fait appeler de Pareieux, puis définitivement comte de Rivarol; Jacques Montanier, neveu de Pascal du côté maternel, ne nous est connu que sous le nom de Jacques Delille, etc..... Nous avons eu, nous avons encore de nos jours Michel Masson, le père Jacob, Stendhal et George Sand... Vossius, Scioppius, Cafferius, Menagius, Cinellius, Popeblount,

et quidam alii, ont fulminé l'anathème contre Politien parce qu'il n'avait nul droit à ce nom; cela ne nous regarde pas; quoi qu'il en soit de cette manie que souvent nous n'avons pu comprendre, notre mission n'est pas de discuter la faculté que l'on peut avoir de rejeter son nom pour en choisir un plus aristocratique, comme Voltaire; ou d'une forme plus érudite en ce qu'il finit en *us*, comme Guimenius; ou plus doux à l'oreille, comme Mélanchthon. C'est l'affaire, dans tous les temps, du garde des sceaux, et nous prenons les hommes tels qu'ils se présentent à nous.

Fils d'un armurier, cousin de Reuchlin, Mélanchthon, dès l'âge de vingt ans, attirait la foule dans la salle de l'Université, où il expliquait Homère, Hésiode, Théocrite, Démosthène, Thucydide; Luther l'entendit et comprit ce qu'il pourrait faire de ce jeune homme doux, modeste et timide; en effet, la séduction fut prompte. Mélanchthon enseignait le grec à Luther, Luther lui enseignait sa théologie; triste échange! Luther, avec sa rapide intelligence, devint bientôt aussi fort helléniste que son professeur, qui ne fut jamais qu'un médiocre théologien, rhéteur admirable de simplicité et de doux langage, controversiste faible, changeant, embarrassé.

Mélanchthon marchait sur les pas de Luther, l'aidant dans ses travaux, dans ses écrits, dans son œuvre entière, et lui en laissant toute la gloire; affligé souvent de ses colères, de ses emportements, baissant alors la tête avec résignation, et n'osant le combattre sur bien des points que sa conscience rejetait; trop de douceur peut devenir lâcheté. « Il tremblait, dit Bossuet, lorsqu'il « pensait à la colère implacable de *cet Achille*... A chaque « moment on lui voyait souhaiter la mort. Ses larmes

« ne tarirent point durant trente ans; et l'*Elbe,* disait-il « lui-même, *avec tous ses flots, ne lui aurait pas fourni* « *assez d'eaux* pour pleurer les malheurs de la Réforme « divisée. » Mélanchthon avait connu la vérité, et il la regrettait, aussi était-ce sans confiance qu'il dressait des *confessions,* qu'il prenait part aux conférences de Ratisbonne, à celles de l'*Interim;* qu'il cherchait à réunir les mille sectes déjà nées. Aussi, Luthérien, puis Zwinglien sur quelques points, Calviniste sur d'autres, cherchant un remède à ses irrésolutions dans l'astrologie, la magie, les songes, il vécut malheureux, indécis, opprimé par l'omnipotence du maître. Ses aveux sont caractéristiques; il a parlé souvent comme le Catholique le plus pur; il voyait Luther mettre sur toute noble chose la main fiévreuse du novateur; Calvin la main glacée du sophiste, Henri VIII la main sanglante du bourreau; et son âme était déchirée; à sa mère qui lui disait : « Je « t'adjure par le Dieu vivant, ne me cèle rien, dans « quelle foi dois-je mourir? » il répondait : « La nou- « velle doctrine est la plus commode, l'autre est la plus « sûre! » Au prédicateur de Charles-Quint : « Nous « serions tous prêts à obéir à la sainte Église de Rome, « si douce à notre égard, comme elle s'est montrée dans « tous les siècles pour ses enfants, si elle nous aban- « donnait quelques points de peu d'importance, que « nous ne pourrions rétracter. » Au cardinal Campeggio : « Nous reconnaîtrions la primauté du Pape et la « hiérarchie des évêques, si le Pape voulait ne pas nous « repousser. » Il écrivait : « Plût à Dieu que je pusse, non « pas infirmer la domination spirituelle des évêques, « mais en rétablir la domination; car je vois quelle « Église nous allons avoir si nous renversons la police

« ecclésiastique. Je vois que la tyrannie sera plus in-
« supportable que jamais... »

Luther lui pardonnait tout : « Moi, disait-il, je suis « né pour lutter avec le diable ; aussi mes écrits sont-ils « pleins de tempêtes. Mon lot, à moi, est de faire rouler « des rocs et des blocs, de raser les buissons et les « épines, de combler les bourbiers, de frayer les routes ; « mais Philippe a une autre mission : il marche en un « doux silence, il bâtit, il plante, il arrose, il ensemence « dans la paix et dans la joie du cœur. » Oh non ! pas *dans la paix et la joie du cœur!* Philippe avait connu les vérités et les délices du Catholicisme ; il ne les avait pas oubliées ; il tournait vers elles un mélancolique regard ; il y revenait parfois, mais il tremblait aussitôt à la parole du Maître, si bon pour lui cependant, quoiqu'il allât jusqu'à le frapper : « *Ab ipso colaphos accepe-* « *rim,* » écrit Mélanchthon (*Ep. ad Theodorum*). Et il retombait dans ses doutes, dans ses défaillances ; et il changeait quatorze fois de sentiment sur la Justification ; il hésitait sur la Présence réelle, demandait une formule nouvelle sur la Cène, non satisfait des quelques centaines de formules inventées déjà. Il s'arrêtait à peu près à celle-ci : Le corps de Jésus-Christ n'est présent que dans celui qui reçoit l'Eucharistie, et non *avec*, *dans* ou *sous* les espèces. Il dressait la confession de foi saxonique, donnait dans le Semi-Pélagianisme, ne pouvait s'entendre avec Calvin, et devenait Ubiquitaire. Il signait avec Luther, Bucer et cinquante autres, la consultation qui autorisait le Landgrave de Hesse à prendre deux femmes ; aidait docilement son Maître à dessiner de sales et hideuses caricatures de la Papauté, tout en écrivant à Camer : « Je souffre sans dire mot. Plût à

« [illegible] que Luther [illegible] lui [illegible] l'âge et
« [illegible] plus violent :
« [illegible] chagrine. »

[illegible] de Luther [illegible] du miel et
[illegible] souffrait sans [illegible] mot de
[illegible] à ces circulaires.
[illegible] à [illegible] à biaiser, à tergiver-
ser [illegible] sans force aucune,
et [illegible] un vieux biographe :
« Il [illegible] indifférence et incon-
« stance [illegible] appelé le
« [illegible] d'Allemagne. Et [illegible] après sa mort,
« chaque secte le [illegible] être sien. »

MELCHIORISTES.

Anabaptistes, disciples de Melchior Hofmann. Voyez *Hoffmaniens*, II.

MENNONITES.

Disciples de Simon Menno, né à Witmaarsum (Frise) en 1496, mort en 1561.

Prêtre apostat, Menno résolut de réformer les exagérations des premiers Anabaptistes. Ses disciples enseignent que le Nouveau Testament est la seule règle de la foi; qu'il n'y a point de péché originel; qu'il ne faut jamais se servir des mots *Trinité, personnes;* Jésus-Christ n'a pas tiré sa chair de Marie, mais de l'essence du Père; la parole a été changée en homme; parole venue du ciel ou d'ailleurs, ils ne le décident pas; les chrétiens ne doivent se servir ni de l'épée ni des lois pour punir; l'homme peut arriver à un tel état de perfection qu'il

n'a plus aucune souillure du péché ; point de baptême pour les enfants; les âmes se reposent, jusqu'au jour du jugement, dans un lieu inconnu; un chrétien ne doit accepter aucune charge de magistrature. Les Mennonites exercent rarement une profession, sauf l'agriculture; ils sont très-sobres, habitent de préférence les hameaux, les fermes, les maisons isolées dans la campagne; ils vivent entre eux; point de mariages mixtes; les bagues, colliers, bijoux sont interdits aux femmes. Un auteur catholique leur a rendu le témoignage suivant : « Sous le nom d'Anabaptistes, ces sec-« taires, souillés du sang que versèrent les fanatiques « de Munster, furent connus et justement abhorrés « dans une grande partie de l'Europe; devenus doux, « paisibles, laborieux, vigilants, modérés, charitables, « sous le nom de Mennonites, on s'aperçoit à peine « qu'ils existent. »

Les Mennonites, dont nous avons à peu près résumé les croyances, se divisaient entre eux : il y avait ceux de Flandre, hommes rigoureux, qui excommuniaient pour les fautes les plus légères ; ceux de Frise, moins rigides, qui recevaient les fidèles chassés par les autres. Quelques-uns étaient Ariens ou Sociniens, du moins en partie. Herman Schin, un de leurs ministres, a nié que les Mennonites fussent Anabaptistes d'origine et de doctrine, car, dit-il, Mennon-Simonis ne fut jamais disciple d'aucun Anabaptiste. La raison est faible; Menno peut bien, sans avoir eu de maître dans la secte, avoir formé le projet de civiliser cette secte horrible. Quoi qu'il en soit, Menno eut lui-même de nombreux disciples qui prirent son nom et qui, renonçant à la domination temporelle rêvée par leurs détestables prédécesseurs, s'en

[illegible] aux [illegible] [illegible]. Lorsque Catherine fit un appel aux agriculteurs d'Allemagne, dit M. Saint-René Taillandier, trois cents familles mennonites quittèrent la Prusse et allèrent s'établir dans la Russie méridionale... On ne leur refusa ni les terres, ni les instruments aratoires, ni les secours en argent... N'est-ce pas un curieux spectacle que ce Christianisme du seizième siècle et cette crédulité allemande transportés si fidèlement au [illegible] des Tartares[1] ?

MENTZÉRIENS.

Disciples de Balthazar Mentzer, né à Allendorf en 1565, mort en 1627.

En 1616, Mentzer eut une dispute très-animée sur la manière dont Jésus-Christ, en tant qu'homme, est présent partout : les universités de Giessen et de Tubingue s'en mêlèrent, et ne purent rien résoudre. Mentzer soutenait que, pendant la durée de l'abaissement de Notre Seigneur, il s'était entièrement dépouillé de l'usage des perfections divines, communiquées à la nature humaine par la force de l'union hypostatique; les autres soutenaient que le Sauveur avait conservé l'usage de ces perfections, mais qu'il l'avait caché. Les théologiens de Saxe décidèrent en faveur de Mentzer, docteur de Giessen; les théologiens de Tubingue rejetèrent cette décision, qui ne leur était pas favorable; et chacun, adhérents de Tubingue et Mentzériens, chacun resta dans sa croyance, vu qu'il n'y avait pas une autorité incontestée qui pût mettre d'accord les disputeurs.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1854.

MÉTAMORPHISTES.

Il ne faut pas les confondre avec ceux du douzième siècle, qui professaient la même erreur. Elle se renouvela chez quelques Protestants qui, sans guide, sans règle, ressuscitaient les plus vieilles absurdités et n'en créaient guère de nouvelles. Les Métamorphistes des deux époques enseignaient que le corps de Jésus-Christ s'est métamorphosé en Dieu dans le ciel.

MÉTAPHORISTES.

Disciples de Daniel Charnier qui, ministre à Montauban, enseignait que le dogme de la Présence réelle est une espèce de métaphore.

MÉTHODISTES.

Le Méthodisme prit naissance au commencement du dix-huitième siècle; il doit son origine à quelques étudiants de l'université d'Oxford qui, dans leur exagération de la doctrine de Calvin sur la Prédestination, prétendaient atteindre à une perfection absolue et impossible. C'était en 1719. Poussés par une voix qui les appelait à la conversion du monde, ils partirent pour l'Amérique. John Wesley conçut le plan de la secte nouvelle, en 1735 s'embarqua pour aller prêcher aux Indiens, revint deux ans après en Angleterre et y continua ses enseignements : Salut par la foi seule; conversion instantanée; certitude de la réconciliation avec Dieu; prières en commun, lecture en commun de la Bible, qu'ils expliquent (contrairement aux autres sec-

[illegible] prédication quand [illegible] le Saint-Esprit, et parfois imitant par [illegible] missionnaires de Saint-[illegible] Wesley, mort en [illegible] ses adhérents ; en [illegible] dans la Grande-Bretagne [illegible]

[illegible] L'Angleterre était [illegible] déplorable dé[illegible] Wol[illegible] ennemis de la [illegible] Déistes, poussant également [illegible] sentiment religieux [illegible] dans le cœur de l'homme. L'homme [illegible] est un animal religieux. Au milieu de [illegible], de ce rationalisme désespérant [illegible] insuffisance si souvent prouvée des [illegible] d'Oxford prononça le mot de foi. C'était comme une nouveauté : l'Angleterre en éprouvait tellement le besoin qu'elle le saisit avidement et les prosélytes accoururent en foule. D'ailleurs Wesley rétablissait quelques-unes des croyances catholiques : la médiation des saints, le purgatoire et l'expiation par la douleur et le sacrifice, etc... Depuis, il est vrai, le Méthodisme s'est altéré, mais alors il portait en lui de quoi consoler les âmes abandonnées, et pourtant avides de croire.

John Wesley et Charles Whitefield voulaient réformer les mœurs et rallumer le zèle éteint dans l'Église *Protestante*, mais ils s'appuyaient sur une base fausse : la *théorie* exagérée de la faiblesse humaine, la ruine de *vraie liberté*. Persécutés par l'Église établie, ils érigè-

rent des chapelles particulières, acceptèrent sans rire le titre de *saints* qu'on leur donnait par moquerie, et se mirent à exercer un culte à eux. Nous le répétons, le Méthodisme fut bientôt divisé en plusieurs branches; le fond principal est encore aujourd'hui la foi, qui, reçue, devient inamissible; quels que soient les crimes que l'on commette, le salut est assuré : ce que *Christ* a une fois sauvé ne peut plus périr. Mais il y a des variations selon les hommes et selon les localités : le pasteur Coquerel, qui combattait les Méthodistes au nom du *Protestantisme* ORTHODOXE, leur disait : « Soyons amis, « prêtons-nous la main, et travaillons de concert à « l'œuvre évangélique. Mais, de grâce, ne restez pas « ainsi dans la désorganisation; arrêtez une profession « de foi; formulez un système; constituez-vous en « Église, et nous vous reconnaîtrons! » M. le pasteur en parle bien à son aise! Il est si simple, en effet, pour une secte quelconque, même la moins éloignée du catholicisme, de *constituer une Église*, de *formuler un système*, d'*arrêter une profession de foi*! Toutes ont échoué, le *Protestantisme* ORTHODOXE plus que les autres. Reconnaissez une autorité et vous y parviendrez, tout est là. Le Méthodisme se croit, lui aussi, le Protestantisme pur, primitif, originel, ORTHODOXE. De Maistre a fort bien remarqué que ne prend pas qui veut le titre d'orthodoxe; il ne suffit pas de se l'attribuer soi-même.

Le succès du Méthodisme, succès dû à son moindre éloignement de la vérité catholique, fait jeter les hauts cris aux ministres; ils voient avec désespoir ses chapelles se remplir et l'or des souscriptions abonder; la négation de la Papauté, qui leur est commune, ne les console pas, ne les engage point à fraterniser. Les divi-

[illegible]

[illegible] ses communications [illegible]

[illegible]

[illegible] ... [illegible] ... [illegible]

[illegible] entre le sépu- [illegible] le besoin [illegible] sans cesse le cœur [illegible] [illegible] inspire par une [illegible] naturelle [illegible] qu'il ne remplit [illegible] Protestantisme : un pas de plus [illegible] un mot, le plus [illegible] Wesley, homme

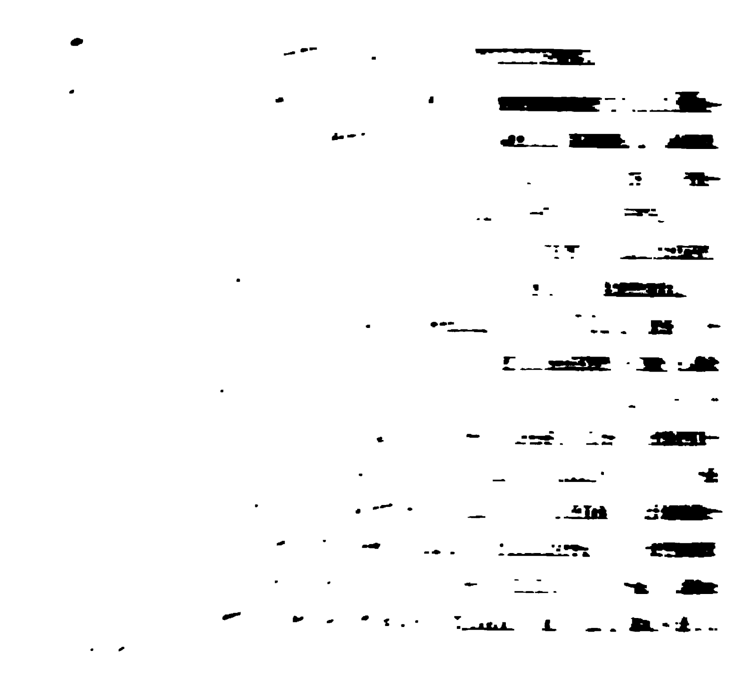
d'intelligence, de zèle et de vertu, accomplissait le bien, autant qu'il est donné à la faiblesse de l'homme de l'accomplir.

MILLÉNAIRES.

Il y a eu, dès les premiers jours de l'Église, des hérétiques de ce nom; on les appelait aussi *Chiliastes*, du mot grec qui signifie *mille*. Ils s'appuyaient sur l'Apocalypse; saint Jérôme fait justice d'eux et de leur erreur, qui consiste à croire que Jésus-Christ et les saints viendront régner mille ans sur la terre. D'autres Millénaires furent ainsi nommés parce qu'ils enseignaient qu'il y avait en enfer une cessation de peines de mille en mille ans.

Les Socialistes de nos jours ne sont pas les premiers qui aient reporté, contrairement aux poëtes de tous les siècles, l'âge d'or dans l'avenir au lieu de le placer dans le passé. Le règne de mille ans doit être le règne de la perfection, du bonheur, mais d'un bonheur matériel et sensuel; Dieu créerait des cieux nouveaux, une terre nouvelle, et tous les plaisirs des sens seraient satisfaits; l'homme, ou ne mourrait pas, ou atteindrait à une longévité jusqu'alors inconnue. Fourier n'était pas inventeur. Les Anabaptistes mêlèrent ces rêveries à leurs autres folies : *Hommes de la cinquième monarchie*, ils s'associèrent, en Angleterre, aux Niveleurs, conspirèrent contre Cromwell après avoir aidé au supplice de Charles I[er]; puis, en 1660, en appelèrent aux armes, et se firent tuer dans Londres même.

La doctrine du Millenium leur survécut, mais plus pacifiquement; elle a cours encore en Angleterre. Elle a eu de nombreux défenseurs : Clayton, évêque de Clo-



est difficile aux Modérés-Rigides de l'établir, de le décider eux-mêmes.

MOMIERS.

Il n'est pas aisé de définir exactement les Mômiers. Un ministre de Marseille nous disait : « Les Mômiers et « les Piétistes ne sont pas des sectes particulières : ce « ne sont que des termes injurieux appliqués par les « gens du monde, en Suisse et en Allemagne, à tout « homme animé d'une piété vivante, à quelque secte « qu'il appartienne. » Nous prouverons en temps et lieu que les Piétistes (voyez ce mot) sont bel et bien une secte particulière, dont le chef est connu, dont on a écrit l'histoire; et on n'écrit pas l'histoire d'une *injure*. Quant aux Mômiers, nous lisons dans les livres, dans les dictionnaires, dans les traités relatifs au sujet : « nom « de certains sectaires fanatiques, très-nombreux en « Suisse. » Les Mômiers sont les ascètes du Protestantisme; la Bible est pour eux moins un livre de dogme qu'un livre de morale, et ils l'interprètent comme ils l'entendent, rejetant la pénitence, le jeûne, l'abstinence; l'ascétisme est facile à ce prix-là : les ascètes, dégagés des affaires temporelles, priaient pour les pécheurs, combattaient pour eux avec les armes de l'oraison, mais aussi de la mortification, et l'argent qu'épargnait le jeûne était consacré aux besoins des pauvres : les Mômiers ont changé tout cela! Ils prient, sans prêtre aucun, sans aucune espèce de culte, ne reconnaissant que la lettre de l'Écriture, sans nulle explication; ils ne baptisent qu'à l'âge de raison, et n'en sont pas moins enterrés par les ministres protestants, qu'ils repoussent pendant leur vie.

MONASTÉRIENS.

Anabaptistes qui s'attachèrent à Jean de Leyde (Bucold), lequel se fit proclamer roi de Munster. Nous avons parlé de leur fanatisme, de leurs crimes, de leurs saturnales : nous aurons à y revenir. *Munster*, en latin *Monasterium*; d'où *Monastériens.*

MORAVES.

La prise de Munster, la mort de Bucold, la défaite des Anabaptistes ne détruisirent pas complétement l'odieuse secte; elle se répandit en Suisse, dans les Pays-Bas, dans la Moravie, se divisa en plusieurs autres sectes, les unes continuant les rêves de sang des prédécesseurs, comme celles qui jouèrent un rôle si funeste dans la révolution d'Angleterre; les autres renonçant au combat, au crime, au bouleversement de la société, et n'en appelant plus qu'à la parole et à la persuasion. Tels furent les Moraves: ils essayèrent la vie de communauté monastique, habitèrent la campagne, s'adonnèrent surtout à l'agriculture: les Protestants qui criaient tant contre les Moines, eurent leurs Moines; le silence, l'assiduité au travail interrompu seulement par la prière; l'uniformité des vêtements et de la nourriture, l'obéissance passive aux ordres des supérieurs, telle était la loi des Moraves; seulement, différents en cela des religieux catholiques, ils méprisaient la science, la philosophie, les lettres, les beaux-arts; ils se mariaient, mais sans amour, sans préférence personnelle, toujours par ordre des supérieurs. Un grand nombre de dupes qui s'étaient d'abord laissé séduire ne purent demeurer longtemps, et abandonnèrent cette vie

de communauté, cette vie froide et inintelligente, comme nous avons vu, de nos jours, de malheureuses victimes quitter et maudire Cabet et sa stupide Icarie. Ce premier essai eut lieu en 1530. Dès 1530, ils adoptèrent leur costume, la longue barbe, la règle si morale et si douce au cœur par laquelle tous étaient frères, mais pas un n'était père, car ils ne pouvaient distinguer à qui appartenaient les enfants. Au dix-huitième siècle le comte de Zinzendorf leur offrit un asile dans la haute Lusace, les réunit sous le nom de *Hernutes*, réforma leurs règlements, et leur fit recevoir la confession d'Augsbourg, (voyez *Hernutes*.) Et c'est ainsi que vivent aujourd'hui les nouveaux Moraves, différents en tout de leurs aïeux, les Anabaptistes de Munster.

MORMONS.

Il y a trente ans environ, Joseph Smith eut une vision que lui-même a racontée : « Retiré un jour dans l'asile « secret d'un petit bois, à peu de distance de la maison « de son père, il s'agenouilla et invoqua le Seigneur. « D'abord il fut rudement tenté par les puissances des « ténèbres; mais il continua de lutter, pour sa déli- « vrance, jusqu'à ce que les ténèbres fussent écartées « de son esprit, et qu'il pût prier avec la ferveur de la « foi. Tandis qu'il répandait ainsi son âme, attendant « avec anxiété une réponse d'en haut, il vit luire au- « dessus de sa tête une brillante et glorieuse lumière, « qui semblait d'abord à une distance considérable. Par « degrés, la lumière descendit vers lui, et, en approchant, « elle augmenta d'éclat et de grandeur; en sorte qu'au « moment où elle atteignit la cime des arbres, la soli-

[illegible]

[illegible] lettres [illegible] françai-

[illegible] dame [illegible]

XI. [illegible]

[illegible] pouvoir de [illegible]

[illegible]

[illegible] veille [illegible]

[illegible]

[illegible] ville [illegible]

[illegible] cale-

[illegible]

[illegible]

VI. [illegible]

[illegible]

[illegible] promesse [illegible]

[illegible] Am

[illegible]

[illegible]

[illegible] autre [illegible]

[illegible] suivant [illegible]

[illegible] volume [illegible]

[illegible]

déclaration. Cela se passait dans le New-York, à trois ou quatre milles de Palmyre, près du sommet d'une colline.

Il y a, disions-nous, trente ans de cela : les Mormons d'Amérique sont aujourd'hui assez nombreux. Ils sont organisés civilement et militairement ; ils ont des affiliés en Angleterre, en Suède, en Norwége, en Allemagne, dans les Indes orientales, dans les îles Sandwich, etc.... Leurs membres sont représentants à l'assemblée législative du congrès, gouverneur du territoire d'Utah, lieutenant-gouverneur, etc..... Persécutés d'abord, ils se sont établis dans la grande vallée du Lac Salé ; là, leur territoire est déclaré *propriété du Seigneur*, mais chacun possède son lot. Un bill du gouvernement central des États-Unis reconnaît officiellement leur existence.

Leur grand prophète, Bringham-Young, recommande, sans en faire une loi, la pluralité des femmes. Le *Désert News* publiait, en 1854, une lettre écrite par une Mormone à sa sœur, habitante du New-Hampshire : « Je suis « heureuse, très-heureuse, et je vis selon le Seigneur. « Mon mari a six autres femmes qu'il aime également, « et que j'affectionne comme des sœurs. Nos enfants « réunis sont au nombre de vingt-quatre. La paix est à « la maison, et chacun fait pour le mieux... » Henri VIII aussi eut sept femmes, mais au moins l'une après l'autre. On ne parle pas encore chez les Mormons de la polyandrie ; ils ont pourtant l'exemple du Thibet, du Boutan, de quelques classes malabares ; ils y réfléchiront sans doute.

Ils ont en outre une des plus singulières idées qui puissent naître dans une tête d'homme : ils donnent le baptême à ceux de leurs amis ou parents morts qu'ils dési-

[illegible] paradis. [illegible]

[illegible] s'accroît [illegible] progressivement [illegible] charge de devoirs à remplir. [illegible] doctrine des Mormons [illegible] Saint-Esprit [illegible] Père [illegible] traditions [illegible] mais [illegible] péchés [illegible] Saint-Esprit [illegible] le baptême des enfants est [illegible] parce que les enfants n'ont pas la foi [illegible] administré par immersion [illegible] avec [illegible]

La Revue Chrétienne donne un fragment du catéchisme mormon. D. Qu'est-ce que Dieu? — R. C'est un être matériel et intelligent qui a un corps et des membres. — D. A-t-il aussi des passions? — R. Oui, il mange, il boit, il aime, il hait. — Une de leurs hymnes commence ainsi :

> [illegible], ô Dieu sans membres et sans vie!
> Pour nous, c'est un Dieu mort : suivez votre folie :
> Adorez le néant.

Dans le catéchisme du chancelier Deseret on lit :

D. Si vous abandonnez vos femmes rebelles et méchantes, celles qui préfèrent le mariage chrétien à la polygamie, quelle sera votre récompense assurée? — R. Cent femmes dans ce monde, et la vie éternelle dans l'autre!

Snow annonce qu'un ange de Dieu a visité un homme, que cet homme, c'est lui : « Je confesse le nom de Jésus-« Christ, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob « m'a envoyé. » Il s'adresse ainsi aux habitants de Turin, leur recommandant de se faire rebaptiser par immersion. Le titre du livre où il révèle ces belles choses est : « *Rétablissement de l'ancien Évangile, ou Exposi-« tion des premiers principes de la doctrine de l'Église de « Jésus-Christ, des saints des derniers jours;* par l'Elder « Lorenzo Snow, venant de la ville du Grand Salso « (Haute-Californie, États-Unis d'Amérique). » A propos de la Californie, on sait que la découverte des gîtes aurifères est due aux Mormons. Ils attendent une seconde révélation, un Christ américain. Dieu réside dans la planète *Sohrale* ou dans l'étoile *Amiygdor*. Un magistrat américain s'étant permis de dire aux dames du harem de Brigham-Young : « Soyez vertueuses, » a été chassé par les dames, qui se sont levées en s'écriant : « Nous sommes très-vertueuses ! »

Les Mormons ont trois journaux en Amérique, un à Copenhague, un à Merthyr, un à Lausanne (*le Réflecteur*).

Cette secte, qui s'étend partout, qui s'augmente chaque jour, durera-t-elle longtemps? Nous l'ignorons : le Protestantisme est le rendez-vous, le carrefour banal de toutes les erreurs; mais ce n'est qu'un lieu de passage : une erreur y arrive, se fait faire place, y séjourne plus ou moins de temps, puis va porter ailleurs ses absurdes impiétés, fait ainsi tout le tour de la Réforme, et revient en définitive au même point.

Voici les quatre points fondamentaux du Mormonisme : 1° une révélation spéciale a été faite à l'Améri-

rique ; 2° exclusion des Gentils ; 3° société théocratique ; 4° polygamie.

Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février dernier (1856), M. Émile Montégut nous donne un article remarquable, sous ce titre : *le Mormonisme et sa valeur morale ; la Société et la vie des Mormons.* Selon M. Montégut, Joseph Smith fut un imposteur, un homme de mauvaise foi, un charlatan, un jongleur, un banqueroutier, peut-être un faux-monnayeur, et n'ajoutait pas à ces brillantes qualités les dons du génie. Swedenborg croyait à ses propres visions, Smith ne croyait à rien ; débauché, il ravissait à ses séides leurs femmes et leurs filles ; il eut pour dupes les hommes boiteux d'intelligence, bossus de jugement, perclus de sens moral : ils sont toujours nombreux. M. Montégut nous raconte un des miracles de Smith, la résurrection d'une jeune fille, qui prouve comme il connaissait l'art de parler aux ignorants, et il le compare au célèbre Barnum, ce grand maître de la réclame. Le savant et philosophique article se termine par cette conclusion : « Les Mormons sont « destinés à passer, la religion de Joseph Smith est con« damnée à s'éteindre. Il est impossible qu'un phéno« mène aussi scandaleux vive et prospère... Il est impos« sible d'attribuer une longue vitalité à une imposture « du genre de celle de J. Smith... Les Mormons se van« taient d'être environ vingt-cinq mille trois ans après « leur établissement dans l'État du Désert ; ils sont en« core aujourd'hui vingt-cinq mille après dix ans d'ins« tallation. Ce fait pourra surprendre quelques per« sonnes ; c'est le seul de toute cette triste histoire qui « ne nous surprenne pas, car il n'est pas possible que « Dieu permette à un mensonge d'obtenir plus qu'un « demi-succès. »

MOUS-PHILOSOPHES.

Variété de Luthériens.

MUGGLETONISTES.

Disciples de Louis Muggleton, né en 1617, mort en 1697. Vers 1650, Muggleton, tailleur anglais, se donna pour prophète; une lumière intérieure répondait à toutes les questions qu'il se posait lui-même, et il damnait impitoyablement ceux qui refusaient d'y croire. Ses écrits furent brûlés par la main du bourreau, et lui fut condamné au pilori et à la réclusion.

Les Muggletonistes ou Muggletoniens rejetaient la Trinité; ils enseignaient que Dieu avait laissé le gouvernement du ciel à Élie pendant que le Père lui-même, et non le Fils, revêtait sur la terre la nature humaine. Le ministre Formey dit : « L'histoire de ces temps-là parle « de *Mugletoniens* et d'*Antinomes*. Toutes ces sectes ne « différaient guère les unes des autres que par quelques « formules d'expression. » A la bonne heure : cependant Dieu le Père fait homme, et le gouvernement du ciel donné à Élie, nous semblent des *formules d'expression* aussi étranges que particulières.

MULTIPLIANTS.

Ils rappelaient les Gallois du Poitou au treizième siècle, lesquels, nouveaux Adamites, se confondirent avec les Anabaptistes.

Les Multipliants reparurent sous ce nom, et avec quelque différence, à Montpellier, dans la première par-

tie du dix-huitième siècle. Ils se rassemblaient dans le quartier du Petit-Saint-Jean, dans une maison appartenant à une demoiselle *Verchaud* : hommes et femmes y entraient le samedi, et n'en sortaient que le lundi. Leurs cérémonies se prolongeaient fort avant dans la nuit; on éteignait les lampes, et chacun se couchait où il se trouvait, après avoir supprimé toute espèce de costumes : de là le nom de *Multipliants*, qu'ils ont laissé à la rue où se tenaient leurs assemblées. L'abbé Valette attaqua l'immoralité de ces réunions, peut-être calomniées. Les Multipliants étaient des prophètes, des illuminés vêtus d'une manière folle excepté la nuit, où ils ne gardaient pas même le vêtement nécessaire. Ils se dispersèrent, se perdirent peu à peu, et c'est à peine si en 1745 on eût pu en trouver encore quelques-uns. Leur histoire est écrite d'une manière fort intéressante dans une brochure publiée à Montpellier en 1845[1].

MUNZÉRIENS.

Disciples de Thomas Munzer, né dans la Misnie, mort en 1525. Munzer fut d'abord l'un des plus ardents apôtres de Luther : à sa voix, il se lève, tonne contre la Papauté, la messe, les indulgences, le purgatoire, la plupart des sacrements; mais il trouve bientôt que le maître a manqué de courage; il l'abandonne, et va fonder une nouvelle Église. Il annonce qu'il réveillera les disciples de Jean Huss avec les trompettes du pur Évangile; et s'il ne rompt pas entièrement avec le principe

[1] *Les Multipliants, épisode de l'histoire de Montpellier*, 1721-1723, par M. A. Germain, professeur d'histoire à Montpellier. — 1845.

luthérien, c'est pour en tirer des conséquences politiques et sociales. Sa révolte naquit de la révolte de Luther. Ils eurent une conférence à Wittemberg, mais se séparèrent bientôt « pour ne plus se revoir que dans « l'éternité, » dit Audin. Luther soutint que Munzer était un démon incarné, Munzer que Luther était possédé d'une légion de diables : tel fut le résultat des conférences.

Munzer entraîne le peuple par ses promesses impossibles, par sa parole de tribun, par sa voix de tonnerre; on sait le reste. Munzer a des visions, des révélations ; il abbat les églises, renverse les statues, brûle les tableaux, détruit tout ce que son maître avait laissé debout ; il pille les couvents, vole tout et partout ; il veut fonder en Allemagne une nouvelle monarchie, exterminer tous les tyrans, car il est envoyé de Dieu pour abolir la religion trop sévère de Rome et la religion licencieuse des Luthériens. Quarante mille hommes sous ses ordres ravagent villes et campagnes. Au jour du combat, il s'écrie : « L'Éternel m'a mis à votre tête; tout doit « céder à son commandement; en vain l'artillerie ton« nera contre nous, je recevrai tous les boulets dans « la manche de ma robe, et elle sera un rempart impé« nétrable ! » Et l'artillerie dévore ses paysans enthousiastes et trompés, et Munzer, réfugié dans Frankenhausen, est découvert. Un prêtre catholique le réconcilie avec l'Église. Ses dernières paroles accusent Luther et glorifient la vérité; le bourreau arrête une prière commencée, et fait rouler sa tête à six pas !

Thomas Munzer fut un homme de génie, égaré par les idées luthériennes, cette grande révolte contre l'autorité. Un habile et consciencieux écrivain en a fait le

portrait suivant : « On ne saurait méconnaître, dit « M. Sudre, que Munzer ne fût animé d'une profonde « conviction et d'un ardent dévouement à l'humanité. « Mais, en se faisant l'apôtre du Communisme, il dé-« passa le but d'une réforme légitime, et ne tendit qu'à « substituer à l'oppression de l'aristocratie cléricale et « nobiliaire une autre espèce d'injustice et de spolia-« tion. Pour faire triompher ces exagérations déplora-« bles, il eut recours à la violence, et poussa des masses « ignorantes à un soulèvement sans espoir. En prêchant « la fraternité, il ne fit entendre que des paroles de « haine et de vengeance, oubliant que la persuasion « peut seule assurer le succès d'une doctrine, et qu'il « vaut mieux subir la persécution que provoquer l'a-« narchie. Il se trompa ainsi de but et de moyens. La « responsabilité du sang qu'il fit verser pèse donc jus-« tement sur sa mémoire, car ce sang devait être stérile « pour le progrès de l'humanité. »

Malédiction sur Luther! sans lui Munzer n'eût pas fait tuer tant d'hommes pour la réalisation d'une absurde utopie. Les Communistes de nos jours sont mille fois plus coupables que Munzer, car ils ont l'expérience et les leçons du passé; d'ailleurs ils n'ont pas à leur tête, le jour du combat, des chefs intrépides qui meurent pour cette même utopie.

MUSCULUSIENS.

Disciples d'André Musculus, né à Schneeberg (Misnie), mort en 1580. Grand défenseur de l'Ubiquité, il y joignit des rêveries et d'autres erreurs. D'abord Luthérien, il en vint à soutenir que Jésus-Christ n'avait

été médiateur qu'en qualité d'homme, que la nature divine était morte, comme la nature humaine, lors du crucifiement. Jésus-Christ n'est point monté au ciel, mais il a laissé son corps dans la nue qui l'environnait.

NATURALISTES.

Leur nom fait assez connaître leur doctrine ; ils expliquent tout, même les miracles qu'ils ne peuvent nier, par les lois de la nature; donc, plus de miracles; ils sont, ainsi que les Rationalistes, combattus par l'insipide mythologue David Strauss. Les docteurs protestants de l'Allemagne sont grands naturalistes. Dans son *Commentaire sur les Évangiles*, suivi peu après de sa *Vie de Jésus*, Paulus nie toute intervention surnaturelle de forces supérieures; les miracles sont des actes, tantôt de hasard, tantôt d'habileté médicale. Bahrd et Venturini appartiennent à la même direction; ils tendent, comme lui, à tout représenter, dans la vie de Jésus, d'une manière naturelle. Selon Eichorn, Heyne et tant d'autres, les apparitions, dans le Nouveau-Testament, furent toujours un hasard heureux; la chute de l'homme se réduit à ce que, dès l'origine, la constitution du corps humain fut viciée par un fruit vénéneux; l'apparence lumineuse de la face de Moïse coïncida avec un feu allumé par Moïse lui-même sur le mont Sinaï, etc..... Greiling explique aussi tous les miracles par des causes naturelles. Le Naturalisme aboutit à la négation de Dieu, à croire qu'il n'y a qu'une substance matérielle revêtue de diverses qualités qui lui sont essentielles : on prend l'effet pour la cause; on met, ainsi que Manès, la fumée avant le feu, et on tombe forcément dans le Panthéisme,

cet *Athéisme déguisé;* car l'erreur a sa logique comme la vérité. Il y a des Naturalistes parmi les Catholiques. Dernièrement, dans la *Revue des Deux-Mondes,* à propos des tables tournantes et parlantes, M. Babinet, membre de l'Institut, nous disait naïvement qu'il ne croyait aux miracles que lorsqu'ils ne contrariaient en rien les lois ordinaires et positives de la nature. Ceci est plus fort que les docteurs allemands, qui, ne pouvant nier le fait, cherchent à l'expliquer naturellement; mais M. Babinet, membre de l'Institut, accepte les miracles, n'en donne aucune explication, mais ne les accepte que quand ils ne sont pas miracles, qu'ils n'ont aucune des conditions du miracle !

Qu'il y ait des naturalistes parmi nous, cela se comprend; il y a eu, il y a des Théistes, des Sceptiques, peut-être des Athées; mais nous les repoussons, l'Église les repousse : comment et de quel droit les Protestants repousseraient-ils ceux d'entre eux qui enseignent ces erreurs, qui propagent ces folies? Où est leur autorité? Où est leur Église?

NÉCESSARIENS.

Ils prétendent que l'homme croyant agit librement, mais agit pourtant *nécessairement.* Fatalisme et contradiction !

NICODÉMITES.

Combattus par Calvin, ils croyaient pouvoir concilier la *foi évangélique* avec l'observance des cérémonies catholiques. Calvin écrivit contre eux son traité *de vitandis superstitionibus.*

NICOLAITES.

Disciples de Nicolas de Munster.

Dès les premiers jours de l'Église, il y a eu des Nicolaïtes qu'il ne faut pas confondre avec ceux-ci : ils mangeaient les viandes offertes aux idoles, admettaient la prostitution et la communauté des femmes ; on a cru que le diacre Nicolas était leur chef ; d'autres le lavent de cette accusation ; mais ils n'ont rien de commun avec les hérétiques modernes du même nom.

Nicolas, né à Munster, disciple lui-même de Georges David, créa la *Famille d'amour*, ou la *Maison d'amour*, secte qui a quelque rapport avec celle des Brounistes. Nicolas était plus grand que Jésus-Christ qui n'était que son type et son image. En 1540, il échoua auprès de Théodore Volkars Kornheert, dont la pensée était que les sectes chrétiennes ne devaient se réunir que par *interim*, en attendant que Dieu envoyât quelqu'un pour arranger les choses. Comme si ce QUELQU'UN n'était pas encore venu ! Quand Nicolas ne savait que répondre aux arguments de Théodore, il s'écriait : « Le Saint-« Esprit m'ordonne de me taire ! » Moyen commode et à la portée de tout le monde. Nicolas eut un grand nombre de disciples qui reparurent en 1604, et qui tous aussi étaient des Dieux. Ils faisaient profession d'obéir aux magistrats, quelle que fût la religion de ces magistrats.

NOMOMACHES.

C'est la même chose que les *Antinomiens*. (Voyez ce mot.)

NON-CONFORMISTES.

Charles Ier donna un édit par lequel toutes les Églises d'Angleterre et d'Écosse observeraient même liturgie et même discipline; des Puritains, des Calvinistes rigides, des Séparatistes, refusèrent d'obéir, et reçurent le nom de *Non-Conformistes*, en opposition aux *Conformistes*, qui acceptaient tout. Depuis, cette appellation s'étendit et fut appliquée à tous ceux qui, sauf les Catholiques romains qui n'ont pas besoin d'être autrement désignés, ne suivent pas la religion anglicane.

I. — NOUVEAUX ARIENS.

L'Arianisme est une déduction logique des principes de la Réforme : aussi voit-on bientôt un Anabaptiste déclarer qu'il est Petit-Fils de Dieu, nier la divinité de Jésus-Christ, et se faire suivre d'une foule de disciples; puis Servet rejeter la Trinité et la consubstantialité du Verbe : Socin, Sandius, Chubb, Clark et tant d'autres em brassèrent l'Arianisme; de nos jours, M. de Chenevière, pasteur et professeur à Genève, a déclaré publiquement qu'on n'était pas obligé de croire à la divinité de Jésus-Christ; et, au point de vue protestant, il était parfaitement dans son droit. Chaque particulier ne doit-il pas examiner les dogmes, et repousser ceux qui ne lui présentent pas les caractères de la révélation et de la vérité?

Le duc de Sommerset, tuteur d'Édouard VI, avait appelé en Angleterre Okin et Bucer pour y enseigner la doctrine de Zwingle; ils enseignèrent l'Arianisme; ils eurent un très-grand nombre d'adhérents; Élisabeth les

bannit avec les Enthousiastes et les Anabaptistes ; Jacques I[er] les brûla ; puis, ils eurent toute liberté sous Charles I[er] et sous Cromwell. Sous ce dernier parut un catéchisme arien ; l'auteur, malgré la tolérance accordée à toutes les sectes, mourut en prison, mais les Nouveaux-Ariens ne furent pas poursuivis ; ils vécurent en paix sous Charles II et Jacques II. Guillaume essaya de réunir les Protestants : le docteur Bury publia son *Évangile nu, par un véritable fils de l'Église anglicane;* 1690. L'Université d'Oxford fit brûler le livre qui enseignait : que, pour être chrétien, il suffit de croire que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu ; que du temps de saint Justin, était réputé chrétien celui qui croyait que le Christ était un homme, né d'homme ; que, du reste, il n'y a dans cette question rien d'important. Le livre de Bury aurait eu sans doute peu de retentissement ; le bûcher lui créa des lecteurs et de nombreux disciples. Plus tard, Clark, accusé pour le même objet, déclara que le Fils était engendré de toute éternité, ce qui fit cesser les poursuites de la Chambre Haute.

L'Arianisme moderne, né du fanatisme des Anabaptistes, est calme aujourd'hui, mais il est très-répandu en Angleterre : une dame, madame Myer, a laissé une fondation de huit sermons contre cette monstrueuse hérésie.

II. — NOUVEAUX-ARIENS.

Ils ne s'entendent même pas entre eux : ceux dont nous venons de parler prétendent que la consubstantialité du Verbe est une erreur dangereuse, contraire à la raison, à l'Écriture, à la tradition. Qu'importe à la tradition? Est-ce que la tradition est reconnue par la Réforme?

Les seconds Nouveaux-Ariens sont plus indulgents; ils croient seulement que ce dogme de la consubstantialité est une question problématique; si c'est une erreur, elle n'exclut point du salut, et ne doit point exclure de l'Église.

NOUVEAUX-JÉRUSALÉMITES.

Inventés par Swedenborg. (Voir son article.)

NUDIPÉDALES.

Anabaptistes apparus en Moravie; ils imitaient les apôtres, vivaient aux champs, marchaient *nu-pieds* et sans chausses; ils abominaient l'étude, les armes, les applaudissements et l'approbation des peuples, et ne touchaient jamais d'argent. Secte folle, mais très-inoffensive.

OECOLAMPADIENS.

Disciples de Jean OEcolampade, né en Franconie en 1482, mort à Bâle en 1531. Son vrai nom était *Hausschien*, qu'il traduisit en grec, comme Mélanchthon et tant d'autres : *Hausschien*, *Œcolampade*, signifient *lumière domestique;* le dernier est beaucoup plus pompeux. D'abord religieux dans le monastère de Saint-Laurent, il adopta la Réforme, mais eut ses principes à lui : au colloque de Marbourg, il attaqua la présence réelle, et soutint Zwingle contre Luther et Mélanchthon. Il disait : CECI EST MON CORPS, est *le signe, le type, la figure, le symbole;* Brentius lui répond par un livre intitulé *Symgramma;* il réplique par l'*Anti-Symgramma;* il se déclare contre le libre arbitre, pense qu'on peut prier les saints de prier pour nous, et se marie, ce qui lui attire

les railleries de son ancien ami Érasme : « Œcolam-
« pade vient d'épouser une assez belle fille; apparem-
« ment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On
« a beau dire que le Luthéranisme est une chose tra-
« gique, pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus
« comique; car le dénoûment de la pièce est toujours
« quelque mariage, et tout finit en se mariant, comme
« dans les comédies. » Cela est bon pour Érasme, qui riait de tout, qui ne voyait que le côté plaisant des choses. Le Luthéranisme était bien une tragédie. Songez au sang qu'il a fait répandre; il avait sa face comique, soit; mais la petite pièce ne peut envelopper d'oubli les phases du drame terrible et sanglant. Mme de Staël dit autre chose qu'Érasme, et le dit aussi justement : « Dans le Protestantisme, on change aussi paisi-
« blement d'épouse que s'il s'agissait d'arranger les
« incidents d'un drame[1]. »

La mort délivra bientôt Luther de son adversaire, qui mourut avant cinquante ans, après avoir puissamment aidé à l'établissement de la Réforme en Suisse. Luther fit en peu de mots son oraison funèbre. Il est mort, dit-il, accablé sous les coups du diable! Dans la cathédrale de Bâle, on grava cette épitaphe : *Auctor evangelicæ doctrinæ, in hac urbe primus et templi hujus verus episcopus.* D'un caractère doux et modéré, Œcolampade devint, depuis son apostasie, artificieux et dissimulé : Érasme, qui l'avait beaucoup aimé, disait ne plus le reconnaître.

OINGTS.

Secte calviniste très-intolérante. Il n'y avait au monde

[1] *De l'Allemagne*, tome I.

qu'un seul péché, qui était de ne pas embrasser leur doctrine. En Angleterre, leur chef fut Writ : il ajoutait à cette belle proposition que le Nouveau Testament n'étant que la figure de ce qui doit arriver, Jésus-Christ viendra, avant le jugement, habiter encore la terre; celui à qui les péchés ont été remis une fois ne peut plus pécher.

OKINIENS.

Disciples de Bernardin Okin, né à Sienne en 1487, mort en Moravie en 1564.

Religieux de l'observance de Saint-François, « sa « manière de vie austère, dit l'évêque d'Amelia, cet habit « rude de capucin, sa barbe qui descendait jusqu'au-« dessous de sa poitrine, ses cheveux gris, son visage « pâle et décharné..., l'opinion qui s'était répandue « partout de sa sainteté, le faisaient regarder comme « un homme extraordinaire... Il allait toujours à pied « dans ses voyages, et, quoiqu'il fût d'un âge et d'une « complexion très-faibles, on ne le vit jamais monté à « cheval. Lorsque les princes le forçaient de loger chez « eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et « toute la pompe du siècle ne lui faisaient rien perdre « de la pauvreté ni des austérités de sa profession. Dans « les festins, il ne mangeait jamais qu'une sorte de « viande, la plus simple et la plus commune, et ne bu-« vait presque point de vin. On le priait de coucher « dans de fort bons lits et fort richement parés, pour « se délasser un peu plus commodément des fatigues « du voyage, mais il se contentait d'étendre son man-« teau et de se coucher sur la terre. On ne saurait croire « la réputation qu'il s'acquit et les honneurs qu'il s'at-

« tira par toute l'Italie. » Il prêchait avec éloquence et ferveur; les villes entières venaient l'entendre; les églises étaient trop étroites. Tout à coup le saint homme quitte le généralat des capucins, embrasse le Luthéranisme, épouse une fille de Lucques qu'il avait séduite: Érasme a toujours raison.

Ses yeux étaient dessillés; trois grandes vérités lui apparurent :

Le Seigneur, par sa mort sur la croix, a pleinement satisfait à la justice de son Père et mérité le ciel à ses élus;

Les vœux religieux sont faux et absurdes;

L'Église de Rome est abominable aux yeux de Dieu.

Aussi Paul III eut tort : il oublia de donner la mitre au pieux capucin, au grand prédicateur dont Charles-Quint disait : « Il ferait pleurer des pierres, » que Sadolet comparait à l'orateur antique. L'ordre de la Jarretière remis à Cromwell, et la révolution d'Angleterre n'avait pas lieu, et Charles Ier ne mourait pas sur l'échafaud !

Un abominable libelle contre Paul III vengea cet oubli; Calvin l'attira, mais Okin ne voulait pas de maître; Calvin le fit chasser pour quelques pensées sur la Trinité contraires aux siennes. Il se fait Zwinglien, et abandonne le Zwinglisme; puis l'apostat aux cheveux déjà blancs lance son *Dialogue sur la polygamie*, traduit de l'italien en latin par Castalion. Le Dialogue le fit condamner au bannissement; il quitta Zurich, et Théodore de Bèze écrit : « Bernardin Okin est un scéléré paillard, « fauteur des Ariens, moqueur du Christ et de son « Église. » Il se retire en Pologne, et, chassé de nouveau, va mourir de la peste en Moravie, lui, sa femme,

ses deux fils et sa fille. Les Réformateurs dont il n'embrassait pas toute la doctrine furent impitoyables.

Il était plus heureux dans son cloître, au milieu des saints qui lui en confiaient la direction, dans les joies intimes et pures de la foi catholique, aimé, admiré, béni par les multitudes. Honte mille fois à Luther!

ONANDRINS.

Secte luthérienne.

ORIGÉNISTES.

Il ne faut pas les confondre avec les anciens Origénistes, qui n'ont rien de commun avec le grand Origène, mais qui doivent leur nom à l'Égyptien Origène l'Impur, dont la doctrine exécrable ne peut se dire.

Les nouveaux Origénistes ont pris pour chef l'illustre docteur d'Alexandrie. Vers la fin du dix-huitième siècle, Pétersen et sa femme eurent une révélation qu'ils publièrent : Les damnés et les démons seront un jour amenés, par la grandeur et la durée de leurs peines, à rentrer dans le devoir, à se repentir, à demander, à obtenir grâce de Dieu, en vertu de la mort et de la satisfaction de Jésus-Christ. Cette pensée se trouve en germe dans Origène; elle a dicté la *Divine Épopée* d'Alexandre Soumet.

Les Origénistes modernes sont Luthériens.

OSIANDRIENS.

Disciples d'André Osiander, né en Bavière en 1498, mort en 1552. Disciple de Luther qu'il aida dans sa lutte

contre Eck, il le combattit sur la justification, et lui reprocha vivement d'abandonner la cause des paysans qu'il avait soulevés : « Pauvres paysans, disait-il, que Luther « flatte et caresse, tant qu'ils n'attaquent que l'épiscopat « et le clergé ! Mais quand la révolte grandit et que les « rebelles, se riant de sa bulle, le menacent lui et ses « princes, alors paraît une autre bulle, où il prêche le « meurtre des paysans, comme il ferait d'un troupeau. « Et quand ils sont morts, savez-vous comme il chante « leurs funérailles ? en se mariant avec une nonne ! « *Lutherus non aliter funera eorum canit, quàm ipse* « *Monachus virginem Dei votam Boram sibi copu-* « *lando.* »

Osiander disait que la justification ne se fait point par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes, par la justice essentielle qui nous est communiquée, par la substance du Verbe incarné qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacrements. Cette définition, qu'il ne comprenait peut-être pas lui-même, lui attira une foule de disciples, et mit en feu l'Université de Kœnisberg. Il fit une belle réponse aux théologiens opposés à son sentiment : « Vous n'êtes pas dignes de porter mes « souliers ! » Cela était fier, logique, péremptoire, et beaucoup plus clair que la définition !

Grand défenseur de la confession d'Augsbourg, il la soutint contre Luther dans l'assemblée de Smalkade. Il inventa *l'impanation et l'invination.* Il aimait le faste, le luxe, les bijoux ; il ne montait en chaire que richement vêtu, les doigts chargés de bagues et de diamants. Ses saillies, ses bons mots amusaient fort Luther : « Osiander a fort réjoui Luther et nous tous, » écrivait

Mélanchthon à Camer. « Il avait, dit Bossuet, un talent « tout particulier pour divertir Luther. »

Nous avons vu les Demi-Osiandriens qui, pour réunir les deux partis, disent que l'homme est justifié sur la terre par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, et dans le ciel par la justice essentielle de Dieu.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que de folies !

PACIFICATEURS.

C'est un beau nom : on le donnait au cinquième siècle à ceux qui adoptant *l'Hénoticon* de l'empereur Zénon, cherchaient à réunir les Catholiques et les Monothélites, et attaquaient la profession de foi exprimée dans le concile de Chalcédoine. Au seizième siècle, des Anabaptistes prirent aussi ce titre, parce que, parcourant les campagnes, ils séduisaient les paysans en leur promettant que leur doctrine procurerait bientôt une paix universelle.

PACIUSIENS.

Disciples du docteur Pacius qui rédigea le second *interim*. Les Intérimistes s'étaient divisés en trois sectes ; Pacius fut le chef de la seconde.

PAJONISTES.

Disciples de Claude Pajon, né à Romorantin en 1626, mort en 1685. Homme distingué par la science et l'excellence du style, professeur de théologie à Saumur, ministre calviniste à Orléans, il eut à soutenir une lutte ardente contre Jurieu qui le fit condamner dans plusieurs synodes ; ce qui n'empêcha pas son système sur la grâce

d'attirer une foule de partisans qu'on nomme *Pajonistes*. Claude Pajon enseignait que l'opération du Saint-Esprit, cause de la conversion de l'homme, n'est pas une opération *immédiate* sur les facultés de l'âme, mais seulement *médiate* par la parole de Dieu ; les forces de l'homme, depuis le péché ne sont pas tellement détruites qu'il ne se trouve hors d'état de guérir ses maux spirituels, et de recouvrer l'intégrité originaire de l'âme qu'il avait reçue de son créateur. Ministre calviniste, il s'éloignait ainsi de l'opinion de Calvin et des décrets du synode de Dordrecht sur la grâce efficace et la prédestination. Violemment attaqué par Jurieu et par Melchior Leydecker, il développait ces choses obscures, sinon avec clarté, du moins avec éloquence. Jurieu l'accusait de *former ce malheureux parti où l'on conjure contre le Christianisme;* Pajon fut pourtant un grand défenseur du Protestantisme; Jurieu avait plus raison qu'il ne le croyait : soutenir la Réforme, attaquer l'Église romaine, c'est bien en effet conjurer contre le Christianisme.

PANARII.

Ils interprétaient à leur manière, et différemment que les Corporarii, les Tropistes, les Accidentarii, etc.... le : *Hoc est corpus meum.*

PANDÉMANIENS.

Viennent-ils du dieu PAN? Nous confessons nôtre ignorance.

PAREUSIENS.

Disciples de David Wœngler Pareus, né à Franckeins-

tein (Silésie) en 1548, mort en 1622. De Luthérien devenu Calviniste, il passa sa vie à combattre; un synode de l'Isle (1615) essaya de mettre un terme à ces disputes; mais l'opinion de Pareus sur *l'imputation de l'obéissance active de Jésus-Christ* conserva beaucoup d'adhérents, parmi lesquels on peut citer Abraham Scultet, Henri Alting, Rodolphe Goglenius, Matthias Martinius, Louis Crocius, Henri Hammond, Thomas Gataker, Jean Cameron, David Blondel, Louis Cappel, David Telenus, etc..... braves gens qui eussent mieux fait de se laisser aller tout doucement à la foi catholique, que de se mêler de ce qui ne les regardait pas, de ce qu'ils ne comprenaient guère.

PARFAITS.

Titre modeste que prenaient certains Anabaptistes. Ils portaient des habits particuliers, tonnaient contre le luxe, poussaient sans cesse des soupirs, affectaient une grande tristesse. Sourire, c'était s'attirer la malédiction de Jésus-Christ : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez!* Ils s'étaient séparés du monde, afin d'accomplir à la lettre les paroles qui le condamnent; ils rejetaient l'usage des armes et des contrats dans la société. De tout temps, les hérétiques se sont emparés de ce nom, à l'aide duquel ils espéraient propager leurs erreurs.

PARPAILLOTS.

Pas plus que *Cagouls*, ce n'est un nom de secte particulière; c'est un sobriquet injurieux donné aux Calvinistes dans quelques provinces du midi de la France; nous n'avons qu'à en rechercher l'étymologie. Au siége de Clérac, selon Pasquier, les Protestants firent une sor-

tie, revêtus d'une chemise blanche qui les faisait ressembler à des *Parpaillots*, espèce de papillons ainsi nommés par les Gascons. Selon Borel, ils allaient intrépidement au-devant de la mort, comme les Parpaillots (*Papillons*) qui vont se brûler à la chandelle. Selon d'autres, Fabrice Serbellon, parent de Pie IV, fit décapiter à Avignon, le 8 août 1562, Jean Perrin, président à Orange, seigneur de Parpaille, l'un des plus dangereux chefs des Calvinistes. De *Parpaille* on aurait fait *Parpaillots*.

PARTICULARISTES.

Opposés aux *Universalistes* (voyez ce mot). Ils soutenaient, contre le Luthéranisme, que la grâce est *particulière* et réservée aux élus seuls. On discuta longtemps sans pouvoir s'entendre ; on ne s'entend pas davantage aujourd'hui. Le savant Jean Daillé, instituteur des petits-enfants de Duplessis-Mornay, a traité ce sujet fort au long[1].

PASTORICIDES.

Anabaptistes ainsi nommés, principalement en Angleterre, parce qu'ils en voulaient surtout aux prêtres, aux *pasteurs*, qu'ils massacraient impitoyablement, partout où ils les rencontraient.

PATELIERS.

Ou *Pastilliers*, ministres luthériens de la Souabe, ainsi nommés, vers 1550, parce qu'ils avaient trivialement décidé que le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie

[1] *Apologie pour les deux Synodes nationaux d'Alençon et de Charenton.* — Amsterdam, 1635. — 2 vol. in-8°.

comme la viande dans un *pâté*. Quelle noblesse de pensée et de comparaison !

PAULINISTES.

Ou *Samosatenses*. On appelle ainsi une classe de Luthériens qui ont renouvelé les erreurs de Paul de Samosate, selon lequel les trois personnes de la Trinité sont trois attributs qui ont manifesté aux hommes la divinité. Il n'y a qu'une personne en Dieu ; Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais un homme à qui la Sagesse s'est communiquée extraordinairement. Voilà ce que ces Protestants ont pris, entre autres erreurs, à l'ancien hérésiarque.

Paul de Samosate fut excommunié et déposé, en 270, de son siége de patriarche d'Antioche.

PÉDO-BAPTISTES.

Pour que le Baptême soit bon et valable, il faut tenir l'enfant baptisé par le pied, comme fit Thétis pour son fils Achille. — Nous avons vu les *Anti-Pédo-Baptistes*.

PERFECTIONNISTES.

Ils prêchent la communauté des femmes, et la pratiquent dans leur espèce de phalanstère d'Onéida (État de New-York). C'est là leur perfection.

PÉTRO-BRUSIENS.

Les Protestants regardent comme un saint réformateur, comme un de leurs patriarches, Pierre de Bruys, qui, quatre siècles avant eux, condamnait l'usage des églises, des temples et des autels, le culte des croix, la

messe, les prières pour les morts et les louanges de Dieu, le baptême avant l'âge de puberté. En effet, ceux d'entre les Réformés qui se glorifiaient du nom de Pétro-Brusiens acceptaient la doctrine de leur fougueux aïeul, sauf ce qui regarde les temples; tous ne les ont pas abattus, mais tous ont renoncé à la croix, à la messe, aux prières pour les morts.

PEYRÉRIENS.

Disciples d'Isaac de la Peyrère, né à Bordeaux en 1594, mort en 1676. Il travailla longtemps à se faire des disciples, et y parvint enfin. Né Protestant, il entra au service du prince de Condé. Son livre *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus* XII, XIII, XIV, *cap.* 5 *epistolæ Pauli ad Romanos*, fut condamné aux flammes, et lui fut emprisonné à Bruxelles. Délivré par la protection de Condé, il passa à Rome, et en 1656 abjura entre les mains d'Alexandre VII le Calvinisme et le Préadamisme. La conversion fut-elle sincère? Au lit de mort, où il reçut pourtant les sacrements, pressé par le Père Sirmond de rétracter de nouveau son Préadamisme, il répondit : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant!* La Peyrère a beaucoup écrit; nous n'avons cité que le livre qui lui fit des disciples. Moréri rapporte l'épitaphe suivante, dont on honora sa mémoire :

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite;
Quatre religions lui plurent à la fois,
Et son indifférence était si peu commune
Qu'après quatre-vingts ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, — et n'en choisit pas une.

PHILIPPISTES.

Disciples de Philippe Mélanchthon (*Voyez Mélanchthoniens*).

PIÉTISTES.

En 1844, dans une discussion que nous eûmes avec MM. les pasteurs du Consistoire de Marseille, nous demandâmes qu'avant de la continuer on voulût bien fixer le terrain sur lequel nous devions nous rencontrer : « Quant à nous, il est aisé de dire ce que nous sommes; « nous sommes Catholiques, apostoliques et romains; « cela est vite dit, très-clair et facile à comprendre. « Mais comme il est essentiel, dans l'intérêt de la discus-« sion, de bien établir nos dispositions respectives, « comme il faut absolument savoir à qui on s'adresse, « nous oserons demander ce qu'il est au membre de la « Société biblique. Voyons : est-il Luthérien ou Calvi-« niste? Est-il Zwinglien?... » Et nous citions une centaine de noms de sectes, parmi lesquels se trouvaient les Mômiers et les *Piétistes*. Nous ajoutions : « Lorsque « nous serons fixés, lorsque notre correspondant aura « répondu, notre tâche sera simplifiée; nous craignons « sans cesse, en le combattant, de heurter quelqu'une « de ces innombrables sectes et de nous attirer de « nouvelles réclamations. »

On nous dit : « Les Mômiers et les Piétistes ne sont « pas des noms de sectes particulières; ce ne sont que « des termes injurieux appliqués par les gens du monde, « en Suisse et en Allemagne, à tout homme animé d'une « piété vivante, à quelque secte qu'il appartienne. »

Nous répliquâmes : « Les Piétistes datent de loin, car

« ils parurent vers le milieu du dix-septième siècle; « Spénérus rejeta quelques-uns des sentiments de Lu- « ther et reçut les Calvinistes qui s'élevaient contre la « doctrine du moine apostat. Le Piétiste, selon un Luthé- « rien de Dantzig qui écrivait alors, est un composé « des systèmes hypothétiques des Anabaptistes, des « Schwénekfeldiens, des Weigéliens, des Rathmaniens, « des Labadistes, des Quakers ou Trembleurs. Il s'atta- « che à détruire la confession d'Augsbourg et tous les « écrits symboliques contenus dans le *Livre de la con-* « *corde*. Selon les Piétistes, l'effet du sacrement dépend « de la vertu du ministre; les créatures sont des émana- « tions de la substance de Dieu (nous voici touchant au « Panthéisme); on peut être aussi à Dieu tout en niant « la divinité de Jésus-Christ; nulle erreur ne nuit au « salut pourvu que la volonté ne soit pas déréglée. « Espèce de Quiétistes, ils n'estiment que la contempla- « tion et la théologie mystique, et renouvellent en par- « tie les erreurs d'Origène. Geoffroi Arnold, ministre « de Perleberg, auteur d'une *Théologie mystique*, d'une « *Histoire de l'Église et des Hérésies*, et mort en 1714, fut « un Piétiste fervent. Un nommé Schéguignius a, dit- « on, donné une histoire du Piétisme.

« Le mot Piétiste est-il donc simplement *une injure* « *appliquée par les gens du monde à tout homme d'une* « *piété vivante, à quelque secte qu'il appartienne?* Une « *injure* ordinairement n'a pas de chef; on ne caracté- « rise pas avec tant de clarté ses phases diverses, et « surtout on n'écrit pas l'*histoire* d'une INJURE[1]. »

Un autre ministre, un adversaire se leva, et dit :

[1] *Gazette du Midi*, du 18 juin 1844.

« Nous l'affirmons devant Dieu, après avoir parcouru « de nouveau la vie de Spéner : Spéner n'a pas été chef « de secte, et nous n'avons à rétracter aucune de nos « observations sur les mots Spéneristes, Piétistes, Mô- « miers et autres de nos derniers articles[1]. »

A ce moment la discussion sortit des journaux, à qui elle attirait force désabonnements ; elle continua quelque temps encore dans des entrevues particulières, et n'aboutit pas, selon la coutume. Il est bien tard pour prouver que Spéner fut réellement chef du Piétisme, aussi ne répondons-nous pas au pasteur, mais suivons-nous simplement le cours de notre ouvrage.

Tous les historiens, tous les biographes, tous les écrivains qui se sont occupés de ces questions s'accordent à faire du Piétisme une secte, et de Spéner le chef de cette secte.

« La secte des Piétistes, dit Voltaire, en voulant imi- « ter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des « baisers de paix en sortant de l'assemblée, et en s'appe- « lant *mon frère, ma sœur,* etc..[2]

« Les Piétistes, dit l'abbé Pluquet, secte de dévots « luthériens, qui prétendaient que le Luthéranisme a « besoin d'une nouvelle réforme..... M. Spéner, pasteur « à Francfort, est l'auteur de cette secte..... etc....[3].

« *Piétiste.* — Nom de secte parmi les Protestants « d'Allemagne. Les Piétistes sont une espèce de Quakers « plus outrés que ceux que l'Église romaine a condamnés.

« *Piétisme.* — Secte d'hérétiques qui s'est élevée depuis

[1] *Le Sud,* du 20 juin 1844.
[2] *Dictionnaire philosophique,* article *Baiser.*
[3] *Dictionnaire des hérésies,* article *Luther.* — Des sectes qui se sont élevées parmi les Luthériens.

« quelques années parmi les Luthériens, et qui fait de « grands progrès en Allemagne. Elle a eu pour chef « Spénérus[1].

« *Piétistes.* — Ils reconnaissent pour chef Philippe-« Jacques Spéner, célèbre théologien allemand, né en « Alsace, et mort à Berlin en 1705[2].

« *Piétiste.* — Membre d'une secte de Luthériens qui « affectent une piété extrême..... Cette secte commença « en 1689, à Leipsig, par des conférences mystiques « tenues chez le docteur Spéner, qui devint le chef des « Piétistes[3]. »

Voyez la *Biographie universelle* de Michaud, article *Spéner*.

Feller remonte plus haut : « Cette secte, dit-il, tire « son origine de Schwenfeld..... C'est à Francfort-sur-« le-Mein que Spéner institua des assemblées pour réfor-« mer les idées et les mœurs des Protestants ; et c'est ce « qui l'a fait regarder comme le fondateur de la secte « connue sous le nom de Piétistes. »

Soit, mais Spéner, pour avoir eu des prédécesseurs, n'en fut pas moins chef du Piétisme, et le Piétisme est bien une secte particulière. M. le pasteur de Marseille est dans l'erreur ; il ne suffit pas *d'affirmer devant Dieu,* et de ne vouloir pas se rétracter ; il paraît que *parcourir de nouveau la vie de Spéner* n'est pas assez ; ces mots *secte des Piétistes*, *Spéner*, *chef du Piétisme,* se trouvent partout ; nous pourrions multiplier à satiété les citations ; nous nous bornons à prier notre ancien adversaire, si jamais

[1] *Dictionnaire universel de Trévoux*, aux mots *Piétiste*, *Piétisme*.
[2] *Dictionnaire universel, historique et critique*, par une société de gens de lettres. — Paris, chez Costard. MDCCLXXII. — Article *Piétistes*.
[3] *Dictionnaire national*, de Bescherelle aîné. — Article *Piétiste*.

ceci lui tombe sous les yeux, de vérifier nos preuves que nous *affirmons devant Dieu* avoir été rapportées textuellement. *Quod erat demonstrandum.*

A ce qui, dans nos citations, sert à faire connaître le Piétisme, ajoutons que : l'âme est Dieu, et Jésus-Christ est en nous un nouvel Adam ; donc, adorer son âme, c'est adorer Jésus-Christ ; l'état de grâce est une possession réelle des attributs divins ; on peut avoir la foi sans secours naturels ; honte à ceux des Luthériens qui ont conservé autels, prédications, chants ecclésiastiques, toutes infamies romaines ! Voilà ce qu'enseignait Spéner dans ses assemblées ; il fut suivi par Chajus, professeur de théologie à Giessen, par Mayer, l'auteur d'un formulaire d'union contre les Antiscriptuaires et les théologiens relâchés ; et le Piétisme se répandit, mais en s'étendant il se divisait ; tous les sectateurs n'adoptèrent pas les mêmes erreurs ; il y en a qui choisirent : les uns voulaient détruire la plus grande partie des vérités chrétiennes ; les autres, glacés seulement de la froideur des autres Églises luthériennes, se sont rangés du parti des Piétistes, mais sans adopter leur *grossier enthousiasme ;* le mot est d'un historien ; il est juste et vrai. Les assemblées, composées d'hommes et de femmes, ont été violemment accusées ; quant à nous, nous croyons seulement qu'il en sortait des fanatiques et des visionnaires des deux sexes, qui allaient ensuite prêcher des erreurs coupables et des folies ridicules. Du reste, les plus grands ennemis des Piétistes sont les Luthériens *purs* avec qui ils ont fait schisme, et qui leur adressent de paternels reproches pour avoir abandonné ainsi la sainte et saine doctrine de Martin Luther, pieux moine Augustin, vertueux époux de Catherine Bora, nonne du couvent de Nimptsch !

PISCATORIENS.

Disciples de Jean Piscator, théologien allemand, mort à Strasbourg en 1646. Il enseignait que la justification consiste seulement dans *l'obéissance passive* de Jésus-Christ, et dans le sacrifice sanglant qu'il a offert pour l'expiation de nos péchés. Il consigna ces idées dans ses *Commentaires sur le Nouveau Testament;* elles furent dénoncées par les docteurs, examinées par les synodes des Églises réformées, par celui de Gap, 1603, de la Rochelle, 1607, de Privas, 1612, de Tonneins, 1614; celui de l'Isle mit un terme à ces querelles (1615).

PLEUREURS.

Anabaptistes, Héraclites de la secte, qui croyaient que les larmes seules pouvaient être agréables à Dieu; leur occupation était de s'exercer à pleurer, et quelques-uns avaient acquis une incroyable facilité : ils pleuraient sans effort, quand ils voulaient, comme ils voulaient, tant qu'ils voulaient, et n'oubliaient pas de mêler les larmes à leur pain. Ils enseignaient en outre que, une fois baptisés, on ne peut plus pécher.

PLYMOUTHISTES.

Ainsi se nomment ceux de la secte qui n'acceptent pas le nom de *Darbystes,* pris cependant de Darby, chef du Plymouthisme en France. (Voyez *Darbystes.*) Darbystes et Plymouthistes rejettent tout ministère sacré, professent le sacerdoce universel.

Trois Églises, l'*Église nationale vaudoise,* l'*Église dis-*

sidente et l'*Église méthodiste*, étaient en lutte quand M. Darby, chef du *Plymouthisme*, commença ses prédications à Lausanne : « A quoi bon les ministres protes-« tants ? » s'écriait-il. Ce fut une révolution, et il soutenait son système par la plume et par la parole : « Avez-« vous, disait-il[1], une véritable autorité de la part de « Dieu sur son troupeau ? Sinon, vous êtes les chefs « d'une secte. Vous n'êtes pas les anciens du troupeau « de Dieu, mais vous en portez le titre seulement de la « part de ceux qui vous veulent. C'est absolument et « exclusivement la volonté de l'homme, qui est la source « de votre autorité..... Je cherche l'existence de l'auto-« rité qui vous a conféré la vôtre. Où est-elle ? Vous me « dites que l'institution subsiste. — Où ? — Dans la « parole, répondez-vous. — Il y avait des anciens abus, « sans doute ; mais vous avez beau dire, vous n'êtes pas, « vous, une institution. Qui vous a placés dans la posi-« tion à laquelle vous prétendez ? C'est là la question...

M. Darby conclut que le pastorat protestant est « con-« traire à la parole » et même « dangereux. » — A quoi bon les ministres protestants ? répète-t-il sur tous les tons. Et il entre, à l'appui de sa question, dans des appréciations historiques, philosophiques et morales. Cela, il l'a dit, prêché, enseigné à Plymouth, à Londres, à Exeter, à Lausanne, à Genève, à Rome ; il s'est fait un nom à Lyon, à Bruxelles, dans l'Ardèche, dans l'Hérault, à Marseille, jusque dans les Indes orientales ; partout on rencontre des Darbystes et Frères de Plymouth.

Issu d'une riche famille anglaise, M. John Darby fut

[1] *Examen de quelques passages de la Parole.*

avocat avant d'être ministre anglican. Excellent dialecticien quand il combat les autres sectes, il est inhabile à prouver la vérité de ce qu'il fonde. Il ne suffit pas de retenir quelques-uns des enseignements de l'Église catholique ; s'il était complétement logique, il embrasserait complétement le Catholicisme. Il admet, comme nous, l'Église corps de Jésus-Christ, l'assistance du Saint-Esprit dans l'Église, l'union des âmes avec la grâce, les opérations mystérieuses de Jésus-Christ sur ses disciples fidèles; mais tout cela, chez lui, est vague et sans but unique, et il ajoute à ces données des pensées mêlées étrangement de vrai et de faux : — L'Église est dissoute jusqu'au prochain retour de Jésus-Christ. — Tout pastorat doit être rejeté. — *L'Église anglicane n'a pas de succession apostolique certaine. — Le méthodisme wesleyen est faux. — La prophétie n'est pas seulement une preuve, elle est une lumière et une règle de la foi et des mœurs.* — La Papauté est l'apostasie ecclésiastique. — *Les Églises d'État sont l'apostasie civile.* — L'apostasie est fatale et sans remède. — L'Église, à la mort des Apôtres, a apostasié. — La liberté de prêcher Jésus est possédée par tous les chrétiens. — Tout individu qui refuse de prendre part aux groupes darbystes est schismatique. — *Les Églises nationales sont de hideuses monstruosités. — Les Églises dissidentes nourrissent l'orgueil; les droits de l'homme y sont constamment mis à la place du Saint-Esprit.* — L'Église-mère ne se relèvera jamais. — Le ministère n'est, en principe, qu'un fruit de l'esprit des ténèbres. — Les croyants, voilà la sacrificature royale. — Les pasteurs, les docteurs ne servent qu'à entraver l'esprit. — La Cène consiste à mettre sur la table une bouteille, quelques verres et du pain, et à se com-

[illegible] — [illegible]. Elle est [illegible]. Elle est [illegible].

[illegible] par le [illegible] de [illegible] qui se [illegible] les uns les autres, [illegible] vers le Catholicisme [illegible] les rêveries de la Réforme ; [illegible] inexplicable [illegible]. [illegible] fois encore ce que disait [illegible] : « Il n'y a pas de folie « qui ne puisse entrer dans la tête la mieux faite. » — *Les Annales catholiques de Genève* terminent ainsi un article consacré au Plymouthisme : « M. Darby n'a ni la « volonté, ni l'énergie, ni même la liberté d'esprit né- « cessaires pour franchir l'abîme qui sépare son Protes- « tantisme mystique et circonscrit du Catholicisme : il « prend quelques rayons qui lui suffisent pour se faire « illusion et faire illusion à quelques autres. »

Les Plymouthistes s'appellent entre eux : *Plymouth-Brethren* ; la grammaire exigerait *Brothers*, mais *Brethren* renferme un sens mystique, aussi l'emploie-t-on en chaire. Les Plymouth-Brethren se recrutent surtout en Angleterre et en Irlande ; dans leur fervente persuasion que le Seigneur va venir, ils laissent toujours pour lui, à la table du repas, un couvert inoccupé, dont ils lui feraient les honneurs à son arrivée.

PNEUMATIQUES.

Il ne les faut pas confondre avec les anciens *Pneumatomaques*, anciens hérétiques dont parle saint Épiphane, et qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Les nouveaux Pneumatiques, secte Anabaptiste, rejette en outrent l'Ancien et le Nouveau Testament. De πνεῦμα *souffle*, ESPRIT. On les

nomme aussi *Ambroisiens*, d'un Ambroise qui fut leur chef. (Voyez *Ambroisiens*).

POLITIQUES.

Ce ne sont point les partisans du duc d'Alençon qui eurent à leur tête Henri de Montmorency (1574) et contribuèrent plus tard à rendre le trône à Henri IV. Les Politiques dont nous parlons sont les *Intérimistes*, troisièmes du nom, autrement dits *Impériaux* (Voyez *Impériaux-Intérimistes*). Les Politiques regardaient l'*Interim* de Charles-Quint comme chose indifférente en elle-même et nullement opposée aux doctrines de Luther. « Ils sont sans âme et sans Dieu, dit un vieil historien, « ne se soucient point de religion, mais seulement de « l'État. »

Que de *Politiques* encore de nos jours! et même qui ne *se soucient de l'État* que dans leur intérêt tout personnel!

POLYGAMISTES.

Disciples de Bernardin Okin (Voyez *Okiniens*). Voyez dans le livre d'Audin[1] la traduction du vingt et unième dialogue d'Okin sur la Polygamie. Du reste le capucin apostat n'est pas le seul Réformé qui ait autorisé, conseillé la Polygamie : nous avons vu Luther, Mélanchthon, Bucer, Corvin, Adam, Leningen, Vinthert, Mélander signer la consultation en réponse au landgrave de Hesse. Bucer avait été lui-même le rédacteur choisi par Philippe; il fut l'auteur de la question que posa le prince aux théologiens, gloire et lumière de Wittemberg. Carls-

[1] *Histoire de Calvin*, tome II, chap. XVII.

taedt écrivait à Luther : « Puisque tu n'as pas trouvé « de texte, ni moi non plus, dans les livres saints con-« tre la bigamie, soyons bigames, trigames, et ayons « autant de femmes que nous pourrons en nourrir. « Croissez et multipliez, entends-tu? Laisse-moi donc « accomplir l'ordre du Ciel! »

Bien d'autres Réformés ont admis cette belle doctrine : Okin eut le malheur de développer, d'étendre, de propager les nobles leçons de ses prédécesseurs et maîtres; il n'était pas le seul coupable.

POULÉTISTES.

Ils ont beaucoup d'adhérents, et sont de tous les Réformés ceux qui diffèrent le moins des Catholiques, à qui ils finiront par se rallier complétement. En 1850, John Russell écrivit contre eux une lettre au sujet de l'*agression papale*.

PRÉDÉTERMINANTS.

Ressuscités de ceux qui parurent dès saint Augustin, se répandirent dans les Gaules, revinrent encore au neuvième siècle, soutenus par le moine Gothescal, et qui enseignaient que Dieu ne voulait pas le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ n'est mort que pour quelques-uns. Les Prédéterminants de la Réforme, espèce de *Supra-Lapsaires*, admettent un décret antérieur au péché d'Adam.

PRESBYTÉRIENS.

Originaires de Genève, d'où ils ont passé en Angleterre à la suite de Knox, disciple de Calvin. Ils regar-

dèrent l'Église anglicane comme infectée d'un reste de paganisme, rejetèrent toute hiérarchie ecclésiastique, admirent que tous les prêtres avaient une égale autorité, que l'Église doit être gouvernée par des consistoires ou *presbytères* dont feraient partie des laïques, ce qui les sépara des épiscopaux. Le ministre doit obéir au consistoire, le consistoire est subordonné au synode de la province; le consistoire ordonne les ministres, en faisant imposer les mains par les autres ministres. Les Presbytériens abondent en Écosse.

PROPHÈTES DES CÉVENNES.

On a donné le nom de *Prophètes nouveaux* aux partisans de Stork, de Munzer; de *Prophètes des Cévennes* aux Camisards, aux soldats de Cavalier, à ces fanatiques qui prophétisaient avec cris et convulsions. (Voyez *Camisards.*)

PROTESTANTS.

Terme générique adopté par les Réformés eux-mêmes lorsque, en 1529, ils *protestèrent* contre un décret de la diète de Spire, décret rendu par Ferdinand; Frédéric, comte palatin; Guillaume, duc de Bavière, d'autres princes, et par les évêques de Trente et de Hildesheim. Les députés de quatorze villes impériales en appelèrent du concile général à l'empereur et à *tout juge non suspect*. Luthériens, Calvinistes, Anglicans... acceptèrent le sobriquet qui imprime la négation. Voltaire reconnaît que « la diète de Spire fit des articles modérés de paci« fication. » On a travaillé, on travaillera vainement encore à la réunion des Protestants sous le même dra-

peau par le moyen d'un même symbole : tous les efforts échoueront :

> Tout Protestant fut pape, une Bible à la main;
> De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes
> Qu'en automne on ne voit de bourdonnants insectes
> Foudre sur les raisins nouvellement mûris[1].

Ces vers ont le mérite d'être vrais. Il ne peut y avoir qu'un pape; et quel Protestant renoncera à être pape? Établissez à Londres ou ailleurs des *conférences de l'alliance évangélique*, il en sera toujours de même, vous n'aboutirez pas.

PUCCISTES.

Disciples de François Pucci, Florentin, mort en 1600.

Pucci enseignait que Jésus-Christ, par sa mort, avait satisfait pour tous les hommes, qu'ainsi tous ceux qui avaient une connaissance matérielle de Dieu seraient sauvés. Chassé d'Oxford pour avoir combattu les Calvinistes, il le fut aussi de Bâle à cause de son sentiment sur la grâce universelle; à Londres, on l'emprisonna; tolérance protestante toujours et partout! Enfin cet ami de Socin se rétracta en 1594 entre les mains du nonce du pape, et devint un excellent prêtre catholique. Ses erreurs ne venaient pas de l'orgueil; Dieu lui en tint compte et les lui fit reconnaître.

PURITAINS.

A leur tête marche le féroce Jean Knox. Ils pillent et ils égorgent : Élisabeth les réprime; ils reparaissent

[1] Boileau. — Satire XII.

plus formidables sous Jacques Ier et Charles Ier; ils mettent tout à feu et à sang. Après avoir raconté leur cruauté, leur fanatisme, tout le mal qu'ils ont fait, Voltaire, dans un autre ouvrage [1], écrit cette phrase étonnante : « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, « son despotisme serait à craindre ; s'il n'y en avait que « deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a « trente, et elles vivent en paix et heureuses. » Il y a des gens pour qui Voltaire est encore une autorité en histoire, — et même en philosophie !

Les Puritains, fort peu tolérants envers leurs coreligionnaires de la Réforme, exècrent surtout le *Papisme :* Rome est la *Prostituée de Babylone,* le Pape est l'antechrist. Point de hiérarchie ecclésiastique, de confirmation des enfants, de signe de croix dans le Baptême, d'anneau donné dans le mariage, de musique, d'ornements, de surplis pour les prêtres ; ils ont en abomination l'usage de s'agenouiller pour recevoir la Communion et de s'incliner en prononçant le nom de Jésus-Christ. Le Puritain Cromwell (qui cherchait le *Seigneur* sous la table) tua son roi et devint le maître odieux de l'Angleterre. La restauration de Charles II diminua leur puissance, et ils le comprirent ; ils s'exilèrent. « Ils portèrent, « dit encore Voltaire, leur humeur sombre et féroce « dans la *Nouvelle-Angleterre,* et vexèrent en toute ma- « nière les pacifiques Pensylvaniens, dès que ces nou- « veaux venus commencèrent à s'établir [2]. » De nos jours, ils sont beaucoup plus calmes, et se contentent d'exercer leur culte sans évêques, sans ornements, sans

[1] *Lettres sur les Anglais.*

[2] *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* chap. CLIII.

musique, ce qui est beaucoup moins dangereux pour la société. M. Jean Monod, dans sa brochure déjà citée[1], dit un mot charmant : « Ils relevèrent l'étendard de la reli« gion personnelle et vivante, mais cédèrent parfois au « danger de substituer le sentiment religieux à la vérité « absolue. » Quelle est donc cette vérité absolue? comment l'entend-on?

PUSÉYISTES.

Disciples du docteur Pusey.

L'évangélisme protestant est à bout de voies; il ne sait comment discipliner les sectaires et les faire entrer dans l'*Union* chrétienne; les assemblées de Londres, les conciles de Liverpool, les conférences d'Édimbourg et de Dublin n'y peuvent rien : comment réunir dans une *foi protestante commune* des personnes qui *gardent chacune leurs opinions sur les points de dissidence?* Nous citons les paroles textuelles. Le docteur Pusey travaille à cette suprême conciliation, et il fait tant de concessions, tant d'aveux, que ses partisans rentrent dans l'unité de la foi, reconnaissent que le seul moyen de salut est de mettre leurs doctrines et leurs pratiques en harmonie avec celles de l'Église universelle. Le célèbre docteur Newman, qui avait tant fait pour la cause de l'Église anglicane, Newman, le zélé Puséyiste, convaincu que l'Anglicanisme n'est, ni ne peut être, l'établissement de Jésus-Christ, devient catholique, apostolique et romain. Trente membres de l'Université d'Oxford le suivent, et chaque jour sont suivis par une foule d'autres. M. Pusey s'étonne : il croit encore que la grâce de Dieu se mani-

[1] *Conférence de l'Alliance évangélique à Londres.*

feste dans l'Église anglicane, grâce que l'on chercherait en vain; car là tout est individuel, car les hommes les plus pieux et les plus éminents s'en éloignent. *La grâce se manifeste* en eux, quoique *Anglicans*, et sans passer sur leur ancienne croyance; ils ont mieux compris que M. Pusey lui-même la doctrine de M. Pusey, doctrine qui fait des Catholiques. Aussi les Protestants accusent avec raison le Puséyisme d'une tendance extrême vers le Catholicisme. L'attachement à l'Église, disent-ils, dégénère en culte de l'Église, celle-ci mise avant Jésus-Christ. (Quelle logique et quelle vérité!) L'importance des sacrements, la succession apostolique, tels sont les principes ébauchés déjà dans la religion anglicane, et qui, développés dans le Puséyisme, le font confiner au Catholicisme.

QUADRISACRAMENTELS.

Luthériens-Mélanchthoniens qui reconnaissent quatre sacrements : le Baptême, l'Eucharistie, la Pénitence et l'Ordre.

QUAKERS,

Disciples de Georges Fox, né dans le comté de Leicester, en 1624, mort en 1681.

Le cordonnier Fox se crut, à 19 ans, inspiré de Dieu; vêtu d'habits de cuir, il se mit à courir de village en village, déclamant contre les prêtres. Comme, depuis, les Saint-Simoniens, il associa des femmes à sa prédication et à ses extravagances, et attira un grand nombre de disciples, qu'il nomma *les Enfants de lumière*. *Quaker* veut dire *Trembleur*. Voici d'où vient ce nom : Fox, interrogé à Derby par les juges, prêcha la nécessité de

[illegible] devant le [illegible] apparu [illegible] sur cette [illegible] « J'ai affaire à un Quaker » [illegible] la secte pour ne plus la quitter. [illegible] les [illegible] : Penn, [illegible] Anglais, Fox, Penn, [illegible]. Fox passa en Amérique avec son [illegible] à [illegible] femme d'un magistrat de Lancastre, et [illegible] les mêmes succès qu'en Angleterre. [illegible] le culte du cœur, une religion sans [illegible], l'inspiration du Saint-Esprit [illegible] triste, morne, silencieux; s'éloignant de toutes les autres sectes chrétiennes, il termina par les [illegible], soutenus par ses disciples qui, plus tard, y renoncèrent, disant que leur maître étant venu rappeler les hommes à la pratique de l'Évangile, et non fonder une religion nouvelle, n'avait nul besoin de miracles pour établir la grandeur et la vérité de sa mission.

Sous Charles II, Guillaume Penn, fils d'un vice-amiral, se fit Quaker à l'âge de 15 ans, obtint, vers 1680, la propriété d'une province au sud de Maryland, lui donna son nom *Pensylvanie*, fonda Philadelphie, et y établit une colonie de Quakers. Penn mourut en 1718, après avoir vendu la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre, pour 280,000 liv. sterling.

Un Quaker, nommé Taylor, se faisait appeler, par ses disciples, *Fils de Dieu, Soleil de justice, Roi d'Israël* (voyez *Taylorien*s). Ils criaient, à son entrée à Bristol : « *Hosanna, fils de David !* » Taylor fut fouetté comme blasphémateur.

Nous essayons de donner un résumé de la doctrine Quaker : grand recueillement, silence, tristesse; pasteurs

sans ordination, mais choisis par l'assemblée; ni sacrements, ni prières publiques; baptême selon les Anabaptistes; ni maîtres, ni chefs; les hommes sont justifiés par leur propre justice; tout doit être commun; ils ont l'Esprit de Dieu; ils sont des dieux, ou du moins semblables à Dieu; quelques-uns se croient le Christ; ils prêchent quand le Saint-Esprit veut bien souffler sur eux; ils ne jurent jamais, même devant la justice; ils ne donnent à qui que ce soit les titres de sainteté, de majesté, d'éminence, d'excellence, de grandeur, etc.; ils n'ôtent le chapeau devant personne, et portent des habits sans boutons; ils ne peuvent ni chasser, ni aller au théâtre, ni à aucun jeu public, ni à aucune récréation; ils ne doivent pas résister quand on les attaque, ni se battre pour quelque cause que ce soit; ils tutoient tout le monde; tout chez eux est intérieur, le culte, la communion du corps et du sang de Jésus-Christ. Secte inoffensive qui n'a jamais, sauf à l'époque de Taylor, troublé la société. Bossuet[1] les appelle les *fanatiques les plus avérés* : ce n'est pas, du moins, dans leur conduite publique. Les Quakers, avec leurs grands chapeaux aux larges bords rabattus, avec leurs habits sans plis sur les côtés et sans boutons, avec leur grossièreté qui leur ordonne le tutoiement et leur défend de saluer, ne sont que ridicules.

Nous avons vu que les Quakers refusaient le serment, même devant les tribunaux; on les en a dispensés, nous ne savons pourquoi, car chacun a le même droit à cette prérogative. On reçoit leur témoignage sur une simple affirmation, ce qui est injuste, car bien d'autres per-

[1] *Troisième avertissement sur les lettres de M. Jurieu.*

sonnes, sans être Quakers, reculent aussi devant le parjure : la sainteté de la simple affirmation n'est pas réservée à cette secte absurde. Cowper, chancelier d'Angleterre, pensait comme nous. Un jour il voulut obliger les Quakers à la loi commune, à jurer comme les autres citoyens : « Ami Chancelier, dit gravement leur chef, tu « dois savoir que Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre « Sauveur, nous a défendu d'affirmer autrement que par « *ya ya, no no*. Il a dit expressément : *Je vous défends « de jurer, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu; « ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds; ni « par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi; « ni par la tête, parce que tu n'en peux rendre un seul « cheveu ni blanc ni noir*. Cela est positif, notre ami, et « nous n'irons pas désobéir à Dieu pour complaire à « toi et à ton Parlement. »

« — On ne peut mieux parler, répondit le Chancelier; « mais il faut que vous sachiez qu'un jour Jupiter or« donna que toutes les bêtes de somme se fissent ferrer. « Les chevaux, les mulets, les chameaux mêmes obéirent « incontinent; les ânes seuls résistèrent. Ils représen« tèrent tant de raisons, ils se mirent à braire si long« temps que Jupiter, qui était bon, leur dit enfin : « *Messieurs les ânes, je me rends à votre prière; vous ne « serez par ferrés; mais le premier faux pas que vous « ferez, vous aurez cent coups de bâton.* » Nous ne garantissons pas l'anecdote, car elle est racontée par Voltaire; mais l'apologue est bon : *Se non è vero, benè trovato.*

Le savant P. Catrou, jésuite, Gérard Croese, ministre protestant, l'Écossais Barclay, Quaker lui-même, ont écrit l'histoire des Quakers : le premier dans son *Histoire du fanatisme des religions protestantes*; le deuxième dans

un ouvrage spécial; le troisième dans son *Apologie des Quakers.*

QUAKERS MOUILLÉS.

Ceux d'entre les Quakers qui, se distinguant en cela de leurs frères, cherchent les emplois publics, les distractions du monde.

QUINTINISTES.

Disciples de Quintin, mort à Tournay en 1530.

Quintin, tailleur d'habits, et son associé Choppin enseignaient, vers 1526, qu'il n'y a qu'un seul esprit de Dieu répandu dans tout l'univers, qui est, qui vit dans toutes les créatures, qui est notre âme, et qui meurt avec le corps : c'est du Panthéisme ; — que l'homme ne peut pécher, puisque Dieu est l'auteur du bien et du mal; donc, ni paradis ni enfer; donc, toutes les passions sont bonnes : c'est du Fouriérisme; — les passions ne doivent pas être réprimées. — Jésus-Christ n'est qu'un certain composé de l'Esprit de Dieu et de l'opinion des hommes; c'est en partie du Strauss, moins l'Esprit de Dieu. Toute religion est égale, car la religion est née de la terreur des hommes politiques qui l'ont fait croire aux peuples pour les contenir; la régénération spirituelle consiste à étouffer tous les remords de la conscience....

Cet atroce tailleur fut brûlé vif à Tournay, et ses nombreux disciples se répandirent, sous le nom de *Libertins*, en France, en Brabant, en Hollande. Du reste, *Libertins* est un nom généralement donné aux sceptiques de toute espèce; Calvin en flétrissait ses adversaires politiques et religieux. Du temps de Bossuet, le Libertin était celui qui doutait des vérités saintes ou qui, emporté par les

passions, les traitait avec indifférence. Mais, en définitive, les disciples de Quintin forment la secte spécialement appelée celle des *Quintinistes* ou des *Libertins*.

RANTERS.

De l'anglais *Ranter*, enragé. Presbytériens qui firent beaucoup de bruit et beaucoup de mal. Enthousiastes fanatiques, ils attendaient chaque jour l'avénement de Jésus-Christ pour fonder un nouveau royaume, qu'ils appelaient la *cinquième monarchie*. D'autres, parmi eux (car ils n'étaient pas tous d'accord), voulaient détruire la royauté, établir une république selon leurs pensées. Rejetant toute révélation, ils professaient ouvertement le Déisme. D'autres se bornaient à attendre, à chercher une révélation plus complète. On peut consulter sur les Ranters les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne, sous Charles II et Jacques II*, par l'évêque anglican Gilbert Burnet.

RATHMANNIENS.

Disciples de Hermann Rathmann, ecclésiastique de Dantzich, mort en 1628. Jean Corvinus le combattit vivement, surtout à propos d'un livre publié en 1621 sur le règne de grâce de Jésus-Christ. Corvinus l'accusait de grossières erreurs, telles que celles de Calvin et des Millénaires. Rathmann enseignait que l'Écriture par elle-même, en tant que lettre écrite, montre seulement la voie du salut, et que l'état de l'homme illuminé et régénéré est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui agit sur l'âme par la parole et avec la parole. Corvinus disait que ce sentiment est opposé aux doctrines luthériennes (grand

malheur, en effet !), et il en appela aux Universités de Wittemberg et d'Iéna, lesquelles confirmèrent l'accusation, contrairement à la décision de l'Université de Rostock. Quel gâchis ! Rathmann avait chaleureusement défendu le *Traité du vrai Christianisme* du mystique Arndt, qui prouvait que le dérèglement des mœurs protestantes ne venait que de ce que les Réformés rejetaient les bonnes œuvres. On reprochait à Arndt d'avoir affaibli, par ses exagérations, le dogme capital de la justification par la Foi.

RATIONALISTES.

L'école rationaliste date du milieu du dernier siècle ; elle est née en Allemagne, élaborée dans l'officine protestante. Son but est l'interprétation libérale de l'Écriture, elle repousse l'inspiration divine ; tout miracle est présenté comme une allégorie, une allusion revêtue de l'imagination orientale. Semler répandit ces idées. Selon lui, on ne peut exiger d'aucun théologien protestant la foi dans l'inspiration divine. De Wette ne trouve de différence entre les Prophètes et les *Voyants* païens que « parce que ceux-ci manquaient de l'esprit de morale « et de vérité qui distingue le Monothéisme. » Les modernes docteurs allemands sont rationalistes. David Strauss, qui se défend de l'être, se moque d'eux avec une lourdeur ineffable, et à leur donnée substitue celle du mythe. Certes, le Rationalisme a franchi le Rhin ; il s'est répandu en France ; seulement, là, il s'est dégagé des brouillards qui l'obscurcissaient; il ne s'enveloppe plus de phrases mytérieusement voilées : les allures du style français ne sont pas celles du style tudesque. Le Rationalisme est apparu parmi nous dans toute sa por-

tée ; nous connaissons son but et ses moyens : nous constatons qu'il est né de la Réforme. Le pasteur Sittig écrivait en 1830[1] : « Il est facile de prouver et on a déjà « prouvé que le Protestantisme ne germe et ne prospère « que sur le terrain du Rationalisme. » C'est un demi-aveu : le Protestantisme a besoin du Rationalisme, lequel est né du Protestantisme, fallait-il ajouter : ils sont réciproquement effet et cause l'un de l'autre. On va loin avec cela ; on va jusqu'à dire logiquement, avec M. de Chenevière, qu'on n'est pas obligé de croire à la divinité de Jésus-Christ. C'est ce qui fait, n'en déplaise à M. de Rémusat, que le Protestantisme n'est pas une *religion*. Descartes fait de la liberté d'examen une philosophie ; Luther veut en vain en faire une religion, ce qui est bien différent : la liberté d'examen qui *divise* ne peut *lier, relier*, ne peut donc être une *religion*. Il n'est besoin, pour tenir ce langage, d'avoir *une foi ardente qui se fait pardonner l'intolérance spéculative;* non, cela peut être compris de tous, même des *politiques épris du principe d'autorité, des conservateurs indifférents, des sceptiques que la discussion lasse, ne sachant pas se décider par la force de la raison*[2]. M. de Rémusat n'y peut rien : malgré toute son habileté, nous disons même sa subtilité ; malgré son mérite éminent d'écrivain, le Protestantisme est *une simple critique, une controverse sans terme, une négation*. Une NÉGATION ! Son nom purement *négatif* le dit assez; sa doctrine le dit mieux encore. En un mot, le Rationalisme s'empare, par une impérieuse et triste

[1] *Gazette ecclésiastique universelle de Berlin*, n° 66.
[2] *De la Réforme et du Protestantisme*, par M. Charles de Rémusat. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1854.

logique, des Protestants que la méditation ne ramène pas au Catholicisme.

REBECCAITES.

Nous ne pouvons les définir.

RÉCALCITRANTS.

Variété de Luthériens, Confessionistes opiniâtres, dont le nom fait connaître la pensée.

RECORDITES.

Membres de la Basse-Église. Quelques Puritains prennent le nom de *Recordites*, d'après le journal *le Record*, qui est leur organe; ils admettent jusqu'à la déraison les principes de l'école évangélique. L'opinion recordite refuse, comme conséquence nécessaire de la justification par la foi, tout mérite à la moralité des actes. De la conversion par la grâce, elle en vient à un système de prédestination fataliste; de la suprématie unique de l'Écriture en matière de foi, elle en vient au dogme de l'inspiration verbale. La foi n'est pas une affection spirituelle, mais un simple assentiment à cette seule proposition : « Je crois que je suis sauvé. » Tels sont les logiciens du parti; mais la majorité, effrayée de si monstrueuses conséquences, a préféré le dogme primitif qui consiste simplement à croire « qu'on est justifié par la foi. » Le pécheur expirant, s'il peut prononcer la phrase prescrite, est destiné sans nul doute au paradis; mais l'homme pieux, quand ses dernières paroles exprimeraient la foi et l'amour, est damné s'il n'a récité la for-

mule ordonnée. C'est du matérialisme : le pardon est accordé à une formule prononcée souvent par peur et sans foi réelle; il est refusé au repentir que la maladie empêcherait de balbutier une parole qui serait pourtant au fond du cœur !

La croyance à la prédestination est le second article de foi des Recordites ; les Turcs la partagent avec eux. Ils ont tellement horreur du monde chrétien, qu'ils n'adoptent qu'avec un commentaire cette double déclaration de l'Écriture : « Dieu a aimé le monde ; — Notre-« Seigneur est venu pour sauver le monde. » Le but du Créateur a été d'accroître sa propre gloire, et non d'assurer le bonheur de la créature. La plus haute perfection de la grâce chrétienne est de se complaire dans le spectacle de la vengeance divine sur l'impie. Les bons cœurs ! et quelle adorable tolérance !

La troisième base du dogme recordite est l'inspiration verbale. La seule différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament est l'inégalité du nombre des pages ; et, par un étrange paradoxe, ce même parti place, dans la pratique, les rites mosaïques bien au-dessus des rites chrétiens. Il est essentiellement judaïsant ; il enseigne que le dimanche chrétien est identique au sabbat juif. Il a recours à la loi civile, quand il le peut, pour le rendre obligatoire. Le *Siècle*, M. Alphonse Karr, en ses *Bourdonnements*, ne sont pas Recordites ; mais ils se garderaient bien de combattre, de railler des gens qui ont, comme eux, le mérite de n'aimer pas le Catholicisme.

A propos du dimanche, on trouve dans les recueils populaires des poésies recordites, le chant religieux que voici :

« Hâtez-vous, mon enfant ; serrez tous vos jouets, car

« demain est le jour du sabbat. Apportez-moi votre arche « de Noé et votre petite voiture à musique, parce que « vous ne devez pas jouer le jour du sabbat, mais vous « devez vous plaire à l'observer saintement.

« Apportez-moi aussi votre petit village d'Allemagne, « avec toutes ses maisons, ses portes et ses arbres; « votre poupée de cire aux yeux bleus; puis votre petit « ménage tout neuf et tout brillant; car vous savez, « mon enfant, que vous ne devez pas jouer le jour du « sabbat, mais vous devez vous plaire à l'observer sain- « tement.

« Allez chercher maintenant vos images du dimanche, « le roi David avec sa couronne et sa harpe, le bon petit « Samuël à genoux, et les autres sujets pareils qui sont « si charmants; car vous savez, mon enfant, que vous « ne devez pas jouer le jour du sabbat, mais vous devez « vous plaire à l'observer saintement. »

Si l'enfant répond : « J'aime mieux mes joujoux que les images du dimanche, » on le réprimande; on lui oppose la conduite de Samuël. Si l'enfant ne se rend pas, on le fouette, « ce qui termine la controverse, » fait judicieusement observer l'*Edimburgh-Review*. Nous voudrions savoir, sur ce point, l'opinion des rédacteurs du *Siècle* et ce qu'ils *bourdonneraient;* peut-être feraient-ils grâce à cause du sabbat.

Autre cantique. — Chœur d'enfants :

« Nous ne devons pas jouer le dimanche; mais nous « pourrons jouer le lundi, mardi, mercredi, jeudi, ven- « dredi et samedi, jusqu'à ce que le dimanche revienne.

« Nous ne devons pas rire le dimanche; mais nous « pourrons rire le lundi, mardi, mercredi, jeudi, ven- « dredi et samedi, jusqu'à ce que le dimanche revienne.

C'est un peu monotone. Que pense le *Siècle* de ce *dimanche?*

Les Recordites disent « qu'il est incroyable qu'aucune créature pourvue d'une intelligence supérieure à celle d'un singe, puisse trouver innocente la fréquentation d'un lieu d'amusement aussi mondain que le Palais de Cristal, le saint jour du sabbat. Les chemins de fer fonctionnent le dimanche : les actionnaires et les directeurs ont-ils une conscience? En quel pays croient-ils vivre? Quelle est leur religion? Sont-ils Juifs, Païens? (Nous pourrions ajouter, nous : sont-ils rédacteurs du *Siècle?*) Sont-ils jamais entrés dans une église? » Le Recordite part d'un bon principe : il est bête, voilà tout.

Un évêque d'Irlande, de cette secte, disait en chaire que les ecclésiastiques pouvaient omettre de visiter les malades et les pauvres, si cette omission ajoutait quelque force à leurs sermons hebdomadaires. Maxime commode, plus commode que d'aller s'agenouiller au chevet d'un mourant, dans une cabane infecte, au milieu d'une famille désolée. Tout pasteur recordite sera jaloux d'ajouter quelque force à son sermon.

Le Record, journal, fait de la religion et de la spéculation ; on y lit : « Un ecclésiastique, *animé de sentiments « évangéliques*, s'offre à faire une éducation dans une « ville où son zèle pourrait devenir utile. Il prend soin « d'avertir que *ses sermons ne sont pas écrits d'avance*, « que sa voix est sonore, que son débit est chaleu- « reux..... » Ou bien : « Une dame de moyen âge, met- « tant au-dessus de toute considération mondaine les « intérêts du royaume de Dieu, voudrait trouver, chez « une famille pieuse, une situation utile et active, dans « laquelle *ses services pourraient paraître mériter* une ré-

« munération. » Ou bien encore : « Une dame s'adresse « aux *parents religieux*, se déclarant d'une piété pratique « opposée au *Tractarianisme*. » *Le Record* demandait un jour, au nom d'un maître de maison, un *bon cuisinier professant des sentiments évangéliques*. Vous connaissez l'exclamation de Proudhon : Oh! BLAG....!

RÉFORMÉS.

C'est le nom donné à cette multitude de sectes qui, au seizième siècle, se séparèrent de l'Église romaine. L'histoire de la Réforme serait l'histoire, d'ailleurs impossible, de toutes ces sectes. La Réforme, nous l'avons vu, était désirée, appelée par les hommes les plus éminents de l'Église. On en fit une révolution! Aussi n'est-il pas rare de surprendre Luther, Calvin, Mélanchthon et les autres faisant d'étonnants aveux et jetant sur leur œuvre de douloureux regards. Nous voyons souvent Voltaire d'accord avec Bossuet : « La Réforme fut un mal, même en dehors du principe religieux. » Montesquieu reconnaît « que les Catholiques sont plus invinciblement attachés à leur religion que les Protestants ne le sont à la leur. » C'est tout simple : le Catholicisme exprime une vérité, et il affirme ; le Protestantisme n'exprime qu'une négation, « et, dit de Maistre, moins il croira, et plus il *protestera*, plus il sera lui-même. » Dans un *Mémoire* adressé en 1775 à Louis XVI, les Réformés faisaient entendre des plaintes amères : « Nous sommes aujourd'hui « bien éloignés du chemin que nous ont ouvert nos « pères au commencement du seizième siècle. Luther « et Calvin n'ont plus parmi nous que peu de sectateurs. « Notre parti, haché en mille pelotons différents, n'est,

« réellement parlant, nullement recommandable... Nous « ne savons plus à qui nous appartenons, ni sous quelle « bannière nous marchons. Aujourd'hui Déistes, demain « Chrétiens, nous sommes tantôt pour la religion ré- « vélée, tantôt pour la religion naturelle. Les ministres, « ébranlés dans leurs croyances, nous parlent beaucoup « moins de dogme que de morale; nous avons nos en- « fants mêmes pour adversaires. *Quakers, Puritains,* « *Anabaptistes, Arminiens, Gomaristes, Unitaires, Na-* « *tionaux, Supralapsaires, Non-Conformistes,* en un mot « une foule de sectes ont jeté parmi nous une telle « confusion, que la multitude des chefs nous rend *acé-* « *phales....* » Ce n'est pas nous qui disons cela.

La Réforme fut un mal : elle arrêta la civilisation, parce que, contrairement au Catholicisme, qui commença par le peuple, elle commença par les grands; l'une et l'autre ont toujours gardé leur empreinte native. Les établissements de charité sont catholiques. Saint Vincent-de-Paul, l'abbé de l'Épée, l'abbé Sicard, l'abbé de Fénelon, Le Gris-Duval, Caron, Magallon, Mmes Le Gras, Lhuillier, de Pastoret, etc., etc., sont Catholiques; tandis que Smith, Say, Malthus, les docteurs de l'égoïsme, sont Protestants. Le Protestantisme ne trouve que des machines et des manufactures; nous, nous donnons au monde les hôpitaux, les écoles d'aveugles et de sourds-muets, les salles d'asile et de refuge, etc.... « Il y a trois « siècles que le Protestantisme est né, dit Château- « briand; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en « Amérique; il est pratiqué par des millions d'hommes. « Qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a « faites. »

La Réforme arrêta la civilisation en renversant, mu-

tilant, brisant, foulant aux pieds, jetant aux flammes les chefs-d'œuvre de l'art; en brûlant les bibliothèques, en détruisant les trésors de l'intelligence humaine; en répandant, à la voix de Luther, des torrents de sang en Allemagne; en proscrivant, emprisonnant, torturant, tuant à la voix de Calvin; en anéantissant la liberté humaine qu'elle courbe sous le sceptre tibérien de Henri VIII; en inventant surtout les *religions nationales* qui font subir à l'âme la tyrannie d'un imbécile, les déportements d'un vieux despote, les caprices théologiques et pontificaux d'une jeune femme; réalisant, pour leur propre compte, l'absurde calomnie de la papesse Jeanne.

La Réforme arrêta la civilisation comme la Terreur arrêta la liberté. 1517 eut son 93, 93 indéfiniment prolongé, qui eut ses Robespierre, ses Marat, ses échafauds, ses massacres des prisons, son régicide, ses apostats et ses bourreaux; sa haine du beau, du vrai, du juste, du saint, sa haine de l'intelligence. La Réforme fut un mal, et le retour à l'unité peut seule expier ce mal et rendre au monde les biens qu'il a perdus.

REGIMBANTS.

Variété de Luthériens, les mêmes sans doute que les *Récalcitrants.*

RÉJOUIS.

Anabaptistes qui riaient toujours; Démocrites de la bande. Selon eux, la joie, la gaieté, la bonne chère sont le plus grand honneur qu'on puisse rendre à l'Auteur de la nature. Ennemis de leurs frères les *Pleureurs,* qui ne les aimaient guère.

RELIEF-CÉCÉDÉRIENS.

Nous avons vu les *Cécédériens* sans trop savoir ce qu'ils sont; nous ne sommes pas plus avancés à l'égard des *Relief-Cécédériens*, qui ont tout l'air d'être les *restes* des Cécédériens.

RELIGIONNAIRES.

C'est encore un nom général donné aux Réformés. Balzac ne l'admettait pas : « Il n'est, disait-il, ni latin, « ni français, ni plaisant, ni sérieux. On l'a fabriqué, « ajoutait-il, dans un coin du Périgord, et il faut le ren- « voyer d'où il est venu. » Soit, nous n'y tenons guère. Cependant, il est bien français et dérive du latin; on le trouve dans tous les dictionnaires, dans celui de l'Académie : « Celui qui fait profession de la religion préten- « due réformée. » Tout cela n'est que d'une fort petite importance.

RELIGIONS NATIONALES.

Ce mot étrange n'a pas besoin d'explication; l'Angleterre, la Prusse déterminent assez quel en est le sens : c'est lorsque le chef de l'État est aussi chef de la religion; lorsque des hommes graves et sensés se croient obligés d'obéir, quand il s'agit de foi, à un homme jeune ou vieux, sage ou fou, bon ou méchant, aux caprices d'une femme jeune ou vieille, sage ou folle, bonne ou méchante ! Victoria, comme jadis Élisabeth et Anne, réalise pour les Protestants la calomnie soutenue par les Protestants contre les Catholiques; les Anglais ont eu et ont leur papesse Jeanne. C'est le dernier abaissement de la dignité de l'homme, la plus grande ineptie théologale,

la sottise la plus absurde qui se soient jamais vus dans aucune religion ; c'est le plus odieux défi jeté à la liberté, à la conscience humaines. Et ces gens-là parlent d'indépendance, accusent Louis XIV d'avoir prononcé ce mot si peu compris, si calomnié : « L'État, c'est moi ! » Ils raillent les Catholiques ; ils crient contre le Pape :

O vanas hominum mentes ! O pectora cæca !

REMONTRANTS.

Disciples d'Arminius qui présentèrent, en 1611, leur remontrance aux États de Hollande contre les décisions du synode de Dordrecht, qui les avait condamnés. Ils demandaient qu'on revît la confession de foi et le catéchisme. Le synode de Dordrecht les *déposa* et les *excommunia*, jusqu'à ce qu'ils *eussent satisfait à l'Église*, en *admettant ses décisions*. Ce même synode trouvait ridicule et faux que l'Église romaine exigeât qu'on *admît ses décisions*; il disait que le parti le plus faible et le plus nouveau doit céder au plus fort et au plus ancien : « Nous ne voulons pas laisser affaiblir la doctrine que « nous avons toujours soutenue depuis cinquante ans. » *Cinquante ans*, c'est bien peu ! Pourquoi combattre alors la doctrine toujours soutenue depuis seize cents ans ? On leur faisait alors aussi ces mêmes observations ; mais ils en appelèrent à l'autorité des états-généraux, qui imposa silence aux Remontrants; c'était moins logique, mais plus sûr. (Voyez *Arminiens*, *Gomaristes*, *Contre-Remontrants*.)

ROBINSONNIENS.

Disciples de Jean Robinson, d'abord chef des Sépara-

tistes de Leyde, qui adoucit les dogmes de Brown et fonda une nouvelle école de Séparatistes, qu'on nomma *Semi-Séparatistes*. « Toute assemblée particulière, en-« seignait-il, dûment instituée et bien réglée, forme une « Église entière et parfaite, qui a toutes ses parties dans « une liaison immédiate, et qui, sans dépendre d'aucune « autre Église, ne reconnaît que l'autorité de Jésus-« Christ seul. » Les Robinsonniens étaient plus favorables que les autres à l'Église anglicane; ils ne désapprouvaient que sa discipline ecclésiastique et la manière dont elle administre les sacrements.

ROELLIENS.

Disciples de Hermann-Alexandre Roëll, né en Westphalie en 1655, mort à Amsterdam en 1718. Homme savant, très-vif dans les disputes, il combattit Campège Vitringa, plus modéré, non moins savant que lui. Ces luttes, qui troublèrent la Hollande, prirent le nom de *Disputes roëlliennes*. Roëll prétendait que *Fils de Dieu* ne se rapporte pas, dans l'Écriture, à la personne divine de Jésus-Christ; mais qu'il faut entendre par là la charge de Médiateur, pour laquelle Dieu le Père a manifesté son Fils dans le temps. Plus tard, Roëll fut condamné par les synodes et les académies des Provinces-Unies (par quelques-uns du moins) pour avoir dit que la mort temporelle des fidèles est la peine véritable du péché par laquelle le pécheur satisfait à la justice divine. Ce fut un nouveau combat avec Vitringa. La mort de Roëll ne termina point ces disputes.

ROGÉRÉENS.

Disciples de Jean Roger, qui, vers la fin du dix-septième siècle, enseignait, dans la Nouvelle-Angleterre, que l'observation du dimanche est une idolâtrie. Il n'est d'accord ni avec les Recordites, ni avec le citoyen Proudhon.

RONGISTES.

Disciples de Ronge. Le temps n'est pas encore venu de juger l'homme et ses partisans, dont le système est peut-être plus politique que religieux, qui du moins appellent leur doctrine religieuse en aide à leur doctrine politique. Les Protestants ont cru Ronge né pour donner au Catholicisme le coup de mort. Quelques *orthodoxes* s'indignèrent contre lui; d'autres, parmi ces mêmes *orthodoxes*, furent heureux de la blessure que, selon eux, venait de recevoir l'Église. Le *Semeur* saluait en Ronge *l'astre dont les rayons allaient refouler dans leur néant les fauteurs du Catholicisme romain. — Des rayons qui refoulent*, c'est, comme disait Boileau, *la muse allemande en françois*. Mais passons. Le *Semeur* félicite Ronge d'avoir coupé la tête au Catholicisme, afin de mieux le sauver du naufrage. Merci de l'intention; mais.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

En un mot, le Rongisme est une ère nouvelle : plus de barrières confessionnelles; l'humanité va jouir de la plus grande fraternité. Amen !

ROTHÉENS.

Disciples de Jean Rothe, né à Amsterdam. Quirinus

Kuhlmann (voyez *Kuhlmanniens*) l'avait déclaré prophète, faisant ainsi, selon la remarque de Bayle, mentir le proverbe que « les gens de même métier se portent envie; » il le traita d'*homme de Dieu,* de Jean III fils de Zacharie, et anathématisa ceux qui ne l'avaient point écouté. « Le Ciel, disait-il, s'est déclaré pour ce prophète « par l'orage du 24 mars 1674 et par les malheurs arrivés en divers lieux le 21 mai suivant. » Quant à Rothe, à son tour il procura des disciples à Labadie : Rothe, Kuhlmann, Labadie, trois insensés ! Puis, il s'érigea en chef de parti, prédit le prochain règne glorieux de Jésus-Christ, dont il était le nouveau Jean-Baptiste ; il parla de ses révélations, fut enfermé dans les prisons d'Amsterdam; plus heureux que Kuhlmann, évita le bûcher, et n'en fut pas plus sage.

ROTHMANNIENS.

Disciples de Bernard Rothmann. Né pauvre, Rothmann devait son éducation aux chanoines de Münster ; il reçut d'eux le double pain de vie. Prêtre catholique, il flotta de systèmes en systèmes, vit Luther, prêcha contre les images, poussa ses auditeurs à briser les autels; il se raille du dogme catholique en mêlant dans un même plat du pain et du vin, dont il fait une espèce de potage qu'il distribue aux communiants; prend une hostie consacrée, la foule aux pieds et s'écrie : « Où donc sont la « chair et le sang ? » Il épouse la femme d'un syndic qui a empoisonné son mari, et devient l'arbitre des affaires politiques et religieuses. M. Ranke[1] a remarqué qu'il y a une grande analogie entre la doctrine religieuse professée

[1] *Histoire de la Réformation*, tome III, page 557, à la note.

par Rothmann et celle que Robespierre proclamait le 8 juin 1794. Après avoir prêché le Luthéranisme, Rothmann s'attache à Zwingle, puis se fait Anabaptiste. Les Sacramentaires républicains s'unissent aux Luthériens pour l'élever au rang de prédicateur en chef. Son éloquence entraînait la foule; Munster en fut victime. Il prêcha le nouveau Baptême, la communauté des biens, l'inutilité du pouvoir politique. Il en fallait moins pour se faire écouter. A sa voix, Munster se remplit de bandits qui parcouraient les rues en poussant des cris de mort, pillant et massacrant. Enfin, nous l'avons vu ailleurs, l'évêque de Munster délivra la ville de ces nouveaux Barbares. Jean de Leyde fut pris vivant; Rothmann trouva la mort dans cet horrible combat. Prêtre apostat, il avait appartenu à tous les partis, essayé tous les systèmes, et la mort le surprit quand il défendait le plus odieux de tous, — l'Anabaptisme.

RUREMONDIENS.

Disciples de Jean-Guillaume de Ruremonde, né à Munster en 1540.

Il déclara aux Anabaptistes qu'ils étaient le *peuple de Dieu*; qu'ils s'empareraient des pays de ceux qui ne croiraient pas en eux, comme les Israélites de Chanaan. Mahomet eut raison d'admettre la pluralité des femmes; seulement, vu qu'il en coûte de les nourrir, il est permis de voler, puisque tous les biens de la terre appartiennent à Jésus-Christ et à ses disciples; or, ses disciples à lui (et il en eut beaucoup) volèrent, pillèrent sous ses ordres, et leurs rapines durèrent cinq longues années. Enfin, on envoya des troupes, et un jour qu'il s'était écarté de ses

femmes et de ses cobrigands, il fut pris et enfermé dans la forteresse de Duren. Il corrompit ses gardes, et vécut longtemps encore en Cartouche épicurien. Le duc de Clèves s'en empara de nouveau ; il fut brûlé vif, et ses cendres furent jetées au vent. Deux de ses femmes eurent le même sort ; deux autres se repentirent et obtinrent pardon. Ses partisans remuèrent longtemps encore. Ruremonde voulait rétablir l'Anabaptisme vaincu à Munster ; il prêchait la *pure doctrine;* nous avons vu en quoi elle consistait.

RUSTAUDS.

Nom donné aux paysans anabaptistes qui, égarés par leurs chefs, pillaient, violaient et massacraient, à la grande gloire de Dieu. La Souabe, la Thuringe et la Franconie furent les principaux théâtres de leurs exploits. Abandonnés, trahis par Luther, ils succombèrent après deux ans de combat. Voici quel fut le résultat glorieux de leurs crimes : sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées, d'immenses trésors de peinture, de sculpture, de livres, de manuscrits anéantis. Sans tenir compte des massacres, 26,000 paysans tués en Lorraine et en Alsace, 4,000 dans le Palatinat, 6,000 dans la Hesse, 8,000 dans le Wurtemberg. Les historiens portent le nombre des hommes morts sur les champs de bataille, les uns à 100,000, Genepée à 110,000, Cochlée à 150,000. Luther, qui les avait poussés à la révolte, effrayé à son tour par la plainte des princes, s'excusa de les avoir abandonnés : « Un rebelle ne mérite pas qu'on fasse avec lui « de la logique ; c'est avec le poing qu'il faut lui répondre « jusqu'à ce que le nez saigne..... J'ai bien fait, moi, de

« prêcher contre de pareils garnements la ruine, l'extermination, la mort.....» Et ailleurs : « Ce sang, c'est « moi qui l'ai versé par ordre de Dieu ; et quiconque a « succombé dans cette lutte est perdu de corps et d'âme, « appartient au démon. »

Luther passe encore pour le grand initiateur de la liberté ! « A l'âne, disait-il pourtant, du chardon, le bât « et le fouet ; c'est la maxime du sage ; aux paysans, de « la paille d'avoine. Ne veulent-ils pas céder, le bâton et « la carabine; c'est de droit. Prions pour qu'ils obéis- « sent, sinon point de miséricorde; si on ne fait siffler « l'arquebuse, ils seront cent fois plus méchants. »

Mais Cochlée s'écrie à son tour : « Au jour du juge- « ment dernier, Munzer et ses paysans crieront devant « Dieu et ses anges : Vengeance contre Luther ! » Le Sacramentaire Hospinien, Simonis-Mennon, Munzer mourant ont répété les mêmes malédictions.

On dit également dans l'histoire : *Guerre des Paysans*, — *Guerre des Rustauds*.

I. — SABBATAIRES.

Secte d'Anabaptistes qui observaient, non le dimanche, mais le sabbat.

II. — SABBATAIRES.

Autre secte anabaptiste qui observait aussi le sabbat, mais poussait plus avant le Judaïsme. Elle ne mangeait ni porc, ni sang, ni aucune portion d'animaux étouffés; elle attendait en outre le règne de mille ans ; ne priait que le Père, jamais le Fils ni le Saint-Esprit ; n'admettait pas les lois politiques.

SACRAMENTAIRES.

Zwingle fut leur chef. Pélisson, converti par Bossuet, nous dit que « rien n'est plus éloigné du bon sens que « le sens si nu et si misérable des Sacramentaires. » *Ceci est mon corps* est un sens figuré; il n'y a point de miracle dans l'Eucharistie; pourtant ce n'est point un vain spectacle : la mémoire et la foi du corps immolé soutiennent notre âme. Ils ont aboli la messe. Ils se réunirent à Bucer, et, au moyen d'équivoques, accommodèrent à la présence morale ce que disait Luther de la présence réelle et substantielle. Carlstadt avait soutenu que par ces paroles : *Ceci est mon corps*, Jésus-Christ, sans aucun égard à ce qu'il donnait, voulait seulement se montrer lui-même assis à table, comme il était avec ses disciples; qu'il montrait son corps qui devait être bientôt livré pour racheter l'homme déchu. Cette sottise fut écoutée et crue. Zwingle se moqua de Carlstadt, et dit avoir compris seul les paroles de la Cène : *Ceci est mon corps*, se doit traduire par : *Ceci signifie mon corps*. Cette explication lui était venue en songe. Le trope de Zwingle fit école ; il fut publiquement enseigné par OEcolampade et soutenu par de nombreux écrits. Luther se sentit blessé : il appela Zwingle *Sacramentaire*, Zwingle appela Luther *Théophage*. Ils se rencontrèrent au colloque de Marbourg : Luther disputa contre Zwingle et contre OEcolampade ; il y eut beaucoup d'injures échangées et point de résultat. Les Luthériens triomphèrent de la mort de Zwingle et d'OEcolampade, juste punition, disaient-ils, de leur impiété : «Va, cuistre, avec « ta Cène ! s'écriait Luther ; avec ta Cène où un pour-

« ceau mange avec un pourceau ! Va à tous les diables ! » A cette noble apostrophe, les Sacramentaires répondaient noblement : « Va, dans ton sacrement eucharis-« tique, au lieu du sang et du corps de Jésus-Christ, tu « ne manges...... Ta bière que j'ai bue hier m'a donné « la colique : à toi ! Bois et mange, *in meî memoriam.* « Tiens, attends ; voilà pour toi !... *Cervisia ista quam* « *heri hausi totum alvum mihi conturbavit. En vobis* « *unum vel alterum, in meî memoriam !* »

Touchant amour de la vérité ! Ce n'est point ainsi que discutaient Bossuet et Paul Ferry, Bossuet et Claude, Bossuet et Molanus, Bossuet et Leibnitz.

Puis, se levèrent d'autres Sacramentaires qui déclarèrent que Luther et Zwingle, que OEcolampade et Carlstadt n'en savaient pas plus sur l'Eucharistie que le Pape lui-même ; qu'ils étaient tous des niais dont le Seigneur avait voilé l'entendement ; et il y eut autant d'explications des quatre mots sacrés : *Hoc est corpus meum*, qu'il y avait de révoltes et de folies individuelles.

SAINTS DES DERNIERS JOURS.

Voyez *Mormons*. L'elder Lorenzo Snow a publié un livre étrange : *Rétablissement de l'ancien Évangile, ou exposition des premiers principes de la doctrine de l'Église de Jésus-Christ, des Saints des derniers jours.* Ces excellents *Saints* ont fini par adopter la pluralité des femmes. On se souvient de la lettre d'une Mormone, d'une Sainte des derniers jours, adressée à une sœur d'Angleterre : on y faisait la peinture d'un bonheur tout paradisiaque ; on espérait que viendrait le temps où cette sœur aimée, éclairée par la vérité, se joindrait à une autre femme

pour faire, à elles deux, la félicité d'un seul et même mari. On rit, — ce n'était point assez; — le rire devait se joindre à l'indignation et au mépris.

SAINTS DE LA SECONDE ÉPOQUE.

Depuis sept à huit ans, ils cultivent la vallée d'Utah; ils sont au nombre de 35,000, dont 7,000 sur les bords du Lac Salé; en Angleterre, 30,690; sur toute la terre, 65,000. Leur journal est l'*Étoile millénaire,* journal mormon.

SAMOSATENSES.

Voyez *Paulinistes.* — Ce sont les mêmes qui prennent indifféremment l'un des deux noms de Paul de Samosate, dont ils ont renouvelé quelques erreurs.

SANDEMANIENS.

Ce sont les mêmes que les *Glassistes* (voyez ce mot).

SANGUINAIRES.

Anabaptistes qui cherchaient à imposer leur doctrine par le meurtre, qui massacraient ceux qui refusaient d'y croire. Quelques-uns, en prêtant serment, buvaient du sang humain. Terroristes du seizième siècle.

SAUTEURS.

Les Musulmans ont leurs moines fanatiques qui tournent, tournent, tournent sur eux-mêmes jusqu'à en perdre la respiration. Les Sauteurs protestants sont une secte particulière, ainsi nommée parce que, dans

leurs hallucinations, ils dansent, trépignent, sautent à perdre haleine.

SCHÉRÉRISTES.

Ennemis des *Évangéliques*, avec qui ils ont rompu. Notre science se borne là.

SCHWENCKFELDIENS.

Disciples de Gaspard Schwenckfeld, né en Silésie en 1490, mort à Ulm en 1561. Son *Traité de l'abus qu'on fait de l'Évangile en faveur de la sécurité charnelle* l'engagea, en 1525, dans une conférence avec Luther. Il riait de son *impanation*, et en riait avec esprit, mais était fort moquable lui-même. Après Luther, après Zwingle, il apportait une nouvelle explication des paroles de la Cène : « Mon corps est ceci, c'est-à-dire : Ce « pain est mon corps, mon corps est ce pain. » C'est, ajoutait-il, l'interprétation donnée par saint Jean lui-même. Il eut des disciples : qui n'en avait pas alors? Les Catholiques gardèrent le silence, l'exégèse de Schwenckfeld était trop bouffonne; mais Luther le combattit avec ses armes accoutumées, tantôt par l'éloquence, tantôt par des paroles immondes : « C'est le « diable qui a vomi toutes ses œuvres, » disait-il. Chassé de tous lieux, ce malheureux erra de pays en pays. Le nombre de ses partisans ne put lui assurer la tranquillité. Quelques-uns croient que, comme plus tard Jansénius, il ne devint chef de secte qu'après sa mort; du moins, ce n'est que depuis que ses disciples prirent le nom imprononçable (pardon du barbarisme) de *Schwenckfeldiens*. Ses disciples étaient pourtant fort nombreux

pendant sa vie. Ils extrayèrent de ses livres les idées dont ils firent leurs doctrines. On en dit autant de Saint-Simon et de Fourier. Selon Schwenckfeld et les Schwenckfeldiens, l'administration des sacrements est inutile au salut ; la manducation du corps et du sang de Jésus-Christ se fait par la foi ; il ne faut baptiser personne avant la conversion ; il suffit de se confesser à notre Sauveur ; il n'y a de chrétien que celui qui est illuminé, etc.....

A la fin du dix-huitième siècle, on trouvait des Schwenckfeldiens (quel diable de nom !) dans quelques villages de la Silésie. Peut-être y en a-t-il encore. Peut-être y rencontrerait-on un pauvre fou qui avouerait l'être comme Martin avouait être Manichéen : « Vous « vous moquez de moi, dit Candide, il n'y a plus de « Manichéens dans le monde. — Il y a moi, dit Martin. »

SECOUEURS.

Secte des États-Unis, dont les membres sont agités, secoués de violentes convulsions quand l'inspiration s'empare d'eux.

SEMI-SÉPARATISTES.

Ceux qui se séparèrent de Brown, chef des Séparatistes, pour suivre Robinson (voyez *Robinsonniens* et *Séparatistes*).

SEMLÉRIENS.

Disciples de Semler, l'un des pères du Rationalisme allemand (voyez *Rationalistes*). Semler ne voit dans la résurrection qu'un mythe poétique, qui ne doit s'en-

tendre que dans un sens allégorique et moral. C'est lui qui a fait cet aveu, « qu'on ne peut exiger d'aucun « théologien protestant qu'il ait foi dans l'Inspiration « divine[1]. » M. Charles de Rémusat nous dit[2] : « Qui « peut nier que dans la plupart des sociétés protes- « tantes, le rationalisme ne s'y soit préservé davantage « de tout ce qui ressemble à l'impiété? » C'est une grande erreur. Allez de Semler à Kant, de Kant à Paulus, d'Eichorn à Fitche, à Schleiermacher, à Hégel, à Heyne, etc.; descendez jusqu'à Strauss et Feuerbach, vous verrez par quelle gradation les docteurs protestants en sont venus, bien plus que tous les impies catholiques, à la dernière expression de l'impiété. Si elle paraît de nos jours dans les écrits d'hommes, catholiques de nom seulement, c'est dans des romans, dans des drames, dans cette petite littérature de cafés, de tavernes, de cabinets littéraires, de colportage. Les écrits sérieusement incrédules sont rares; il y en a peu de sérieusement impies. Puis, nous avons l'autorité qui s'enquiert, juge et condamne. Quelle autorité, quel index pourrait invoquer le Protestantisme? Il est dans sa nature, dans ses principes, dans sa logique de garder le silence. Si Strauss a écrit sa *Vie de Jésus* sous l'inspiration du Saint-Esprit, d'après les droits imprescriptibles de la liberté d'examen, d'après l'étude littérale des Évangiles, qu'avez-vous à lui dire? que pouvez-vous lui opposer? Si Strauss, plus logique et plus hardi que d'autres, a tiré le dernier corollaire mathématique du Protestantisme, en a dit le

[1] Préface du *Commentaire de Schultens sur les Proverbes*, par Vogel. Halle, 1769, page 5.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1854.

dernier mot, à quelle autorité renverrez-vous l'écrivain lourd, insipide, d'une science crasse, mais qui use de son droit? Si le Protestantisme est frappé au cœur par ce livre immonde, c'est une affaire de famille; cela ne nous regarde pas. Jamais le livre d'un Catholique impie ne résumera le Catholicisme. Ce sont d'ailleurs des œuvres particulières. Quelle Église romaine acceptera ces paroles extraites d'un livre de *cantiques* et destinées à être chantées, avec accompagnement d'orgue, dans une église du rit évangélique : « L'auteur de la nature, « en créant l'homme, lui donna l'instinct du plaisir, et « pour mener douce et joyeuse vie, lui alluma au cœur « tendres flammes d'amour! » Cela se trouve dans la *Gazette de Berlin*, et rappelle la chanson épicurienne de Luther, écrite aux marges d'une Bible : « O Gott, etc. « Mon Dieu, par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, « de chapeaux, de capotes et de manteaux; de veaux « bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons et de gé- « nisses; de beaucoup de femmes et de peu d'enfants. « Bien boire et bien manger est le vrai moyen de ne « point s'ennuyer. »

SEMPERORANTES.

Secte d'Anabaptistes qui se bornaient à prier sans cesse, la prière suppléant à tout, à toutes les œuvres. Il eût été fort heureux pour l'humanité que tous les Anabaptistes n'eussent adopté que cette erreur!

SÉPARATISTES.

Leur chef fut Brown. On les nomma *Puritains*, puis *Non-Conformistes*, puis *Séparatistes*, parce qu'ils refu-

sèrent, sous Élisabeth et Jacques Ier, de suivre l'Église anglicane. Ils eurent plusieurs chefs : Bolton, qui commença la rébellion; Brown, qui lui succéda immédiatement; Robert Barow, qu'il ne faut pas confondre avec Isaac Barow, ce maître de Newton, qui ébaucha le calcul des infiniment petits; Johnson, qui établit à Amsterdam une Église de Séparatistes, lesquels se subdivisèrent sous la conduite d'un frère de Johnson. Les deux frères s'excommunièrent réciproquement. Smith, qui établit une Église à Leyde; Robinson, qui adoucit les dogmes de Brown (voyez *Robinsonniens*), mais qui ne fut pas suivi par tous les Séparatistes; ceux qui adoptèrent sa réforme prirent le nom de *Semi-Séparatistes*. Tous ces sectaires affectaient une pureté, une sainteté plus parfaites que celles des autres sectes. Ils ont fini par se confondre, en grande partie du moins, dans la secte des Indépendants, continuant à se regarder comme les vrais dépositaires de la foi, telle que l'avait établie (mais de quel droit?) le synode de Dordrecht.

SÉPURATHISTES.

Secte d'Anabaptistes dont le nom seul est venu jusqu'à nous.

SERVÉTIENS.

Disciples de Michel Servet, né dans l'Aragon en 1509, brûlé vif par Calvin, à Genève, en 1553.

Servet est regardé comme le chef des Anti-Trinitaires; il faisait un mélange confus des hérésies de Paul de Samosate, de Sabellius, d'Arius, de Photin, des Luthériens, des Sacramentaires et des Anabaptistes. Selon lui, c'est

être athée que de faire consister l'essence divine dans trois personnes réellement distinctes et subsistantes dans cette Essence. Cette distinction ne peut qu'être extérieure. Le Verbe n'a jamais été qu'une Raison idéale qui représentait l'homme futur. Il n'y a point de différence entre le Verbe et le Saint-Esprit. Il n'y a jamais eu en Dieu de véritable génération ni inspiration. Le Saint-Esprit est descendu dans les âmes des Apôtres comme le Verbe est descendu dans la chair de Jésus-Christ. Le baptême des enfants est inutile, car il n'est qu'une invention humaine; on ne commet point de péché avant l'âge de vingt ans. L'âme devient mortelle par le péché, etc.... Tout cela est confus, embarrassé, peu clair. Négateur de la divinité de Jésus-Christ, Servet combat cependant les Sociniens. Rien chez lui de fixe, d'arrêté. Ce qui lui fait beaucoup plus d'honneur que ses extravagantes et coupables rêveries, ce qui fait sa gloire, c'est d'avoir deviné la circulation du sang, que Hervey développa depuis. Il reste de Servet un grand nombre d'ouvrages. Jean-Laurent Mosheim, théologien et prédicateur luthérien, mort en 1755, a écrit son histoire[1].

On sait sa triste fin! Dégoûté de la médecine et des études géographiques, Michel Servet s'était jeté dans la théologie. Il avait connu Calvin à Paris; ils disputèrent ensemble, et, depuis, entretinrent une longue correspondance d'injures : « Si jamais il vient à Genève, écri- « vait Calvin à Viret, il n'en sortira pas vivant; c'est « pour moi un parti pris. » Il tint parole, et Servet expia sur le bûcher le crime de ne pas être en tout de l'avis de monsieur Calvin!

1. 1728, à Helmstadt, in-4°.

Voltaire a dit :

Servet fut en personne immolé par Calvin ;
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût pour argument contre ses adversaires
Fait serrer d'un lacet le cou des Trinitaires.

Il n'est pas permis à l'historien, au philosophe, d'accuser un homme de ce qu'il aurait fait. Que répondrait Voltaire si on lui disait : « Commandez quelques cent « mille hommes comme votre ami le roi de Prusse, et « vous mettrez à mort ceux qui ne partagent pas vos « rages impies ? » Ses disciples ne s'en sont pas fait faute.

Calvin emprisonnait, exilait, tuait les théologiens rénitents. Le froid et sombre Calvin, l'une des plus sinistres figures de l'histoire, n'est qu'un syllogisme à la pointe de poignard ; mais qui nous dit que ses victimes, Gruet, Berthelier, les deux Comparets, Perrin, Bolsec, Castalion, Gentilis, Servet, l'eussent, s'ils avaient eu la puissance, persécuté, banni, couronné de la couronne de soufre, brûlé à fagots verts ? Pourquoi augmenter par l'imagination les hideux diptyques des grands scélérats qu'a flétris l'histoire ?

Du reste, les disciples de Luther étaient aussi tolérants que Calvin et que les disciples de Calvin : ils emprisonnèrent le gendre de Mélanchthon pour cause de tiédeur et de faiblesse ; ils emprisonnèrent et, dix ans après, livrèrent au bourreau Nicolas Crell, chancelier de l'électeur de Saxe ; son crime était la modération[1]. On montre encore à Dresde le glaive qui le frappa, et sur ce glaive se lit cette sanglante inscription : *Hüt dich, Calvinist!*

[1] Hase. — *Kirchengeschichte*, § 344.

GARE A TOI, CALVINISTE! — Touchant échange de procédés, de justice, de tolérance!

SESQUI-SÉPARATISTES.

Nous avons vu les *Séparatistes* et les *Semi-Séparatistes;* voici maintenant les *Séparatistes-et-demi;* tout cela se divise et se subdivise en portions infinitésimales, à ce point qu'elles peuvent échapper à l'œil. Les Sesqui-Séparatistes prenaient un milieu entre les Brownistes et l'Église anglicane; quiconque n'embrassait comme eux l'Indépendance, quelque pieux qu'il fût, était rejeté de la communion; ils n'admettaient à jouir des priviléges de leur Église que ceux qui pouvaient prouver à l'assemblée leur régénération.

SIGNIFICATIFS.

Ceux qui adhérèrent au trope de Zwingle (voyez *Zwingliens*), trope qui lui fut révélé en songe, et par lequel l'Eucharistie n'est que la figure du corps et du sang de Jésus-Christ. Il avait trouvé dans l'Écriture plusieurs passages où le mot *est* s'emploie pour *signifie,* et il fonda son système sur cette explication philologique. A l'article *Zwingliens,* nous le développerons.

SILENTES.

Ou *Silencieux,* — secte d'Anabaptistes qui affectaient de garder le silence, attendant pour parler le souffle du Saint-Esprit, qui venait bien rarement. A la bonne heure! Ceux-là du moins, avec leur culte du silence, ne se répandaient pas dans les campagnes, dans les rues de

Munster, en poussant des cris de pillage et de mort; mais si le Saint-Esprit leur parlait, malheur ! ils n'étaient pas plus doux que leurs frères !

SKANÉATALES.

Ils tirent leur nom d'un lac de l'État de New-York, au bord duquel est fixée leur communauté. Les Skanéatales ont pris un terme moyen entre les Perfectionnistes et les Mormons, et ne gardent qu'une femme; seulement ils en changent quand cela leur convient. C'est toujours un progrès, qui justifie le mot de la Protestante madame de Staël : « On y change aussi paisiblement d'époux que « s'il s'agissait d'arranger les incidents d'un drame. »

SOCINIENS.

Disciples de Fauste Socin, né à Sienne en 1539, mort près de Cracovie en 1604. Son oncle Lélio, qui changea de religion parce que *l'Église catholique enseigne plusieurs choses non conformes à la raison,* eut peur de Calvin et du bûcher de Servet, et usa d'artifices pour découvrir son système. Fauste fut plus hardi : il avait appris de ce même Calvin à ne s'arrêter ni devant l'autorité de l'Église, ni devant celle de la tradition, et il poussa loin cette indépendance. Il nia la préexistence du Verbe, ajoutant que si l'Écriture donne à Jésus-Christ le nom de Dieu, ce n'est pas dans le même sens qu'au Père. Le Saint-Esprit n'est pas une personne distincte. Point de péché originel, partant point d'Incarnation, de Rédemption, de Grâce, de Sacrements, lesquels ne sont que de simples cérémonies. Baptême, divinité

de Jésus-Christ, présence réelle dans l'Eucharistie, fables nées de l'imagination des hommes, etc.

Les Sociniens furent bientôt nombreux. Des Réformés les combattirent par la tradition des Pères et des Conciles. Le terrain n'était pas bon pour eux. Socin leur répondit, logiquement au point de vue protestant : « Les « Pères et les Conciles ne sont pas infaillibles; parmi « les hommes, il n'y a pas de juge infaillible et souve- « rain pour décider les matières de foi ; pourquoi donc « m'allez-vous citer l'autorité des hommes sur la divinité « de Jésus-Christ? A l'Écriture seule de désigner les ob- « jets de notre croyance; et je ne trouve pas dans l'Écri- « ture la divinité de Jésus-Christ. » Battus par leurs propres armes, les Réformés recoururent à un moyen plus puissant : ils accusèrent Socin de professer dans ses livres des maximes politiquement séditieuses. Il parvint, à force d'adresse, à éviter le coup. Ses disciples s'accrurent, et il triompha. Toutes les Églises de Lithuanie et de Pologne se réunirent en une seule Église, qui prit le nom d'Église socinienne. Socin vit, avant de mourir, son œuvre s'étendre. On mit cette épitaphe sur son tombeau :

Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus,
Muros Calvinus, sed fundamenta Socinus.

« Luther a détruit les toits de Babylone, Calvin les « murs, mais Socin en a arraché les fondements. »

Les Sociniens furent bientôt assez puissants pour obtenir la liberté d'enseigner leur doctrine néfaste ; mais la Pologne eut son tour : elle les chassa. Ils se réfugièrent alors dans la Transylvanie, dans la Hongrie, la Prusse, la Moravie, la Silésie, en Hollande, en Angle-

terre; plusieurs se cachèrent sous le nom d'Arminiens ou d'Anabaptistes.

L'épitaphe a raison; Socin avait arraché les fondements de Babylone, et le Protestantisme ne se peut défendre contre le Socianisme, dont il est le père naturel et légitime. Vous vous rappelez l'article *Genève* dans l'*Encyclopédie?* Voltaire félicite d'Alembert « d'avoir « trahi le secret de Genève..... Vous n'avez dit que ce « que savent toutes les communions protestantes; votre « livre est un registre public des opinions publiques. » Et Rousseau, dans ses *Lettres de la Montagne* : « On de- « mande aux ministres de Genève si Jésus-Christ est « Dieu : ils n'osent répondre. On leur demande quels « mystères ils admettent : ils n'osent répondre...... Un « philosophe jette sur eux un coup d'œil rapide : il les « pénètre, il les voit Ariens, Sociniens..... » (PARTIE I, LETTRE II.) — « *Quand on est bien décidé sur ce qu'on « croit,* disait à ce sujet un journaliste (c'est toujours « Rousseau qui parle), *une profession de foi est bientôt « faite.* »

Les ministres de Genève répondirent à l'article de d'Alembert et déclarèrent, entre autres choses, « qu'ils « avaient plus que du respect pour Jésus-Christ. »

Et, de nos jours encore, un pasteur et professeur de Genève, M. de Chenevière, a fait cet aveu formidable : « ON N'EST PAS OBLIGÉ DE CROIRE A LA DIVINITÉ DE « JÉSUS-CHRIST! » Il a enseigné cela publiquement[1]. M. de Chenevière est dans son droit, comme Socin était dans le sien. Socin reconnaissait que l'Écriture donne

[1] *Du système théologique de la Trinité,* 1er mai. — *Du Péché originel,* 2 mai. — 1831.

le nom de Dieu à Jésus-Christ : seulement, son libre examen, son inspiration personnelle lui disaient que ce mot signifie que le Père a donné à Jésus-Christ une puissance souveraine sur les créatures : et quand on voulait le ramener au véritable sens : « Je ne trouve pas dans « l'Écriture, répondait-il, la divinité de Jésus-Christ, et « il n'y a pas parmi les hommes de juge infaillible et « souverain en matière de foi. » Que peuvent répliquer les Protestants à Socin, à Strauss, à M. de Chenevière ? Qu'importent, contre les Sociniens, les fureurs de Jurieu ? Un simple mot de Bossuet est autrement puissant !

SONÉRIENS.

Disciples d'Ernest Soner, professeur de médecine et de physique à Altorf. Il adopta une grande partie de la doctrine socinienne, y mit du sien, eut ses disciples à lui, entre autres Jean Crellius, que le P. Pétau appelait *os ferreum*, et qui, dans ses *Écrits de morale*, reconnaît aux maris le droit de battre leurs femmes. Crellius ne se fût pas fait saint-simonnien. Jean Crellius fut plus célèbre que son maître Soner; mais, arrivant après lui, il ne changea rien à sa doctrine, et n'eut pas l'insigne honneur d'ajouter un nouveau nom de secte au Protestantisme.

SPÉNÉRISTES.

Disciples de Philippe-Jacques Spéner, né à Ribeauviller (Alsace) en 1635, mort à Berlin en 1705. Spéner, homme fort savant, grand théologien, de mœurs douces, mais égaré par ses visions, succéda aux Arndt, aux Broslibandf, aux Henri Muller, exagéra leur mysticisme, et tint des assemblées particulières qu'il nommait *colléges*

de piété. Il les transporta depuis dans une église, attira beaucoup d'auditeurs et aussi beaucoup d'adversaires; il leur répondit par son livre des *Pieux désirs*, dans lequel il demandait une réforme générale, surtout pour les ministres, dirigés, disait-il, par toute autre chose que par l'humilité, la charité, la piété. Sa réputation de science et de vertu imposa silence aux Protestants, qui pourtant recevaient de sévères leçons. Appelé à Dresde par l'électeur de Saxe, Georges III, au titre de chapelain et de premier prédicateur, il profita de cette favorable position pour tonner contre la corruption des mœurs. En 1690, il fut nommé premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Berlin, qui devint dès lors le centre du *Piétisme*. Ses disciples ouvrirent, à son exemple, des assemblées, des *colléges de piété* à Augsbourg, à Darmstadt; mais ils furent moins heureux. Spéner s'éloigne souvent des livres symboliques des Luthériens; il reconnaît le mérite des bonnes œuvres, mais devient Labadiste quand il s'agit de la nouvelle venue du Christ. Nous avons caractérisé sa doctrine, raconté son œuvre à l'article *Piétistes*.

SPIRITUALISTES.

Secte des États-Unis. Les Spiritualistes sont habituellement en communication avec les esprits des morts. Ils ont publié un nouveau Pentateuque dicté par les esprits, et qui doit remplacer la Bible. En voici les trois premiers versets :

« I. — Au commencement Dieu, la vie dans Dieu, le « Seigneur dans Dieu, la sainte procédure, habitant le « dôme, lequel, brûlant d'une magnificence primordiale « et tournant en une spirale prismatique et ondulatoire,

« apparut et fut le pavillon de l'esprit : inépuisable et « incompréhensible dans sa sphère, sphérique dans son « mouvement, développé dans une procédure harmo- « nieuse et revenue.

« II. — Et Dieu dit : « Qu'il y ait un centre. » Et de « la divine procédure descendit le bras de la force à la « droite et le bras de la force à la gauche. Et du bras de « la force à la droite procéda la secousse électro-vitale « qui créa la polarité ; et du bras de la force à la gauche « procéda la force électro-magnétique réattractive qui « créa l'horizontal. Et l'horizontal devint l'axe et les ex- « trémités des pôles.

« III. — Et Dieu fit deux grandes lumières pour gou- « verner le zodiaque et pour être une révélation créatrice, « une manifestation révélée, une gloire manifestée, une « radiation glorieuse, une agrégation *interpénétrable*. « Et de là les tourbillons, les soleils tourbillonnants, les « planétaires tourbillonnants, les *solariums*, les soleils « des tourbillons, les planètes, les univers de fleurs, les « paradis universels, les cieux de paradis, les cieux « célestes, les habitations séraphiques, les univers « *séraphines*, les cités des cieux *séraphines*, et enfin « l'universelle intelligence, unité d'individualité innom- « brable, en *triunité* d'univers infinis, adorants et ascen- « dants, en béatification dans la vie éternelle. »

C'est clair comme une page de P. Leroux, de Considerant, de Victor Hennequin, de Charles Fourier ; comme un numéro de la défunte *Démocratie pacifique* (qui ne l'était pas du tout) ; comme la banque du citoyen Proudhon ; voire même comme telle leçon de M. Cousin, ou comme l'*Évenor et Leucippe* de madame G. Sand. Somme toute, nous préférons Moïse.

Le Protestantisme, dit-on, dispose à la folie ; c'est naturel. Le Protestantisme cherche toujours, car il ne trouve jamais ; il faut qu'il perde la raison ou qu'il tombe dans l'abîme du scepticisme. Un rapport sur l'hospice des fous à la charge de l'État de New-York, rapport daté du 1er février 1849, avant qu'il fût encore question des *Spiritualistes*, dit : « Nous sommes d'opinion, et cette « opinion est formée après beaucoup d'observations, « qu'il y a plus de folie en ce pays qu'en tout autre, « surtout dans les États du nord et de l'est, et que cette « folie augmente dans une proportion vraiment ef- « frayante. » Les nouveaux sectaires, leurs mystiques et incompréhensibles prédications ont accru les cas de folie, qui ne s'arrêteront pas là.

SPIRITUELS.

Les anciens hérétiques valentiniens prenaient ce nom, dont s'est emparé une secte d'Anabaptistes, qui méprisait le monde, les choses de la terre, ne se servait jamais d'armes ni de couteaux, même pour les besoins ordinaires de la vie.

STANCARIENS.

Disciples de François Stancari, né à Mantoue en 1501, mort à Stobnitz en 1574. Il avait été prêtre, et abandonna le Catholicisme pour le mariage. Professeur à l'Université de Koenisberg, il combattit Osiander et tomba dans l'extrémité opposée. Osiander enseignait que l'homme était justifié par la justice essentielle de Dieu. Stancari soutint que Jésus-Christ n'est notre Médiateur qu'en tant qu'homme ; que son office de Média-

teur appartient seulement à sa nature humaine. Stancari fonda une Église en Pologne. Sa vie fut malheureuse: chassé d'Italie, on lui refusa une école en Allemagne, puis il fut emprisonné à Cracovie, où l'avait appelé l'évêque, qui ignorait son apostasie. Condamné par plusieurs synodes (nous demanderons toujours de quel droit), il usa ses jours dans les luttes, se plaignant des persécutions et des injures de ses adversaires. Les Luthériens s'efforcèrent de régler, de concilier ces différends dans la *Formule de concorde.* Stancari traduisait le *Hoc est corpus meum :* Ce repas, cette cène est le gage de mon corps.

STANOARIENS.

Cités par Jovet et autres au nombre des sectes luthériennes.

STAULARIENS.

Disciples de Staular, qui enseignait que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité d'homme, et non en qualité d'Homme-Dieu. De cette erreur naquit celle de Musculus, qui, pour la combattre, prétendit que la divinité avait souffert et était morte (voyez *Musculusiens*).

STÉBLÉRIENS.

Du mot *steb,* bâton. Ce sont les *Baculaires* (voyez ce mot).

STERCORARII.

Le Stercoranisme est une vieille idée; depuis longtemps on avait demandé si les parties de l'Eucharistie étaient sujettes à être rejetées comme les autres aliments,

si elles subissaient les mêmes modifications. Les théologiens croient qu'elles ne peuvent se corrompre ni être changées. On a donné aussi le nom de *Stercoraires* à ceux qui croyaient que la communion rompt le jeûne. Le cardinal Humbert attachait à cette pensée l'origine du Stercorianisme (voyez *Borborites*).

STORKISTES.

Disciples de Nicolas Stork, fougueux partisan de Luther, qu'il combattit ensuite; car, selon lui, son œuvre n'était pas complète; il n'avait pas osé manifester ses sentiments dans toute leur vérité, aussi la tyrannie romaine durait encore. On pourrait voir dans Stork le germe de l'Anabaptisme, car il persuada à ses disciples de se faire rebaptiser. Il fut le maître de Munzer, et tous deux prêchèrent leur doctrine au moyen des armes. Ce fut Stork qui envoya ses adhérents troubler et ravager la Pologne. A la bataille de Frankenhausen, il prit la fuite, se sauva en Silésie, laissant sur le champ de bataille des milliers de disciples morts et Munzer prisonnier.

Stork parlait sans cesse d'un nouveau prophète inspiré de Dieu, hésitait à le nommer, et finit par s'écrier : « C'est à Nicolas Stork que le Seigneur envoie un ange « pour l'instruire de l'avenir. Tremblez, impies ! vous « gémirez bientôt dans l'oppression, et les élus de Dieu, « devenus rois de la terre, seront soumis à mon em- « pire ! » Il attira ainsi le peuple, Carlstadt, Mélanchthon, Munzer; car, en même temps qu'il regardait comme instruments de perdition la science, les arts, les plus précieux monuments de l'antiquité, il méprisait la tradition, les saints Pères, les conciles; non-seulement l'é-

tude des belles-lettres, mais la lecture des livres sacrés lui paraissait une occupation peu utile, plus propre à exciter des querelles qu'à entretenir la charité. On connaît sa charité soutenue par le fer, le pillage et l'incendie ; c'est toujours *la fraternité ou la mort!* Les révélations de l'esprit intérieur doivent suppléer à toutes ces études; tant pis pour qui n'est point inspiré. Luther se réveilla, combattit Stork, détacha de lui Mélanchthon, mais ne put rien obtenir de Munzer.

I. — SUCEFELDIENS SIMPLES.

Disciples de Sucefeldianus, — qui se sont divisés en

II. — SUCEFELDIENS SPIRITUELS.

Tout cela est bien difficile à caractériser ; nous savons seulement que ce sont des variétés de Luthériens.

SUFELDIENS.

Autre secte luthérienne.

SUPRALAPSAIRES.

Calvinistes qui enseignent que Dieu, sans avoir égard aux œuvres des hommes, bonnes ou mauvaises, a résolu de toute éternité de sauver les uns, de damner les autres. Il a pris cette décision avant la chute d'Adam, *suprà lapsum*, contrairement à l'opinion des *Infralapsaires*, qui pensent que ce n'est que depuis la chute, *infrà lapsum*. Les deux sectes professent donc, au fond, le même enseignement. Selon les Supralapsaires, l'objet de la pré-

destination, c'est *homo creabilis;* selon les Infralapsaires, c'est *homo creatus et lapsus*. Ce sont deux manières de voir également consolantes, également vraies. Quelques Supralapsaires ont cru que Dieu avait rendu la chute de l'homme inévitable, afin de manifester sa justice et sa miséricorde envers la race humaine. Adam ne serait alors pas coupable. A quoi bon dès lors la Rédemption? C'est une singulière interprétation du *Felix culpa !*

SWEDENBORGISTES.

Disciples d'Emmanuel Swedenborg, né à Stockolm en 1689, mort à Londres en 1772.

Fils d'un évêque luthérien, il débuta comme savant et homme de lettres. A vingt-deux ans, il publia un recueil de vers latins, *Ludus heliconius;* puis, un journal de mathématiques et de physique, *Dædalus hyperboreus,* qui fit connaître son nom à Charles XII. En 1719, la reine Ulrique-Éléonore lui accorda des lettres de noblesse. En 1734 parurent ses *Opera philosophica et mineralogica*. Enfin, en 1738, l'*Æconomia regni animalis* et le *Regnum animale illustratum*. Riche, aimé, respecté, il abandonna tout à coup le monde (1743), renonça à ses fonctions pour remplir une mission divine. Dès lors, il rêve, il a des visions, il voyage dans le ciel; il converse dans le monde des esprits avec Dieu, les anges et les morts; il descend aux enfers; va de Londres à Amsterdam pour faire imprimer dix-sept volumes d'extravagances; il prophétise, réforme le Christianisme, et fonde le *Swendenborgisme*, dont les disciples se répandent en Allemagne, en Suède, en Angleterre, aux États-Unis, et forment une Église, LA JÉRUSALEM NOUVELLE. Il compose

une Genèse, établit un nouveau système de création : la Trinité est tout entière dans Jésus-Christ; Jésus-Christ lui-même se distingue en Divinité, Humanité, dans son union en une seule personne. Le sens divin de l'Écriture n'est connu que de Dieu ; le sens spirituel n'a été connu des hommes que jusqu'au temps de Job, mais vient d'être révélé de nouveau à lui, Swedenborg. De l'an de grâce 1747 date un second avénement de Jésus-Christ dans le sens spirituel, et la même année a vu naître la *Jérusalem nouvelle*. Eh bien! tout cela, bon pour un roman de Balzac, a eu du succès : les Swedenborgistes ont, seulement en Amérique, quatre petites églises, trente-cinq pasteurs, un millier d'adhérents. Socinien visionnaire, leur chef enseigne une religion naturelle, dont un des grands défauts est d'être fort peu claire. « Je suis un sujet rebelle pour le Swedenborgisme, » dit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Nous le croyons : comment n'être pas rebelle à ce galimatias double, triple, centuple? Que Swedenborg fût de bonne foi, nous l'accordons; mais le pauvre insensé qui se croit Jupiter, Neptune ou Napoléon, et qui se promène dans sa cellule d'hôpital avec des airs divins ou souverains, est aussi de très-bonne foi. La vie pure et honnête de Swedenborg proteste contre l'accusation d'imposture, mais ne sauve pas toujours de la folie et de l'extravagance. Ses révélations étaient désintéressées; il ne les fit pas servir à ses intérêts personnels, à l'ambition, à la cupidité, bien différent en cela de tant de chefs de sectes ; soit, tout cela est vrai; mais il n'en est pas davantage un Messie. Ses visions sont un peu trop bizarres pour venir de Dieu. Et d'ailleurs, à quoi bon? Quelle est son œuvre? comment sert-elle l'humanité? quel pas en

avant lui fait-elle faire? On a vu, quoique ce soit fort rare, des novateurs n'être pas des hypocrites ; on a vu surtout des visionnaires de très-bonne foi. Swedenborg sera toujours un triste exemple de ce que peut devenir la raison humaine abandonnée à elle-même, ne s'en tenant pas à une autorité incontestée et incontestable. Il était honnête homme ; le dogme protestant qui lui disait : « Tu ne relèves que de toi-même ; à toi seul l'exa« men et l'interprétation, » le dogme protestant en fit un insensé.

SYNCRÉTISTES.

Leur chef fut Georges Calixte (voyez *Calixtins*). Désespéré de voir cette multitude de sectes qui se contredisaient, qui se combattaient, qui donnaient aux Catholiques des armes si bien trempées, Calixte résolut de les concilier, de fondre ce mélange de systèmes confus dans un même syncrétisme. On accusa ses disciples de trahir la vérité, de la sacrifier lâchement à l'amour de la tranquillité. Les Piétistes surtout ne leur pardonnèrent pas, et les controverses *helmstaediennes* ne remédièrent à rien.

SYNERGISTES.

On attribue le Synergisme à Mélanchthon, qui se serait par là séparé de son doux maître Luther, lors des disputes sur l'*Interim*. Le Synergisme enseigne que l'homme, dans sa conversion, coopère avec le Saint-Esprit, et y contribue par ses propres forces. Victor Strigelius, un des premiers disciples de Luther, adopta le Synergisme, et eut à cette occasion des querelles avec Flaccius Illyricus.

TACITURNES.

Secte anabaptiste ainsi nommée, soit, comme on l'a dit, parce qu'elle se faisait en général une loi du silence, soit (ce qui est plus probable) parce que, convaincue que la porte de l'Évangile doit être fermée, elle se taisait quand on l'interrogeait sur la religion, sur le parti qu'il fallait prendre. Système prudent et commode, à la portée des Pilate de tous les siècles. Quelques historiens les nomment les *Se taisants*.

TAYLORIENS.

Disciples de Taylor, *fils de Dieu, soleil de justice, roi d'Israël,* fouetté comme blasphémateur. A son entrée à Bristol, ses disciples criaient : « Hosanna, fils de David ! » Taylor fut un Quaker plus fou, plus fanatique que les autres; aussi eut-il un grand nombre de disciples.

TERMINISTES.

Nés du Luthéranisme et du Calvinisme, ils sont en horreur aux Luthériens et aux Calvinistes, qui, comme Saturne, dévorent leurs enfants. Selon les Terministes, il y a, dans l'Église et hors de l'Église, un grand nombre d'hommes à qui Dieu a marqué un certain terme avant leur mort, après lequel il ne veut plus leur salut, quelque longue que puisse être encore leur vie. Ce terme une fois écoulé, ils ne peuvent plus se convertir. Pharaon, Saül, Judas, la plupart des Juifs, beaucoup de Gentils ont été de ce nombre, car Dieu leur a retiré sa parole; cependant il leur confère encore des grâces, après l'ex-

piration du terme, mais nullement dans l'intention de les faire se repentir et se convertir. Fatalisme odieux, qui excuse Judas *d'avoir désespéré;* sentiments tellement absurdes qu'ils perdent de leur monstruosité.

THÉORIQUES.

Ils professent les opinions de la masse de la Large-Église, et sont en abomination aux Antithéoriques (voyez ce mot et *Large-Église*).

TOLÉRANTS.

Ils traitent les Intolérants (voyez ce mot) d'antichrétiens et d'impies; les Intolérants les traitent d'irréligieux; et ni les uns ni les autres n'ont pu comprendre ces mots de *tolérance* et d'*intolérance* dont on a tant abusé. Les Tolérants accusent leurs adversaires d'imposer un joug que les premiers réformateurs ne pouvaient souffrir. Jurieu leur prouve qu'ils doivent tolérer les mahométans et les païens comme ils tolèrent les hérétiques, et il a raison. Les Tolérants étaient implacables contre les premiers. Il leur dit encore que leur tolérance conduit à l'indifférence en fait de religion, et réclame, contrairement à leur système, la force du magistrat pour soutenir la Réforme. De la part de Jurieu, c'est chose plaisante. Leibnitz a écrit en faveur des Tolérants d'Allemagne; Pélisson lui a répondu.

TRACTARIENS.

Du mot anglais *tract*, traité, écrit. Ils soutiennent que leur doctrine n'est que le développement nécessaire

des principes anglicans. Leurs évêques sont dotés de la puissance surnaturelle de transformer l'élément eucharistique en un fragment du corps de Jésus-Christ; par leur intermédiaire, l'Église remet les péchés et transfère les âmes de l'enfer au paradis. Cela doit être cru en vertu de l'autorité infaillible de leur Église; mais où réside cette autorité? Le Tractarien est aussi embarrassé que l'Anglican. Newman, aujourd'hui romain, a été chef des Tractariens. Avant Newman, c'était Pusey; aussi les a-t-on quelquefois appelés *Puséyistes*.

Le Tractarien se distingue, comme le Quaker, par un costume particulier : il porte un habit taillé en forme de soutane, un petit collet, une cravate sans nœud, une tonsure; son visage est complétement rasé. Il parle du Saint-Autel, de la Sainte Vierge, de saint Ignace de Loyola; il date ses lettres de la veille de la Saint-Pierre ou du lendemain de la Saint-Martin; il exècre les Puritains et déteste les Recordites. Cette secte est plus bruyante que nombreuse, surtout en adhérents laïques.

TREMBLEURS.

Quakers. — Au mot *Quakers*, nous avons donné l'étymologie, l'origine de ce nom.

TRINITAIRES.

Ils font profession de conserver la gloire de la divinité au grand, seul et souverain Dieu, Père de Jésus-Christ. Il est impossible de comprendre pourquoi ils ont pris ce nom, qui est entièrement opposé à leur doctrine, et qui les a fait confondre à tort avec les Unitaires; il paraît que c'est par antiphrase. Les Sociniens ont quelque-

fois appelé *Trinitaires*, dans un sens injurieux selon leur pensée, ceux qui ont sur la Trinité des sentiments orthodoxes.

TROPISTES.

Ceux qui prétendent que les paroles de l'Eucharistie doivent être prises au figuré.

TROPISTES ÉVARGIQUES.

Luthériens qui enseignent que le mot de saint Jean : *Le Verbe s'est fait chair*, signifie que le Verbe s'est changé en chair, ou en homme, et que, en s'incarnant, il a cessé d'être Dieu.

TURBULENTS.

Sorte de Niveleurs, au temps de Cromwell; ils partageaient les principes et les actions des *Déracineurs*, des *Fouilleurs*, des *Guerriers*.

UBIQUITAIRES.

Brentius passe pour leur chef; l'Ubiquité pourtant avait été enseignée par Luther, qui s'en faisait une arme contre les Sacramentaires. Mélanchthon la combattit, fut approuvé par les Universités de Wittemberg et de Leipsick, par quelques Églises protestantes, et fut rétorqué par Osiander. Smidelin, Musculus, Selneccerus, Cheminitz, Cornerus, Chrytrœus, chefs des Ubiquitaires, s'assemblèrent en 1577 dans le monastère de Berg, et là établirent leur doctrine comme dogme. Bientôt ils se divisèrent, les uns disant que Jésus-Christ était partout, même pendant sa vie mortelle; d'autres, qu'il n'est par-

tout que depuis son Ascension. Ce qu'il y a de curieux, c'est que si, en conséquence de l'union hypostatique, le corps de Jésus-Christ se trouve partout où se trouve la divinité, il n'est pas cependant dans l'Eucharistie. On dispute pour savoir quel fut l'auteur de cette belle doctrine; on nomme Luther, Brentius, Pirentius, Jean de Westphalie, etc... La gloire en est faible; ce n'était pas la peine de nous ramener, après tant de siècles, aux conséquences du système de Manès ou d'Eutychès, en détruisant la nature humaine de Notre-Seigneur, et surtout de nier sa présence justement où elle est. Comme dans toutes les autres sectes, comme dans toutes les idées affranchies de l'autorité, il y a eu scission; les Ubiquitaires n'ont jamais pu s'entendre.

UNITAIRES.

Disciples de Socin, de Servet et d'autres déistes. Il ne faut pas les confondre avec les Antitrinitaires. Blandrate fut leur chef en Transylvanie, où il avait été appelé en 1563 par Sigismond. Il attira à lui François Davidis, et ensuite le prince lui-même. Étienne Bathori fut moins favorable à ces sectaires, qui perdirent beaucoup de leur crédit.

La tradition, l'autorité, les Pères, les conciles, ne forment aucune preuve; la divinité des Écritures ne peut être prouvée que par la raison; chacun peut et doit suivre son esprit particulier; d'où découlent naturellement les doctrines sociniennes; d'où il conste que tout Protestant logique doit être Socinien. Les Unitaires d'Amérique peuvent être appelés les *Ariens modernes;* ils en sont les Musulmans; ils rejettent le baptême;

Jésus-Christ n'est qu'un prophète ; ils sont monogames, mais admettent le divorce, ce qui leur permet d'avoir, du moins successivement, plusieurs femmes, en quoi ils sont moins Mahométans.

UNIVERSALISTES.

Opposés aux *Particularistes* (voyez ce mot). Les Universalistes enseignaient, contrairement à leurs adversaires, que la grâce est universelle, destinée et offerte à tous les hommes. Henri Bullenger, successeur de Zwingle à Zurich, adopta leur doctrine. Ces deux systèmes, *Particularisme, Universalisme,* occupèrent longtemps les théologiens de la Réforme, qui eussent mieux fait de s'en tenir au catéchisme. Le Calvinisme prenant le dessus, il ne resta que de rares partisans aux idées partagées par Mélanchthon, par Bèze lui-même, et soutenues par Bullinger. Rien n'a plus passionné les controversistes de la Réforme que ces questions de prédestination et de grâce. Mais où allaient-ils ? Sans guide, sans frein, sans autorité, sans juge qui pût leur dire : « Erreur ! » ils tombaient tête baissée dans toutes les exagérations, dans toutes les sottises, et de là au scepticisme il n'y a qu'un pas.

VERSECHORIENS.

Leur nom seul est venu jusqu'à nous.

VITRINGIENS.

Disciples de Vitringa Campège, né à Lewarde (Frise) en 1659, mort à Franeker en 1722. Grand adversaire de Roëll (voyez *Roëlliens*), Vitringa prenait le titre de

Fils de Dieu dans le sens le plus rigoureux, et l'appliquait à la génération éternelle. Roëll ne l'entendait que de la charge de Médiateur, par laquelle le Père a manifesté son Fils dans le temps. Roëll affirmait que la mort temporelle des fidèles satisfait à la justice divine; Vitringa le niait, et il avait raison.

VLAMINGEN.

Secte de Mennonites, autrement dits *Flamands*. En 1649, ils signèrent à Harlem un traité de concorde avec les *Allemands*. Les Vlamingen, les Frisons et les Allemands, trois sectes anabaptistes et mennonites, s'entendirent pour publier de concert une profession de foi. Formey fait une singulière réflexion : « Toute la différence qu'on pouvait autrefois remarquer entre les assemblées des Mennonites ne consistait pas tant dans le fond même de la doctrine que dans la disposition extérieure ou pratique de certains usages, tels que l'excommunication, le lavement des pieds, et aussi dans la diverse manière d'*expliquer le dogme de l'Incarnation.* » Expliquer de diverses manières le dogme de l'Incarnation est donc peu de chose; cela ne fait point partie du *fond même de la doctrine;* ce n'est qu'une *disposition extérieure* ou *pratique de certain usage!* Ces messieurs de la Réforme parlent bien légèrement!

WATERLANDIENS.

Anabaptistes, Mennonites ainsi nommés d'une contrée septentrionale de la Hollande qu'ils habitaient. A la mort de Mennon, les Anabaptistes se divisèrent en un grand nombre de sectes; cependant des docteurs mennonites

ont assuré Formey qu'on n'en trouve que quatre de noms différents, savoir : les Waterlandiens, les Vlamingen, les Frisons et les Flamands. A la bonne heure !

WESLÉYENS.

Disciples de Jean Wesley, né à Epworth en 1703, mort en 1791. Il passe pour le fondateur du Méthodisme (voyez *Méthodistes*), du moins si l'on en croit Fletcher, qui formule ainsi le système : « Mes péchés « peuvent déplaire à Dieu ; ma personne lui est toujours « agréable. Dussé-je surpasser Manassès en iniquités, « je n'en serais pas moins agréable à Dieu, parce qu'il « voit toujours en moi Jésus-Christ[1]. » Il dit ailleurs : « Je les ai entendus accuser *la légalité* de leurs cœurs « corrompus, qui leur suggéraient de faire quelque chose « pour leur salut. Le meurtre, l'adultère, loin de souiller « les enfants agréables à Dieu, contribuent au contraire « à leur bien. » John Wesley s'embarqua en 1735 pour aller prêcher son système aux Indiens, et c'est lors de son retour en Angleterre que sa secte prit quelque importance. Comme il n'a pas laissé de profession de foi écrite, ses disciples lui font dire tout ce qu'ils veulent, en extrayant, altérant peut-être des idées émises dans ses ouvrages. On trouvera au mot *Méthodistes* plus de détails sur cette singulière doctrine et sur le grand nombre de sectes qu'elle a enfantées.

WESTPHALIENS.

Disciples de Joachim Westphal, né à Hambourg en

[1] Fletcher. — *Obstacle à l'Antinomianisme.*

1510, mort à Hambourg en 1574. Ministre luthérien, grand ennemi des Luthériens mitigés, de Calvin et de Bèze, *homme d'une violence,* dit Bayle, *qu'on pourrait nommer brutale.* Écoutez cette noble et touchante conversation :

CALVIN.

« Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux....
« M'entends-tu, chien? m'entends-tu bien, frénétique?
« m'entends-tu bien, grosse bête?

WESTPHAL.

« Je pourrais montrer telles pages où tu as enfermé
« plus de trente mensonges et autant d'atroces injures.
« Chaque mot est imprégné de poisons. Ce sont là, du
« reste, comme tout le monde sait, les ornements accou-
« tumés de ton style. »

CALVIN.

« A rude asne, rude asnier, afin qu'il ne se pleust pas
« trop en sa forcenerie. »

WESTPHAL.

« Non, non, je ne me tairai pas; ton basilic a beau
« vomir sur moi sa bave venimeuse pour m'empoison-
« ner, je parle et je parlerai. »

THÉODORE DE BÈZE *intervenant.*

« Westphal, tu es une guenon, un âne coiffé du bon-
« net de docteur, un chien qui nage dans un bain, un
« sophiste asinissime, un impudent fripon, un syco-
« phante, un Polyphême, un monstre à la nature de singe
« et d'ogre, un animal carnassier, un cyclope, un Pa-
« piste! »

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

Mais Westphal n'était rien moins que Papiste. Touchant

concert ! *Amant alterna Camœnæ.* Ne croirait-on pas entendre les bergers de Virgile, Ménalque-Calvin, Damète-Westphal, et Palémon-Bèze qui ose cette fois décider quel est le vainqueur, qui joint son chant aux chants des deux rivaux? Quant à nous, nous disons :

Claudite jàm rivos, pueri ; sàt prata biberunt !

Georges Hornius prétend que Westphal fut l'inventeur de l'*Ubiquité;* Bossuet lui accorde aussi ce triste honneur, mais Hospinien et Mollerus assurent au contraire qu'il combattit ce nouveau dogme de la fabrique de Brentius. On a de Joachim Westphal *Epistolæ de religionis perniciosis mutationibus,* sujet qu'il est curieux de voir traiter par un Protestant.

WHISTONIENS.

Disciples de Guillaume Whiston, né dans le comté de Leicester en 1667, mort en 1755. Homme savant, il commença vers 1708 à douter de la Trinité, et donna dans l'Arianisme, qu'il crut avoir été la doctrine des premiers siècles de l'Église. Voltaire, dans un de ces livres honteux qu'il n'osait publier sous son nom, Voltaire [1] dit sottement : « Notre Whiston n'était chrétien que parce « qu'il était Arien. » Ailleurs, et plusieurs fois, il se moque de ses calculs sur la population de la terre par la famille de Noé. Whiston était un excellent géomètre ; il méritait mieux la raillerie quand, étant devenu Millénaire, il fixa le retour des Juifs et le rétablissement du Temple au 14 mars 1714 ; puis, l'époque étant passée,

[1] *Avant-propos de l'Examen important de milord Bolingbroke.*

en 1736; puis, infailliblement en 1766. Il finit par nier l'éternité des peines, et, cinq ans avant sa mort, par se faire Anabaptiste. Pauvre savant, dont la science n'avait pas de point d'appui, qui s'attacha, pendant sa longue vie, aux rêveries les plus absurdes,

Trattando l'ombra come cosa salda.

WITHFIELDIENS.

Disciples de Withfield, qui enseignait, entre autres choses, que « nous sommes justifiés uniquement par un « acte de foi, sans égard aux œuvres passées, actuelles « ou à venir. » Doctrine commode assurément, et exagérée encore par les Méthodistes.

ZINZENDORFIENS.

Disciples de Nicolas-Louis, comte de Zinzendorf, né en 1700, mort en 1760. En 1721, le noble comte réunit quelques amis à Bertholsdorf, dans la Haute-Lusace, avec l'aide d'un charpentier de Moravie, Christian David, qui engagea plusieurs familles de son pays à s'y établir. Dès 1732, il y avait déjà six cents habitants. Là, les Hernuthers, variété des Moraves, devenus eux-mêmes variété des Hernuthers, reconnurent une discipline et se nommèrent des Supérieurs. Ils se divisèrent en *Morts, Réveillés, Ignorants, Disciples de bonne volonté, Disciples avancés;* l'ancien, le co-ancien et le vice-ancien ont une inspection générale sur toute la terre. En 1748, Zinzendorf leur fit recevoir la Confession d'Augsbourg, et déclara qu'il n'est pas besoin de changer de religion pour entrer dans le Hernuthisme : « Pour parvenir au salut,

« dit-il, il suffit de croire qu'un Autre nous a rachetés et « a souffert pour nous des tourments incroyables. » On doit un respect religieux à Christ, à l'exclusion du Père; Christ peut changer la vertu en vice et le vice en vertu; toutes les idées, toutes les actions qui sont généralement considérées comme sensuelles et impures changent de nature parmi les frères, et deviennent des symboles mystiques et spirituels.

Le comte Dohna lui succéda dans la primatie de la secte. Un Allemand enthousiaste, Auguste Spangenberg, a écrit la vie de Zinzendorf (1777), seulement en 8 volumes in-8°. Un Allemand n'a-t-il pas fait un poëme, en je ne sais combien de chants, sur un zeste de citron?

Le père du sectaire, le noble Philippe-Louis de Zinzendorf, fut plus utile à son pays sous Joseph Ier et sous Charles VI; ce fut lui qui remplaça le prince Eugène dans la haute direction des affaires. Cela valait mieux que de fonder des sectes protestantes; il y en avait assez déjà.

ZWINGLIENS.

Disciples d'Ulric Zwingle, né à Wildehausen (Suisse) en 1484, mort à la bataille de Zurich en 1531.

Curé de Zurich, Zwingle attaque l'autorité du pape, le sacrement de Pénitence, le mérite de la Foi, le Péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des saints, la messe, les vœux, les lois ecclésiastiques, le jeûne, le célibat des prêtres; et il se marie. Un songe lui explique, lui prouve péremptoirement que l'Eucharistie n'est que la figure du corps et du sang de Jésus-Christ : « Advenant le premier jour d'avril, il me sembla « derechef, en dormant, que j'entrois en dispute avec

« le greffier mon adversaire, et j'avois été tellement niais
« que je ne savois que répondre. J'étois tout accablé
« d'ennui ; car les songes travaillent souvent ceux qui
« dorment, et encore que ce ne soit qu'un songe, si est-
« ce que ce que j'ai appris n'est pas de petite impor-
« tance, par la grâce de Dieu. Étant en cet état, il me
« sembla de voir quelqu'un comme venant porté par
« quelque machine, et je ne saurois dire s'il étoit blanc
« ou noir, car je te raconte une vision ; lequel me dit
« que je pouvois répondre facilement et clore la bouche
« au greffier, lui alléguant le passage de l'Exode 12 :
« Car le phase, c'est-à-dire, le passage du Seigneur, etc. »
« Je me réveille en sursaut et me jette hors du lit, et
« prends la version des Septante, et dès lors je l'expliquai
« et prêchai publiquement, et devant tous. »

Ce *quelqu'un blanc ou noir* lui apprit donc que *ceci est mon corps* doit s'entendre par *ceci signifie mon corps.* Cependant, avant l'apparition, Zwingle avait enseigné que l'Eucharistie n'est qu'un signe extérieur ; peut-être ne fit-elle que le confirmer dans sa pensée, ou lui apprit-elle ces autres sens qu'il a aussi soutenus : « C'est ici « ma nature humaine ; » *Hoc est mea natura ;* ou bien : « ceci est ma Passion et ma mort ; » *Hoc est mors et Passio mea.* Quoi qu'il en soit, les Luthériens se divertirent fort du songe et du songeur ; ce qui n'empêcha pas la *signification* de faire de rapides progrès, de troubler les Églises protestantes, grâces à Œcolampade et à Carlstadt.

Le 11 octobre 1531, eut lieu la bataille de Zürich ; Zwingle y périt : « Et ce disputeur emporté sut mon-
« trer, dit Bossuet, qu'il n'était pas moins hardi com-
« battant... Il était constant qu'il s'était jeté bien avant

« dans la mêlée, et qu'il y était mort l'épée à la main. » Il n'est pas permis de dire avec le *Dictionnaire* de Feller : « Il n'était pas brave. » Luther triompha; il remercia le Seigneur d'avoir ôté de cette terre l'ennemi du saint nom de Jésus; mais de son côté Théodore de Bèze chantait :

Zuigle, homme de bien, sentant son âme esprise
De l'amour du grand Dieu, de l'amour du pays,
A Dieu premièrement voua sa vie, et puis
De mourir pour Zurich en son cœur fit emprise,
Qu'il s'en acquitta bien, tué, réduit en cendre,
Il voulut le pays et vérité défendre.

« La religion de Zwingle, dit Voltaire, s'appela depuis le « *Calvinisme*. Calvin lui donna son nom, comme Améric « Vespuce donna le sien au Nouveau-Monde découvert « par Colomb. » Non, le Calvinisme, inspiré sans doute par Zwingle, n'en est pas moins l'œuvre de Calvin; le Calviniste n'est pas *significatif*, et, comme dit Bossuet, « Il n'y a rien de plus important dans nos contro- « verses, puisqu'il s'agit de la présence de Jésus-Christ « même. »

Il y a les Zwingliens *simples* et les Zwingliens *significatifs*.

LA PAPESSE JEANNE.

Nous avons, dans le *Dictionnaire des Sectes,* dans le *Protestantisme par alphabet,* rappelé l'histoire de la papesse Jeanne. Elle date de loin. Les Protestants l'ont cultivée avec amour, mais ils n'ont pas le droit d'en revendiquer le triste mérite; ils en ont fait seulement leur propriété, — que personne ne leur dispute.

C'était du temps de Charlemagne. Un prêtre qui le suivait dans ses guerres contre les Saxons eut une fille qu'il nomma Jeanne. A douze ans, Jeanne s'éprit d'un moine de l'abbaye de Fulde, entra dans le couvent sous des habits d'homme, enleva son amant, prit la fuite, étudia dans ses voyages la grammaire, la scolastique, l'éthique, les mathématiques, la théologie, etc.... devint un prodige d'érudition, disputa *de omni re scibili et quibusdam aliis,* reçut le bonnet de maître ès arts à Paris, se distingua plus tard à l'école d'Athènes (où il n'y avait pas alors d'école), perdit son compagnon, et se retira en Italie. Hypatie nouvelle (on ne dit pas si elle fut aussi belle que la fille de Théon), elle ouvrit à Rome une école très-fréquentée, se rendit célèbre par sa piété, ses vertus, son savoir, enseigna pendant six années sous le nom

du docteur Jean. A la mort de Léon IV (855), le docteur Jean, qui n'était ni cardinal ni prêtre, fut élu pape par le sacré-collége. Notez que le sacré-collége ne fut investi de ce pouvoir qu'en 1143, à la nomination de Célestin II, pouvoir qui ne devint un droit qu'en 1216, sous Honorius III, ou, selon d'autres, en 1274, sous Grégoire X; c'est alors seulement que le sénat, le peuple et le reste du clergé renoncèrent à ce grand privilége. Les lumières du Saint-Esprit étaient donc en défaut; elles n'avaient pas su reconnaître le sexe du nouveau pontife. « Jeanne, » dit du Haillan, écrivain d'une crédulité par trop naïve, ennemi juré des papes et des évêques, Protestant qui se fit Catholique lorsque Charles IX le choisit pour son historiographe, « Jeanne, dit du Haillan, con-« féra les saints ordres, ordonna évêques et abbés, « chanta messes, consacra temples et autels, administra « les sacrements, et fut si habile et si diligente femme, « qu'elle rendit sujets à elle Adolphe, premier roi chré-« tien d'Angleterre, et son fils Alfred, qui, de son temps, « vinrent à Rome se soumettre à l'obéissance du Pape « et de l'Église de Saint-Pierre. » A propos de du Haillan, rappelons-nous l'apophthegme de Henri IV : *La caque sent toujours le hareng*. Lothaire abdiqua la couronne impériale en faveur de son fils Louis, et Louis vint, l'année suivante, recevoir le sceptre de la main de Jeanne. Remarquons en passant que l'abdication de Lothaire est de 848, que le voyage de Louis à Rome est donc de 849, et que Jeanne ne fut Papesse qu'en 855, à la mort de Léon IV. Tout allait bien jusque-là; la fraude ne se soupçonnait point, le Saint-Esprit seul était dans son tort; mais la Papesse manqua de prudence; elle fut faible; elle qui avait tant aimé, aima de nou-

veau ! Un jour, comme elle assistait à la procession solennelle des Rogations, montée sur une magnifique cavale, revêtue des ornements pontificaux, elle fut prise tout à coup des douleurs de l'enfantement, et accoucha *coràm populo* d'une fille qui mourut en voyant la lumière. Accablée de honte et de douleur, la Papesse expira sur la place même. Du reste, elle avait choisi ce genre de mort; car, suivant quelques auteurs, un ange lui était apparu la veille, lui offrant l'alternative d'être damnée ou de subir cet opprobre public : Jeanne, en vraie chrétienne et dans l'espérance d'obtenir la rémission de ses péchés, opta pour que sa confusion éclatât aux yeux de l'univers.

Voilà l'histoire dans toute sa splendeur fantasmagorique : Perrault et feu M. Galland, *qui contait si bien*, n'ont rien conté de mieux. C'est fort piquant : est-ce vrai ? Ce n'est pas l'opinion de Voltaire; nous lisons dans le tableau chronologique des empereurs et des papes, qui précède les *Annales de l'Empire* : « Jean VIII..... On « dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est « pas plus vrai que l'histoire de la papesse Jeanne. On « lui attribue le rôle de cette Papesse, parce que les « Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de cou- « rage qu'une femme contre Photius. » Bayle, le protestant, n'est pas plus crédule; il nous apprend que les Protestants furent scandalisés du livre publié par leur co-religionnaire Blondel pour *montrer que ce qu'on débite touchant la papesse Jeanne est une fable ridicule;* il ajoute : « Je n'ai pas voulu me servir d'une proposi- « tion universelle, quoiqu'un fort zélé théologien de « Groningue s'en soit servi, car j'aurais craint qu'on « n'eût regardé cela comme un trait de médisance. Je « me suis donc contenté de dire que cet ouvrage de

« Blondel scandalisa quelques Protestants... Courcelles « dit qu'aussitôt que l'ouvrage de Blondel eût vu le jour, « les Protestants n'attendirent pas qu'ils l'eussent lu « pour se plaindre violemment qu'il leur ôtât un sujet « d'insulter les Catholiques romains. » Courcelles, qui remplaça Épiscopius dans la chaire de théologie, Courcelles, Protestant arminien, fut un des écrivains les plus zélés et les plus savants de la secte. Les Réformés accusèrent Blondel de mauvaise foi, de rechercher un bon bénéfice, de faire, pour l'obtenir, sa cour au Pape de Rome; nous ne voyons pas cependant que le *Pape de Rome* ait récompensé Blondel, lequel mourut Protestant huit ans après son *Traité.* D'autres Réformés, selon Bayle qui donne en marge toutes ses preuves, avouèrent que l'auteur avait réfuté cette histoire par des raisons puissantes auxquelles on ne pouvait rien reprocher; mais ils trouvèrent mauvais qu'il eût abusé de son loisir et de sa science pour démentir une tradition de cette nature : « L'intérêt « des Protestants, disaient-ils, demande qu'elle soit vraie; « pourquoi faut-il qu'un ministre en démontre la faus- « seté? Ne valait-il pas mieux laisser aux Papistes le soin « de nettoyer leurs ordures?... etc... » Voilà, continue Bayle, quel était le langage des plus modérés.

Le livre de Blondel parut à Amsterdam en 1647, sous ce titre : *Familier éclaircissement de la question, si une femme a été assise au siége papal de Rome, entre Léon IV et Benoît III.* En 1657, il en parut une nouvelle édition latine, beaucoup plus étendue et sous ce titre : *De Johannâ Papissâ, sive famosæ questionis, an fœmina ulla inter Leonem IV et Benedictum III, Romanos Pontifices, media sedebit,* ἀνάκρισις. Blondel garda neuf ans son manuscrit qu'il ne destinait point à l'impression, et ne

céda qu'aux instances de ses amis; si l'on en croit Desmarêts, il ne prit nulle part à la publication, et tâchait par son silence de diminuer le scandale, d'éviter la censure du Synode. L'impétueux et savant calviniste Saumaise s'était écrié : « Qu'on m'apporte le livre de « Blondel, je le dissiperai en soufflant dessus! » Blondel lui envoya l'original sous la seule condition qu'on l'imprimerait dans toute son intégrité, à la tête ou à la fin de la réponse; Saumaise accepta, vécut encore six ans, et garda un imperturbable silence sans essayer de *souffler* une seule fois; celui qui avait intrépidement lutté contre Milton se reconnut vaincu par Blondel; il est vrai que les causes étaient différentes; le grand critique avait raison contre le poëte, il avait tort contre le professeur. Spanheim, professeur de théologie à Leyde, continua l'œuvre protestante, et voulut venger ses confrères du livre de Blondel; Jacques Lenfant, chapelain du roi de Prusse, mit en mauvais français le mauvais latin de Spanheim, retoucha l'ouvrage, ne l'enrichit pas, mais l'augmenta considérablement, et revint ensuite de ses préjugés; ce qui n'empêcha point le Calviniste Alphonse de Vignoles, ami de Leibnitz, d'en donner, en 1720, une nouvelle édition surchargée de notes nombreuses. Nous pourrions remplir bien des volumes de l'analyse de tous ces ouvrages : Blondel en cite soixante-dix qui ont soutenu la vérité de cette histoire; Spanheim en cite cent cinquante; peut-être y en a-t-il davantage, mais tous se sont répétés les uns les autres, tous ont puisé à la même source. Nous n'avons pu nous procurer le *Traité* de Blondel, mais peut-être trouverons-nous ailleurs des preuves péremptoires de la fausseté de cette ridicule anecdote.

Nul auteur contemporain n'en fait mention; comment Photius, ce fougueux ennemi de Rome, qui épuisait contre elle tout ce que la science, le raisonnement, le sarcasme, la calomnie lui pouvaient suggérer; comment Photius n'a-t-il pas jeté à la face de la Papauté cette terrible accusation? On n'admet pas, je le sais, un argument purement négatif, mais avouons que ce silence est bien étrange! Le bibliothécaire Anastase, l'archevêque de Vienne, Adon, auteur d'une *Chronique universelle;* Loup, abbé de Ferrières; Hincmar, archevêque de Reims; Albon, Flodoard, l'abbé de Prum, Régimon, auteur d'*Annales;* Nitard, abbé de Saint-Riquier; le bénédictin Gotelscalc, si violemment combattu par Hincmar; l'archevêque de Mayence, ennemi de ce même Gotelscalc et auteur de tant de volumes; le célèbre moine Ratramne; Wallafride-Strabon, abbé de Richenone, etc., etc..., tous ces savants, ces philosophes qui nous ont laissé des histoires, des annales, des chroniques; tous ces illustres contemporains de Léon IV et de Benoît III, ne disent pas un mot de Jeanne ni de son règne. Ils étaient Catholiques, mais Photius ne l'était plus; le Protestantisme n'avait pas encore été inventé, mais il y avait d'autres dissidences, d'autres schismes; ils étaient Catholiques, soit, mais comment n'auraient-ils pas rompu le silence pour protester, pour combattre ce bruit calomnieux? Comment ne trouve-t-on dans leurs nombreux ouvrages aucune mention de ce fait merveilleux qui aurait eu un si grand retentissement? Quoi! pas un mot! pas une allusion! Cela s'explique : nul historien contemporain n'a parlé de la papesse Jeanne, parce que nul historien contemporain n'en a entendu parler; le premier auteur qui prononce ce nom vivait

deux cents ans après l'époque assignée à ce singulier pontificat.

Cet auteur est Marianus Scotus, moine écossais, parent du vénérable Bède. Sa chronique, qui s'arrête en 1083, fut continuée jusqu'en 1200 par un abbé de Trèves, nommé Dodechinus ; c'est là qu'on trouve la première trace de la fable : *Leoni IV successit Johanna mulier, annis duobus, mensis quinque, diebus quatuor*. Il n'est pas dit un mot de la procession, de l'accouchement, ni de la mort de Jeanne. Marianus, mort en 1086, vivait 231 ans après Léon IV.

Sigebert de Gemblours entre dans de plus grands détails; il raconte les amours de Jeanne et leur scandaleux dénoûment, mais il ne la place point dans la liste chronologique des Papes; il fait succéder immédiatement Benoît à Léon. On connaît d'ailleurs sa haine contre les souverains pontifes. Il prit le parti de Henri IV contre Grégoire VII, Urbain II, Pascal II; puis, selon Blondel cité par Bayle, le passage en question pourrait bien avoir été interpolé par une main ennemie; il ne forme qu'une parenthèse, et n'a nul rapport avec l'ordre suivi par l'auteur, cette parenthèse n'existe pas dans le manuscrit de l'abbaye de Corbie, qui date de 1154. Enfin, Sigebert, mort en 1112, vivait 257 ans après Léon IV.

Martin de Pologne, dominicain, chapelain du Pape, archevêque de Guesne, est, dit-on, une autorité plus grave; il n'omet rien, ni la grossesse, ni l'accouchement, et ajoute que, depuis lors, la procession ne passa plus sur le théâtre de l'événement. Mais quel était ce théâtre? Jeanne accoucha, dit-on, en sortant du Vatican ; or, les Papes n'ont demeuré au Vatican que depuis Boniface IX, vers 1390. Le passage dans lequel Martin de Pologne

fait mention de Jeanne ne se trouve pas dans toutes les éditions ; celle d'Anvers, donnée en 1574 par Suffridus Petri, l'a consigné ; mais Petri avoue avoir fait des additions, rempli des lacunes, et augmenté l'ouvrage d'un tiers. Le passage n'existe ni dans l'édition donnée en 1616 par Fabricius Cæsar, ni dans celle de Strasbourg (1685). Du reste, la *Chronique Martinienne*, comme on l'appelle, annonce peu de critique, et, nous l'avons dit, un grand nombre d'exemplaires ne contiennent rien qui ait rapport à ce fait. Martin de Pologne, mort en 1278, vivait 423 ans après Léon IV.

Othon de Frisingen mentionne dans sa *Chronique* le nom de Jeanne ; mais ce nom ne se trouve qu'en marge, n'altère point l'ordre successif des Papes ; et Othon, mort en 1158, vivait 300 ans après Léon IV.

On ignore l'année de la mort de Godefroy de Viterbe, mais il fut secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric I, Henri VI qui ne mourut qu'en 1197. La *Chronique* de Godefroy, mêlée de prose et de vers, et intitulée : *Le Panthéon,* va jusqu'à 1186. Godefroy vivait ainsi plus de trois siècles après Léon IV.

Quelle peut donc être notre confiance en des historiens si éloignés des temps dont ils parlent ? Écrivains qui n'ont de remarquable que la plus niaise crédulité pour les choses les plus étranges. Les autres historiens ont, sur le fait qui nous occupe, copié Marianus, Scotus, Sigebert de Gemblours, Martin de Pologne dont nous avons apprécié l'autorité ; — tant de récits se réduisent à un seul, sauf quelques variantes de détail ; or, voici quelques-unes de ces variantes :

La Papesse, née tantôt en Angleterre, tantôt à Mayence, tantôt à Ingelheim, s'appelle tour à tour Jeanne, Agnès,

Gileberte, Jutte, Dorothée ; son premier amant meurt à Londres, en Grèce, en Italie ; elle monte sur le trône pontifical en 855 après Léon IV, en 858 après Benoît III, en 883 après Jean VIII, à qui Voltaire, suivant Baronius, attribue ce rôle ; en 896, après Formose ou Boniface VI, qui ne régna que quinze jours, et que quelques auteurs regardent comme antipape. Martin de Pologne et Marianus la font régner, nous l'avons vu, deux ans cinq mois quatre jours ; Raphaël Maffée, dit le Volaterran, douze ans et huit mois ; une Chronique de Rome, imprimée en 1476, dix-neuf ans et deux mois. Son dernier amant était cardinal, ou conseiller, ou valet de chambre. Elle ne mourut même pas, mais s'ensevelit dans un couvent pour pleurer son crime ; elle fut chassée, sans qu'on puisse dire ce qu'elle devint. Ce n'est pas à nous de chercher un lien entre tous ces graves chroniqueurs, à les concilier, à faire jaillir la lumière du sein de ces ténèbres.

L'époque le plus positivement marquée pour le pontificat de Jeanne est celle de la mort de Léon IV ; or, nous lisons dans une lettre de l'archevêque de Reims, mort en 882 : « L'empereur Lothaire ayant envoyé des « députés à Rome pour obtenir un privilége, ils apprirent en route la mort de Léon IV, et trouvèrent à leur « arrivée le pape Benoît III sur le trône pontifical. » Bien qu'on ne voyageât pas alors par des chemins de fer, comment trouver dans cet intervalle deux ans cinq mois quatre jours ? Trois mois après la mort de Léon, Benoît fit à l'abbaye de Corbie la concession d'un privilége ; comment étendre ces trois mois au point d'en faire seulement les deux ans cinq mois quatre jours de Marianus Scotus ? Que serait-ce s'il fallait trouver place

pour les douze ans et huit mois de Raphaël Maffée, où les dix-neuf ans et deux mois de la Chronique de Rome? Mais, au quinzième siècle, ne voyait-on pas dans la basilique de Sienne les bustes de tous les Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie II, et un buste placé entre Léon IV et Benoît III, avec cette inscription : JOHANNES VIII, FÆMINA? D'abord, pourquoi ce chiffre VIII? Jean VIII, qui serait cette femme, régna de 872 à 882, entre Adrien II et Martin II, et non point de 855 à 858, entre Léon IV et Benoît III; puis, admettant l'existence non prouvée de ce buste, nous répéterons avec un écrivain : « Une croyance populaire n'est jamais une preuve. « On voyait autrefois sur les portails de plusieurs cathé- « drales la statue de la reine Chlothilde et de la reine de « Saba avec un pied d'oie; s'ensuivait-il pour cela que ces « deux princesses eussent réellement des pattes d'oie? »

Mais n'y avait-il pas à Rome une statue consacrée à la mémoire de ce scandaleux événement, et qui, placée dans la rue fatale, représentait Jeanne et sa fille? Cette statue a été vue et citée par Jean Vergen, surnommé Nauclerus, prévôt de l'église de Tubingue, auteur d'une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselius et Surius; elle a été vue et citée par saint Antonin, archevêque de Florence, auteur d'une *Somme théologique* et d'une *Chronique* depuis Adam jusqu'à Frédéric III. Nauclerus vivait vers la fin du quinzième siècle, et saint Antonin vers le milieu. Personne ne conteste l'existence de la statue; seulement, c'était une statue païenne altérée par le temps, mais où l'on pouvait reconnaître encore une prêtresse se disposant au sacrifice; l'enfant placé près d'elle avait la taille et les proportions d'un adolescent, et non point d'une petite fille qui vient

de naître. Nauclerus et saint Antonin n'ont pas cité faux, mais ils ont mal vu, ce qui peut arriver aux meilleurs esprits. Jean Vergen n'est qu'un compilateur; Antonin est un saint, mais un compilateur plus pieux qu'éclairé, un chroniqueur de fables entassées sans goût et sans critique. « D'ailleurs, dit quelque part Voltaire, si des « statues, des temples, des cérémonies annuelles, des « jeux, des mystères institués étaient une preuve, il s'en- « suivrait que les *Fastes* d'Ovide sont des témoignages « irréfragables de tous les mystères de l'ancienne Rome, « et que tous les temples de la Grèce étaient des ar- « chives de la vérité. » Sixte-Quint jeta ce monument dans le Tibre, et il fit bien; car il comprenait, avec sa haute raison, que le peuple finirait par croire à l'explication si ridiculement donnée par les Protestants, qui sans doute se connaissaient peu en statuaire.

Parlerons-nous de cette chaire de pierre, appelée *stercorarium*, sur laquelle on faisait asseoir le nouveau Pape, pour le conduire ensuite sur une chaire de porphyre où on lui présentait la clef de Saint-Jean-de-Latran et celle du Palais? Il passait encore sur une troisième chaire où il recevait une ceinture de soie et une bourse renfermant douze pierres de couleur semblables à celles de l'éphod du grand prêtre des Juifs. Les Protestants se sont fort égayés sur le *stercorarium*, et y ont attaché une idée aussi burlesque qu'indécente; or, c'était, comme aux jours des triomphes romains, une institution rappelant au triomphateur qu'il n'était qu'un homme; au moment où le Pape se levait de ce siége, le clergé entonnait le verset du Psaume CXII : *Suscitans à terrâ inopem, et de stercore erigens pauperem.* Cérémonie grave, philosophique, religieuse, dans laquelle il n'y avait

pas de quoi tant égayer les sombres fils de Calvin.

Avouons-le : les Réformés qui joignent à l'intelligence et au savoir l'amour du vrai ont abandonné cette absurde calomnie de la papesse Jeanne; comme celle qui leur faisait dire que nous ADORONS les saints, les images, les reliques et le Pape; stupide accusation à laquelle on ne répondrait plus que par un éclat de rire. Le nom de Jeanne a disparu depuis longtemps de tout livre sérieux; c'est à peine si on le trouve parfois accompagné d'une négation, même dans les ouvrages qui n'ont rien d'historique; ouvrez, par exemple, le *Dictionnaire anglais-français* de Salmon, revu et corrigé par Stone[1], vous lirez au mot *Pope :* « The Pope Jane (now counted a fiction). » Cette indigne folie a fait son temps; nous doutons qu'il se rencontre jamais un Protestant assez courageux pour la ressusciter; on a vu des gens qui affrontent les démentis; personne n'affronte les sifflets.

Résumons-nous : la fable de la papesse Jeanne est vieille, très-vieille, mais les vieux Protestants l'ont revue, rajeunie, retouchée, embellie, considérablement augmentée; ils en ont fait leur bien, leur propriété, leur trésor; car, disaient-ils, « leur intérêt demande qu'elle « soit vraie. » Ils ont anathématisé les écrivains de leur secte qui leur enlevaient consciencieusement cet avantage. La fable est donc bien à eux, si ce n'est par droit de naissance, du moins par droit de conquête; qu'ils en jouissent en paix; nous ne la réclamons pas, et nous leur laissons volontiers leurs papesses à eux, Élisabeth, Anne, Victoria, dont l'existence est bien prouvée.

[1] A Paris, chez Tardieu-Denesle, 1827, 28e édition.

QUELQUES MOTS

SUR

L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE LA FOI CATHOLIQUE

PAR BOSSUET.

Dans le courant de l'année 1854, à Genève, un jeune aspirant ministre passait son examen; à cette question : Que faut-il penser de l'*Exposition* de Bossuet? il répondit : Bossuet a déguisé la véritable doctrine catholique, afin de ne pas donner prise aux Protestants! Ce qui fut accepté avec applaudissements; et le chœur :

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore!
. . . .
Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tàm benè parlat!

Quant à nous, voici notre réponse à l'examiné comme aux examinateurs :

L'année 1668 fut l'une des plus belles et des plus heureuses de la vie de Bossuet; c'est alors qu'il rendit Turenne à la foi catholique. Le livre de l'*Exposition*, qui détèrmina cette conversion, était médité, écrit, connu

de Turenne depuis longtemps, mais il ne fut publié qu'en 1671. Si, à cette époque (1668), Bossuet ne pouvait être encore salué du titre de *Père de l'Église* que La Bruyère lui décerna plus tard, et de son vivant, il avait déjà la réputation d'un éloquent sermonnaire, d'un habile controversiste et d'un grand docteur; nous le voyons, simple prêtre, consulté par les évêques, les jésuites et les solitaires de Port-Royal; nous voyons Hardouin de Péréfixe l'appeler à son aide, Arnauld et Nicole lui soumettre leurs ouvrages, et triompher de son approbation; nous voyons les deux reines, Anne et Thérèse d'Autriche, Louis XIV, toute la cour, se presser autour de sa chaire; Turenne et Dangeau le visiter souvent, lui confier leur passé, leurs projets d'avenir et leurs doutes. Dès 1660, il avait, dans le discours de vêture pour mademoiselle de Bouillon, fait entrevoir ses espérances, et prophétisé, en quelque sorte, la conversion de Turenne; « Dieu, disait-il, a choisi votre mère pour remettre la « vraie foi en votre maison; tâchez d'achever un si « grand exemple. Vous savez, ma sœur, ce que je veux « dire; et quelque illustre que soit cette assemblée, « on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu « veuille que l'année prochaine la compagnie soit com« plète; que ce grand, cet invincible courage se laisse « vaincre une fois, et qu'après avoir tant servi, il tra« vaille enfin pour lui-même. Votre exemple lui peut « faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Église avec « une efficace extraordinaire; et du moins sera-t-il forcé « d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne se verra « jamais un tel sacrifice. »

Bossuet ne se borna pas à des vœux : connaissant toute la noblesse, toute la franchise d'une âme qui ne

demandait qu'à être éclairée, initié à tous les trésors du cœur de son illustre ami, ce fut pour lui principalement qu'il écrivit l'*Exposition de la doctrine de la Foi catholique*. C'était sa seconde lutte contre le Protestantisme; depuis sa *Réfutation du Catéchisme de Ferri*, le noble athlète avait acquis de nouvelles forces demandées à l'étude et à la méditation. Il apparaissait dans sa toute puissance : *vires acquirit eundo.*

Rejetant ce qu'il pouvait y avoir d'oiseux dans cette grande cause, il ne voulut faire qu'un livre fort court, mais qui réunit en faisceau les plus inébranlables vérités; il ne parle que de l'Église, que de ce que la véritable Église, sublime, planant de haut sur les misères humaines, ordonne de croire; il dédaigna ces questions secondaires dont ne s'occupaient que trop alors des théologiens plus zélés qu'intelligents; et le concile de Trente fut la base sur laquelle il assit son édifice. Pour renfermer tant de choses en si peu de pages, de quelle hauteur de vue ne faut-il pas être doué! quelle clarté de style, quelle précision de pensées ne sont-elles pas nécessaires! Bossuet l'a dit lui-même dans sa réponse au P. Johnston, traducteur anglais de l'*Exposition* : « Ce livre a été fait avec soin, on en a pesé toutes les « syllabes. » Voilà cet orateur sublime habitué aux grands mouvements de l'éloquence, cet homme doué d'une imagination homérique, le voilà qui sait, quand il le faut, mettre un frein à cette imagination, rejeter les fleurs et les pompes d'une poésie puissante, s'astreindre à *peser* chaque phrase, chaque mot, chaque syllabe, et leur donner toute l'exactitude de l'algèbre! Le voilà, tantôt faisant retentir du haut de la chaire de merveilleuses paroles, tantôt, dans la solitude du cabi-

net, rassemblant sur un seul point toutes les forces de la dialectique, toute la science d'un Bénédictin, et l'on se prend à dire avec l'abbé Maury : « Saint Jean Chry-
« sostôme, et bien plus encore saint Augustin, ont été
« certainement des hommes du plus grand talent ; mais
« le mauvais goût de leur siècle aurait suffi pour les
« placer à une extrême distance de Bossuet, quand
« même ils auraient été, ce que je suis loin de croire,
« aussi magnifiquement partagés que lui par le Ciel
« dans la distribution des dons du génie. Ce sont, à
« mon avis, les Pères de l'Église que La Bruyère flatte,
« et non pas Bossuet, en disant de lui : « *Parlons d'a-*
« *vance le langage de la postérité : un Père de l'Église !* »
« Cet hommage était assurément très-honorable et
« très-beau pour un évêque vivant qui le recevait en
« personne, au milieu d'une séance de l'Académie.
« Mais il me semble que depuis la mort de ce grand
« homme, en mettant à part l'incomparable autorité
« que donne le titre authentique et sacré de *Père de*
« *l'Église*, et le droit d'être ainsi compté parmi les
« anneaux dont se forme la chaîne de la tradition ; en
« ne considérant que sous des rapports purement lit-
« téraires l'érudition, la dialectique, l'éloquence de ces
« écrivains ecclésiastiques ; enfin, en n'admettant dans
« l'échelle graduée de son admiration, pour fixer les
« rangs parmi les hommes célèbres, aucune autre règle
« que la mesure de leurs talents individuels, il me sem-
« ble, dis-je, qu'on pourrait, en jugeant ainsi Bossuet,
« l'appeler, avec autant de confiance que de vérité, *le*
« *premier des Pères de l'Église.* »

On voit, à l'embarras du style de Maury, de quelles précautions il a cru devoir entourer sa préférence pour

Bossuet. Une lecture approfondie de l'*Exposition* suffirait seule pour justifier un tel enthousiasme. Un pareil ouvrage ne se trouve point dans la collection des œuvres des Pères de l'Église; il était donné au seul Bossuet de verser tant de lumières sur une question si vaste et si ardue; il a su l'isoler, convaincu que, s'il en démontre l'évidence, le reste ne sera rien. C'est en effet la question vitale; tout le livre roule sur les dogmes qui ont engagé les Réformés à se séparer de la communion romaine. Voyez comme Bossuet envisage son sujet; avec quelle vigueur, descendu dans l'arène, il attaque l'ennemi, le presse, l'étreint dans le cercle de fer d'une logique invincible, et le pousse dans ses derniers retranchements! Basnage disait, en 1707, à l'abbé Lenglet, que de tous les controversistes catholiques, Bossuet était le plus à redouter, et que le seul livre de l'*Exposition* avait fait plus de tort aux prédicateurs protestants que tous les autres livres de controverse [1]. « J'espère, disait Bossuet « en terminant, que ceux de leur communion qui exa« minent équitablement toutes les parties de ce traité « seront disposés, par cette lecture, à mieux recevoir « les preuves sur lesquelles la foi de l'Église est établie, « et reconnaîtront, en attendant, que beaucoup de nos « controverses se peuvent terminer par une sincère ex« plication de nos sentiments, et que, selon leurs prin« cipes mêmes, aucun de ses articles ne renverse les « fondements du salut. »

J.-J. Rousseau a dit dans sa *Profession de foi du Vicaire savoyard :* « Souvent rien n'est plus trompeur que les « livres, et ne rend moins fidèlement les sentiments de

[1] *Mémoires d'Artigny*, tome Ier, note 6.

[illegible] mais la forme ici ne compte pas. Franchement, il vaut mieux s'en rapporter à Bossuet, qui, dans sa longue vie et dans ses nombreux ouvrages, ne dévia jamais de ses croyances, qu'à ce bon vicaire qui « célèbre la Messe avec plus de vénération; « qui se pénètre davantage de la majesté de l'Être su- « prême; qui s'applique à n'omettre jamais ni le moin- « dre mot, ni la moindre cérémonie; qui, au moment « de la consécration, se recueille pour la faire avec « toutes les dispositions qu'exigent l'Église et la gran- « deur du sacrement; » et tout cela, depuis qu'il ne croit plus à la Messe! Excellent homme, qui s'écrie encore: « Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne « crains pas qu'au jour du Jugement je sois puni pour « l'avoir jamais profané dans mon cœur! » Après ces

étranges aveux, de quel droit le Vicaire savoyard nous vient-il parler de Bossuet et accuser ses livres de ne pas rendre ses sentiments avec fidélité? Oh! oui, Rousseau a raison, et nous l'a bien prouvé par son exemple: SOUVENT RIEN N'EST PLUS TROMPEUR QUE LES LIVRES!

Ne pouvant répondre à Bossuet, que firent les Protestants? Ils le calomnièrent.

Ils le calomnièrent! S'adresser toujours à des adversaires tels que Ferri ne lui était pas donné. Les Protestants s'écrièrent d'abord que l'*Exposition* émettait une doctrine contraire à celle de l'Église; mais les éditions se succédaient rapidement: Bossuet en vit douze, seulement à Paris, sans compter celles de Lyon, de Toulouse et des pays étrangers. Elles paraissaient revêtues des approbations d'Innocent XI, de tous les docteurs de l'Église, de Michel-Ange Ricci, de Brancati, de Laurea, de l'abbé Gradi, de l'assemblée du clergé de 1682. Le Pape disait dans son Bref du 12 juillet 1679: « Nous « avons reçu le livre de l'*Exposition de la Foi catholique*, « que vous nous avez fait présenter avec le discours « dont vous l'avez augmenté, où il paraît une grâce, une « piété et une sagesse propres à ramener les hérétiques « dans la voie du salut. Ainsi, nous confirmons volon- « tiers les grandes louanges que nous vous avons don- « nées pour cet excellent ouvrage, espérant de plus en « plus qu'il sera d'une grande utilité pour l'Église. » L'*Exposition* était traduite en latin par Fleury; en anglais par Montaigu et par Johnston; en flamand par Néercassel, évêque de Castorie; en irlandais par le P. Porter; en italien par le P. Nazarri; l'évêque de Strasbourg, Ego de Furstemberg, la faisait traduire en allemand. Jamais livre de théologie n'eut plus de retentissement.

Une seule voix catholique s'éleva pour protester contre ce concert unanime : ce fut la voix de ce Maimbourg qui ne prenait la plume qu'échauffé par le vin, qui en buvait deux bouteilles quand il avait à décrire une bataille, « de peur, disait-il, que l'image des batailles ne le fît « tomber en faiblesse ; » de ce Maimbourg dont les livres illisibles, hérissés d'antithèses et d'injures, lui firent donner le surnom de *Momus des historiens*. Il se crut de taille à se mesurer avec Bossuet. Dans sa lourde *Histoire du Luthéranisme*, il décocha quelques traits contre le chef-d'œuvre de ce grand homme; il y gagna d'être la risée des Catholiques et des Protestants : « Le jésuite « Maimbourg, écrivain sans conséquence, dit d'Alem- « bert, mais vil instrument des ennemis de Bossuet qui, « pour lui porter leurs coups, se cachaient derrière cet « enfant perdu, avait coutume de peindre sous des noms « empruntés, dans ses lourdes et ennuyeuses histoires, « ceux qui étaient l'objet de ses satires. Il fit, dans son « *Histoire du Luthéranisme*, le portrait imaginaire de « Bossuet, sous le nom du cardinal Contarini, dont il « exposait la théologie et la conduite accommodante « en termes qui indiquaient l'évêque de Meaux avec « plus de clarté que de finesse. Un portrait si ressem- « blant eut le succès dont il était digne : personne n'y « reconnut Bossuet; et Maimbourg, déjà misérable his- « torien, fut de plus un calomniateur ridicule. » Le *Dictionnaire* de Feller nie l'intention de Maimbourg; il se trompe. Maimbourg avait un cousin du même nom, qui embrassa la religion dite réformée, puis revint à l'Église (1662), et retourna au Protestantisme lorsqu'il fut chargé de l'éducation d'un fils naturel de Charles II; il mourut Socinien à Londres (1693). Or, ce Théodore

ɫaimbourg, auteur d'une réponse à la *Méthode* du car-ɿal de Richelieu, crut devoir lancer, du fond de l'An-ɾrre, une diatribe contre l'*Exposition;* c'était dans e. Il n'eut pas plus de succès que son cousin Louis.

Les Réformés voyaient avec douleur que l'*Exposition* leur enlevait une foule de personnages obscurs ou illustres; ils avaient annoncé que l'Église ne sanctionnerait pas les doctrines du terrible jouteur, et l'Église leur avait rendu un éclatant hommage. Les réfutations de leurs docteurs, de Brueys, que Bossuet ramena plus tard au Catholicisme, de Bastide, de Noguier, d'Albert, de Sultet, de Jurieu, de Basnage, étaient insuffisantes; mais ils ne se tinrent pas pour battus. « Bossuet, di-« saient-ils, n'avait publié son livre qu'en 1671; mais, « quelques années auparavant, il en avait fait imprimer « douze exemplaires seulement, et cette édition différait « tellement de la nouvelle sur des points *essentiels*, que « la Sorbonne avait refusé de l'approuver. » Voilà les bruits qui circulaient en Angleterre, qui prirent peu à peu plus de consistance, et qui enfin firent jeter aux Protestants un cri de joie et de triomphe. Hors le fait des douze exemplaires, tout cela n'était qu'un mensonge. Bossuet répondait : « Ces exemplaires ont été im-« primés pour donner lieu à un plus facile examen. « Faites-les reparaître, on verra qu'il ne s'agissait de rien « d'important, ni qui mérite le moins du monde d'être « relevé. En vérité, on est bien de loisir quand on re-« cherche si curieusement et quand on prend la peine « de faire valoir des choses si vaines. Je n'ai jamais « songé à demander l'approbation de la Sorbonne, car « elle n'est point accoutumée à juger les livres en corps. « Vous voyez par là que c'est une fausseté toute visible

« de dire qu'on ait supprimé la première édition de mon « livre, de peur que les docteurs de Sorbonne n'y trou« vassent à redire[1]. »

Wake, depuis archevêque de Cantorbéry, voulut prouver la *mauvaise foi* de Bossuet. En 1686, il signala quatorze différences essentielles entre la première édition de douze exemplaires et celle de 1671. Ce fut un triomphe pour l'auteur de l'*Exposition* : les *différences* ESSENTIELLES tombaient sur des formes grammaticales, des corrections de style; la doctrine n'y était pour rien. M. le cardinal de Bausset a découvert l'un des douze exemplaires : on trouve dans son *Histoire de Bossuet*[2] une dissertation lumineuse sur cette question qui venait d'être, en 1806, renouvelée par Rabaut jeune, dans ses *Détails historiques sur les divers projets de réunion*. M. de Bausset met en regard les différences qu'on peut remarquer entre les deux textes; on n'y observe que des changements de mots, des remaniements de phrases, tendant à la plus grande perfection du style. On doit remercier le docte cardinal de ces intéressantes études, et d'avoir ainsi démontré, avec la dernière évidence, combien vides et calomnieuses étaient les accusations des Réformés. Du reste, il nous semble que c'était rapetisser singulièrement la question, n'en faire qu'une question personnelle. Le livre renferme-t-il avec franchise et certitude les enseignements de l'Église romaine? Peut-on le regarder comme la profession de foi la plus exacte? Voilà ce qu'il fallait débattre. Que Bossuet eût commis d'abord des erreurs (ce qui n'est pas), et qu'il les eût

[1] *Lettres de Bossuet*.— Réponses à Shirburne et à Johnston.— Lettres du 6 avril 1686 et du 26 mai 1686. *Passim*.

[2] Note 1re du livre III.

rectifiées plus tard, cela n'eût prouvé qu'une chose : que Bossuet n'était pas infaillible, et que sa docilité était aussi admirable que son génie. Mais la colère ne raisonne point : on croyait avoir anéanti l'Église, si l'on pouvait surprendre en flagrant délit de mensonge son plus infatigable, son plus puissant défenseur.

Bossuet lui-même a longtemps combattu pour prouver l'excellence des doctrines contenues dans son petit chef-d'œuvre ; il a mis un *Avertissement* fort beau en tête de l'édition de 1679; il a écrit beaucoup de lettres relatives à son ouvrage, et des *fragments sur le culte à Dieu*, sur le *culte des images*, sur *la satisfaction de Jésus-Christ*, sur *l'Eucharistie* et *la Tradition*. Ces morceaux sont incomplets, mais tous dignes de leur auteur; l'*Eucharistie*, entre autres, d'une assez grande étendue, est au nombre de ses plus belles pages. Toute sa vie il est revenu sur le livre de l'*Exposition;* persuadé d'avoir rendu service à l'Église catholique, il en recommande la lecture : « Ce sera, dit-il[1], ce sera un monument éternel « des calomnies dont les Protestants ont tâché de défi- « gurer la doctrine de l'Église, et on ne doutera pas « qu'on ne puisse être très-bon Catholique en suivant « cette *Exposition*, puisque je le suis avec elle depuis « vingt ans dans l'épiscopat, sans que ma foi soit sus- « pecte à qui que ce soit. » Enfin, c'est le livre qu'on mettait, après la révocation de l'édit de Nantes, entre les mains des nouveaux convertis; c'est à ce livre que le Catholicisme doit les conquêtes de Dangeau, de mademoiselle de Duras, de Turenne et de tant d'autres.

Louis Courcillon de Dangeau, depuis abbé de Fon-

[1] *Revue de quelques ouvrages précédents.*

taine-Daniel et de Clermont, était petit-fils de Duplessis-Mornay, *le pape des Huguenots*, et digne de son grand-père par son ardeur à défendre le Calvinisme. Homme savant, il est auteur d'une foule d'ouvrages de grammaire, de géographie et de blason. La langue française lui doit beaucoup; mais il porta son culte jusqu'au fanatisme : lorsque, avant sa conversion, il recevait une lettre de sa maîtresse, il la lui renvoyait si l'orthographe ou la ponctuation était fautive; la troisième fois, il rompait tout commerce. A l'époque de nos désastres à Hochstedt et à Ramillies, il disait en frappant sur son bureau : « Il ar-« rivera ce qu'il pourra, mais j'ai là dedans trois mille « verbes bien conjugués. » Quoi qu'il en soit, lié avec Bossuet, ce fut d'abord pour lui et pour Turenne que le grand controversiste écrivit l'*Exposition;* il comprit qu'il suffisait de faire voir la vérité à de tels hommes pour les attirer vers elle. Dangeau nous apprend lui-même, dans son *XIV*e *Dialogue*, la manière dont son illustre ami entreprit sa conversion : « Dans les conversations « que j'eus avec lui, il n'attaqua presque jamais la reli-« gion dont je faisais encore profession par les dogmes « particuliers. C'eût été une affaire infinie. Il était pressé « de me faire connaître la vérité. Il s'appliqua avec soin « d'ôter à l'Église romaine le masque hideux que lui « avaient donné les docteurs protestants. Il sépara la « véritable doctrine d'avec les conséquences qu'on lui « avait faussement attribuées; et, en plusieurs conver-« sations, il me dit, à propos des objections que je lui « faisais, la plupart des choses que vous avez vues dans « son livre de l'*Exposition de la doctrine catholique*. Il « m'en donna un exemplaire que je lus avec soin. Ce fut « entre ses mains que j'abjurai mes erreurs. »

Dangeau et son frère Philippe, l'auteur du *Journal de la Cour de Louis XIV,* reconnurent la vérité; Bossuet reçut leur abjuration en 1668, la même année que celle de Turenne.

Ici, nous assistons à un beau spectacle: un des plus grands capitaines du monde écoutant les leçons d'un des plus grands génies des siècles! Turenne à l'école de Bossuet! Quel élève et quel maître! Quel catéchumène et quel catéchiste!

Depuis longtemps, nous l'avons vu, Bossuet travaillait à cette illustre conversion; mais Turenne, retenu par la crainte d'affliger sa femme et sa sœur, différait toujours. Ses lettres montrent quelles étaient ses anxiétés: ébranlé déjà par les conférences, par les sermons, par les conversations de son ami, indigné de la mauvaise foi de ses coreligionnaires dans les controverses, il n'était retenu que par l'affection qu'il portait à sa famille. Après la mort de sa sœur (1662) et celle de sa femme (1666), il voulut étudier encore, et plus profondément, cette grande question. Un changement de religion n'était pas pour lui une chose légère; il lut, il commenta l'*Exposition,* y trouva la solution de tous ses doutes. Un simple prêtre, mais qui avait nom Bossuet, eut la gloire de conduire un héros à la lumière. Bossuet, fidèle au principe de toute sa vie, ne voulait pas livrer son chef-d'œuvre à la publicité (on n'ignore pas que jamais homme n'a plus écrit, et que l'impression de ses livres lui fut toujours arrachée contre ses intentions). Turenne, qui savait par sa propre expérience quel bien cet ouvrage pouvait faire, exigea et obtint cette publication après trois ans de résistance.

Ici, nous rencontrons Voltaire sur notre chemin. Cet

homme a touché à tout, et tout a été décoloré, flétri, souillé au contact de sa plume effrontée. N'ayant pas une pensée honnête dans le cœur, il n'en peut supposer dans le cœur des autres. Quelle grande et sainte figure historique n'a-t-il pas voulu salir de sa bave immonde? Bossuet avait des *sentiments philosophiques différents de sa théologie;* il *devint père quelquefois dans les bras de la jeune Lise.* Fénelon était déiste : une chanson mutilée, tronquée par Voltaire, *chanson* qui se trouve être un *cantique* pieux, le prouve; *s'il était né en Angleterre, il aurait donné l'essor à ses principes, que l'on n'a jamais bien connus.* « Voltaire écrit pour son couvent, » disait Montesquieu. Saint Vincent de Paul est *un prêtre gascon.* Et saint François de Sales! Et la bienheureuse, la sainte *madame de Chantal!* Et Jeanne d'Arc!... Jetons un voile sur vingt chants d'ordures et d'inepties. Et sainte Geneviève! *Quand finira-t-on de promener dans les rues la prétendue carcasse de la bergère de Nanterre?* Rien de beau, rien de grand ne trouve grâce devant ce scurrile imposteur; partout et toujours se retrouve l'amer historien de *Candide;* aux plus nobles actions, il attache une pensée mauvaise; quand les preuves lui font défaut, il invente, il calomnie; quand les preuves lui sont contraires, il les nie ou feint de les ignorer; quand les injures seraient trop grossières, les mensonges trop éhontés, les assertions trop bêtes, ce n'est plus lui qui parle : il prétend n'être que l'écho des autres, et c'est ainsi qu'il mentionne la conversion de Turenne :

« Né Calviniste, il s'était fait Catholique en 1668.
« Aucun Protestant, et même aucun philosophe, ne
« pensa que la persuasion seule eût fait ce changement
« dans un homme de guerre, dans un politique âgé de

« cinquante ans, qui avait encore des maîtresses. On « sait que Louis XIV, en le créant maréchal-général de « ses armées, lui avait dit ces propres paroles, rappor- « tées dans les lettres de Pélisson et ailleurs : *Je vou-* « *drais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de* « *plus pour vous*. Ces paroles, selon eux, pouvaient, avec « le temps, opérer une conversion. La place de conné- « table pouvait tenter un cœur ambitieux ; il était pos- « sible aussi que cette conversion fût sincère. Le cœur « humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les « faiblesses de l'amour, les sentiments de la religion. « Enfin, il est très-vraisemblable que Turenne ne quitta « la religion de ses pères que par politique ; mais les « Catholiques qui triomphèrent de ce changement ne « voulurent pas croire l'âme de Turenne capable de « feindre[1]. »

Certes, oui, les Catholiques pouvaient triompher de ce changement ; s'ils crurent *l'âme de Turenne incapable de feindre*, c'est qu'ils connaissaient la droiture, la loyauté, la franchise de cette âme ; ils savaient que le roi ayant confié un secret à ce grand homme et à Louvois, le secret ne fut pas gardé ; que Louis dit au maréchal : « Je ne l'ai dit qu'à deux personnes, et ce n'est « pas vous qui l'avez dit. » Turenne n'avait qu'à se taire, et la perte de son plus cruel ennemi était assurée : « Pardonnez-moi, sire, c'est moi qui suis le coupable ! » s'écria-t-il. Cette âme était *fort incapable de feindre*. Oui, le roi lui avait dit un jour : « Vous voyez cette riche « épée dont on vient de me faire présent. Eh bien ! c'est

[1] *Siècle de Louis XIV*, chap. XII. — Belle campagne et mort de Turenne.

« celle que je destine au connétable de France, et que « je porterai moi-même tant que ce grand office de la « couronne ne sera pas rempli. Elle vous siérait à mer« veille, monsieur le maréchal, et elle sera la vôtre quand « vous voudrez. » Turenne avait répondu : « Un témoi« gnage si flatteur de bienveillance m'honore assez, et « mon cœur le préfère à toutes les dignités. » Dès que sa conversion fut décidée, il alla trouver Bossuet : « Dites « de ma part à Sa Majesté que je renonce à ma religion, « mais que je compte assez sur son estime pour qu'elle « ne me parle plus de la charge de connétable. Je ne « pouvais jusqu'à présent l'accepter par conscience, je « dois la refuser maintenant par point d'honneur. » Déjà Mazarin lui avait fait la même offre; « mais, dit son his« torien, le vicomte de Turenne n'était pas d'un carac« tère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, « quand il s'agissait de religion. L'offre de la première « charge de la couronne ne fut pas capable de lui faire « quitter la religion calviniste, tant qu'il la crut la meil« leure, comme nulle considération ne put l'y retenir « quand il fut persuadé du contraire. » Les Protestants réunis depuis à l'Église romaine avouaient que l'exemple de ses vertus avait puissamment contribué à leur conversion. « Il commençait depuis longtemps à entrevoir « la vérité, dit le président Hénault, peu suspect de « lèse-philosophie; mais il tenait encore à l'erreur par « les préjugés de l'éducation et par l'attachement qu'il « portait à madame de Turenne, sa femme, fille du duc « de la Force, Calviniste de bonne foi. Sa mort, arrivée « en 1666, et les instructions de M. de Meaux achevè« rent de décider M. de Turenne. Ce fut pour lui qu'il « composa son livre de l'*Exposition de la Foi*, ouvrage

« raisonnable et solide, que les Protestants laissèrent « sans réponse, et qui justifie surtout l'Église romaine « des superstitions ridicules qu'on lui impute. »

Turenne avait soif de la vérité ; il la cherchait, il la poursuivait partout et par tous les moyens ; il alla jusqu'à prier le chevalier d'Arvieux, envoyé à Constantinople, de lui faire parvenir le témoignage de l'Église grecque sur la Transsubstantiation. Enfin, et ceci est décisif, Turenne vécut sept ans encore depuis son abjuration (1668-1675), et jamais il ne fut connétable. L'obstacle n'existait plus pourtant; mais, loin de réclamer du roi l'exécution de ses promesses, il le conjura de ne lui en plus parler. Ce ne fut donc point *par politique qu'il quitta la religion de ses pères.* Voltaire aurait dû dire, pour être logique, qu'*il rentra dans la religion de ses pères.* Le duc de Weimar, reprochant un jour sa conversion au comte de Stolberg, et ajoutant qu'il n'aimait pas ceux qui changent de religion : « Ni moi non « plus, répondit l'illustre poëte-philosophe; car, même « après trois cents ans, ils obligent leurs descendants à « en changer encore ! » Un évêque luthérien d'Osnabruck demandait au poëte Marigny, qui se mourait en Allemagne, s'il n'éprouvait pas quelque répugnance à être enterré avec des Protestants : « Monseigneur, ré- « pondit l'agonisant, creusez deux ou trois pieds plus « bas, et je serai avec des Catholiques ! »

Turenne céda donc à la conviction seule, et, comme l'écrivait madame de Sévigné : « On ne saurait com- « prendre que le mal et le péché pussent être dans son « cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme « un baptême. » Ne sait-on pas d'ailleurs avec quelle lenteur réfléchie il médita ce grand changement ? Dès

qu'il eut l'*Exposition* entre les mains, il la communiqua aux plus doctes ministres, en les priant de la réfuter; ils essayèrent, et leurs efforts réunis aboutirent à convaincre Turenne de la vérité du Catholicisme. Si donc Voltaire attribue cette conversion à la politique, c'est que Voltaire ne pouvait, et pour cause, supposer à personne une pensée franche, généreuse, libre de tout intérêt. Du reste, comme disait Montesquieu, « Voltaire « n'écrira jamais une bonne histoire.... Voltaire écrit « pour son couvent. »

LETTRES

SUR LE LIVRE DU DOCTEUR DAVID STRAUSS,

INTITULÉ

VIE DE JÉSUS.[1]

A Monsieur le général comte Raoul de la Tour-du-Pin.

PREMIÈRE LETTRE.

Vous me demandez, mon cher et noble philosophe, ce que je pense de la *Vie de Jésus*, par le docteur David-Frédéric Strauss ; vous exigez que je vous fasse part des réflexions suggérées par un livre qui a fait tant de bruit, mais qui ne tardera pas à tomber dans le gouffre de cet oubli qui ne rend jamais sa proie ; voyez dans les lettres que je vous écris à ce sujet une preuve d'héroïque amitié, d'infatigable dévouement ; car vous m'imposez là une rude tâche : moi, qui lis tout, j'avoue que souvent le courage m'a manqué pour aller jusqu'au bout de cet amas de rapsodies, de cet ouvrage lourd,

[1] Ces lettres ont paru, la première fois, dans *la Gazette du Midi*, de Marseille, les 3, 7, 10 et 14 janvier 1846. Elles furent, à la même époque, réunies en brochure. Nous les reproduisons comme corollaire, conséquence logique des *Sectes protestantes*, auxquelles nous ne pensions pas alors, mais dont le livre de Strauss ne donne pas moins la conclusion suprême.

faux, insipide, d'une désespérante médiocrité, et qui ne compense nullement par l'intérêt, la curiosité, ou par une science de bon aloi, l'épais ennui d'une rédaction soporifique. Rien de nouveau dans ce long blasphème qui se poursuit, grave, impassible, à travers quatre volumes indigestes; c'est de l'ennui allemand au plus au haut degré, c'est une interminable bouffonnerie sérieuse, la pire de toutes; pas une lueur, pas une échappée de vue dans ces ténèbres, dans cet opaque tohu-bohu; rien qui motive, sous les rapports de l'art ou de la science, la renommée de cette œuvre étrange; mais cette renommée, d'où peut-elle donc venir? Elle tient à des causes plus graves que l'art littéraire ou la puissance du savoir, même que la hardiesse des aperçus, car cette hardiesse n'a rien de neuf : d'Holbach, Boulanger, Dupuis, Volney et bien d'autres, avaient écrit avant le répétiteur au séminaire évangélique de Tubinge. Ces causes, non du succès de son livre, mais de la rumeur qu'il a soulevée, sont dans la révélation du dernier mot du Protestantisme; et le Protestantisme s'en est ému : c'est lui, ce ne sont pas les Catholiques, qui méprisent cette œuvre abjecte et n'en ont point peur; ce sont les Protestants qui, en jetant un cri d'effroi, ont révélé son existence et attiré sur elle l'attention publique; ils ont compris que Strauss, moins timide, plus logique que les professeurs évangéliques, a posé le dernier corollaire, le corollaire mathématique de cette réforme qui n'est pas une religion, pas même une philosophie, qui tout au plus est un système; ils se sont sentis frappés au cœur, et ont voulu repousser le disciple assassin. Et de quel droit, s'il vous plaît? D'abord Strauss fait usage de sa raison,

de la liberté d'examen; n'est-ce donc plus, chez les ministres du saint Évangile, une autorisation positive, inamissible? Et qu'on ne dise pas : Nous rejetons le livre de Strauss comme vous rejetez les livres impies écrits par des Catholiques; car nous avons le droit de les condamner, nous qui ne reconnaissons pas la suprématie, l'omnipotence, le despotisme de la raison humaine; nous croyons qu'elle peut errer. Ce droit, vous ne pouvez l'invoquer contre Strauss, qui a *légitimement* usé de la liberté d'examen que vous accordez, sans restriction, à tout homme; permis à chacun de commenter l'Écriture, de l'interpréter à sa guise, d'appeler devant son tribunal souverain les apôtres et les évangélistes, de les juger en dernier ressort, de croire, de douter, d'affirmer, de nier selon ses lumières, de substituer la raison individuelle à l'autorité, à la sagesse consacrées par les plus illustres génies de l'univers, à la majesté des conciles, à la chaîne puissante des traditions. Et vous vous étonnez de l'anarchie des doctrines! vous vous étonnez qu'ayant semé du vent, vous recueilliez des tempêtes! Étonnement naïf et qu'on n'attendait pas de la part de si bons logiciens!

Donc, vous n'avez pas le droit de condamner le livre de Strauss; vous n'en avez pas plus le droit que Gomar n'avait celui de condamner Arminius, que Calvin de dresser au Champel un poteau où pendait le livre de la *Trinité,* tandis qu'au bas un bûcher de fagots verts étouffait dans les flammes le dernier cri de Servet : « Jésus, « Fils éternel, ayez pitié de moi! » Puis, je le répète, Strauss est le fils, le fils naturel et légitime de vos œuvres; la descendance est bien marquée : de négations en négations, il est arrivé où vous arriverez tous, s'il vous reste

un peu de logique (car l'erreur a sa logique comme la vérité). Admirez la filiation que nous ne ferons pas remonter trop haut, crainte d'ennui. Ainsi donc, sans passer de Luther à Calvin, de Calvin à Arminius, des Anabaptistes aux Sociniens; mettant de côté Wesley, Swedemborg, Witefield, Zinzendorf, etc..., nous verrons Emmanuel Kant, se rattachant à Spinosa, écrire sa *Religion dans les limites de la simple raison;* Fichte, son élève, annoncer qu'il va CRÉER DIEU; Schelling ne trouver que l'ABSOLU; Hégel créer le FILS, comme Fichte a créé le PÈRE; voici Heyne avec sa théorie du mythe; Eichorn avec sa partie mythique de la Genèse; Baüer avec sa mythologie hébraïque; Daub avec ses théorèmes de théologie, dans lesquels il purge l'Évangile des figures mythologiques; Bretscheider qui nie l'authenticité de l'Évangile de saint Jean, mais finit loyalement en s'avouant vaincu par les réfutations; voici de Wette, Paulus, Gabler, Vater, Schneckenburger, Sieffert, Berthold, Weigscheider, Horst, Krüg, Schultz, Ammon; voici Schleïermacher avec sa ruine des deux Testaments; les voici tous aimant, cultivant, proclamant le mythe, ou expliquant les Livres saints par la raison pure. Le mythe est partout, il crée, il féconde l'histoire, il donne la clef des Saintes Écritures; la raison pure, née un jour dans la tête d'un petit Juif d'Amsterdam, trouve en Allemagne des défenseurs et des exagérateurs; et, en passant par toutes ces folies, on arrive invinciblement à la *Vie de Jésus* par Strauss. *Abyssus abyssum vocat.*

Strauss combat à la fois les Orthodoxes, les Éclectiques, les Rationalistes et les Surnaturalistes; il se moque d'eux avec une lourdeur ineffable; combinant le Kantisme

avec l'Hégélisme, la Raison pure avec le Mythe, le Fétichisme et le Progrès avec le Panthéisme, il personnifie sa théorie dans un homme nommé Jésus de Nazareth, dont l'existence n'est pas trop bien prouvée, dont il ne reste, dans tous les cas, aucune trace divine. Les rêveurs qui l'ont précédé respectaient encore quelque chose; au milieu de leurs incessantes négations, ils faisaient grâce à certaines vérités qu'ils daignaient laisser debout, ou qu'ils passaient sous silence, lorsque, trop embarrassantes, elles ne se pouvaient plier à leurs admirables systèmes. Schleïermacher hésitait longtemps, et ce fut un peu tard qu'il s'en prit à l'Évangile, conservant du moins la divinité de Jésus-Christ; Paulus enseignait que *Christ,* échappé du tombeau, mourut d'une fièvre lente, suite des lésions qu'il avait éprouvées; Bresnneche faisait vivre *Christ* vingt-sept ans après la Passion; Barhrt croyait qu'il se retira dans une loge d'Esséniens, ses associés, pour accomplir son œuvre; mais le caractère divin ne disparaissait pas totalement. Strauss arrive, lui, d'un seul bond, à la négation suprême : « N'admettant « pas que Jésus soit ressuscité, nous n'admettons pas « non plus qu'il soit monté au ciel.... » C'est à peine s'il y a pour Jésus de légères probabilités d'existence : Jésus est une *Idée*, un *Symbole*, un *Genre*.

Strauss avait été trop logique, trop mathématique dans ses conclusions tirées des prémisses de ses prédécesseurs, et les docteurs protestants comprirent que c'en était fait du Protestantisme, mis à nu, dépouillé de son manteau, révélé par le professeur de Tubinge dans toute la rigidité des conséquences. Et cependant, si Strauss était coupable d'avoir fait un livre illisible, mauvais sous tous les rapports, il l'était moins dans sa conscience de théo-

logien que ses devanciers dont il a formulé seulement, sinon la pensée intime, du moins la négation finale dans laquelle doit s'abîmer cette pensée. Strauss est un détestable écrivain, mais il n'est pas un fou; écrasé par les majeures que posèrent ses maîtres, il a succombé sous le faix; il a, sans le vouloir, dans toute la ferveur de son engouement pour le mythe, avec la naïveté d'un enfant terrible et la franchise d'un élève indiscipliné, il a porté un coup mortel à l'œuvre première des professeurs qui le rejettent de leur communion sans comprendre (ou comprenant trop bien peut-être) qu'il n'est que leur corollaire. En vain le Protestantisme se débat sous cette œuvre accablante; en vain Néander, consulté par le gouvernement prussien, s'écrie qu'il s'agit de la vie ou de la mort du Christianisme; en vain un cri de détresse et d'effroi s'élève du fond des écoles allemandes où fleurissent dans leur splendeur immaculée le Mythe, l'Absolu, l'Idée, le Tout; où chaque professeur combat son confrère, où tout est livré à l'anarchie de l'Intelligence; en vain, dis-je, le Protestantisme renie l'œuvre de Strauss, cette œuvre fatale le saisit vigoureusement, l'étreint, l'étouffe, et le tue. Car, remarquez-le bien : nous, Catholiques, nous n'avons qu'une seule et même foi, qu'une manière de croire, aussi est-elle indestructible : les Réformés en ont autant qu'il y a d'hommes parmi eux, chacun étant pour soi un concile sans contrôle, sans appel; du reste, que leur importe? Si on rejette leurs systèmes usés, ils en auront des milliers de rechange, sans que la société s'aperçoive de ces remplacements; mais comme l'Église est *Une* et *Vraie*, retranchez, ajoutez un mot, un simple iota, dites *homoiousios* au lieu de *homoousios*, et le monde est ébranlé. Qu'il paraisse un

traité exposant avec franchise et certitude l'enseignement de l'Église romaine; que rien n'y soit omis; qu'il réunisse et condense notre doctrine; qu'on puisse le regarder comme notre confession de foi la plus exacte et la plus complète; que ce traité intitulé *Exposition de la doctrine de la Foi Catholique,* par Bossuet, donne le dernier mot du Catholicisme, le Catholicisme n'en ressortira que plus beau, plus grand, plus fort, plus inébranlable :

Per quem religio manet inconcussa, sacerdos!

SANTEUL A BOSSUET. (*Poeta christianus.*)

Et maintenant, qu'il paraisse un livre protestant, lequel réunisse, condense la pensée des livres protestants; qu'il soit invinciblement amené par elle à la négation universelle; que la Réforme ne puisse ni avouer cette malheureuse génération, parce que ce serait lui demander un suicide, ni la renier, parce que la logique et les faits, plus implacables encore que la logique, sont là; que ce livre intitulé *Vie de Jésus* par Strauss, donne le dernier mot du Protestantisme, le Protestantisme tombe, frappé au cœur.

Vous ne vous attendez pas, mon cher et docte ami, à ce que je vous offre une réfutation, même incomplète, du professeur allemand qui, chassé à coups de bâton de la ville où il enseignait, par quelques paysans assez malheureux pour ne pas reconnaître combien leurs enfants avaient à gagner à ses leçons, se réfugia dans une autre cité plus avancée dans les mystères du mythe, et fière de donner une éclatante réparation à ce beau génie innocent, persécuté, méconnu. Cela ne nous regarde pas, nous Catholiques : l'Église romaine a résisté à d'autres

arguments; les objections les plus violentes, les plus minutieuses ne lui ont pas manqué; tout, depuis le savoir habile et audacieux, jusqu'à l'artillerie légère de l'ironie et du sarcasme, l'a battue en brèche; elle est sortie de ces épreuves, toujours plus triomphante! Entre le livre de Strauss et le Protestantisme, c'est une affaire de famille; aussi le Protestantisme s'est-il levé d'un bond; aussi Hamptthatsachen, Hoffmann, Weisse, Ewald, Theil, Schaller, Kern, Tholück, Grülich, Rohr, Lange, Klaiber, Vaihinger, Eschennayer, Hug, Harless, Stendel, Tafel, Bech, Schweizer, Osiander, Ullmann, Beck, Mack, Wilke, la *Gazette Évangélique*, etc., etc., etc..... ont essayé de parer le coup; ils ont combattu le Docteur pied à pied; ils se sont naïvement scandalisés de quelques expressions peu séantes; lui ont reproché d'avoir dit que le temps écoulé depuis le Baptême jusqu'à la Passion *ressemble absolument*, dans les récits évangéliques, *à une collection d'anecdotes;* que depuis son baptême seulement, *Jésus s'est chargé du rôle messianique;* Kern lui reproche de parler, *non sans une ironie amère, des longs discours pleins d'humilité* qu'on trouve dans saint Jean; Tholück se révolte à cette phrase : « Pour le rédacteur du quatrième évan- « gile, la légende n'était, ce semble, qu'un dessin déjà « passablement détérioré (*verwaschen*). » Mais Strauss prend sa revanche : il rappelle à Tholück qu'il a fait [1] du duc d'Orléans, père de Louis-Philippe, un frère de Louis XVI. Mais que nous importent à nous ces graves débats entre savants docteurs? Le mythe et le rationaliste n'y sont pour rien. Eh! plût à Dieu que Philippe-Égalité n'eût été qu'un Mythe! Tous ces théologiens de

[1] *Glaubwürdigkeit*, page 137.

la Réforme devraient être accoutumés, depuis Luther, à ces blasphèmes, à ces sottises, à ces mensonges : Rohr s'indigne contre Strauss, ce qui ne l'empêche pas d'établir une comparaison entre saint Jean et Schleïermacher ! Il n'est pas donné au Protestantisme de réfuter *la Vie de Jésus;* il lui manque, pour cela, plus et mieux que la science et la bonne volonté.

Pourquoi tant de bruit et de fureur? Si la raison souveraine de David Strauss lui a soufflé ces choses, en quoi donc est-il si coupable? Est-ce que par hasard on voudrait le renvoyer à une autorité quelconque? Encore une fois, nous n'avons rien à y voir; et, d'ailleurs, comment voudriez-vous que je suivisse M. Strauss dans ses longues et nauséabondes divagations? que je misse sous vos yeux les quinze cent quarante pages si pleines, imprimées si menu, les cent quarante-neuf paragraphes de cet énorme fatras? que je répondisse à ces rêveries intitulées : *Récits évangéliques, Opinions des Rationalistes, Opinions des Surnaturalistes, Explications des récits;* et enfin *Conception, Explication mythique?* car c'est toujours à ce dernier système qu'aboutissent tant de recherches et de méditations. Pour tout réfuter, il faudrait noircir plus de papier que n'en a souillé la plume du pasteur de Tubinge, entasser volumes sur volumes, Pélion sur Ossa; rien n'est plus aisé que la négation, d'après le vieux dicton : *Plus potest asinus negare quàm philosophus probare;* ce qui ne veut dire nullement que Strauss soit un âne et que je sois un philosophe, mais seulement que Strauss est un négateur insipide et dont la tâche était trop aisée. Depuis la publication de ces lettres que vous avez si rudement exigées, le R. P. Lacordaire, qui ne les a pas lues, me disait : « J'ai la solution

« de toutes les minutieuses difficultés de Strauss; je ne « l'aurais pas, que je ne m'en inquiéterais pas davan- « tage. » Et il ajoutait dans son langage imagé, même dans la conversation : « Strauss est un nain qui brise « de petits cailloux, et en met les fragments sous les « pieds d'un géant pour l'empêcher de marcher. » A réfuter Strauss, il n'y aurait donc ni plaisir ni profit; nous passerons rapidement sur ses théories et sur leurs déductions; j'en dirai seulement assez pour vous mettre à même d'asseoir sur son œuvre un jugement raisonné; vous connaîtrez suffisamment alors la solidité de ses arguments, la force de sa dialectique, la profondeur de son savoir, l'habileté, la bonne foi de ses aperçus, sa lucidité exégétique, la candeur de son exomologèse; vous connaîtrez tout cela sans vous imposer le rude labeur de lire vous-même ce qui est illisible. Nous commencerons naturellement par l'*Introduction,* et ce sera le sujet de ma seconde lettre.

DEUXIÈME LETTRE.

Au point de vue simplement littéraire, l'*Introduction à la Vie de Jésus* vaut mieux que le livre même; ce n'est pas dire qu'elle soit bien faite, mais enfin des absurdités de détails sont pires que des absurdités d'ensemble. Ces futiles observations, ces chicanes iniques et minutieuses, *ces cailloux brisés,* ces efforts incessants pour torturer l'expression sacrée et en faire sortir une sot-

tise ou un mensonge, cet ennui distillé goutte à goutte; tout cela revêtu du privilége d'impression accordé par le roi de Prusse, tout cela est pire qu'une synthèse insensée, mais qui du moins a le mérite de la brièveté. Cette *Introduction* dépasse cependant les limites ordinaires à l'aberration de l'esprit humain : c'est une apologie du mythe, une glorification du mythe, un froid dithyrambe en l'honneur du mythe. Quoi donc! les Orthodoxes s'en tiennent à l'autorité, les Naturalistes en appellent à la raison, les Éclectiques prennent ou rejettent, selon leur bon plaisir, ce qui leur convient ou ce qui ne leur convient pas! Quoi donc! selon les uns et les autres, les faits rapportés par les prétendus évangélistes pourraient être vrais! Il s'agirait seulement de s'en rendre compte par la Foi, par le rationalisme ou par une critique hétérodoxe! Non; depuis près de deux mille ans on se trompe. Ce que nous lisons dans les deux Testaments est une légende, un genre, une idée, un symbole, un mythe enfin; un mythe, mot prodigieux par lequel tout est interprété, expliqué, renversé, ruiné de fond en comble! C'est la *léthargie* de Géronte, le *goddem* de la comédie qui répond à tout : « Avouons « simplement (c'est le docteur qui parle), avouons sans « détour que nous considérons les récits des anciens « écrivains autrement qu'ils ne les ont considérés eux-« mêmes. Et, ajoute-t-il, ce n'est point rompre avec les « vieilles Écritures religieuses; c'est conserver ce qui « est essentiel, sans craindre de faire le sacrifice de ce « qui ne l'est pas. » Nous verrons dans la suite ce que le docteur ne regarde pas comme *essentiel* et de quoi il fait le sacrifice, sans compter celui de la divinité de Jésus; ce qui apparemment n'est pas *rompre avec les*

vieilles Écritures religieuses, ce qui n'est pas non plus *essentiel*.

Cela dit, on nous fait remonter aux légendes divines chez les Grecs. Nous voyons Homère, Hésiode, Platon, Anaxagore, Pindare, Evhémère ne pas s'entendre et ne pas s'accorder; Polybe va jusqu'à considérer toute la doctrine des dieux comme une fable inventée par les fondateurs des États pour contenir le peuple. Les poëtes, les philosophes grecs ont menti ou se sont trompés ; leurs systèmes, comme leurs dieux, ne se peuvent expliquer que par le mythe ; précédent terrible pour le Christianisme, car n'en pourrait-il pas être de même pour les Évangélistes ? Ce chapitre est court, s'il n'est pas substantiel. Passons aux Hébreux.

Comme l'autorité de leurs livres sacrés était impérieuse, on chercha, dès le retour de Babylone, à expliquer le Vieux Testament. Les écrits des rabbins en font foi. Mais cette méthode ne devint sérieuse qu'à l'école d'Alexandrie. Philon, qui vivait sous Caligula, puisqu'il était à la tête des députés envoyés par les Juifs à cet empereur; Philon, familiarisé avec les allégories et les métaphores égyptiennes, trouvait dans l'Écriture des traits capables de conduire au matérialisme et à l'anthropomorphisme ; selon lui, la création de la femme est une allégorie : le mythe est donc ancien. Les temps modernes n'ont pas à revendiquer cette magnifique invention. Les chrétiens suivirent leurs prédécesseurs dans cette noble voie, et ce fut Alexandrie encore qui jouit de voir arriver le mythe à son plus large développement; son infaillibilité fut démontrée par Celse, Julien et Porphyre; ils prouvèrent que « bon nombre de récits « de l'Histoire sainte étaient de pures fables ; que plu-

« sieurs particularités racontées de Moïse et de Jésus « étaient historiques, mais que leurs opérations mira- « culeuses doivent être attribuées soit à de grossières « tromperies, soit à une sorcellerie sacrilége. » Ces grands esprits, incrédules sur tout le reste, croyaient à la sorcellerie. L'empereur Julien eut, on le sait, une foi si robuste à la magie, qu'elle lui fit commettre bien des crimes.

Nous voyons au paragraphe V la confirmation de ce que je vous ai dit dans ma première lettre, que le système de Strauss découle naturellement du Protestantisme : « La « Réforme porta le premier coup à la prospérité de la « croyance de l'Église ; elle fut le premier signe d'exis- « tence d'une culture qui, comme cela s'était vu jadis « dans le paganisme et le judaïsme, avait désormais « pris, au sein même du christianisme, assez de force et « de consistance pour réagir contre le sol qui l'avait « portée, c'est-à-dire contre la religion reçue. Cette ré- « action, tournée d'abord seulement contre l'Église do- « minante, forma le drame noble, mais rapidement ter- « miné, de la Réforme. Plus tard, elle se dirigea vers les « documents bibliques, et se manifestant au début par « les arides tentatives révolutionnaires du déisme, elle « est arrivée jusqu'aux temps les plus modernes par des « transformations variées. »

On ne peut être plus explicite. En effet, ces trans- formations se sont accrues de Luther à Strauss ; elles ont suivi une marche, sinon régulière, du moins natu- relle et logique. Le cri d'effroi jeté, à l'apparition de la *Vie de Jésus*, par les Luthériens, les Calvinistes, les Con- fessionistes d'Augsbourg devrait nous étonner, s'il n'é- tait un cri de défaite. Strauss a poussé jusqu'à ses der-

nières limites le principe protestant ; de variétés en variétés, de transformations en transformations, il est arrivé, comme Proudhon en démocratie, à la déduction, c'est-à-dire à la négation suprême. A qui la faute ?

Strauss passe en revue les Déistes et les Naturalistes anglais des dix-septième et dix-huitième siècles. Toland et Bolingbroke, pour qui la Bible est un tissu de fables et de livres apocryphes ; Morgan, pour qui la loi de Moïse est un misérable système de superstition et de servilité; Chubb, pour qui la religion juive ne peut être une religion révélée, aux yeux de qui les Apôtres sont d'avides égoïstes; Woolston, qui fonde son système entre l'ancienne explication allégorique de l'Écriture et l'explication moderne des Naturalistes. Les miracles sont des tours absurdes, des farces misérables ou des tromperies vulgaires, etc.... Nous ne répèterons pas les passages extraits par Strauss des *Fragments de Wolfenbüttel*, publiés en 1774 et 1777, attribués tour à tour à Lessing et à Samuël Reimarus ; c'est un recueil d'infamies dans le genre du *Sermon des cinquante* ou du *Dîner de Boulainvilliers*, dont le lâche auteur se déguisait aussi sous des noms d'écrivains bien connus. Nous dirons seulement que « le plan de Jésus est un plan politique ; son « entrevue avec Jean-Baptiste une affaire concertée, afin « que l'un recommandât l'autre au peuple; la mort de « Jésus un anéantissement de ses projets qu'il n'avait « nullement prévu, un coup que ses disciples ne surent « réparer que par l'imposture de sa résurrection et un « subtil changement de son système de doctrine. » Il faut voir avec quelle complaisance l'évangélique répétiteur cite sans cesse ces monstrueux fragments : « L'au« teur des *Fragments de Wolfenbüttel* a déjà remarqué

« avec une mauvaise humeur victorieuse... Ce récit a « suscité toute sorte de difficultés que l'auteur des « *Fragments* a mises en lumière avec le plus de saga- « cité... Ainsi que l'auteur des *Fragments* l'a très-bien « fait remarquer, etc... » (*Passim.*) C'est comme si un philosophe s'appuyait sérieusement, dans un livre grave, sur les pamphlets irréligieux de Voltaire, sur le *Citateur* de Pigault-Lebrun, les chansons de Béranger, ou sur le journal *le Siècle*.

Tout d'abord, en Allemagne, rayonnent les noms d'Eichorn, de Paulus, de Heyne, etc... Eichorn ne peut reconnaître dans les Livres saints l'intervention immédiate de la Divinité; grand rationaliste, la flamme du Sinaï est pour lui un grand feu allumé par Moïse sur la montagne, avec lequel feu coïncida, *par hasard*, un orage; l'apparence lumineuse de la face du prophète fut la suite d'un échauffement dont Moïse ignorait lui-même la cause. Dans le Nouveau Testament, les apparitions furent toujours un *hasard* heureux. (Toujours le *hasard!* quelle est donc cette mystérieuse appellation?) Ce hasard fut nommé tour à tour un ange sauveur, une joie spirituelle, un ange salutateur, un adoucissement intérieur, un ange consolateur. Le récit de la création n'est que de la poésie; la chute de l'homme est cette fois, non une allégorie, mais une histoire vraie, mal connue seulement, car elle se réduit à ce que la constitution du corps humain fut, dès l'origine, viciée par l'usage d'un fruit vénéneux. Plus tard, Eichorn revint sur cette idée, et avoua noblement qu'au lieu de voir dans la chute la relation historique d'un empoisonnement, il n'y voyait plus qu'un symbole philosophique et mythique, ce dont le remercie avec effusion le docteur Strauss.

En 1800, parut le *Commentaire sur les Évangiles* du docteur Paulus, suivi quelque temps après de sa *Vie de Jésus,* écrite au point de vue rationaliste. Paulus nie toute intervention surnaturelle de forces supérieures : Jésus n'est pas le Fils de Dieu dans le sens de l'Église, mais un homme sage et vertueux dont les miracles sont des actes, tantôt d'habileté médicale, tantôt de *hasard* et de bonne fortune. (Encore et toujours le *hasard!* Nous donnera-t-on enfin l'explication de ce mot merveilleux?)

Bahrd et Venturini appartiennent à la direction de Paulus; ils tendent comme lui à tout représenter dans la vie de Jésus d'une façon naturelle, mais ils daignent rendre hommage à la sagesse, à la noblesse de son caractère.

Greiling veut qu'on explique les miracles naturellement, ou mieux psychologiquement; car alors on aura peu d'occasions de changer les faits racontés, de les rogner, de les remplacer par des fictions, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes une fiction. Ces objections des rationalistes contre les mythologues trouveront d'elles-mêmes par la suite, dit Strauss, leur place et leur réfutation.

Pour Emmanuel Kant, il ne tenait nullement, comme les naturalistes, à une histoire, mais il tenait à une idée cachée dans l'enveloppe historique; de même que le Coran des Arabes et les Védas des Indiens, l'Ancien et le Nouveau Testaments des Chrétiens doivent, par une interprétation générale, recevoir un sens qui concorde avec les lois universelles et pratiques d'une pure religion rationnelle; ainsi les merveilles racontées de l'origine céleste de Jésus, de son rapport avec Dieu, etc...,

sont des représentations symboliques de l'idéal d'une humanité à qui Dieu s'est concilié. Tout le système de *la religion dans les limites de la simple raison*, système aussi clair qu'ingénieux, est manifesté dans ces quelques lignes : « Dégagez l'*Inconnue*, lui crie Joubert ; « on ne la voit jamais ! » En vain Fichte et Schelling ont étendu et développé, essayé d'éclaircir la doctrine de Kant ; en vain on la prêche, sous le nom de *Christianisme national*, dans quelques églises de Kœnigsberg ; nous défions disciples, prédicateurs, philosophes, M. Cousin en tête, de la comprendre telle que le maître l'a léguée à ses admirateurs. On voit assez pourtant que le professeur de Kœnigsberg est le précurseur naturel du professeur de Tubinge ; le premier montre la voie que le second parcourt si brillamment.

Vinrent ensuite de Wette, Krüg, Georges, Usteri, Schelling, Baüer, Gabler, Vater, Weyscheider, Schleiermacher, Kaiser, etc., etc., etc., qui soumirent au mythe l'histoire profane et l'histoire sacrée, d'après l'éclatant oracle de Heyne : *A mythis omnis priscorum hominum tùm historia tùm philosophia procedit*. Puis on distingua le mythe historique, le mythe philosophique et le mythe poétique, le dernier pouvant renfermer les deux premiers ; Strauss avoue ingénument qu'entre ces différentes espèces de mythes la distinction est difficile. Ne vous semble-t-il pas, mon noble ami, vous qui savez tant de choses, ne vous semble-t-il pas lire une page du livre d'Érasme : *De Encomio moriæ?* Hélas ! c'est triste pourtant, et M. Quinet a raison : « Le Christ « a souffert, sur le Calvaire de la théologie allemande, « une passion plus dure que celle du Golgotha ! »

L'auteur de la *Vie de Jésus* pousse un cri de joie :

l'idée du mythe est conquise ! Mais elle n'a pas été saisie avec netteté, ni embrassée dans une étendue suffisante; à lui donc de la saisir et de l'étendre; il ne veut ni se mettre, par une division grossière et mécanique, sur le terrain des auteurs d'explications naturelles, ni, en méconnaissant la vérité historique là où elle se montre, faire disparaître l'histoire par un excès de critique. Le mythe, *saisi avec netteté*, aura désormais raison de tout; nous le posséderons dans une *étendue suffisante*, et le docteur *prouve* longuement la possibilité des mythes dans le Nouveau Testament par une foule de raisons extrinsèques d'abord, puis de raisons intrinsèques. Passons. Une rapide analyse de quelques chapitres du livre nous donnera plus tard une idée de la solidité de ses preuves. Il établit à son tour plusieurs sortes de mythes : l'*évangélique*, le *pur* et *celui qui tient à l'histoire;* et nous arrivons ainsi aux dernières pages de l'*Introduction*, aux bases sur lesquelles Strauss a fondé son monument, aux conclusions de son système formulées déjà dans la préface de la première édition : « Il faut abandonner l'ancien terrain, et le nouveau « doit être celui de la mythologie. Ce n'est pas dans « ce livre que pour la première fois l'idée d'un mythe « aborde l'histoire des Évangiles; depuis longtemps on « l'a appliquée à des parties isolées, et maintenant il « ne faut plus que l'étendre à l'ensemble de cette his- « toire... Il faut rechercher si et jusqu'à quel point « nous sommes, dans les Évangiles, sur un terrain his- « torique; c'est là la marche naturelle des choses; et, « de ce côté, l'apparition d'un ouvrage comme celui-ci « est non-seulement justifiée, mais nécessaire. » Oui, elle est nécessaire; la Providence a voulu que l'on sût

enfin dans quel gouffre ténébreux le Protestantisme conduisait, sans doute à son insu, l'humanité trompée!

Mais comment s'assurer de l'existence du mythe dans un cas particulier? « Toutes les fois qu'un récit nous « rapporte un phénomène ou un événement, en expri- « mant d'une manière formelle ou en donnant à enten- « dre que le phénomène ou événement a été produit « immédiatement par Dieu même (voix célestes, appa- « ritions divines, etc.) ou par des individus humains « qui tiennent de lui un pouvoir surnaturel (miracles, « prophéties), nous ne pouvons y reconnaître une rela- « tion historique. »

La phrase est un peu lourde, et nous ne pouvons nous en prendre qu'au traducteur, membre de l'Institut; mais ce n'est point la question : permettez-moi de céder un moment la parole (vous n'y perdrez rien) à un homme qui, depuis longtemps, met au service de la vérité une science profonde, une plume presque sacerdotale. « Voilà, s'écrie M. Roselly de Lorgues, voilà un axiome irréfragable. Il reste établi que Dieu ne pourra obtenir par aucun moyen un acte inaccoutumé de sa puissance. Conséquemment, la sagesse, le nombre, la sainteté des témoins qui se font égorger ne serviraient de rien. Les témoignages des nations ne changeraient pas ces principes. Dès lors le Pentateuque, les annales du peuple de Dieu, les écrits de ses prophètes, sa gloire et sa captivité, la venue du Messie, sa prédication, son supplice, faits de la plus éclatante authenticité, ne peuvent offrir la moindre garantie; car, en vertu du principe admis antérieurement, ils ne sauraient être historiques. Cela posé comme infaillible, on ne s'étonnera point des paroles suivantes. « Si donc on nous dit d'un

« grand homme que, dès son enfance, il a eu et exprimé « le sentiment intime de la grandeur qui a été l'apanage de son âge viril : si l'on raconte de ses partisans « qu'à la première vue ils ont reconnu qui il était... il « nous faut encore ici plus faire que douter de la réalité « de l'histoire qu'on nous raconte. Car, dit-il, c'est le « cas de tenir compte de toutes les lois psychologiques « qui ne permettent pas de croire qu'un homme ait « senti, pensé, agi autrement que ne font les hommes, « ou autrement qu'il ne fait lui-même d'ordinaire. » Ainsi il y a des lois précises, invariables, qui renferment chaque homme dans une égale limite où est resserré son semblable, et ne permettent pas aux autres d'agir autrement qu'il ne le fait *lui-même d'ordinaire*. Avec cette étroitesse de principes on détruit la poésie, l'histoire. L'ascendant d'un homme sur une armée, d'un orateur sur le forum, de Pierre l'Ermite sur l'Europe chrétienne, de François-Xavier sur les nations idolâtres, devient fabuleux. Tout acte de haute domination morale, toute résolution d'héroïsme et d'impétueux enthousiasme doit paraître mythique. Il n'est pas jusqu'à la puissance d'un dompteur d'animaux, exercée chaque soir dans les théâtres des capitales, qui ne demeure chose impossible. En force du même principe, il est très-juste que le docteur Strauss, refusant à Dieu la faculté d'un miracle, nie la réalité du discours de Jésus après la Cène, rapporté par saint Jean, puisque lui, Strauss, répétiteur au séminaire évangélique de Tubinge, n'aurait pas la mémoire assez forte pour retenir une si longue instruction. . . . .

« Par suite de ce principe invariable, il ne croit pas non plus que les apôtres aient tout quitté pour suivre

Jésus, parce qu'il ne serait pas naturel qu'à la parole d'un inconnu des pêcheurs eussent laissé les filets et la barque qui assuraient leur paisible existence pour courir sa fortune, d'autant que l'extérieur de cet homme ne pouvait annoncer l'opulence. En effet, en rencontrant un étranger, le docteur n'agirait pas ainsi *lui-même d'ordinaire;* donc tout ceci est faux [1]. »

Nous en avons fini avec l'*Introduction;* on voit clairement que le but du docteur Strauss est d'anéantir non tel récit évangélique, mais la possibilité même du Christianisme; il n'y a d'historique dans l'Écriture que ce qu'un homme peut opérer *lui-même d'ordinaire;* le reste est impossible, inadmissible : donc, plus d'inspiration, car l'idée de l'inspiration elle-même n'est, selon Baüer [2], qu'un mythe renfermé, comme tant d'autres, dans nos livres sacrés. L'Évangile est pire qu'un roman; c'est un livre d'imposture et de mensonge, un tissu de fraudes fabriquées bien après l'époque où sont censés avoir vécu saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean et les apôtres, qui ne sont pour rien dans la rédaction des Évangiles ou des Actes. Le mythe, le symbole, la légende seuls expliquent tout; enfin « il faut, dans l'obscurité que crée « la critique en éteignant toutes les lumières regardées « jusqu'à présent comme historiques, que l'œil apprenne « par l'habitude à discerner de nouveau les détails. » Et alors, ces lumières éteintes, nous aurons un chef-d'œuvre de clarté, de dialectique, de bonne foi, de vraie science et de philosophie; longtemps égarés par les sophismes et l'autorité des Livres saints, par la chaîne

[1] Roselly de Lorgues. — *De la mort avant l'homme.*— Prolégomènes. § I.

[2] *Mythologie hébraïque,* page 23.

vermoulue des traditions, le génie douteux des Pères de l'Église et des gloires du Christianisme, par la fausse sagesse des conciles; égarés pendant dix-huit siècles par la foi catholique, nous aurons enfin un livre bien fait pour consoler nos douleurs, calmer nos angoisses, soutenir nos afflictions, pour nous expliquer ce long gémissement qui, sorti des entrailles du premier homme, se poursuit à travers les siècles, toujours plus profond et plus lamentable. A quoi bon, quand le cœur souffre, ouvrir l'Évangile? N'avons-nous pas les livres des théologiens allemands et protestants? n'avons-nous pas, pour sécher nos larmes, LA RAISON PURE? pour calmer nos désespoirs, l'ABSOLU? pour élever nos yeux vers le ciel, le GENRE et l'IDÉE? n'avons-nous pas, pour remplacer nos préjugés naïfs, et la foi des siècles, le SYSTÈME, le DOUTE des textes métaphysiques, et la NÉGATION? n'avons-nous pas enfin la *clef de la connaissance*, c'est-à-dire la *Vie de Jésus*, par le docteur David-Frédéric Strauss, pasteur évangélique, répétiteur au séminaire de Tubinge, qui, grâce au privilége accordé par le pape prussien, continue de donner ses beaux enseignements aux fils des pâtres et des laboureurs de la noble Allemagne?

TROISIÈME LETTRE.

« En ne considérant Jésus-Christ que sous le rapport purement humain, on est obligé de convenir que ce nom éclipse tout ce qui a brillé sur la terre. Quand on réfléchit bien sur la vie et la mort du Fils de Marie, on est

si épouvanté de trouver dans un homme tant de choses surnaturelles, qu'on est heureux de se rassurer en songeant que cet homme a été un Dieu. Il est plus aisé d'admettre sa Divinité que sa nature humaine. Du milieu d'un peuple esclave et ignorant, cet Inconnu entre les inconnus se lève : il ne sait rien, il n'a rien appris, il n'a rien étudié : le siècle d'Auguste n'est pas arrivé jusqu'à lui, et il appartient à ce siècle. Virgile, Horace, Ovide, ces trois génies, pères de la poésie, du bon sens et de l'esprit, n'ont pas versé un seul rayon sur la crèche de Bethléem; la bourgade indigente n'a reçu que des pâtres et trois rois qui se sont agenouillés un instant, et ont disparu pour suivre le soleil, en quittant une étoile. Alors le monde était ivre de plaisirs et de fêtes; il avait des temples où l'on adorait des dieux charmants qui vous conseillaient la sagesse de la volupté; il avait des maîtres qui se faisaient un tapis de leurs esclaves; des publicains qui adoraient l'Idole de l'or; des philosophes qui trouvaient la douleur dans le pli des roses; des sages qui tuaient sans remords l'ennemi de leur maison; des épicuriens qui cueillaient le plaisir comme une fleur et qui disaient que vivre, c'est jouir. L'enfant de Bethléem, un Hébreu, un Barbare, se présente à ce monde, et il lui dit : Souffrez, pleurez, priez, pardonnez, humiliez-vous, obéissez, jeûnez, oubliez la terre, regardez le ciel! Et les populations le suivent au désert, à la ville, au lac, sur la montagne, partout. Il prend douze pauvres pêcheurs, et il leur dit d'aller répandre sa foi dans l'univers, et il meurt d'une mort infamante. Après sa mort, un Hébreu nommé Pierre, part, un bâton à la main, et se rend à Rome; à Rome! la ville d'Auguste, la courtisane du monde! Pierre plante la croix sur le Capitole; la grande

prostituée des nations reçoit le baptême ; ses mille temples s'écroulent, ses dieux s'en vont, et dix-huit siècles après, c'est encore comme au temps de Pierre : le Capitole s'incline sous la croix ! »

De qui est cette page que nous mettons, sans hésiter, à côté de la page toujours citée du IVe livre de l'*Émile?* Page admirable que n'a point signée l'auteur, accoutumé qu'il est à en écrire d'aussi belles, et qu'il a laissé perdre dans les colonnes d'un journal de province[1]. Elle est d'un poëte bien connu de tous, et qui souvent a chanté, avec les merveilles de son imagination toute méridionale, ce qu'il y eut de grand dans le monde ; page admirable, dis-je, et que je déclare, avec orgueil et bonheur, m'avoir été adressée. Et vous allez voir comment le poëte, en suivant les simples inspirations de son cœur, a été mille fois plus vrai que le morne philosophe qui, le front penché sur les livres, à la clarté vacillante de sa lampe, ne trouve, égaré par sa raison suprême, que le prosaïsme le plus abject, que l'erreur la plus déplorable comme la plus insensée. Joubert, ce penseur charmant, aurait-il raison ? « Les poëtes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai. » Au lieu de ces magnifiques portraits du Christ, tracés de mains de maîtres par J.-J. Rousseau et Méry, nous ne voyons plus, dans l'œuvre de Strauss, qu'une figure triste, vulgaire, sans vie, sans mouvement, enveloppée des ombres de l'objectif et du subjectif, de l'idéal et du grand impératif, du noumène, du moi et du non-moi, du symbole, de l'apercep-

[1] *Sémaphore de Marseille,* 17 mars 1844.

tion et de l'intussusception, de la réceptivité, du conceptualisme et de l'humanitarisme, de l'affirmation réflexive :

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.

Qu'avez-vous fait, dirons-nous au sophiste perdu dans les épais brouillards d'outre-Rhin, qu'avez-vous fait du charme ineffable attaché à cette divine histoire, passée au bord des lacs, au fond des vallées, au haut des montagnes, dans les champs de blé, au versant des collines, sous un soleil lumineux? Vous avez suivi le Sauveur pas à pas; vous avez entendu ses touchantes paraboles tirées des scènes de la création, du lis des champs plus magnifique que la robe de Salomon, du figuier stérile, des moissons jaunissantes, du bon Pasteur, du père de famille, des torrents desséchés, de l'enfant au cœur pur, de la semence tombée sur un sol fertile; vous l'avez vu bénissant le denier de la veuve pauvre, pardonnant à la femme coupable, redressant le boiteux, rendant la vue à l'aveugle, guérissant le malade, arrachant à la mort le fils d'une mère éplorée; vous avez vu cela, et vous n'avez pas compris que Celui qui accomplissait ces choses était aussi Celui qui a fait et fécondé le monde moral; que de Lui, de Lui seul pouvaient jaillir à la fois le soleil matériel et la pensée de l'homme! et *qu'il est plus aisé*, dit le poëte, *d'admettre sa divinité que sa nature humaine!* Ne pouvant le comprendre, vous l'avez nié! Et comme, sans la venue du Messie, ce monde est inexplicable, vous avez foi en quelque chose qui ressemble au Messie, mais qui pour vous, de même que pour les Juifs, n'est pas encore arrivé; Jésus n'est plus qu'un homme religieux qui sera dépassé dans l'avenir, « quand

« bien même ce nouveau génie ne serait pas doué de « facultés plus hautes. » Car on ne peut dire que Shakespeare est plus grand poëte qu'Homère, Napoléon plus grand capitaine qu'Alexandre ou César; cependant Shakespeare, ayant à résoudre des problèmes plus compliqués, s'est placé, sous ce point de vue, plus haut qu'Homère, et Goëthe plus haut que Shakespeare. Napoléon a résolu des problèmes stratégiques qui n'étaient pas solubles du temps d'Alexandre ou de César. Nous voyons donc qu'un Christ peut surgir, plus grand, plus complet que celui de l'Église! Aussi l'attendons-nous avec impatience, s'il n'est arrivé déjà; mais, à en croire vos devanciers ou vos plagiaires, il est arrivé. Écoutez les sages :

« La raison, voilà le médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme[1]. » — « L'homme doit tout attendre de ses propres efforts; il n'y a d'autre médiateur que l'esprit humain[2]. » — « La rédemption est la tendance de l'humanité et le but de son développement[3]. » — « Nous sommes tous des messies quand nous travaillons à amener le règne de la perfection sur la terre[4]. » « — Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations... Oui, le Christ va naître... Ce Sauveur s'incarnera-t-il dans un homme ou dans plusieurs, ou dans tous spontanément? s'appellera-t-il encore le Messie, ou s'appellera-t-il *million*, comme l'exprime le poëte Mickiewicz? peu im-

[1] Cousin. — *Cours de l'histoire de la Philosophie.*
[2] Lerminier. — *Philosophie du Droit,* t. II, p. 340.
[3] *Histoire philosophique de la Zoologie générale.* — Discours préliminaire, p. 140.
[4] George Sand. — *Spiridion.*

porte!... C'est vous tous, ce sont vos amis réunis à la veillée; ce sont vos filles et vos femmes qui rêvent, la tête penchée, en travaillant et en vous écoutant, qui feront descendre le Messie sur la terre[1]. » — « A vous, femmes adultères, mes sœurs, qui pleurez et hurlez dans le bagne conjugal! beaux CHRIST d'amour, au front flétri, espérez[2]. »

Les sages ont voulu réaliser le rêve de notre premier père : Soyons nos dieux à nous-mêmes, soyons nous-mêmes des dieux! Et les CHRIST pullulèrent à la face du soleil : l'ambitieux déçu, le candidat repoussé, le rimailleur sifflé, l'avocat sans causes, le médecin sans malades, le marchand sans pratiques, le romancier sans lecteurs, l'histrion chassé, la femme sans pudeur, le professeur sans chaire, l'orateur sans tribune, le prêtre apostat, le banqueroutier frauduleux, etc., etc., etc., furent appelés à une mission, à créer une religion plus rationnelle, plus en harmonie avec le progrès, et surtout avec leur propre vie; tout homme peut, selon son bon plaisir, rester homme ou devenir dieu. Jouffroy intitule un chapitre : *Comment les dogmes finissent.* M. Bouillier déclare[3] que « toutes les religions ont le même prix, ou plutôt n'en ont aucun; » M. Cousin laisse croire qu'il a dit : « Le Catholicisme n'en a plus que pour trois cents ans dans le ventre; » M. Comte s'écrie que « la religion bientôt ne sera plus bonne que pour les chiens[4]. » Et Strauss résume à lui seul ces ineffables folies; selon ce grand docteur, le Christ doit être placé dans la chapelle

[1] George Sand. — Préface pour *le Chantier*, poésies de Charles Poncy.
[2] *Arche de la Nouvelle Alliance*, p. 100.
[3] *Théorie de Kant*, p. 156.
[4] M. Comte. — *Cours d'Astronomie*, p. 92.

d'Alexandre Sévère, à côté d'Orphée et d'Homère; il se trouve non-seulement sur la ligne de Moïse, mais sur celle de Mahomet, et il ne doit pas même dédaigner la compagnie d'Alexandre, de César, de Raphaël et de Mozart; car un jour il sera dépassé par un génie plus complet et plus approprié aux exigences du progrès, avec lequel il aura plus d'affinité.

Mais il est temps d'en venir au livre même, et ici se présente une difficulté : quels passages choisirai-je? les plus absurdes? Mais il y a dans l'absurdité peu de degrés de comparaison; je ne puis d'ailleurs ni ne veux, ne vous faisant grâce d'un mensonge ou d'une ineptie, joindre à un texte si lourd un lourd bagage de réfutateur et de controversiste. Je commence par le commencement, et je suivrai un moment, sans ordre, le pasteur évangélique dans quelques-unes de ses divagations.

Une note nous prévient que l'auteur dira pour abréger : Matthieu, Marc, Luc, Jean (jamais *saint* Matthieu, etc.), mais sans décider si leurs livres proviennent d'eux ou d'inconnus qui leur sont postérieurs. « En ce point, dit M. Roselly de Lorgues, le docteur ne peut prétendre au mérite de la nouveauté. Voltaire plaçait sous le règne des Antonins la composition du Nouveau Testament. Strauss est resté au-dessous de son modèle; il n'ose escamoter que trente ans; on voit que sa main n'est pas faite à la filouterie sophistique. C'est un faussaire piètre et lourd; nous attendions mieux que cela de son audace. On reconnaît bien qu'il n'a jamais *travaillé* dans les grandes foules de dupes, et ne s'est exercé qu'entre les murs scholastiques du séminaire. »

Continuons. L'ange Gabriel vient annoncer à un pieux couple sacerdotal, vieilli sans enfants, qu'il lui naîtra un Fils destiné à préparer les voies du Seigneur; or, non-seulement l'apparition de l'Ange choque les *lumières nouvelles* (ce qui est un grand malheur assurément), mais les déterminations précises de la doctrine des anges ne se trouvent pour la première fois que dans le livre de Daniel, composé du temps des Machabées. Quand cela serait, Daniel n'est sans doute pas postérieur aux évangélistes; la doctrine des anges était donc établie de leur temps, et ils ont pu la connaître; puis Daniel, conduit à Babylone l'an du monde 3398, vivait cinq cents ans avant l'époque où furent écrits les livres des Machabées, sous Jean Hircan. Il y a longtemps que Porphyre, invinciblement réfuté par Eusèbe, Apollinaire et Méthodius, ne pouvant lutter contre les éclatantes prophéties de Daniel, prit le parti de les réduire au rang des histoires, et de faire écrire à sa place un imposteur venu cinq siècles plus tard. Nous croyons d'ailleurs, nous, que la doctrine des anges avait été fixée dans la *Genèse*, l'*Exode*, les *Nombres*, les *Juges*, les *Rois*, dans tous les livres saints qui ont précédé celui de Daniel; que les anges (MESSAGERS) avaient été reçus à ce titre par les hommes de l'Ancien Testament. Selon notre docteur, les Juifs témoignent eux-mêmes qu'ils ont apporté de Babylone les noms des anges, et l'on trouve invraisemblable que ces noms soient hébraïques; mais, eussent-ils été chaldéens, ils pouvaient être connus des Juifs, même avant la captivité; puis, *Gabriel* dérive de *gabar*, *force*, et de *El*, *Dieu*. *Raphaël*, si souvent nommé dans Tobie, vient de l'hébreu *raph*, *guérison*, et d'*El*, *Dieu*, *guérison de Dieu*. Pourquoi ces noms, tirés de

racines hébraïques, ne seraient-ils que chaldéens? Et pourquoi les Hébreux ne les auraient-ils pas connus? Strauss triomphe aisément de ces observations. « Nous « sommes ici sur un terrain purement mythico-poéti- « que... La légende chrétienne fut conduite à glorifier « de la sorte la naissance de Jean-Baptiste, et à l'unir à « celle de Jésus. »

L'auteur de la *Vie de Jésus* devait naturellement rappeler cette vieille objection de la non-concordance des généalogies, objection mille fois réfutée, et ici renouvelée longuement. En vain a-t-on répondu que les deux évangélistes font descendre le Sauveur d'une race royale, d'une manière différente, mais non opposée; que saint Matthieu a dû omettre Ochosias, Joas, Amasias et Joachim, Dieu ayant maudit le mariage de Joram avec Athalie, et promis de venger les forfaits de cette famille jusqu'à la quatrième génération; en vain a-t-on répondu que si la descendance de Joseph est seule marquée, c'est que Joseph et Marie étaient bien connus pour être de même race. La loi, qui ordonnait au frère cadet d'épouser la veuve du frère aîné mort sans enfants, exigeait deux généalogies, l'une naturelle, l'autre légale. Qu'importe que saint Matthieu parte d'Abraham, que saint Luc monte jusqu'à Dieu même? Il s'agissait seulement de prouver que Jésus-Christ était de race davidique. Saint Augustin a fort bien fait observer[1] que la généalogie de Jésus devait, en raison de la prérogative du sexe masculin, être rattachée à Joseph, époux de Marie, du moins légalement et spirituellement. Cela n'empêche point le docteur de

[1] *Contrà Faustum Manichæum*, lib. 23.

trancher la question et d'intituler un chapitre : *Les généalogies ne sont point historiques;* d'appeler à son secours les Ébionites, les Gnostiques, les hérésiarques Cérinthe et Carpocrate, pour aboutir à cette logique conclusion : un Galiléen, dont la généalogie était inconnue, s'acquit le renom de Messie; dès lors la légende de sa descendance davidique se développa sous diverses formes, et cette légende servit ensuite à rédiger les généalogies. Mais pourquoi et comment le *Galiléen* s'acquit-il ce renom de Messie? Toujours par la légende. Donc la légende fait croire au caractère messianique, et c'est le caractère messianique qui engendre la légende! Cela est puissamment raisonné.

Quant à la naissance de Jésus, le savant répétiteur veut bien nous apprendre ce dont nous nous serions douté sans lui, qu'elle serait la plus extraordinaire déviation de la loi naturelle; il en appelle aux médecins et à Plutarque, il nous redit l'*impossible* de Cérinthe : *Cerinthus Jesum subjecit non ex Virgine natum, impossibile enim hoc ei visum est* [1]. Si l'on parle de puissance divine, il nous répond que cette toute-puissance, ne faisant qu'un avec la sagesse, n'agit jamais sans motifs suffisants; qu'il faudrait donc pouvoir montrer ici un motif semblable; or, cette suspension de la loi naturelle n'obtint pas un résultat digne de Dieu. Il faut être bien abandonné, non-seulement de la foi, mais du simple bon sens, pour ne pas comprendre que Dieu, faisant naître son Fils d'une Vierge, obtenait un résultat digne de lui; que l'hypostase divine, qu'une nature théandrique (pour employer les mots de l'école) ne pouvaient être

[1] *Irenæus*, adv. hær. I. 26.

conçues dans le péché comme les enfants d'Adam et d'Ève! Strauss ajoute gravement, sans rire, que les espèces inférieures du règne animal pouvant seules avoir une reproduction isolée, c'est ravaler Jésus jusqu'à ces espèces inférieures que de lui attribuer une pareille conception. Je ne me rappelle pas avoir vu dans les livres des philosophes, qui en contiennent tant, une aussi bouffonne ineptie. La nature s'opposant à la naissance de Jésus telle que la racontent les rédacteurs des Évangiles; Plutarque, Cérinthe et les médecins ayant déclaré qu'une naissance ne peut avoir lieu ainsi; Dieu n'ayant pas la puissance de déroger aux lois de la nature, ou du moins sa sagesse ne trouvant point là un résultat digne d'elle; tout cela étant acquis à la saine logique, il faut bien recourir encore au mythe, « par lequel on évite toutes les difficultés de ces « explications. » — « Chastes mystères du Christianisme, « s'écrie Bossuet, qu'il faut être pur pour vous en« tendre[1] ! »

Il est bien convenu que Strauss n'omettra pas une seule des plus niaises objections des encyclopédistes : Jésus-Christ a eu des frères et des sœurs, c'est bien prouvé par saint Matthieu : ἀδελφοί, ἀδελφαὶ Ἰησοῦ; absurdité renouvelée des Dinœrites, des Anticomorianites, de l'Arien Eunomius, si rudement combattu par saint Basile et saint Grégoire de Nysse. D'après Strauss, « nous « n'avons aucun motif de nier que la Mère de Jésus « ait donné à son mari plusieurs autres enfants plus « jeunes, et peut-être plus âgés. » Nous n'apprendrons point au savant Exégète qu'en grec, en latin, en hébreu,

[1] *Élévations sur les Mystères*, XII[e] semaine. III[e] élévation.

dans toutes les langues connues, le mot *frère* signifie aussi parent, cousin, consanguin; ouvrez le *Thesaurus linguæ græcæ* de Robertson (Cambridge, 1676); ouvrez le *Dictionnaire grec-français* de Planche (Paris, 1809); ouvrez tous les lexicon possibles : les exemples abondent dans l'histoire sacrée et profane; on appelait *frères* tous les collatéraux, oncles, neveux, cousins germains. Denys d'Halicarnasse fait donner par Tullus Hostilius le nom de *frères* aux Horaces et aux Curiaces, parce qu'ils étaient enfants de deux sœurs; Cicéron dit, dans ses *Philippiques*, qu'Antonia était femme et sœur de Marc-Antoine, parce qu'elle était fille de C. Antonius. Hermione, dans l'*Héroïde* qu'Ovide lui fait adresser à Oreste, nomme Oreste son *frère*, parce qu'elle était sa cousine germaine :

Quid? Quod avus nobis idem Pelopeïus Atreus?
Et si non esses vir mihi, FRATER eras.

Les commentateurs Nicol. Hensius et Corn. Schrevelius ont attaché à ce mot la note suivante :

FRATER : *Id est, patruelis; nàm in hoc significato sæpè ponitur et frater et soror.*

Mais Strauss sait tout cela aussi bien que le dernier élève de quatrième; il sait le grec et le latin; il sait parfaitement de qui étaient fils les prétendus frères de Jésus-Christ, et sa longue dissertation n'a pu le tromper lui-même; avouons qu'il fait un étrange usage de son érudition, de l'herméneutique, de la philologie sacrée.

Passons les mages et les bergers, l'étoile et le massacre des innocents, la fuite en Égypte et la présentation au temple; passons Jésus, à l'âge de douze ans,

enseignant les docteurs, son baptême et sa tentation, la vocation de ses premiers disciples, la pêche miraculeuse, la multiplication des pains, etc... Tout cela, comme le reste, est du domaine du mythe. Le docteur est fatigant avec son mythe; si du moins il nous disait quelque chose de nouveau, mais il se borne à ramasser les objections semées dans les écrits putrides du dix-huitième siècle; il est si aisé pourtant d'être neuf dans le faux! La vérité étant circonscrite n'offre pas la même carrière à l'imagination, le même stimulant à la curiosité des lecteurs; le faux est sans bornes, sans mesure et prodigieusement élastique. Il faut être bien maladroit, avoir la tête bien vide, l'imagination bien stérile pour être ennuyeux avec le faux, pour ne nous donner que du vieux et du réchauffé. La prétendue hardiesse de Strauss ne recule devant aucun mensonge : il était trop facile avec cela d'être au moins lisible. Comme sa figure est morne! comme ses tristes travaux ont desséché son âme! comme son portrait, dessiné par Schmidt et gravé par Carl Mayer, nous le représente bien!

« En 1837, on dessinait à Stuttgart la figure d'un jeune homme élégamment vêtu. Derrière le dos du siége où il s'était laissé tomber, son bras pendait sans énergie. Sa tête était penchée sur sa poitrine, sa bouche était close, et ses yeux qui soulevaient péniblement leurs paupières, laissaient aller en avant de longs regards qui ne voyaient pas, ou qui n'entrevoyaient que des fantômes pareils à ceux dont l'imagination malade peuple les lieux où gisent les cadavres. Tous les traits de cette pâle figure avaient perdu le caractère vital : ils avaient je ne sais quelle empreinte de doute et de tranquille désespoir; on voyait que l'âme, garrottée dans des liens invi-

sibles, habitait des régions froides et ténébreuses.

« Quand Schmidt eut posé ses crayons, le jeune homme qu'il dessinait se reconnut, et écrivit au bas du portrait : Docteur D. F. Strauss.

« Aussi bien, en quittant l'Université tudesque, Strauss emporta dans son laboratoire l'Évangile de Jésus, se pencha sur ce beau corps, le déchiqueta froidement, le mit en lambeaux; et, quand il eut fini, semblable au soldat romain qui n'avait pas vu Jéhovah dans les ruines du temple, il dit : « Chimère ! Il n'y a rien de divin dans « l'Évangile ! »

« Et je le conçois, il fut triste jusqu'à la mort, car la certitude évangélique ôtée, il n'y a plus au monde de vérité solide, plus d'histoire, plus de réalité. La morale s'abîme dans les instincts panthéistiques, la justice dans le bon vouloir, et toute vertu dans l'égoïsme : la société est impossible.

« Strauss, à cette vue, jeta son œuvre sur la table, après avoir écrit à la première page ce que Dante lut sur la porte de l'Enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate;

Et il s'enveloppa dans son manteau.

« Qu'est-ce à dire ? Strauss aurait-il inventé une machine assez puissante pour faire d'un coup sauter l'immense édifice chrétien ? Non, l'écolier de Tubingue, après avoir compté les coups de poignards portés au Christ par ses ennemis de tous les temps, n'a pas même pris la peine de soulever la robe sacrée pour voir si le Roi était blessé, et l'écolier de Tubingue s'est écrié : « Le Roi est mort ! » Voilà tout ce qu'a fait Strauss. Seulement, fils de la rêveuse Allemagne, de Kant, de

Fichte, de Jacobi, de Schelling, de Hégel, de Heyne, de Wolf, de Niebuhr, il fallait bien qu'il systématisât son idée; et, à la place de l'Évangile, il a écrit : *Légende*[1]. »

Avant de poser nos conclusions que nous renvoyons à la lettre suivante, nous aimons à constater que le livre de la *Vie de Jésus* a eu peu de retentissement en France; la France, toute catholique jusqu'au fond des entrailles, prête une faible attention à cette œuvre qui cherche à saper les fondements du Christianisme : un seul de nos *philosophes*, qui rappelle par ses erreurs et par son style nébuleux les rêveries du Panthéisme tudesque, semble se placer au nombre des admirateurs de ce néant, des défenseurs du mythe, des amis de ce grand scandale; nous disons qu'il *semble* se placer parmi eux; car, soit faute de courage, soit que sa phrase, qui a si bien pris les allures de cette obscure métaphysique allemande, se plaise naturellement dans une mystérieuse obscurité, toujours est-il que sa pensée se couvre d'un voile qu'il est parfois difficile de soulever. M. Quinet ne verrait pas un très-grand malheur dans le succès des hypothèses de Strauss : « On s'épouvante, dit-il, à la nouvelle qu'un « nouveau critique, un de Wette, un Schleïermacher, un « Strauss, vient d'enlever une nouvelle syllabe à l'Évan- « gile! Et que serait-ce donc si tous les livres disparais- « saient de la terre? Faudrait-il croire que l'esprit de « Dieu s'est évanoui?..... Le visage pâle et consterné, « vous vous inquiétez sans relâche de saint Marc et de « saint Luc; vous veillez, et vous craignez qu'en vous « les enlevant, à votre insu, on ne vous enlève, comme

[1] Cl. Rossignol.—*Lettres sur Jésus-Christ*. Tome II. XVI.— Authenticité de l'Évangile.

« à un érudit, l'histoire de Dieu. Rassurez-vous. Qu'avez-
« vous à craindre? Tout peuple chrétien doit être un
« évangéliste immortel[1]. »

Rassurez-vous, dirons-nous aussi à M. Quinet : ceux que vous citez n'ont *pas enlevé une syllabe à l'Évangile,* et les livres ne disparaîtront pas ; votre hypothèse est inadmissible ; Dieu saura nous conserver jusqu'au dernier jour les trésors de sa parole, *qui ne passera pas,* et nous aurons jusqu'à la fin des siècles quatre *évangélistes immortels,* dans les écrits desquels se formera tout peuple chrétien ; où les Catholiques de tous les temps iront chercher, comme à une source inépuisable, les enseignements de l'autorité religieuse. M. Quinet tient absolument le langage de Strauss : « A de certains moments,
« la force morale d'un peuple se recueille dans un
« homme qui le personnifie ; en cet instant, toute la
« puissance morale du genre humain s'est rassemblée
« dans Jésus-Christ. L'esprit rempli de pensées divines,
« comment ne se serait-il pas senti et proclamé le Fils
« de Dieu ? »

« On voit, s'écrie M. Eugène Forcade, quel est le
« Christianisme de M. Quinet ; singulier Christianisme
« qui se passe de l'Église, de la vérité des livres saints
« et de la Divinité de Jésus-Christ[2] ! »

Mais, mon cher général, vous n'êtes pas plus pressé que moi d'en finir, pour n'y revenir jamais, avec Strauss et son livre, avec ces Allemands qui, au dire de madame de Staël, n'ont vraiment rien à faire, quand ils ne s'occupent pas de l'Univers. Encore une lettre cependant, et

[1] III[e] leçon.
[2] *Revue nouvelle,* tome IV.

je tâcherai, selon le mot si juste de Pascal, d'avoir assez de temps pour la faire courte.

QUATRIÈME LETTRE.

En continuant d'arpenter à longues enjambées, comme un terrain vaste et infertile, les immenses déserts de cette stérile philosophie, nous rencontrons bien des choses, peu dignes sans doute d'une attention sérieuse, mais dont l'absurdité, la fausse hardiesse, devraient peut-être attirer un rapide regard. Ainsi, par exemple, Strauss paraît ne pas comprendre cette expression du Sauveur : « Personne ne peut voir le royaume de Dieu, *s'il ne naît de nouveau.* » Il fait une grande dissertation sur ces mots de *naissance nouvelle;* cependant ils étaient connus et souvent répétés par la philosophie orientale dont, chez les Juifs, les pharisiens suivaient en partie les doctrines mystérieuses; de même que chez les Brahmes, ils se servaient de cette forme de langage pour expliquer mystiquement l'action de devenir prosélyte; le reproche qu'adresse Jésus à Nicodème : « Quoi ! vous êtes docteur en Israël, et vous ignorez ces choses ! » est ainsi parfaitement expliqué. Strauss s'étonne de ces formules : « Car il a été écrit..... Cela fut fait pour accomplir..... Et ainsi s'accomplit..... etc..... » Ces citations de l'Ancien Testament suffiraient, selon lui et selon Michaëlis, pour faire rejeter l'authenticité de la rédaction évangélique telle que nous l'admettons. Mais ces formules étaient usitées dans les langues asiatiques; les rabbins, les auteurs arabes et syriaques, même encore ceux de

nos jours, les emploient fréquemment; des passages du Coran, cités par eux, sont souvent précédés ou suivis de ces mots. Mais j'ai hâte de terminer l'ingrat et fastidieux travail auquel vous m'avez si cruellement condamné; nous nous arrêterons un instant sur la mort de Jésus-Christ.

De longues pages du docteur Strauss nous prouvent que l'un des deux voleurs crucifiés avec le Fils de l'Homme n'a pu obtenir de lui la rémission de ses crimes et une place dans le paradis. Les rédacteurs des Évangiles, venus longtemps après ceux que nous croyons être les évangélistes, ont fait une légende d'une tradition que ne pouvaient connaître saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; il fallait, en effet, pour que le bon larron crût à son salut, il fallait tout le système d'un Messie mourant, le système que les apôtres ne connurent qu'après la résurrection. Le docteur méconnaît la grâce, refuse à Dieu le droit et le pouvoir d'ouvrir les yeux à un homme qui va mourir; du reste, nous avons vu qu'il faisait remonter plus loin la légende. Ceci ne mérite aucune réfutation, et je ne l'ai cité que pour donner une idée de la logique du savant répétiteur.

Il est naturel qu'il nie les prodiges qui éclatèrent à la mort de Jésus; il ne croit pas à Phlégon, qui observa dans la 202e olympiade (l'an 33 de notre ère) la plus grande éclipse de soleil qu'on n'ait jamais vue, tandis que l'astronomie démontre qu'il ne put y avoir d'éclipse cette année-là. Voltaire en dit autant : « Hodyson, Whiston, Gale, Maurice et le fameux Halley ont démontré qu'il n'y avait point eu d'éclipse de soleil cette année. » Et c'est justement cet aveu que nous deman-

dons. Strauss ne croit pas non plus à la rupture du rocher, rupture qui déconcerte encore de nos jours la géologie; il se contente de dire qu'un pareil phénomène a souvent été employé comme ornement poétique ou mythique de la mort des hommes illustres, et il nous renvoie aux *Géorgiques*[1]. Quant au fait de la fracture *à contre-veines*, qui frappe d'étonnement les géologues et les voyageurs (Maundrell, Flemming, Shaw, etc.), il n'en dit pas un mot.

Puis viennent le dernier cri de Jésus et le coup de lance; il appelle à son aide les médecins, disserte sur *le sang et l'eau* qui découlèrent du corps, et sur ce qu'il échappa au brisement des os, toutes choses qui démontrent que les Évangiles furent rédigés fort tard. « Quand « le récit attribué à Jean, nous dit-il, ne serait pas une « fiction d'un bout à l'autre, cependant la particularité « sur laquelle le narrateur insiste avec le plus d'intérêt « repose sur une illusion. »

Un homme, qui porte la double auréole du génie et du sacerdoce, a répondu aux futiles objections contre la mort du Sauveur; il les a rassemblées dans le cinquième de ses discours sur les *rapports entre la science et la religion révélée*, discours prononcés à Rome, et qui sont douze chefs-d'œuvre de savoir et de logique; écoutons l'illustre évêque, ce docteur Wiseman si terrible aux Rationalistes, aux Panthéistes, aux Éclectiques, aux amateurs du mythe :

...... « La méthode la plus directe que l'on ait employée dans les premiers siècles et de nos jours a été d'essayer d'élever des doutes sur la mort de notre Sauveur.

[1] Livre I, vers 466 et suiv.

D'après la sollicitude avec laquelle saint Jean semble insister sur les derniers événements de la vie de Jésus-Christ et les assurances réitérées par lesquelles il déclare avoir été témoin lui-même qu'on lui a percé le côté, il paraît évident que déjà de son temps cet événement important et solennel avait été mis en doute. Je ne m'arrêterai pas même un moment sur les blasphèmes grossiers et révoltants de quelques écrivains du dernier siècle, dont l'impiété et l'absence de tous sentiments ont été jusqu'à ce point d'accuser notre Rédempteur d'avoir feint de mourir sur la croix. Mais les incrédules modernes, qui ne veulent pas s'aventurer à nier la vertu et la sainteté du Christ, tandis qu'ils réduisent ses miracles à des événements purement naturels, ont choisi une manière plus adroite d'expliquer la résurrection, en imaginant que, d'après leurs principes physiologiques, il ne pouvait pas être mort sur la croix, mais doit en avoir été descendu étant dans un état d'asphyxie. Paulus, Dam et d'autres adoptent cette opinion et la soutiennent par beaucoup de raisonnements spécieux. Il est certain, disent-ils, que suivant le témoignage de Josèphe et d'autres anciens auteurs, des personnes crucifiées vivaient sur la croix pendant trois ou même neuf jours; et ainsi nous voyons que les deux qui furent crucifiés en même temps que notre Sauveur n'étaient pas encore morts le soir, et que Pilate ne voulait pas croire qu'il eût expiré si tôt, sans le témoignage du centurion. Mais, d'un autre côté, rien n'est plus probable que la fatigue, l'angoisse mentale et la perte de sang auront produit l'épuisement, la syncope ou l'évanouissement; et dans cet état notre divin Maître est mis à la disposition de ses fidèles amis, qui pansent ses

plaies avec des aromates et le laissent reposer tranquillement dans une chambre sépulcrale bien retirée. Là, il se réveille bientôt de son évanouissement et va trouver ses amis... Le coup de lance qui a percé le côté de notre Sauveur est complétement nié, en disant que le verbe employé dans le texte grec, *nuttein*, signifie plutôt piquer ou blesser superficiellement que percer le corps. Ainsi, d'après eux, rien de ce qui arrive dans l'histoire de la Passion n'explique la mort.

. . . .

. . . .

« Les deux Gruner, père et fils, dont le dernier écrivit d'abord sous la direction et par le conseil de son père... ont montré que les tourments du crucifiement en eux-mêmes étaient épouvantables, non-seulement par l'action des blessures extérieures et la posture pénible du corps, ou même par la gangrène qui doit être le résultat de l'exposition au soleil et à la chaleur, mais aussi par les effets de cette position sur la circulation et les autres fonctions de la vie. La pression sur l'artère principale ou l'aorte doit, suivant Richter, avoir empêché le libre cours du sang, et, en le mettant hors d'état de recevoir tout ce qui était fourni par le ventricule gauche du cœur, doit avoir empêché le sang de faire son retour aux poumons. Par ces circonstances, une congestion et un effort doivent s'être produits dans le ventricule droit, « plus intolérable qu'aucune douleur et « que la mort même. « Puis il ajoute : « Les veines et « les artères pulmonaires, et les autres autour du cœur « et de la poitrine, par l'abondance du sang qui affluait « et s'y accumulait, doivent avoir ajouté de terribles « souffrances corporelles à l'angoisse de l'esprit pro-

« duite par l'accablant fardeau de nos péchés. » Mais cette souffrance générale produit une impression relative sur différents individus ; et, comme l'observe très-bien Charles Gruner, son effet sur deux voleurs robustes et endurcis, sortis tout fraîchement de prison, doit naturellement avoir été différent que sur notre Sauveur, dont la forme et le tempérament était d'un caractère tout opposé, qui avait passé la nuit précédente dans les tortures et les fatigues, sans aucun repos; qui avait lutté avec une agonie mortelle jusqu'à ce qu'un des plus rares phénomènes se manifestât, une sueur de sang; qui doit avoir senti au plus haut degré d'intensité toute l'aggravation mentale de son supplice, sa honte et son ignominie, et la détresse de sa sainte Mère et d'un petit nombre d'amis fidèles. Et à ces réflexions, il pourrait en ajouter d'autres, telles que notre Sauveur était évidemment plus affaibli que d'autres personnes dans des circonstances semblables, puisqu'il n'était pas assez fort pour porter sa croix, comme étaient toujours en état de le faire les criminels que l'on conduisait au supplice.....

« ..... Le jeune Gruner entre avec détail dans toutes les plus petites circonstances de la Passion ; il les examine comme objet de médecine légale, et s'occupe particulièrement de la blessure occasionnée par le coup de lance du soldat. Il fait voir qu'il est probable que la blessure était du côté gauche et dirigée de bas en haut transversalement ; il démontre qu'un pareil coup porté par le bras robuste d'un soldat romain, avec une courte lance, car la croix n'était pas beaucoup élevée de terre, doit en toute hypothèse avoir occasionné une blessure mortelle. Il suppose que jusqu'à ce moment notre Sau-

veur avait encore conservé un souffle de vie, parce qu'autrement le sang n'aurait pas coulé, et parce que le grand cri qu'il proféra est le symptôme d'une syncope provenant d'une trop grande congestion de sang dans le cœur. Mais, après l'épanchement de sang et d'eau qu'il suppose venir de la cavité de la poitrine, cette blessure doit, selon lui, avoir été fatale. Son père, Christian Gruner, suit les mêmes traces, et répond sur tous les points aux objections d'un adversaire anonyme. Il fait voir que les mots dont se sert saint Jean pour exprimer la blessure occasionnée par le coup de lance, sont souvent employés pour indiquer une blessure mortelle ; il prouve que, même en supposant que la mort du Christ n'ait été d'abord qu'apparente, l'atteinte d'une blessure même légère aurait été fatale, parce que, dans la syncope et l'évanouissement, toute saignée serait considérée comme devant avoir ce résultat ; et qu'enfin, loin que les épices et les aromates employés à l'embaumement dans la chambre close de la tombe soient appropriés à l'état d'une personne évanouie, ce serait le plus sûr moyen de rendre réelle la mort apparente, car ils produiraient l'asphyxie. A ceci nous pouvons ajouter l'observation d'Eschenbach, qu'il n'y a point d'exemple bien authentique qu'une syncope ait duré plus d'un jour, tandis qu'ici elle doit en avoir duré trois ; et aussi que même cette période n'aurait pas été suffisante pour rendre la force et la santé à un corps qui aurait souffert les déchirantes tortures d'un crucifiement et l'influence affaiblissante d'une syncope par perte de sang.

« Je ne puis omettre à cette occasion un cas qui peut confirmer quelques-unes des précédentes observations,

d'autant que l'écrit dont je vais parler n'ayant jamais été traduit dans aucune des langues de l'Europe, il n'est pas probable qu'il tombe sous la main de plusieurs lecteurs qui mettent de l'intérêt à ces sortes de recherches. J'ai en vue une notice sur un mamelouck, ou serviteur turc, crucifié, d'après un manuscrit arabe intitulé : *La prairie des fleurs, ou la suave odeur.* L'auteur, après avoir cité ses autorités, comme c'est l'usage dans les histoires arabes, continue ainsi : « On dit qu'il « avait tué son maître pour une raison ou l'autre, et « il fut crucifié sur les bords de la rivière Barada, « sous le château de Damas, avec la face tournée vers « l'orient. Ses mains, ses bras et ses pieds étaient « cloués, et il resta ainsi depuis midi du vendredi jus- « qu'à pareille heure du dimanche, et il mourut. Il était « remarquable pour sa force et sa bravoure. Il avait « combattu, ainsi que son maître, dans la guerre sacrée « d'Ascalon, où il tua un grand nombre de Francs; et « lorsqu'il était encore très-jeune il avait tué un lion. « Plusieurs choses extraordinaires sont arrivées lors- « qu'on le cloua, comme de s'être livré sans résistance « pour être exécuté; et, sans se plaindre, il étendit ses « mains qui furent clouées, et ensuite ses pieds; lui, « pendant ce temps-là, regardait et ne laissa échapper « aucun gémissement, ni ne changea de visage ou remua « les membres..... » Ainsi nous voyons un homme dans la force de l'âge, remarquable par sa vigueur et sa force, endurci aux fatigues de la guerre, et même si fort, qu'on nous dit, dans une autre partie de la narration, qu'il remua les pieds, quoique cloués, et qu'il ébranla les clous au point que, s'ils n'avaient pas été bien enfoncés dans le bois, il aurait pu les arracher; et cepen-

dant il ne put pas endurer les souffrances plus de quarante-huit heures. Mais la plus intéressante circonstance dans cette notice, et la confirmation du récit de l'Écriture, que j'avais principalement en vue, est le fait que je ne crois pas avoir été rapporté par aucun auteur ancien décrivant ce supplice, que le plus grand tourment enduré par cet homme était celui de la soif, précisément comme il est dit dans l'histoire de l'Évangile. Car le narrateur arabe continue ainsi : « J'ai appris ceci « de quelqu'un qui en avait été témoin, et il resta ainsi « jusqu'à ce qu'il mourut, patient et silencieux, sans « aucune lamentation, mais regardant autour de lui, à « droite et à gauche, le peuple qui l'entourait. Et il « demanda de l'eau, et il ne lui en fut point donné ; et « le cœur du peuple était mu de compassion pour lui, « et avait pitié de l'une des créatures de Dieu, qui, « bien jeune encore, souffrait une aussi cruelle épreuve. « En même temps, l'eau coulait autour de lui ; il la « regardait et en désirait ardemment une goutte..... Il « se plaignit de la soif tout le premier jour, puis garda « le silence, car Dieu lui avait donné de la force ! »

Je me garderai bien, cher philosophe, d'ajouter un mot à ce que vient de nous dire le grand docteur, dont la haute intelligence et le zèle inspiré ont fait tant de bien à l'Angleterre de nos jours, et nous promettent encore de si beaux résultats ! D'ailleurs, que dire ? Que le jeune homme assis du côté droit du sépulcre, vêtu d'une robe blanche, et qui effraya les femmes, était une rencontre fortuite (toujours le *hasard*, ce sobriquet que les sots donnent à la Providence !), ou peut-être un de ces Esséniens, associés secrets de Jésus, et qui avaient l'habitude de s'habiller de blanc ? Dirons-nous qu'une

grande difficulté gît en ceci : « D'après une juste idée « du monde, le séjour de Dieu et des bienheureux, au- « quel Jésus est supposé s'être élevé, ne doit pas être « cherché dans les régions supérieures de l'atmosphère, « ni en général dans un lieu déterminé; cela appar- « tient aux connaissances bornées que l'enfance des « peuples avait sur les espaces inter-cosmiques. Celui « qui veut arriver à Dieu et à la sphère des bienheu- « reux, celui-là, nous le savons, fait un détour superflu, « quand, à cet effet, il croit pouvoir prendre son essor « vers les couches supérieures de l'air... Ce serait faire « de Dieu un acteur qui arrange une illusion. »

Nous ne pouvons sérieusement nous arrêter à ces folies exprimées en style si lourd dans le plus insipide des livres; mais je soupçonne fortement le docteur Strauss d'avoir beaucoup lu Voltaire, qu'il ne cite jamais, sans doute par pudeur. Entre autres mille exemples que je pourrais réunir, cette dernière et savante objection contre l'ascension se trouve, en termes bien plus vifs, mais presque identiques, dans une note de l'*Examen important de mylord Bolingbroke*, chapitre X : « Monter au ciel en ligne perpendiculaire! s'écrie « le sage de Ferney. Pourquoi pas en ligne horizontale? « Monter est contre les règles de la gravitation. Il pou- « vait raser l'horizon et aller dans Mercure, ou Vénus, « ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, « si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise « que ces mots : *aller au ciel, descendre du ciel*, comme « si nous étions le centre de tous les globes! comme si « notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent « dans l'étendue autour de tant de soleils, et qui entre

« dans la composition de cet univers, que nous nom-
« mons ciel si mal à propos! »

Voilà un étalage de science cosmogonique bien *mal à propos!* Tout est expliqué par un seul mot de de Maistre : « L'Homme-Dieu *cessa de peser*, et se perdit dans « les nues. » Selon J. Baader, la pesanteur et l'opacité ne sont pas naturelles aux corps; l'homme se détacha par le péché du centre divin, entraina le monde dans sa chute, et la matière subit un épaississement, acquit sa *pesanteur*. La résurrection des corps ne serait ainsi qu'un retour à l'état primitif et *naturel* de la matière; et nous ajoutons que le Rédempteur, conçu sans péché, qui ne commit jamais de péché, put, quand il le voulut, *cesser de peser*. Ce sont des arguments philosophiques et théologiques; mais M. Strauss n'est-il pas théologien et philosophe? Quoi qu'il en soit, sous quelque point de vue qu'on la considère, l'objection de Voltaire est l'une de ses plus colossales inepties; le répétiteur de Tubinge partage cet honneur.

Que croit donc avoir fait le docteur Strauss? détruit les Évangiles et les évangélistes? Eh bien! après? ne reste-t-il pas saint Paul? Ne faut-il pas prouver encore que saint Paul est un mythe, qu'il n'a jamais écrit ses épîtres, où se retrouve tout l'Évangile?

« Ces singulières hypothèses, s'écrie M. l'abbé C. Clerc[1], nul n'a osé les formuler encore : les plus hardis mythologues ont respecté saint Paul. Cette figure, la plus originale peut-être qui soit dans l'histoire, leur impose; ils la regardent quelquefois à la dérobée, jamais de sang-froid et résolûment; et pourtant il ne

[1] *Symbolique*. Résurrection.

sert de rien de faire jouer la mine sous les monuments que Matthieu, Marc, Luc et Jean ont élevés à la vie de Jésus, si saint Paul n'est pas déraciné. Quand même ces quatre historiens, à qui on n'a pu retrancher jusqu'ici une syllabe, s'abîmeraient dans le gouffre creusé par les disciples de Spinosa et d'Hégel, l'histoire évangélique n'en serait pas moins vivace dans les lettres de saint Paul. Elles sont aux Évangiles ce que sont au Code civil les arrêts de la cour de cassation; si par impossible celui-ci se perdait, on en retrouverait le texte et l'esprit sous la plume de nos magistrats. L'illustre Apôtre est le plus profond interprète de l'Évangile; ses lettres sont comme une cinquième histoire de Jésus; ôtez les récits de Matthieu et de ses collègues, ceux de Paul sont inexplicables; ou plutôt c'est une autre histoire du Christ qu'il faut admettre ou renverser. Or, ce travail destructeur, les rationalistes d'outre-Rhin ne l'ont pas encore achevé, ce qui fait présumer que de longtemps on ne s'en occupera en deçà du fleuve. »

Pourquoi non? Nous avons vu déjà d'aussi beaux tours de force : ne vous êtes-vous jamais arrêté devant ces tréteaux où un homme fait tournoyer sur son front une épée par la pointe, et avale des étoupes enflammées? Une grande partie de la gloire de l'exégèse allemande est là; ne croyez pas que l'étoupe enflammée s'éteigne, que l'épée qui pirouette tombe de sitôt, n'y a-t-il pas toujours des badauds pour regarder et pour applaudir? Nous ne désespérons nullement de voir Rationalistes, Naturalistes, Mythologues, rationaliser, naturaliser, mythologiser à son tour l'apôtre des nations : ce sera un beau jour pour la science, un immense service rendu à l'humanité.

Le docteur Strauss se croit sans doute bien *avancé;* comme depuis que je vous adressai ces lettres, il a été dépassé pourtant! Bruno Baüer l'appelle *un orthodoxe timoré qui a l'air de croire au Saint-Esprit.* Louis Feuerbach reproche à Bruno Baüer de n'être *qu'un théologien, un esprit lourd* qui ne sait pas comprendre que *le seul Dieu, le seul Christ, c'est l'humanité.* A son tour, Max Stirner leur crie : « Vous n'êtes que des bigots; vous mettez l'humanité à la place de Dieu, une superstition à la place d'une superstition. L'individu seul est sacré ; le *Christ-humanité* n'est, comme le *Christ-historique,* qu'une invention des capucins. » Puis, le poëte Herwegh prend sa lyre, et l'emporte sur ses devanciers, et Wilhelm Marr se charge du résumé : « Les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ne sont que des contes de vieilles femmes, que la raison a jetés au rebut. Je veux de grands vices, des crimes sanglants, colossaux; quand ne verrai-je plus cette morale triviale, cette vertu qui m'ennuie? » Ne dirait-on pas le citoyen Proudhon raillant, sifflant, foudroyant ses coreligionnaires, et posant leur conclusion suprême? Mais le citoyen Proudhon est bien meilleur écrivain que les philosophes allemands, et surtout que le docteur Strauss.

L'ouvrage de Strauss, nous l'avons dit, n'est pas dangereux; l'ennui ne l'est jamais. Une seule chose est à craindre : il se rencontrera peut-être quelque philosophe qui saura revêtir ses sottises d'une forme plus séduisante; qui, comme Voltaire puisant dans Hobbes, Collins, Toland, Chubb, Wolston, Shaftesbury, Bolingbroke, etc., puisera à pleines mains dans cet arsenal d'impiétés, régularisera ce chaos, éclairera ces ténèbres, et trouvera des lecteurs; il se présentera devant le public avec

le sourire sur les lèvres, avec de poétiques phrases, des fleurs de rhétorique, de la légèreté, des grâces et de l'esprit, dons complétement refusés à notre docteur. Cet aimable, ce séduisant sophiste ne sera probablement pas un docteur allemand.

Vous le savez, on n'attaque pas aujourd'hui, en France du moins, le Christianisme comme on l'attaquait il y a quatre-vingts ans ; on y met des formes; on insulte peu, on ne blasphème point ; le blasphème et l'insulte sont de mauvais ton : avant le combat on salue, ainsi qu'à Fontenoy, son adversaire, mais on met plus de perfidie dans la lutte. Le Christ, que Voltaire et Frédéric de Prusse avaient assigné devant notre siècle, a comparu, et on a daigné l'absoudre ; son œuvre est assez belle, dit-on ; elle a fait quelque chose pour l'humanité ; nous lui en savons gré, *humanitaristes* que nous sommes. Mais son temps est fini, et nous attendons, nous faisons mieux. Strauss ne crache pas au visage du Christ, ne le couronne pas d'épines, ne l'attache pas de nouveau à un gibet infâme ; il le nie, voilà tout ; ou du moins le faisant descendre de la croix, il jette sur son cadavre un linceul qu'il croit éternel, une pierre qu'il croit ne pouvoir plus être soulevée, car le mythe, plus lourd que la pierre, pèse sur lui de tout son poids. Le salut du monde dépend, nous l'avons vu, de l'humanité entière qui est le *Messie*, ou d'un génie religieux qui la représentera, « quand bien même ce génie ne serait pas doué de « facultés plus hautes, mais qui auraient plus d'affinité « avec les âmes pieuses des âges suivants. » — « En « effet, ajoute Strauss, pourquoi, bien que le Christ ne « doive être suivi de personne qui le dépasse, pourquoi « ne penserait-on pas qu'un homme ou plusieurs peu-

« vent atteindre, après lui et par lui, le même degré « absolu de la vie religieuse? »

— Ce serait grand'pitié, si ce n'était si grand dommage, dirait encore cet illustre de Harlay!

De même que vous avez vu déjà, dans le livre de Strauss, le mythe florissant dans toute sa beauté, élevé à sa plus haute puissance, nous voyons dans les conclusions le Panthéisme de Manès, de l'École éléatique et de Spinosa, de Kant, de Schelling, d'Hégel, de Heyne, mêlé au Rationalisme d'Abélard, de Semler et des modernes docteurs allemands, bien que l'auteur se défende d'être Rationaliste; et vous pouvez voir enfin, et surtout dans le cours de ces épais volumes, que je n'ai certes pas eu l'intention de réfuter, que je me suis borné à vous faire connaître; vous pouvez y voir le corollaire mathématique du Protestantisme, et comment la prétendue Réforme, partant de Luther, doit invinciblement tomber dans l'abîme du docteur David-Frédéric Strauss.

Cura ut valeas, et nos ames; et tibi persuadeas te à me fraternè amari, disait Cicéron à Atticus; et moi, mon cher général, j'ajoute *nunc et semper, in Jesu Christo.*

Saint-Jean-du-Désert, près Marseille.

FIN.

TABLE

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue Mazarine, 30.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET RELIGIEUSE

D'ÉTIENNE GIRAUD,

16, RUE DAUPHINE.

S. Thomæ Aquinatis, de Veritate catholicæ Fidei contra Gentiles, seu SUMMA PHILOSOPHICA accedunt 1° Præcipua eiusdem doctoris philosophica OPUSCULA ; 2° Elenchus principiorum quibus fundatur S. Thomæ philosophia ; 3° Index rerum præcipuarum et scholasticorum verborum quæ in hoc opere continentur. Texte latin revu et annoté par MM. l'abbé P.-C. Roux-Lavergne, E. d'Yzalguier, E. Germer-Durand, professeurs à l'Assomption de Nîmes. 2 forts vol. in-8. 12 fr.

La Somme contre les Gentils est devenue rare, et ce n'est qu'à un prix élevé qu'on peut s'en procurer un exemplaire ; jamais livre pourtant ne mérita mieux d'être répandu, de devenir classique. Trois professeurs du college de l'Assomption à Nîmes, M. l'abbé Roux-Lavergne, MM. d'Yzalguier et Germer-Durand, viennent de donner tous leurs soins à une édition complète, exacte et à bon marché ; ils atteindront ce double but, et rendront ainsi un service éminent aux hommes d'étude, à ceux qu'intéressent les questions théologiques et philosophiques ; ils populariseront une œuvre immense, ils ouvriront une source inépuisable à l'enseignement, à la science, à la foi. Ils ne se bornent point à nous donner la *Somme* telle que nous l'offrent les anciennes éditions ; il y avait une grande révision à opérer : la vieille ponctuation rendait le texte fatigant à lire et souvent indéchiffrable ; les nouveaux éditeurs ont fait pour l'Ange de l'école ce que les Bénédictins ont fait pour les Pères de l'Église : — travail lent, ingrat, insipide pour celui qui l'entreprend, si utile, si agréable pour le lecteur qui, tout en en jouissant, ne peut comprendre le zèle, l'intelligence qu'il a fallu pour lui aplanir ces difficultés. — Ponctuation, altération des textes, formules altérées, fautes typographiques, inversions illogiques, ellipses obscures, passages inintelligibles pour quelques lecteurs, tout a été rétabli, coordonné, expliqué ; et parfois au moyen des autres livres de saint Thomas lui-même, surtout de ses commentaires sur Aristote. Un texte donne le sens de l'autre ; puis, quand un terme de l'école paraît pour la première fois, il est défini par des explications et des exemples particuliers, car le principal est d'avoir la clef de la langue philosophique ; — ainsi la pensée est mise en relief et ressort tout entière.

Les savants éditeurs ont trouvé peu de secours dans les anciens commentaires ; le plus connu, celui de François Sylvestre, général des Dominicains, est insuffisant ; il divise et subdivise, il obscurcit au lieu d'éclairer ; ceux qui le pourraient comprendre n'ont nul besoin de lui pour comprendre saint Thomas, si transparent par lui-même, et qui, sauf quelques expressions techniques, ne demande pas d'interprète. Les éditeurs de Nîmes ont lutté contre une foule de difficultés, et ont accompli leur œuvre à force de soins les plus minutieux, d'études consciencieuses et profondes, à force d'admiration pour leur auteur, de zèle pour la Foi et pour la Vérité...

Nous n'en devons pas moins à MM. les professeurs du collége de Nîmes une œuvre excellente, et bien supérieure à toutes les éditions connues ; nous avons dit en quoi consistait cette supériorité réelle : fidélité du texte, définitions, explications, concordance de

[illegible] — [illegible]

[illegible] G. [illegible]

Histoire de l'Église de Nîmes, *depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par M. A. Germain, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier. 2 vol. in-8, avec un plan de Nîmes en [illegible]. [illegible] fr.

Voici en quels termes M. Ch. Lenormant rendait compte du savant et consciencieux travail de M. Germain devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

« L'auteur a ce qu'il faut pour acquérir l'intelligence des matières religieuses, une foi arrêtée, une conviction ardente. C'est avec la ferveur du sentiment catholique le plus prononcé qu'il suit le développement de l'histoire ecclésiastique de Nîmes, depuis la fondation de cette Église jusqu'au jour où le protestantisme y triompha, et à travers les luttes sanglantes qui suivirent ce triomphe. Et pourtant cette énergie dans sa foi n'altère en rien la sévère impartialité de l'historien : disons mieux, elle la relève. Il est impossible de lire l'*Histoire de l'Église de Nîmes* sans concevoir pour le jugement et le caractère de l'auteur une estime et une sympathie véritables. C'est aussi une science, et une science dont nous sentons tout le prix, que celle qui éclaire les faits de l'histoire à l'aide des convictions de l'homme et du chrétien ; mais hâtons-nous de le dire, M. Germain possède également, quoique peut-être à un moindre degré, la science plus positive et plus froide qui fait l'objet principal des travaux de cette compagnie. L'auteur connaît la valeur des documents originaux ; il les recherche non-seulement dans les recueils imprimés, mais encore dans les sources manuscrites ; il les donne pour base ; en un mot, il fait preuve, surtout à partir du seizième siècle, d'une bonne et sûre critique. La commission n'a donc pas seulement été séduite par de nobles sentiments ; l'*Histoire de l'Église de Nîmes*, considérée sous le rapport de l'érudition, lui a paru mériter les suffrages de l'Académie. »

Pèlerinage en Terre-Sainte, par M. l'abbé Azaïs, aumônier du lycée impérial de Nîmes, l'un des 40 pèlerins de 1853. 1 volume format Charpentier. 3 fr. 50

M. Azaïs a su éviter, avec un égal bonheur, les trois écueils où se heurte trop souvent quiconque a beaucoup vu et croit avoir beaucoup retenu : ou se mettre trop en scène, et abuser quelque peu du personnalisme, maladie commune à toute notre litterature, même à celle qui *ne voyage pas*, ou trop sacrifier au pittoresque et changer en palette son album de touriste ; ou enfin généraliser ce qu'il observe, et élever après coup à l'état de système ou au moins de découverte ce qui n'a été qu'une impression partielle ou un incident passager. M. l'abbé Azaïs s'est tenu à distance égale de ces trois excès. Il n'a été personnel qu'avec la plus juste mesure, et seulement lorsqu'il ne peut, sans affectation, se dispenser d'intervenir ; il n'a été pittoresque que tout juste ce qu'il faut pour montrer qu'il sait peindre, qu'il a profité sobrement et habilement des immenses progrès de l'école descriptive et paysagiste. Quant à ses découvertes, à ses systèmes, il est facile d'en deviner la simplicité et la grandeur. S'agenouiller sur les dalles du Saint-Sépulcre, suivre pas à pas la voie douloureuse, prier à Bethléem, pleurer au Calvaire ; étudier d'étape en étape chaque verset de l'Évangile ; comparer sans cesse ce qu'il croit à ce qu'il voit, ce qu'il sent à ce qu'il sait, se faire raconter par les lieux eux-mêmes les chapitres de la légende divine, en retrouver la double trace sur son chemin et dans son cœur ; et, avec sa foi, avec sa science, avec son voyage, écrire un livre édifiant et charmant où le prêtre et l'artiste, le chrétien et le lettré, au lieu de se gêner mutuellement, se complètent, et se fortifient l'un par

l'autre, telle a été l'unique découverte, tel a été le seul système de M. Azaïs, et il n'a pas choisi la plus mauvaise part. ARMAND DE PONTMARTIN.

Un Maître chrétien. Notice sur François-Victor Cardenne. Souvenirs, Méditations, Prières, Entretiens, recueillis par J. Monnier, professeur à l'Assomption de Nîmes. 1 vol. in-18, format Charpentier. 2 fr. 50

Dans cette remarquable biographie, les vertus du Maître chrétien nous intéressent sans doute; mais ce qui nous a le plus vivement frappé, c'est l'accent de sincérité, c'est la pénétrante émotion de celui qui les raconte. M. Jules Monnier était le collègue et l'ami de Victor Cardenne; il fut le témoin de ses œuvres, le confident de ses pensées, le dépositaire de ses plus intimes secrets. Quand la mort est venue briser des liens si chers, il y a eu pour celui qui restait sur la terre d'indicibles tristesses mêlées de saintes joies. Pour contribuer à l'édification commune, il consent à lever le voile qui cachait aux regards du public des trésors de perfection et de piété. Mais, comme il se faisait violence en arrachant son ami à cette sainte et silencieuse obscurité tant aimée durant sa vie! Quelle indulgente charité dans le récit des égarements du jeune prodigue! quel empressement à jeter le pardon et l'oubli sur des fautes si glorieusement réparées! M. Monnier a pleuré, sans doute, en recueillant les souvenirs de cet ami qui n'est plus. A mesure qu'il avance, sa douleur se réveille, son admiration éclate en face de vertus si hautes et si pures. C'est une religieuse vénération qui l'inspire. On aime et on admire avec lui ce cher Victor dont la main fraternelle lui a souvent servi d'appui; on est tenté de le pleurer avec lui. Des citations bien choisies et empruntées à S. Augustin, à S. Bernard, à Bossuet, se mêlent heureusement aux réflexions de l'auteur, et donnent à son œuvre un nouveau caractère de supériorité sur les biographies du même genre....... Nous avons lu deux fois cet excellent livre, et la seconde lecture nous a laissé un sentiment d'édification encore plus vive et plus profondément sentie.

L'ABBÉ J. VERNIOLLES.

Nouvelles, par l'abbé Alphonse DELACROIX. 1 volume in-18, format Charpentier. 2 fr. 50

La Bibliographie catholique, en rendant compte de la première édition d'une des Nouvelles de ce volume, publiée sous le titre de FLEURETTE D'OCCITANIE, s'exprimait ainsi : « Voici une simple et gracieuse légende, écrite avec la pieuse naïveté du moyen âge, sans art, et touchante cependant comme les narrations les plus habilement conduites, féconde en douces émotions comme les plus pathétiques histoires..... *Fleurette* fera le charme de toutes les personnes affligées, capables de sentir les douces émotions de la religion. La critique littéraire pourrait y trouver quelques défauts (où n'en trouve-t-elle pas?); mais demandons ce qu'elle en pense à la mère qui a perdu son fils, et nous n'oserons plus exiger une perfection qui ternirait peut-être la fraîcheur de cette composition. »

La Corbeille des Douze Légendes, ou Chroniques de la Vie des Saints racontées à la jeunesse par un de ses amis du XVIe siècle, et recueillies par M. l'abbé V. POSTEL, du diocèse de Paris, auteur des *Petites Lectures de piété*, du *Dimanche sanctifié*, etc. 1 volume in-18, format Charpentier. 2 fr. 50

Le Martyre de Vivia, mystère en trois actes et en vers, par Jean Reboul (de Nîmes). 1 vol. in-18, format Charpentier. 2 fr. 50

Vivia, toujours vraie, toujours touchante, nous apparaît, dans tout le drame, comme le vivant commentaire, la mise en scène de cette adorable élégie de *l'Ange et l'Enfant*, qui a commencé la réputation de notre poëte. Et lorsque l'enfant expire dans les bras de Phénice, et que Lucilius s'écrie :

Cette seconde mort me dessille les yeux;
L'enfant a disparu... mais l'ange est dans les cieux!

la note bien-aimée reparaît; un involontaire retour ramène le poëte vers ce berceau qui fut celui de sa gloire.

Petites Lectures de piété, tirées de l'Écriture Sainte, pour servir de sujets de méditation aux jeunes enfants, par M. l'abbé V. Postel, du diocèse de Paris. *Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Clermont.* 1 vol. in-32. 75 c.

Amener les enfants à des habitudes de recueillement, de réflexion par les vérités et les devoirs de la religion, c'est leur rendre un service inappréciable, c'est assurer leur persévérance dans la piété après une première communion. Parmi les ouvrages composés dans ce but, nous n'en connaissons pas de plus digne d'être signalé aux parents et aux maîtres chrétiens que les *Petites lectures de piété*, par M. l'abbé Postel, déjà bien connu par d'excellents livres. A ces textes, d'une vertu toute divine, car ils sont tous choisis dans les livres sapientiaux de l'Écriture, dans le saint Évangile et les épîtres de S. Paul et de S. Jean, l'auteur ajoute une prière pleine d'onction et une résolution pratique tout à fait propres à faire porter à *la lecture* journalière les fruits de bénédiction qu'on en doit attendre. *(Extrait de la Semaine Religieuse)*.

Le Dimanche sanctifié par la méditation des SS. Évangiles, d'après les SS. Pères, avec de courtes Réflexions pratiques, des Instructions sur les fêtes, des textes choisis de la Sainte Écriture, l'Oraison propre du dimanche, et des Prières nouvelles pour la sainte Messe, par le même. *Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Clermont.* 1 superbe vol. in-32 jésus. 2 fr. 50

Le Dimanche sanctifié est un véritable manuel de piété pour les dimanches et les fêtes; il est d'autant plus digne de recommandation qu'il a un caractère pratique tout particulier...... Nous ne sachons pas qu'il existe actuellement de livre meilleur pour les âmes pieuses, et nous les invitons à s'en nourrir aux offices du matin et aux heures de leurs méditations. Elles y trouveront à la fois l'autorité, l'onction et les lumières; c'est tout dire en trois mots. *(Extrait de la Semaine Religieuse)*.

Abrégé de l'Histoire sainte, par M. l'abbé L. Authié. *Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque d'Avignon.*

Ancien Testament. 1 volume grand in-18, cartonné. 75 c.

Nouveau Testament. 1 volume grand in-18, cartonné. 75 c.

Deux qualités spéciales distinguent ce petit ouvrage de tous ceux qu'on a mis jusqu'à ce jour dans les mains de l'enfance : une inspiration catholique plus marquée, et une méthode plus régulière et plus pratique... — Joints à beaucoup d'autres qu'il serait inutile et trop long de signaler, ces deux avantages si précieux et si rares suffiront *pour mettre ce petit ouvrage bien au-dessus de tous les autres du même genre.*
(Extrait de la Bibliographie Catholique.)

Abrégé de l'Histoire ecclésiastique ou Histoire de l'établissement de l'Eglise, avec Questionnaires à la fin de chaque chapitre, par le même. *Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris.* 1 vol. gr. in-18, cartonné. 1 fr.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.

